

HISTOIRE
DE LA RÉGÉNÉRATION
DE LA GRÈCE.

Cet ouvrage se vend chez les libraires associés :
TARLIER, BERTHOT, AUG. WAHLEN, A BRUXELLES; ET
LEROUX, A MONS.

HISTOIRE
DE LA RÉGÉNÉRATION
DE LA GRÈCE,

COMPRENANT

LE PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS DEPUIS 1740 JUSQU'EN 1824;

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI PACHA DE JANINA, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, ETC.

Troisième Édition.

TOME IV.







BRUXELLES,
DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.
IMPRIMERIE D'AUGUSTE WAHLEN.

M DCCC XXV.

HISTOIRE
DE LA RÉGÉNÉRATION
DE LA GRÈCE.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Khourchid tourne ses armes contre Souli. — Prise de Régniassa. — Douleur des Souliotes. — Punition de deux de leurs capitaines. — Plan de défense des Grecs. — Affaire du 29 mai. — Combat du 30. — Anxiétés des chrétiens. — Combat du 31 ; — ils perdent leurs positions. — Prise du village de Souli par les Turcs ; — ils sont repoussés à Samoniva. — Traits particuliers d'audace. — Fidélité admirable d'un vieux Osmanli. — Manière de combattre des parties belligérantes. — Choc du 1er juin. — Arrivée de Khourchid à l'armée. — Négociations. — Assaut du 7 juin. — Résolution terrible des Souliotes. — Courage de leurs femmes, — qui s'organisent militairement. — 10 juin, reprise des hostilités. — 12 juin, victoire des Grecs ; — s'emparent du cheval de bataille d'Omer Brionès ; — ses regrets. — Injures mutuelles des combattants. — Déroute des Turcs. — Osmanlis prisonniers. — Retour de Khourchid à Janina. — Son entrevue avec l'archevêque Gabriel. — Son départ et son arrivée à Larisse.

Le ciel avait exaucé les vœux des guerriers de la Selléide. Rassuré par la promesse que le lord haut-commissaire des îles Ioniennes, Thomas Maitland, lui avait donnée d'empêcher les vaisseaux d'approcher des côtes de l'Épire et de l'Acarnanie, Khourchid s'était décidé à attaquer Souli avant

de se porter contre la Morée ; et pour régulariser ses opérations, il résolut de s'emparer de Régniassa (1).

C'était le point principal de communication des Souliotes avec les Hydriotes ; il n'y avait pour le défendre qu'une tour qui renfermait une garnison de cinquante-trois soldats, commandés par les capitaines Perevos, Costas Timolas et Kitzos, contre lesquels on envoya un corps de quatre mille hommes, sous la conduite d'Achmet Brionès, neveu d'Omer pacha. Il avait ordre d'employer la voie des armes ou de la corruption afin de se rendre maître de Régniassa ; et comme les chrétiens n'étaient pas assez nombreux pour venir à sa rencontre, il les attaqua avec deux pièces de campagne qu'il traînait à sa suite. Les assiégés firent bonne contenance ; mais après quelques combats dans lesquels il y eut du côté des Turcs douze soldats tués et trente blessés, Achmet Brionès ayant parlé d'argent, les Souliotes, qui n'avaient perdu qu'un seul homme, manquant d'eau à cause du mauvais état des citernes, consentirent à traiter. Ils dictèrent la capitulation. Elle portait qu'ils recevraient quarante mille piastres turques pour solde de leurs services pendant le siége de Janina, et qu'ils rentreraient à Souli avec armes et bagages.

Ces conditions furent acceptées. Ils partirent. Ils livrèrent un poste qu'ils avaient juré de défendre jusqu'à la mort, sans que les tombeaux de ces femmes généreuses qui s'ensevelirent sous les ruines de la tour de Régniassa en 1802 (2), pour se dérober à l'ignominie de tomber au pouvoir des Turcs, réveillassent en eux aucun sentiment de gloire.

Ω ΜΕΓΑ ΠΕΝΘΟΣ ΣΕΛΛΑΙΩΝ, Ω ΓΗΣ ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ! *ô douleur des Souliotes! ô terre d'Épire!* s'écria le polémarque Nothi Botzaris, en recevant la lettre qui lui donnait

(1) Régniassa. T. II, p. 1, 4, 39, 111 ; t. III, v, p. 184, 185, de mon Voyage dans la Grèce.

(2) *Voy.* liv. I, ch. v, de cette Histoire.

avis d'une pareille transaction. Il fait défendre à la garnison de Régniassa, qui se trouvait au pont de l'Achéron, de monter à Sainte-Vénérande. Il envoie en même temps un détachement de palicares pour la désarmer; Costas Timolas et Kitzos sont mis aux fers, leurs maisons sont peintes extérieurement en noir depuis les combles jusqu'aux fondements, en signe de deuil. Les femmes s'arrachent les cheveux en demandant le divorce. « Comment, disaient-» elles, nous présenter à l'avenir devant nos compagnes ? » De quel front pourrions-nous soutenir leurs regards ? » Qui d'entre nous oserait aller aux citernes, où nous ne » serions admises qu'avec dédain à puiser de l'eau (1)? » Assises aux derniers rangs dans les églises du Seigneur, » délaissées comme des lépreuses et des excommuniées, » qui nous donnera le salut de paix? »

Malheureux ! s'écriaient les pères des Souliotes qui avaient capitulé, *nous avons trop vécu.* Emportées par leurs transports, quelques mères, tant leur douleur était véhémente, ne craignirent pas de découvrir à leurs lâches enfants le sein qui les avait engendrés. « Opprobre de ma » vieillesse, si tu pouvais rentrer dans ces flancs qui t'ont » porté, s'écria une d'elles, je te pardonnerais, dans l'es- » poir qu'en te donnant une seconde fois la vie, tu renaî- » trais peut-être à l'honneur. Meurs donc, ou fais-toi » Turc. Il ne te reste qu'un de ces partis à prendre !... » Et les enfants, fondant en larmes, demandaient des armes pour réparer l'outrage fait à leur nom. Jamais affliction plus générale et plus profonde ne fut répandue dans les montagnes de la Selléide.

Deux jours entiers s'écoulèrent sans que les guerriers, plus malheureux que coupables d'avoir cédé à quatre mille

(1) L'usage voulait que les femmes des Souliotes qui s'étaient déshonorés par quelque acte de lâcheté, ne fussent admises que les dernières à puiser de l'eau aux fontaines publiques, et elles devaient céder partout le pas aux épouses des braves.

barbares, reçussent de consolation que de la part des ministres du Dieu de clémence, qui leur apportaient secrètement de quoi subsister aux bords de l'Achéron, où on les avait laissés privés d'armes et de nourriture. Leurs plaintes pénétrèrent jusque dans la forteresse de Sainte-Vénérande, où elles furent portées par les prêtres, devenus leurs avocats auprès du polémarque et du conseil des vieillards. Des larmes mouillèrent les yeux des vieillards qui étaient tous d'anciens soldats, couverts d'honorables cicatrices. Costas Timolas et Kitzos furent relégués dans des lieux solitaires, l'affaire de Perevos, regardé comme étranger, fut renvoyée au sénat de Corinthe, et on rendit aux guerriers les armes dont on les avait dépouillés. Avec quels transports ils les reçurent! avec quel serrement de cœur ils embrassèrent mères, femmes et enfants! La patrie leur avait pardonné, et ils ne tardèrent pas à montrer qu'ils n'avaient pas cessé de mériter l'honneur de la servir.

Les jours tant souhaités des combats approchaient. Les Souliotes allaient se trouver en présence des mahométans! Khourchid pacha, comblé des graces du sultan, déclarait hautement le dessein d'anéantir les Doriens de la Selléide. Les Schypetars, plus nombreux que jamais, étaient accourus sous ses drapeaux de toutes les parties de l'Illyrie macédonienne et de l'Épire. Les Iapyges Chaoniens et les Chamides Thesprotes avaient embrassé la cause du Grand-Seigneur; et soixante mille bourses (trente millions) trouvées, dit-on, dans l'épargne d'Ali pacha, devaient être employées à l'expédition contre Souli. Omer Brionès, renommé par son intrépidité, commandait l'armée sous les ordres de Khourchid pacha, qui devait rester au quartier-général de Janina, afin de surveiller les mouvements excentriques des insurgés et de couvrir les opérations. Tahir guidait les Toxides, avec Elmas bey, qui n'avait pas tardé à oublier l'engagement contracté à Tripolitza (1). Hago Bessiaris était

(1) *Voy.* liv. VI, ch. v, de cette Histoire.

chargé de diriger les Musachéens et les Guègues, tandis que quinze pachas et visirs, conduisant douze mille hommes, seconderaient leurs efforts. Des corps de cavalerie devaient occuper les champs Élyséens ou campagne de Paramythia; des mulets transportaient de l'artillerie de montagne; et comme, grace à la sollicitude de Thomas Maitland, on n'avait rien à craindre du côté de la mer, on pouvait, avec un effectif de plus de vingt mille combattants, se flatter d'un succès rapide et complet. Dans l'idée de se faire précéder de la terreur, le sérasker avait annoncé que son armée se montait à quarante mille hommes; mais cette ruse de guerre n'en imposa pas plus aux Souliotes que l'appareil formidable des barbares.

Le 23 mai, après une revue générale, le polémarque Nothi Botzaris ayant rappelé à ses compatriotes la gloire qui les attendait en soutenant le premier choc des Turcs, désigna à l'assemblée des vieillards le poste d'honneur qu'il désirait occuper. C'était celui de Goûras, position centrale, où il se proposait de s'établir avec neuf cents hommes, afin d'observer les manœuvres de l'ennemi, et de pouvoir venir au secours de ceux qui auraient besoin d'assistance. Il indiqua ensuite aux principaux capitaines qui étaient sous ses ordres leurs destinations particulières (1). Ainsi Nicolas Tzavellas, fils de Photos, guerrier de mémoire immortelle parmi les Épirotes (2), et Georges Dracos, issu de ces familles doriennes dont l'illustration se perd dans la nuit de l'histoire, reçurent l'ordre de se porter à Liviskitas, avec mille hommes accoutumés dès l'enfance au métier des armes.

Un grand nombre de ces soldats se glorifiaient d'avoir

(1) *Voy.*, pour l'intelligence de cette topographie, le t. III, ch. XXXIV de mon Voyage dans la Grèce, et la carte dressée par M. Lapie, d'après mes Mémoires.

(2) Qui prendrait place dans le souvenir des hommes, si la tragédie des *Martyrs de Souli* de M. Népomucène Lemercier était un jour représentée sur le premier théâtre de la moderne Athènes, et le rôle d'Ali confié à Roscius Talma.

servi les Bourbons de Naples et l'Angleterre, sous le commandement de William Bentinck et de Richard Church, pour qui ils furent des braves aussi long-temps qu'on eut besoin de leurs services. Maintenant, désavoués par une politique antisociale, on les qualifiait de rebelles, parce que, renonçant au métier de mercenaires, ils versaient leur sang pour l'autel et la patrie.

On décerna la défense périlleuse de Zavroucos à Tzigouri Tzavellas et à Georges Karabinis, auxquels on donna le commandement de mille palicares. Touzas Zerva fut placé, avec trois cent cinquante Spaches (1) aux *pieds légers*, du côté de Scoupa et du moulin de Dâla, qui avoisine l'Achéron, afin de surveiller la cavalerie turque répandue sur les bords de ce fleuve. Natché Photomaras et Georges Malamos, avec cinq cents soldats, furent désignés pour occuper le village de Seritchani. Ainsi, avec quatre mille sept cent cinquante soldats, parmi lesquels il y en avait au plus sept cents originaires de la Selléide, on se crut en mesure de résister à vingt-deux mille hommes, parmi lesquels on comptait un effectif de dix-sept mille combattants, le surplus n'étant que des vivandiers, des valets et des juifs, que les Turcs traînent toujours à la suite de leurs hordes.

L'esprit de Dieu, l'amour de la patrie, l'habitude des combats et des succès, tels étaient les auxiliaires des Grecs, contre un ennemi plus de trois fois supérieur en nombre aux forces qu'ils avaient à lui opposer. Sans se faire illusion, car ils avaient aussi connu le malheur, les gérontes de la Selléide, persuadés qu'ils ne pourraient conserver toutes leurs positions, avaient arrêté un plan de concentration. Il consistait à se retirer, en disputant le terrain de rochers en rochers et de ravins en ravins, en dedans d'un triangle formé par le torrent de Samoniva, le fleuve Aché-

(1) Spaches, tribu albanaise exercée à soutenir de longues marches. *V.* t. II, p. 504, et n. 2, de mon Voyage dans la Grèce.

ron et la chaîne du mont Voutzi, auquel le défilé d'Avaricos (1) est appuyé. Forcés dans ce centre, leur refuge était dans Kiapha, dernier boulevard de la patrie, où les chrétiens étaient résolus à s'ensevelir.

Ce projet ayant été communiqué aux capitaines, ils se rendirent aux différents postes qu'on leur avait assignés, après avoir invoqué, par des jeûnes et des prières la protection du Dieu des batailles. Ils laissaient six cents hommes à la défense du fort de Sainte-Vénérande, sous la conduite de leurs gérontes, lorsqu'ils partirent accompagnés de leurs femmes, chargées de munitions, et accoutumées à les assister au fort de la mêlée, en préparant leurs armes; car quelques-uns d'entre eux avaient plusieurs fusils de rechange. Arrivés dans leurs embuscades, ils s'occupèrent à les fortifier, sans cesser de s'exercer à la course, à la danse, à la lutte et au jeu du disque.

Les palicares de Natché Photomaras sortaient d'un de ces exercices, lorsqu'un cri de joie, parti des monts Zagoûras ou Tymphéens (2) se fit entendre. L'avant-garde des Schypetars Toxides, conduite par Omer Brionès, s'avançait pour les combattre. Ils entonnent le chant de guerre, *Allons, enfants des Grecs!* qu'ils venaient à peine de finir quand les Turcs, débouchant du défilé de Variadès, le 28 au matin, engagèrent la fusillade, plutôt dans l'intention de tâter le terrain que pour entreprendre une affaire sérieuse, ainsi qu'on en put juger par l'inaction de leurs bandes nombreuses, qui se montraient dans le lointain sans prendre part au combat. Ce fut le jugement qu'en portèrent les capitaines souliotes, qui furent prévenus pendant nuit que le sérasker Omer pacha avait résolu de les faire harceler le lendemain sur plusieurs points à la fois, afin de diviser leur attention, tandis qu'il formerait

(1) On présume que c'est l'Averne des mythologues. *Voyez* la carte de la Grèce, jointe à cette Histoire.

(2) *Voy.* tom. II, pag. 30, 42, 55 de mon Voyage dans la Grèce.

une attaque principale contre le centre des montagnes de la Selléide.

Sans ajouter une foi entière à cet avis, qui pouvait être un stratagème pour leur faire abandonner leurs positions, les capitaines souliotes, certains d'être à la veille d'une suite d'affaires importantes, s'empressèrent, au moyen de feux allumés sur les montagnes, de donner avis de l'approche des Turcs, à leurs divers cantonnements. Ils prévinrent en même temps le taxiarque Cyriaque, qui commandait le bataillon des Maniates retranchés à Phanari, près du port Glychys, d'être sur ses gardes, parce qu'ils avaient découvert que les Chamides de Margariti devaient se porter de son côté, dès que les hostilités auraient éclaté dans la Thesprotie.

L'instinct frappe au but, parce qu'il est une inspiration naturelle; ainsi les Souliotes, en jugeant les manœuvres des Turcs, qui n'exécutaient qu'un plan communiqué à Khourchid pacha par des chrétiens indignes de ce nom (1), avaient deviné les desseins de leurs ennemis. Le 29 mai, les Grecs attaqués à Goûras, à Séritchani, à Zavroucos et Liviskitas, par les Turcs qui marchaient précédés de trente pièces de canon et d'obusiers de montagne ornés du chiffre de *Georgius Rex*, furent partout vainqueurs (2).

Il serait difficile de faire connaître en détail les faits d'armes qui signalèrent cette journée. L'action commença au point du jour à Liviskitas, entre les capitaines Tzavellas et Dracos, qu'Omer Brionès attaqua avec cinq mille hommes; elle se soutenait depuis plus de six heures avec acharnement, quand Tzavellas étant parvenu à attaquer la colonne turque en flanc, tandis que son collègue la battait de front,

(1) On accusa les agents d'Angleterre et d'Autriche d'avoir dirigé et fourni le plan de cette attaque à Khourchid pacha.

(2) C'était l'artillerie donnée autrefois à Ali pacha par lord Castlereagh, que le capitaine Leake débarqua à Prévésa. Il y avait aussi quelques forges de campagne et des caissons d'ambulance.

les Toxides prirent la fuite, en laissant quatre cent trente-huit morts, et plus de cinq cents blessés, sur le terrain.

Hago Bessiaris n'était pas alors plus heureux contre le polémarque Nothi Botzaris, qui le repoussa en lui faisant éprouver une perte de plus de trois cents soldats. Cependant Tahir Abas, accouru au secours de son compatriote avec une colonne de quatre mille hommes, parvint à rétablir le combat. Il était alors deux heures après midi; et le polémarque, ayant tiré un renfort de trois cents palicares du poste de Photomaras, fit charger les barbares avec une telle impétuosité, qu'il leur enleva douze drapeaux et deux pièces d'artillerie. Enfin, au coucher du soleil, les mahométans, battus sur tous les points, se retirèrent avec perte de treize cents hommes tués ou blessés, et de dix-huit étendards, que les femmes grecques présentes au combat portèrent en triomphe à Souli, où elles furent reçues aux acclamations des gérontes, et au bruit du canon de la forteresse de Sainte-Vénérande.

Malgré les brillants avantages de cette journée, qui n'avait coûté aux Souliotes qu'une trentaine d'hommes tués ou blessés, ils comprirent que, l'ennemi n'ayant engagé contre eux que six à sept mille soldats, il leur restait des dangers presque incalculables à surmontèr. Les feux des bivouacs de l'armée ottomane couvraient les montagnes, les vallons, les gorges et le bord des précipices. Au milieu des ombres de la nuit on entendait tour-à-tour les vociférations des Turcs qui répondaient aux psalmodies des derviches, en invoquant Allah et Mahomet, et les hennissements de leurs coursiers, impatients d'ouïr le signal des batailles.

Les échos rendaient ces bruits plus formidables, et les Grecs, s'imaginant que le nombre des infidèles, déjà considérable, s'était encore augmenté depuis le jour précédent, ne purent, quoique intrépides, se défendre de cette terreur que les plus braves éprouvent parfois au moment d'un com-

bat. Leurs mains vacillantes soutenaient à peine leurs fusils ; leurs esprits étaient tristes ; des soupirs s'échappaient de leurs poitrines brûlantes, lorsque, reportant leur pensée *vers le Dieu des forts*, les guerriers de Sainte-Vénérande se mirent en prières. Élevant leurs mains suppliantes vers le ciel, ils demandaient, prosternés devant le signe *auguste de la régénération du genre humain, au Dieu mort et ressuscité*, de leur accorder le courage nécessaire pour vaincre ou mourir avec gloire. Nulle idée ambitieuse ne se mêlait à leurs demandes; *vivre ou mourir pour la Croix*, c'étaient là tous leurs vœux! Les brises qui agitaient le feuillage des bosquets de la Thesprotie ayant fait croire aux Souliotes que leurs demandes étaient entendues de l'Éternel, un rayon d'espérance vint ranimer leurs cœurs religieux, et les chefs les ayant engagés à prendre de la nourriture, ils s'assirent, divisés par pelotons, sur la pelouse.

Les amazones de la Selléide venaient de leur apporter des provisions, des outres remplies de vin, et des munitions de guerre, qu'elles leur répartirent avec cette sollicitude enchanteresse qui encourage l'homme condamné au travail, à supporter le poids de la vie. Chacune d'elles ayant ensuite baisé respectueusement la main d'un époux ou d'un frère, elles reprirent le chemin des montagnes, en emportant les blessés sur leurs épaules dans les escarpements de Kiapha. Ainsi l'avait prescrit le polémarque Nothi Botzaris, qui ordonna ensuite que les femmes se retirassent dans les aspérités des montagnes.

Cependant une colonne de cinq mille Toxides mahométans, commandés par Tahir, profitant des ténèbres, s'avançait en silence du côté de Goûras, où ils parurent le 30 mai, aux premières clartés du jour. Leur chef, qui connaissait les localités, ayant calculé qu'en enfonçant le centre des positions, défendu par Nothi Botzaris, il pourrait pénétrer dans l'intérieur de la Selléide, s'était dirigé de ce côté, résolu à tout sacrifier pour exécuter son projet. Il

ambitionnait le prix d'une victoire, qui aurait été d'autant plus signalée que Omer Brionès n'avait pu parvenir à entamer les chrétiens dans les deux journées précédentes. Rappelant à ses Toxides, avec des accents mâles, les combats livrés aux Souliotes par leurs pères et par eux-mêmes depuis trente-cinq ans, Tahir déposant sa chlamyde s'écria, en leur montrant les rochers de Souli : « Les voilà ces » mornes exécrables, teints du sang des mahométans, qui » vous rappellent tant de veuves et d'orphelins que l'Al- » banie regrette. Couverte d'habits de deuil, la patrie vous » demande vengeance. »

A ces mots les Schypetars, brisant le fourreau de leurs sabres, et mettant leurs fusils en bandoulière, demandent à monter à l'assaut. Les derviches, le Coran dans une main et le sabre dans l'autre, font retentir les airs de hurlements; et fondant à l'arme blanche, tous se précipitent contre les chrétiens. Ceux-ci, plus calmes, les reçoivent par une fusillade si bien dirigée qu'elle les contraint à reculer. Sans s'épouvanter, les Turcs se groupent de nouveau autour de Tahir, s'excitent, s'encouragent, se pressent; et quatre fois assaillants et repoussés, ils commençaient à se débander, suivant l'usage qui permet la retraite après quatre charges malheureuses, quand Omer Brionès, informé de leur situation, accourut avec une division de cinq mille hommes pour les secourir. Il donne le temps aux Toxides de se rallier à l'abri du feu de sa colonne, qui, plus sagement conduite, engage une action régulière contre les Souliotes.

Le terrain, disputé, attaqué et défendu avec valeur, est pris et repris tour-à-tour par les deux partis, qui déployèrent une valeur étonnante pour conserver et pour s'emparer du moindre pan de rocher; lorsque le polémarque Nothi Botzaris s'aperçut que les Turcs étaient parvenus à le tourner, et débordaient sa gauche. Contraint de céder, il se retire en bon ordre jusqu'au pied du mont Voutzi; de

là il porte une partie de sa division au hameau de Mourgas, à l'endroit où le sentier commence à s'incliner à l'occident, vers le village ouvert de Souli, et il établit son quartier à l'église de Saint-Nicolas, qui commande l'entrée du défilé.

Le combat cesse dans cet instant. La fatigue, le poids du jour, les armes devenues brûlantes, les besoins physiques des soldats, suspendent la fureur des Grecs et des Turcs.

Haletants, dévorés par une soif brûlante, les Souliotes, séparés des sources, voient les ennemis établir leurs bivouacs autour de ces fontaines, où ils ne peuvent plus étancher leur soif; et un morne silence règne dans leurs rangs. Pour comble de douleur, ils entendent les barbares chanter l'hymne qui commence par ces paroles du Coran: *La victoire vient de Dieu.* Ils gémissent, ils prient, ils conjurent le seul vrai Dieu, le Dieu vivant, de les assister et de les dérober à la fureur de l'*Assyrien impie.* Ils lui demandaient quelques gouttes d'eau, échappées des nuages qui versent la fertilité dans les campagnes de la Thesprotie, quand on signala des blancheurs qui voltigeaient sur le faîte des montagnes de Souli.

Tous les regards se portent vers le pic de Kounghi, qui s'environne de vapeurs aériennes. Les vents de mer cessent de souffler; l'air devenu étouffant fait couler des ruisseaux de sueur des membres harassés des soldats; les nuées se condensent, le tonnerre gronde, l'éclair déchire l'orage qui se résout en torrents de pluie. Un cri d'allégresse se fait entendre, l'armée chrétienne renaît à la vie! Les soldats présentant leurs fèz de pourpre, reçoivent l'eau que les torrents, toujours limpides, des coteaux de la Selléide, répandent bientôt en flots écumeux autour de leur camp.

A dix heures du soir le ciel avait repris sa sérénité; et les ministres du Seigneur, entonnant le *Trisagion*, faisaient redire aux échos de la Thesprotie le nom du

Dieu trois fois saint qu'ils invoquaient. Les soldats, répondant à l'hymne sacré, fourbissaient leurs armes et séchaient leurs vêtements au feu des bivouacs, quand une compagnie de femmes de Sainte-Vénérande se présenta aux avant-postes. Elles demandaient l'honneur d'être admises à combattre avec leurs frères; et le polémarque, s'étant rendu à leurs vœux, leur assigna le poste de Samoniva, vers lequel on devait battre en retraite dans le cas où l'on serait forcé de céder le terrain à l'ennemi. Elles se portèrent ainsi en dedans de la ligne qu'on avait juré de défendre jusqu'au dernier soupir. On leur confia en même temps le soin de remporter les blessés, qui étaient au nombre de dix-huit; et les chrétiens, s'étant partagé les veilles de la nuit, goûtèrent tour à tour un sommeil suffisant pour les rétablir des fatigues de la veille.

Quel sommeil! les Souliotes ne pouvaient plus espérer de repos qu'au sein de la victoire, ou dans l'asile des tombeaux. Khourchid pacha, qui avait fait serment de les anéantir, ayant envoyé de nombreux renforts à Omer Brionès, ses troupes, qui se montaient à onze mille combattants, se dirigèrent le 31 mai contre le village de Mourgas, défendu par deux mille trois cent soixante Hellènes.

Dès la pointe du jour, le chef des barbares donna le signal du combat, en faisant tirer à boulets dix-huit pièces de canon, qu'il était parvenu à mettre en batterie pendant la nuit. Sans s'étonner du fracas d'une artillerie mal dirigée, les Grecs attendirent, pour commencer l'action, que les Turcs abordassent leurs positions. Ceux-ci, enhardis par une attitude qu'ils prenaient pour un effet de la peur, s'avancent, et ne reconnaissent l'erreur de leur présomption qu'en voyant tomber trois cents de leurs meilleurs soldats, ainsi que les derviches qui les animaient par leurs cris.

Le temps des miracles est passé depuis long-temps pour

les mahométans; et Tahir Abas, qui ne croyait pas plus aux paroles du Coran que son ancien maître Ali pacha, laissant le soin à Omer Brionès d'attirer l'attention des Souliotes, parvint à les tourner. Prenant avec lui trois mille Toxides, il fit un circuit de plusieurs milles en se dirigeant par la crête des montagnes, jusqu'à Stretezza, dont il s'empara. Maître de ce défilé, il vint à bout, à force de bras, d'établir une pièce de canon sur une éminence qui plongeait l'acropole de Kiapha ; et par un mouvement rapide, il se précipita dans le village de Souli, dont il parvint à s'emparer.

Informés de cette manœuvre, qui allait les mettre entre deux feux, les Souliotes s'empressent d'évacuer Mourgas. Le moment était décisif; l'ennemi, qui venait d'apprendre l'avantage obtenu par Tahir, accourant par la voie la plus directe, descendait de toutes parts vers Souli. Les chrétiens y arrivent en même temps, et des cris épouvantables ébranlent les airs.

On se bat pêle-mêle, à coups de fusil, le sabre à la main, et souvent corps à corps, aux cris répétés *du Christ* et *de Mahomet.* Les barbares sont repoussés. Quatre fois ils prennent et perdent Souli; les artilleurs, et la pièce de canon que Tahir avait placée au sommet des montagnes, sont précipités au fond des abîmes. A cette vue, les Turcs transportés de fureur retombent sur Souli. Ni les quartiers de roches que les femmes lancent du haut des escarpements, ni les troncs d'arbres qu'elles font rouler sur eux, ne suspendent plus leur impétuosité. Foulant aux pieds les cadavres de leurs camarades, ils pressent, ils poussent, ils chassent les chrétiens, qui sont rejetés au-delà du torrent de Samoniva, limite qu'ils avaient juré de défendre jusqu'au dernier soupir.

Abordant franchement cette vaste anfractuosité, au fond de laquelle coulaient en bondissant les eaux écumeuses formées par l'orage de la nuit précédente, les Turcs, renfor-

cés de huit cents hommes que conduisaient Elmas bey et Soultzio Ghéortcha, se battent avec un tel acharnement, que jamais désespoir ne fut pareil à celui des combattants. Ils semblent s'accroître en raison inverse des pertes qu'ils éprouvent, et un morne silence règne dans leurs pelotons, qui se soutiennent mutuellement.

Les femmes souliotes, accourues en armes, se mêlent de leur côté avec les palicares, qu'elles électrisent en les exhortant à se défendre et à mourir en héros, tandis que de jeunes filles, portant des rafraîchissements, étanchent leur soif, distribuent des cartouches, et, recevant les blessés, les transportent dans des lieux regardés comme inaccessibles. La voix de ces femmes, aussi éclatante que le son de la trompette, appelant par leurs noms des époux, des frères ou des fils, leur redit leurs devoirs et l'opprobre réservé à leurs familles s'ils perdent la position, suprême et dernière espérance de la patrie, qu'ils ont fait serment de défendre jusqu'à la mort. Joignant l'exemple aux paroles, elles se confondent dans les rangs des guerriers, et chacun redouble de courage; tous les coups frappent au but, et jamais dévouement plus héroïque, jamais transport plus unanime et plus généreux, jamais mépris semblable de la mort n'éclatèrent parmi les enfants de la Selléide, qui, à force de prodiges de valeur, contraignirent enfin l'ennemi à renoncer à son entreprise.

L'action, qui avait commencé à trois heures du matin, finit au moment où, la plus grande chaleur du jour rendant les armes, échauffées par un tir continuel, impossibles à manier, les soldats ne demandaient plus, de part et d'autre, qu'à se reposer. Les Turcs s'éloignèrent ainsi du torrent de Samoniva, emportant leurs morts et leurs blessés, tandis que quelques partis isolés combattaient encore pour se conserver dans leurs positions.

Lorsque les chrétiens avaient abandonné, pour la dernière fois, le village de Souli, soixante-dix palicares

s'étaient obstinés à rester dans deux maisons crénelées, qu'ils avaient résolu de défendre, afin d'opérer une diversion favorable aux chrétiens. Athanase Dracos, frère du capitaine Georges, s'était également retranché, avec trente hommes, dans sa propre maison, située sur une éminence à l'occident du village. Ils se battaient depuis dix heures du matin contre les mahométans, qui s'étaient relayés pour les assaillir; et, attaqués par des troupes fraîches, qu'Omer Brionès détacha contre eux dès qu'il se vit contraint de renoncer à forcer les Souliotes dans leurs derniers retranchements, ils auraient encore résisté, si celui-ci ne se fût décidé à les faire canonner.

Voyant avancer l'artillerie, et comprenant qu'ils allaient être écrasés sous les ruines des maisons qu'ils défendaient, deux de ces postes sortirent le sabre à la main, et parvinrent à s'ouvrir un passage à travers les infidèles, confondus de l'excès d'une audace à laquelle ils ne purent se défendre d'applaudir par un cri d'admiration. Un des postes seul restait, et tout moyen de fuir était impossible, lorsque, suivant le droit de la guerre établi entre les Schypetars, il obtint la permission de sortir avec armes et bagages, en prononçant la formule usitée : *Bessa ya Bessa, Foi pour Foi;* et les Souliotes se rendirent à Kolôni, où ils rejoignirent leurs frères d'armes.

Cet usage de la foi, donnée avec promesse de réciprocité, entre les Souliotes et les Schypetars, enfants d'un même pays, mais divisés par la croyance, qui ont conservé quelques traces d'une civilisation antique au milieu de la barbarie, n'étonnera pas moins, sans doute, que le respect d'un Albanais mahométan pour les lois de l'hospitalité, et sa rare fidélité au malheur.

Un vieux musulman, boiteux, nommé Zalicos, Toxide de la tribu des Tomorites, ancien toparque de Souli, pour Ali pacha, resté attaché aux chrétiens, que ses compatriotes avaient abandonnés, par rapport à Hussein pacha,

fils de Mouctar, que son grand-père (1) avait confié à ses soins, combattit avec intrépidité sous les drapeaux de la Croix, dans cette journée. Modèle de bravoure, inébranlable au plus fort de la mêlée, il se signala contre ses coreligionnaires, quoique son fils unique se trouvât parmi les soldats d'Omer Brionès, où il fut blessé. Chacun plaignait ce vieillard, chacun l'admirait; et quoique accablé de douleur et d'années, il ne retourna auprès de son maître, Hussein pacha, qu'après que les Grecs eurent repoussé les mahométans, qui prirent leurs quartiers au village de Souli.

On recevait dans ce moment la nouvelle que, tandis qu'on était aux prises de ce côté avec les infidèles, Méhémet, visir de Morée, aidé de deux autres pachas, s'était porté contre le moulin de Dâla. Touza Zervas, chargé de défendre cette position, ne pouvant pas supposer qu'on l'attaquerait sérieusement, avait détaché la majeure partie de ses troupes, pour secourir ses frères de Kiapha. Il s'était dégarni au point de ne garder avec lui que cent cinquante soldats, quand les Turcs, ayant passé l'Achéron au nombre de deux mille, fondirent sur lui à l'improviste. Ils furent reçus fièrement; mais comme on avait négligé de garder le défilé de Cherdelina, les Souliotes, se trouvant tournés, se virent contraints d'abandonner Dâla. Ce fut le seul point qu'il entrait dans leur plan de guerre de conserver à toute extrémité, qui tomba au pouvoir des mahométans.

Dans ce combat, dont la durée fut de onze heures, les Turcs perdirent deux mille cinq cents hommes, tués ou blessés. Du nombre des premiers fut Soultzo Ghéortcha, Schypetar renommé pour sa bravoure entre les Toxides des monts Devols; et le corps qui souffrit le plus fut celui d'Omer Brionès, composé en grande partie d'Asiatiques. Les Souliotes, malgré leurs revers, n'eurent à re-

(1) *Voy.* liv. III, ch. VI, de cette Histoire.

gretter que la perte du plus jeune des fils de Photos Tzavellas, de vingt hommes et de huit femmes, qui moururent les armes à la main. Ils parvinrent, même en faisant leur retraite derrière le ravin de Samoniva, à remporter leurs blessés, qui se montaient à trente individus des deux sexes, sans que les Turcs obtinssent d'autres trophées qu'une seule tête, et un prisonnier qu'ils surprirent à l'écart.

Ces résultats sembleraient incroyables, si on ne disait pas que les Souliotes, qui se battent en tirailleurs, ne présentent que très-rarement leur poitrine découverte à l'ennemi. Embusqués derrière les rochers, ou garantis par des épaulements, ils tirent disséminés en voltigeurs, avec une telle justesse, qu'ils ne perdent presque jamais une balle. Quelquefois même ils s'éloignent hors de portée pour recharger leurs fusils, en revenant vers l'ennemi à la course, et presque jamais au même endroit d'où ils ont fait feu, à moins qu'ils n'occupent quelque forte embuscade. Cette manière de se battre fait qu'ils ne perdent que très-peu de monde dans ces sortes d'affaires.

Il en est de même des Schypetars mahométans; mais les janissaires, qui marchent à découvert, et les Asiatiques, accoutumés à ne combattre qu'à cheval, avec leurs longues carabines, n'ajustent jamais, ou tournent la tête quand ils tirent; aussi leurs coups arrivent rarement au but qu'ils se proposent d'atteindre. Exposés ainsi à la fusillade d'un ennemi caché, ils ont encore un autre désavantage, s'ils sont démontés ou repoussés. Ne pouvant fuir qu'en relevant de la main gauche leurs larges pantalons, embarrassés par leurs sabres, gênés par l'ampleur de leurs vêtements et de leurs bottes, ils s'arrêtent au bout d'une course de deux cents pas; et, assis les jambes croisées, ils attendent, la carabine ou le pistolet à la main, l'ennemi, qui n'a d'autre précaution à prendre que de les tourner pour les fusiller. Ainsi, dans une affaire où

les barbares comptaient deux mille cinq cents tués ou blessés, il n'est pas étonnant que des hommes, qui agissent tour à tour à la manière des chasseurs et des Scythes, n'éprouvassent que des pertes très-faibles.

Les Souliotes, renfermés dans leurs dernières lignes, avaient aussitôt travaillé à s'établir militairement à Samoniva, où le polémarque fixa son quartier. Tzegouri Tzavellas prit en même temps le commandement du château de Caco-Souli, dans lequel se trouvait Hussein pacha, fils de Mouctar, qui, depuis la perte entière de sa famille, obtenait, de la part des Grecs, des égards et une sûreté qu'il aurait été loin d'espérer auprès de Khourchid pacha. Plusieurs autres capitaines furent chargés de défendre les plateaux de Kiapha, Avaricos, Khonghi, Khône, Dembès, ainsi que Stretezza et Seritchani, qu'on reprit dans la nuit du premier au deux juin. Les Turcs, de leur côté, se retranchaient dans les positions qu'ils avaient enlevées. Omer Brionès et Tahir, qui occupaient le village de Souli, y formaient des magasins, tandis que le kiaïa de Khourchid renforçait son camp établi sur le mont Voutzi; et depuis le moulin de Dâla, près duquel Méhémet avait fait dresser ses tentes, le cours de l'Achéron était occupé par les mahométans.

Les Souliotes, témoins des dispositions des ennemis, qu'ils regardaient comme les préparatifs de leurs funérailles, à moins de l'arrivée des secours attendus du Péloponèse, voyant les Schypetars du Drin grossir les bandes du kiaïa bey, qui occupait le mont Voutzi, résolurent de tout sacrifier pour le chasser de cette position.

Le 5 juin, jour marqué pour cette entreprise audacieuse, deux mille palicares, s'accrochant aux rochers, les escaladent, en fondant, avec la rapidité des vautours, sur les infidèles, qui étaient au nombre de six mille; ils pénètrent au milieu de leurs tentes, le fer et la flamme à la main, en se dirigeant vers leurs magasins, qu'ils embra-

sent. A cet aspect les Asiatiques, commandés dans ce moment par le pacha de Khoutayé, donnent le signal de la déroute, dans laquelle ils entraînent les Guègues, indignés de leur lâcheté. Tout le matériel des Turcs tombe au pouvoir des Souliotes, qui les poursuivent jusqu'au Palæochori, lieu où la mythologique antiquité avait, dit-on, élevé un temple aux divinités de l'Érèbe et de l'Averne. L'étendard de la Croix est arboré sur les débris de cette enceinte, ouvrage des Cyclopes; et le bruit de la victoire des chrétiens retentit du faîte des montagnes jusqu'au fond des vallées. Ainsi, les Souliotes avaient repris une énergie nouvelle en touchant aux rochers qui furent le berceau des races doriennes, auxquelles des traditions confuses rattachent leur origine.

Le récit de la défaite des musulmans étant parvenu à Khourchid, qui était déjà dévoré de chagrins domestiques, car le harem, qu'on venait de conduire auprès de lui, avait éprouvé des atteintes telles, que son épouse, élevée dans le sérail des sultans, offrait, ainsi que toutes ses compagnes, des preuves non équivoques de leur infidélité; il maudit le jour où une fatale ambition lui fit accepter le titre de séraskier de l'Épire. Dans sa douleur il enviait le sort d'Ali pacha. *Est-il assez vengé?* s'écriait-il, *suis-je assez puni de l'avoir trompé! Que m'importent de vains honneurs, quand tout, jusqu'à celle que j'aimais à nommer mon épouse, me trahit!* Puis se rappelant qu'il avait pris l'engagement, auprès de la Porte Ottomane, de soumettre la Selléide, sa raison ne tarda pas à surmonter sa douleur.

Mesurant la profondeur de l'abîme au bord duquel sa mauvaise fortune l'avait poussé, il ne se voyait entouré que de dangers. La Porte, qui le pressait de réduire Souli, lui ordonnait en même temps de se rendre à Larisse, pour prendre le commandement de l'armée destinée à envahir le Péloponèse. On lui redemandait, pour la vingtième fois, compte des trésors d'Ali pacha. Il venait en même temps

d'être informé que Mavrocordatos avait quitté Corinthe avec le projet de pénétrer dans la Grèce occidentale, car il ignorait encore qu'il était débarqué à Missolonghi. Il savait, enfin, que de vives dissensions s'étaient élevées, depuis l'ouverture de la campagne, entre son kiaïa et Omer Brionès. Il n'ignorait pas, car de fâcheuses vicissitudes lui avaient appris à connaître l'inconstance des Schypetars, que, rebutés par des combats interminables, ils pouvaient encore une fois abandonner ses drapeaux. Pressé par ces considérations, il se détermina à quitter Janina, afin de se rendre en personne devant Souli, espérant que la victoire ou des négociations adroitement conduites lui livreraient ce dernier boulevard des hommes libres de l'Épire; son sort dépendait de l'issue heureuse ou malheureuse de cette affaire.

Le 7 juin, Khourchid pacha suivi de trois mille soldats d'élite arriva devant Samoniva. Au lieu de manifester des dispositions hostiles, il envoya complimenter les Souliotes, en leur faisant offrir un arrangement amical. Les conditions, qu'il leur proposait comme son *ultimatum*, portaient de lui consigner, dans un délai dont on conviendrait, le château fort construit par Ali pacha; de remettre à ses commissaires Hussein pacha, petit-fils de ce visir; de leur livrer un certain nombre d'otages; d'agréer en échange de la Selléide un territoire à leur choix dans la Perrhébie, ou bien au-delà du Pinde, et de recevoir, à titre d'indemnités, douze mille bourses (six millions) comptant. En acceptant ces conditions, le séraskier garantissait aux Souliotes tous les priviléges, droits et immunités concédés et octroyés par les glorieux sultans, aux armatolis de la Hellade. Il finissait en leur déclarant qu'il leur accordait trois jours pour délibérer sur le traité de clémence qu'il leur proposait, prenant Allah et le Prophète à témoin que, passé la durée de ce temps, ils n'auraient plus ni paix ni trève à attendre de sa part. Pour preuve de son invariable résolution, il ordonna de concentrer ses troupes, et Khour-

chid en négociant l'épée à la main, se disposa à attaquer les chrétiens avec toutes ses troupes réunies, qui se montaient à près de vingt mille hommes.

Il n'y eut qu'une opinion dans le conseil des Souliotes au reçu du message de Khourchid, qui fut de se défendre. Résolus à mourir avec la patrie, les chrétiens décidèrent, lorsqu'ils seraient réduits aux abois, sort qui semblait inévitable, de faire leurs adieux solennels au monde, en effaçant jusqu'à l'exemple sublime qui leur avait été légué par le polémarque Samuel, lorsque ce chef intrépide consomma son holocauste, en se faisant sauter avec le magasin aux poudres du château de Sainte-Vénérande (1). Ne prenant, à leur heure suprême, conseil que du désespoir, ils convinrent d'égorger femmes, enfants, et de se précipiter, avec ce qui leur resterait de vengeurs, au milieu des ennemis, où ils trouveraient un trépas non moins utile à la Grèce, que les glorieuses funérailles de Léonidas et de ses trois cents Spartiates.

La patrie survivait ainsi dans la pensée des Souliotes même au-delà du tombeau, quand leurs femmes, informées de cette résolution, apostrophèrent les vieillards en ces termes, qu'on a pu recueillir et conserver. « Depuis » quand, hommes superbes, formés et nourris de notre » sang, élevés par nos soins avec tant de sollicitudes au mi» lieu des infirmités du berceau et de l'enfance, le Dieu » qui nous créa vous a-t-il donné le droit de disposer de la » vie de celles qu'un même foyer vit naître dans nos monta» gnes? Filles, épouses, mères, sœurs, enfants d'une com» mune origine, qui d'entre les femmes de Souli ne vous » a pas suivis depuis la cabane jusque dans les retranche» ments, où vos sœurs, vos femmes, vos mères n'ont pas » craint, au fort des dangers, de charger vos fusils, d'étan» cher votre sang, de panser vos blessures et de rafraîchir » vos poitrines haletantes par des boissons salutaires, sans

(1) *Voy.* liv. I, ch. v, de cette Histoire.

» craindre les balles et les boulets? Vous les connaissez, ces » femmes, vos compagnes, qui, plus d'une fois, le sabre en » main, ont chargé les barbares, fait des esclaves, et ho- » noré le nom de Souli à la face du monde. Eh bien! ces » mêmes créatures, toujours dévouées et soumises, sanc- » tionnent aujourd'hui l'arrêt que vous avez porté contre » elles. Elles demandent à mourir en chrétiennes, voulant » paraître devant le tribunal de leur juge suprême en » martyres, et non pas comme un vil troupeau immolé » par le désespoir à la jalousie. Elles réclament des armes » et l'honneur de périr à vos côtés; c'est à ce prix qu'elles » consentent au grand sacrifice que la nécessité vous a » imposé. Elles auront soin que leurs enfants ne tombent » pas au pouvoir des mahométans; eux, ainsi que les vieil- » lards, trouveront, dans les mines du château de Ste.- » Vénérande, le moyen de se soustraire à une honteuse » servitude. »

Touchés de ce discours, les chefs s'empressent d'organiser un bataillon de quatre cents femmes et ils renvoient à Khourchid pacha ses commissaires, en leur disant qu'ils n'avaient pas d'autre réponse à lui donner que le récit qu'ils les chargèrent de lui faire, de ce qu'ils avaient vu et entendu à Souli.

Le 10 juin les combats recommencèrent dans la Selléide. Ses défenseurs, impatients de chasser les Turcs du triangle de leurs lignes, attaquèrent Méhémet pacha et reprirent le moulin de Dâla. Mais, comme si la fortune se fût complue à ne leur accorder ses faveurs que pour leur faire sentir plus cruellement son inconstance; tandis qu'ils obtenaient ce succès, deux mille Turcs, commandés par Omer Brionès, enlevaient Avaricos. Le polémarque, que les années rabaissaient au-dessous de la valeur bouillante des Souliotes, au lieu d'attaquer l'ennemi au même instant, avait laissé Khourchid envoyer des renforts à son lieutenant, qui garnit aussitôt de canons et d'obusiers ce plateau

sur lequel on pouvait faire manœuvrer quelques pelotons de cavalerie légère. La faute fut plus sensible le lendemain, quand un parti turc, très-considérable, se précipita du côté de Samoniva, d'où on ne parvint à l'éloigner qu'après une lutte sanglante qui dura pendant cinq heures de temps.

La journée du douze se passa en actions brillantes sur les différents points de la Selléide où les Grecs et les Turcs étaient établis; et il serait impossible, sans se répéter, d'indiquer toutes les prouesses qui eurent lieu dans les divers engagements.

Le 13 au matin, les Souliotes, décidés à sortir, par un coup d'éclat, de la position précaire à laquelle ils étaient réduits, escaladent et emportent les hauteurs d'Avaricos, tandis que des détachements isolés se rendaient maîtres des défilés qui conduisent à cette hauteur. Les barbares, épouvantés d'une pareille résolution, s'effraient, reculent, et voyant les passages au pouvoir de leurs ennemis, se rallient pour les repousser. On se presse, on se dispute le terrain, lorsque sept Souliotes, descendant de rochers en rochers, parviennent au bord de l'Achéron, qui roule ses eaux mugissantes au fond des abîmes, à l'endroit où elles séparent Avaricos du village de Souli, et mettent le feu aux magasins des Turcs.

A cette vue les infidèles poussent un cri de désespoir, et les chrétiens, profitant de leur confusion, pénètrent dans la place qu'ils occupaient. La déroute devient générale. Les Asiatiques, qui ne peuvent fuir, sont précipités du haut des mornes. Dix-sept cents d'entre eux périssent, et la terreur devenant générale, les Schypetars mahométans se débandent, en laissant aux Souliotes artillerie, drapeaux, munitions; Omer Brionès, obligé de se sauver à pied à travers les escarpements, a la douleur de voir prendre, sous ses yeux, son cheval de bataille.

Parvenu au-delà du fleuve, harassé et tombant de fatigue, il est réduit à monter une mule, sur laquelle il fait sa

rentrée à Souli, en déplorant plus amèrement la perte de son cheval, que celle des Asiatiques dont les cadavres encombraient le lit des torrents qu'il venait de repasser. Il se retourne plusieurs fois vers Avaricos, en poussant de profonds soupirs pour le compagnon de ses dangers. Tel qu'Achille assis devant sa tente, il demande non un autre Patrocle, mais son coursier qu'il chérissait avec tout l'amour d'un Bédouin (1), en chantant la myriologie de cet animal qu'il nommait *son bien-aimé, la gloire et la lumière de ses yeux* (2). Il expédia plusieurs parlementaires afin de redemander son *généreux coursier*; il offrait cinq mille talaris pour sa rançon (vingt mille francs), mais il ne fut pas écouté. Exaspéré de ce refus, et non moins affligé de l'idée que son cheval serait possédé par un capitaine chrétien, Omer Brionès promit la même somme à celui qui parviendrait à le reprendre ou à le tuer. Il priait, il conjurait, il pressait ses Toxides de venger son injure, et il leur exprima son désespoir en des termes si pathétiques, qu'ils demandèrent, d'une commune voix, à marcher contre les Souliotes.

A quatre heures après midi, les Toxides et le restant de l'armée, sortis du village de Souli et des postes qu'ils occupaient, se dirigent, en frémissant de colère et d'indignation, vers le torrent de Samoniva. Un feu épouvantable, mêlé par intervalles de menaces et d'imprécations, éclate aussi loin que l'œil peut mesurer l'espace. Le cheval d'Omer Brionès, que les Souliotes regardaient comme leur plus beau trophée, paraissait sur une éminence, attaché à un mât de pavillon au haut duquel flottait l'étendard de la

(1) Omer Brionès, qui avait long-temps servi en Égypte, avait les mœurs des Bédouins.

(2) L'antiquité et les historiens arabes rapportent plusieurs traits semblables de l'attachement d'un guerrier pour son cheval. Nous pourrions en multiplier les exemples, qui sont plus excusables dans des ames brûlantes, que chez quelques personnages, qui poussent la sensibilité jusqu'à faire élever des tombeaux à leurs chiens et à leurs perroquets.

Croix. Le bataillon des femmes avait pris rang parmi les guerriers de la Selléide, et le bruit de la mousqueterie, semblable aux roulements du tonnerre qui retentissent pendant les nuits d'hiver dans la Thesprotie, faisait gémir les échos, quand les Turcs s'écrièrent : « Trapezolâtres, » infidèles, adorateurs du triple dieu, brigands sans trône » et sans autel, vils raïas révoltés contre l'autorité de votre » souverain légitime et de vos agas, qui ont des places » fortes et un empereur à Constantinople, sauvez vos têtes » en tombant à nos pieds ! — Impurs, répondaient les chré- » tiens, elle ne fut jamais notre roi, la poussière couronnée » que vous nommez votre Padischa. Notre Roi, le grand » Roi, l'Auguste Trinitaire, Jésus-Christ, c'est là notre » souverain. Notre pavillon, c'est sa Croix ! Vos mosquées » et ces forteresses, qui font votre orgueil, sont nos au- » tels usurpés et le domaine sacré de nos aïeux, que nous » vous arracherons. Nos armes et la victoire, voilà notre » légitimité. — Eh quoi ! hommes sans religion, ne crai- » gnez-vous donc ni ciel ni terre, en osant brûler des » vaisseaux du roi, tuer des pachas et des beys ? — Impurs, » nous vous brûlerons vous-mêmes ! bourreaux sacriléges » du martyr Grégoire, assassins de Chios, vous tomberez » sous nos coups, et nous vendrons vos femmes et vos » enfants. »

Enflammés par ces injures, les Turcs épirotes redoublaient d'efforts pour franchir le ravin de Samoniva, tandis qu'un corps de Souliotes, commandés par Natché Photomaras, qui avait repris le moulin de Dâla, rejetait Méhémet pacha au-delà de l'Achéron, et le poursuivait jusqu'à Tzécouri. Cette nouvelle étant parvenue à ceux qui tenaient tête à Omer Brionès, au fort de l'action, des cris de joie percent les airs ; et les femmes, quittant les hauteurs qu'elles occupaient, donnent le signal de se porter en avant.

Le soleil venait de se coucher. C'était l'heure où les

Turcs, qui chomaient le rhamazan, se retiraient vers leurs campements. Dans l'espace d'une heure, le ravin, qui avait arrêté sept mille ennemis, est franchi. Malgré l'obscurité de la nuit on attaque le village de Souli. Le feu est mis aux magasins de fourrages des mahométans, qui poussent des hurlements épouvantables. Frappés de mille côtés à la fois, tombant sous les coups d'ennemis qu'ils n'apercevaient qu'au feu des armes qui leur envoyaient la mort, ils fuient en désordre. Des groupes de cavaliers roulent au fond des gouffres, tandis que d'autres, arrêtés par les rochers, abandonnent leurs chevaux pour se sauver. Le quartier d'Omer Brionès est forcé, les Souliotes prennent son secrétaire, ses papiers, une partie de son trésor, ses bagages, ainsi que les munitions de guerre, que les femmes transportent dans la montagne, et le retour de la lumière laisse apercevoir un corps considérable de mahométans cernés sur le mont Dondia.

Séparés de leur armée, qui s'était enfuie à quatre lieues de cet endroit, on leur offre de se rendre, avec promesse de la vie sauve, et six cents Turcs asiatiques, ayant mis bas les armes, tombent aux pieds des chrétiens. On les dépouille, et après les avoir obligés de se prosterner devant l'étendard de la Croix, on les renvoie au sérasker Khourchid, qui était rentré pendant la nuit du 14 au 15 juin dans sa résidence de Janina.

L'ordre de se rendre dans la Romélie arrivait au même moment à Khourchid, qui, voyant le mauvais état des affaires en Épire, ne fut pas fâché de laisser Omer Brionès terminer, à ses risques et périls, la guerre de Souli.

Celui-ci venait d'être nommé pacha de Janina; il devait justifier la confiance dont on l'honorait. Personne ne pouvait mieux tirer parti des Schypetars qui commençaient à se débander, les rallier et confondre, par son activité, les projets des chrétiens. Son neveu, Achmet Brionès, avait un peu compensé les échecs éprouvés devant

Souli, par la prise des châteaux de Playa, d'où il avait encore un fois chassé les Grecs. Khourchid donna des instructions détaillées à Omer pacha sur le plan de campagne qu'il devait suivre.

Ayant ensuite mandé l'archevêque Gabriel, il eut, avec ce prélat, un entretien, où se moquant des « magna-
» nimes Hellènes qui prétendaient lutter contre les forces
» de l'empire ottoman, il lui dit ironiquement qu'au re-
» tour de sa campagne il se concerterait avec Sa Sainteté,
» pour aviser à la portion de liberté qu'on laisserait à ces
» rebelles. Nous causerons à ce sujet, poursuivit-il, en se
» caressant la barbe; en attendant, prends soin de main-
» tenir les chrétiens épirotes dans le devoir, car je jure
» par Allah et Mahomet que, s'il survient des troubles
» dans le pays d'Arnaoutlik (Épire), tu éprouveras, ainsi
» que tes pareils, le châtiment mérité que mon glorieux
» Padischa a infligé au *Mourta* (impur) patriarche
» Grégoire. »

Après cette entrevue, Khourchid pacha, qui avait depuis long-temps fait prendre les devants à ses bagages, partit pour la Thessalie sous l'escorte de quatre mille cavaliers, et il arriva le 27 juin à Larisse, où il trouva une armée de plus de cinquante mille hommes, qui n'attendaient que sa présence pour entrer en campagne.

CHAPITRE II.

Souhait remarquable de Henri IV. — Paroles du trône dans la session de 1822. — Réponse de deux orateurs français à l'accusation portée contre le ministère français. — Préparatifs des Turcs contre le Péloponèse. — Arrivée de plusieurs familles Chiotes à Corinthe. — Capitulation de l'acropole d'Athènes. — État de ses monuments après le siége. — Arrivée de D. Hypsilantis et de Nicétas en Béotie. — Proposition d'Odyssée pour attaquer les Turcs. — Succès incomplet de son entreprise. — Injures qu'il adresse à Hypsilantis. — Résolution du conseil exécutif contre Odyssée. — Il quitte le commandement; — est remplacé par Palascas et Alexis Noutzas. — Assassinat de ces deux individus. — Observations sur cet événement. — Ses suites. — Pourparlers des Turcs de Nauplie. — Résolution de Bobolina. — Capitulation conditionnelle de Nauplie. — Faute des Grecs. — Dissensions. — Cupidité. — Anarchie. — Dangers publics.

Sully rapporte (1) qu'au nombre des vœux formés par Henri IV, le plus ardent était de gagner, en personne, contre les Turcs, une bataille dans laquelle il aurait été généralissime de la chrétienté. Un aussi noble sentiment animait le cœur de son auguste descendant, Louis XVIII, quand les paroles émanées du trône firent entendre, au milieu des chambres réunies du parlement français en 1822, les sentiments d'intérêt que le Roi Très-Chrétien portait à l'église militante d'Orient.

Les sujets du petit-fils de Henri IV avaient exprimé les mêmes pensées dans leurs adresses respectives, quand une voix fit entendre ces paroles : *Si la Grèce périt, c'est la France qui en est la cause.* A ces mots, un député, M. Lainé (son nom est son plus bel éloge pour exprimer le talent oratoire uni à la vertu) s'écria : « Ah! si la Grèce » périt, si l'histoire, si la génération présente, ont le droit

(1) Sully, Économiques, t. III, p. 63.

» d'accuser quelque potentat ou l'Europe même, la France » ne sera pas comprise dans le sévère jugement que portera la postérité.

» Je n'irai pas, préjugeant imprudemment ses arrêts, » discuter si le temps a donné des droits sacrés à la barbarie » même; si à l'origine de l'insurrection il n'était pas naturel d'intervenir là comme ailleurs. On aurait au moins » évité cette grande effusion de sang, qu'il eût été si facile » de prévenir. Je n'aurai pas l'orgueil d'examiner si une » puissance philanthropique est devenue l'alliée de celle » qui fait esclaves des chrétiens, et si elle prohibe l'hospitalité quand il s'agit des Grecs. Laissons ces accusations » filles, peut-être, d'une générosité prévenue. Ne demandons pas non plus à ceux qui disent que l'ordre social » est exposé ailleurs, si la sociabilité n'est pas là en péril; » mon but n'est que de justifier la France injustement » accusée (1). »

Succédant à l'orateur qui montrait les vaisseaux de S. M. T. C., alliée fidèle de l'infortune, et son pavillon partout favorable aux Grecs, M. de Bonald reprenait : « La France » a fait ce qu'elle devait faire. Le drapeau blanc, secourable au malheur, l'a cherché, et a offert un asile à toutes » les victimes des déplorables événements. Je m'honore, » pour la chambre, que ce soit un de ses membres qui ait » été chargé, dans le Levant, de cette honorable mission, » qu'il a remplie avec autant de courage que de zèle et d'humanité. Et si nos usages l'eussent permis, j'aurais demandé, pour notre honorable collègue, le contre-amiral » Halgan, des remercîments qui auraient été accueillis à » l'unanimité (2). »

Envisageant la question sous un point de vue plus étendu, M. Lainé de Ville-Lévêque avait traité quelque temps auparavant (3) la question, en disant : « L'antique patrie

(1) Séance du 22 juillet 1822.
(2) *Id.*, *id.*, dans *le Moniteur* de cette date.
(3) Séance du 19 mars 1822.

» des arts et du génie, la Grèce a relevé son front belli-
» queux en invoquant le Dieu vengeur des peuples oppri-
» més. Le sang de ses pontifes et de ses vierges immolées
» par les Turcs demandait vengeance. Des mains long-temps
» meurtries par les fers ignominieux de la plus cruelle
» servitude ont saisi avec transport un glaive religieux.
» C'est sous l'étendard auguste de la Croix que les Hellènes
» volent aux combats. La noble poussière des héros de la
» Grèce s'est ranimée! elle a enfanté des légions de braves!
» La victoire a déjà plus d'une fois couronné leurs efforts;
» et l'Europe, tristement livrée à de frivoles intrigues,
» parle de la vaine légitimité d'un sultan, ennemi de
» l'Évangile, qui ne se repaît que de larmes et de sang. »

Hélas! au moment où ces discours, ces vœux, ces hommages publics retentissaient au milieu du parlement français, la Grèce, qui avait inutilement imploré la pitié de l'Europe dans la langue de Socrate, ralliée sous le signe de notre rédemption, semblait toucher à son heure suprême. Personne n'avait succédé au général Halgan pour la bienfaisance, et les Hellènes, entourés d'ennemis altérés de leur sang, n'avaient plus de ressources que celles du désespoir. Khourchid pacha, la chose n'était que trop véritable, se trouvait à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes prêts à fondre sur le Péloponèse. La flotte turque, dispersée après l'incendie du capitan pacha, s'était réunie à Ténédos, d'où elle se préparait à mettre bientôt à la voile pour entrer dans la mer Égée, lorsque l'acropole d'Athènes se rendit, le 23 juin 1822, par capitulation (1), aux Grecs, qui l'assiégeaient depuis plus de sept mois. Les ma-

(1) *Capitulation d'Athènes.*

Le ministre de la guerre annonce aux Hellènes la nouvelle que les Turcs d'Athènes, voyant leur impuissance, et ne pouvant plus résister à nos armes, se sont rendus aux conditions suivantes.

Article Ier.

Ils remettront au pouvoir du gouvernement grec l'acropole, avec tous les canons, armes, etc., appartenant à la place.

hométans qui manquaient d'eau s'étaient soumis aux conditions qui leur avaient été imposées par les commissaires du gouvernement Alexandre Axiotis et André Calamogdartis.

Les Turcs qu'on devait, aux termes de la capitulation, transporter en Asie, furent aussi bien accueillis qu'ils pouvaient l'être dans l'état d'exaltation où se trouvaient des hommes exaspérés par le récit des massacres de leurs frères de Chios. Les soldats grecs transportaient les vieillards, les femmes, les enfants, les malades sur leurs épaules dans le palais du vaivode. On oubliait les maux d'un long siége; et le peuple cria au miracle, en voyant un ciel devenu d'airain depuis plus de deux mois se couvrir de nuages et répandre des torrents de pluie sur l'Attique. Vingt-quatre heures plus tôt la pluie remplissait les citernes de l'acropole, et Athènes serait peut-être encore au pouvoir des Turcs.

Les débris infortunés de la population de Chios abordaient en ce moment dans tous les ports de la Grèce, où les vents propices poussaient les barques qui les avaient arrachés à la mort. Trois cents femmes, toutes veuves ou orphelines, sans être accompagnées par un seul vieillard (car aucun n'était échappé au glaive des barbares), avaient pris

II.

Ils remettront pareillement leurs armes, sans réserver même un couteau.

III.

Tous les effets quelconques appartenant aux vaincus seront divisés en deux parts. L'une restera aux Turcs, et l'autre au pouvoir du gouvernement grec, qui disposera généralement de tous les immeubles, sans indemnité.

IV.

Tous les Turcs qui voudront se retirer en Asie y seront transportés aux frais du gouvernement hellénique.

La consignation de l'acropole a été faite le 10 juin (vieux style) 1822.

Argos, 13 juin (v. st.) 1822.

Signé, le ministre de la guerre, J. Coletti; en l'absence du premier secrétaire, Démét. Sardellis.

Pour copie conforme :

Le secrétaire garde du sceau, Nicolo Luriotty.

terre à Cenchrée, et étaient entrées le même jour à Corinthe, couvertes de blessures. Les unes avaient la tête, le visage ou le sein balafrés de larges coups de sabre; d'autres portaient en écharpe leurs bras fracassés par des coups d'armes à feu; et toutes, avec la pâleur de la mort répandue sur leurs traits inanimés, ressemblaient à des spectres échappés du tombeau. La frayeur les glaçait encore; et elles avaient tant pleuré, que la source des larmes paraissait tarie dans leurs yeux à demi éteints au fond de leurs orbites. Elles n'avaient ni le courage, ni la force de rien demander. Satisfaites de camper sous quelques toiles qu'on tendit pour les préserver du serein, on les vit, en se retrouvant au milieu des Hellènes et en apercevant le *labarum* flottant dans les airs, lever les mains jointes au ciel, s'agenouiller et renaître par la douleur à la vie, en remerciant Dieu de les avoir soustraites au fer des bourreaux de leurs familles.

Il en débarquait également au Pirée, le jour de la capitulation de l'acropole de Cécrops. Transférées à Athènes, le premier spectacle et les premières voix qui frappèrent leurs yeux et leurs oreilles, furent de voir des Turcs esclaves et d'entendre les chants de *victoire à la Croix*, répétés par l'écho de la caverne de Pan, auquel l'écho du Pnyx et de la tribune aux harangues répondait par les acclamations de patrie et de liberté. Le clergé, précédé de l'étendard sacré *de notre rédemption*, chantant des hymnes saints, s'acheminait entouré et suivi des fidèles vers les propylées en rendant graces au dieu des armées. Parvenus dans la citadelle, le Parthenon fut purifié par l'archevêque, et consacré à la vierge mère de Jésus-Christ; ainsi, le dieu inconnu fut de nouveau glorifié sous les portiques du temple de Minerve, après tant de siècles de blasphèmes, qui avaient changé son temple en mosquée.

Les édifices n'avaient pas été endommagés, à l'exception de la *Cella*, partiellement démolie par les Turcs qui en

avaient arraché le plomb employé à sceller les marbres, pour en faire des balles. Les monuments de Pandrose et d'Érechthée n'avaient, depuis les dévastations du lord Elgin, éprouvé aucun nouveau dommage par l'effet du bombardement qui s'était réduit à un bruit insignifiant (1).

On s'occupa ensuite à mettre la citadelle en état de défense. Les citernes furent nettoyées, le puits existant dans le théâtre d'Hérode Atticus fut réparé, et on joignit au système des fortifications de l'enceinte, par une batterie pratiquée à l'angle de la caverne de Pan, la source mentionnée par Pausanias, qu'on retrouva au moyen des indications de cet historien. Ainsi, ce fut au guide le plus sûr des voyageurs qui étudient la Grèce, qu'on fut redevable de découvrir ce puits contesté, dont les eaux suffiront désormais à la garnison d'une place qu'on peut regarder maintenant comme le boulevard de l'Attique.

La réduction de l'acropole ne pouvait arriver plus à propos : car, indépendamment des pluies d'orage qui auraient rempli ses citernes, de funestes divisions étaient au moment d'éclater entre les chefs des Hellènes chargés de défendre le pas des Thermopyles.

D. Hypsilantis, que des vues étrangères à l'intérêt de la patrie avaient entièrement dépopularisé (2), avait été, comme on l'a dit, envoyé de nouveau à l'armée de la Grèce orientale. Arrivé dans la Béotie avec le brave Nicétas, à la tête de quelques milliers de Péloponésiens, les stratarques se concertèrent pour débusquer les Turcs des positions

(1) On n'en serait pas même venu à cette extrémité, sans les intrigues du corse Origoné, consul de Hollande. Chaque jour, à la faveur d'un pavillon qu'il déshonorait, il faisait des signaux aux assiégés pour les tenir au courant des travaux des assiégeants, soit que ceux-ci travaillassent aux mines, ou préparassent des attaques qui, en hâtant la capitulation, auraient épargné bien des maux à ceux qu'il servait avec tant de zèle.

(2) Il ne parlait depuis quelque temps que du gouvernement russe, en donnant définitivement à entendre qu'il était son délégué, et il n'en fallut pas davantage pour le décréditer.

qu'ils occupaient sur la frontière. On venait d'apprendre l'arrivée de Khourchid pacha à Larisse, et la question de la lutte entre les opprimés et les oppresseurs n'avait jamais été aussi compliquée qu'elle se présentait au commencement du mois de juillet 1822. A la vérité on avait brûlé le vaisseau du capitan pacha, obtenu de grands avantages maritimes, pris l'Acrocorinthe et Athènes, battu Dramali aux environs du Sperchius; mais Khourchid comptait sous ses drapeaux trente-cinq mille hommes de cavalerie et plus de douze mille fantassins. La flotte turque, qui s'était ralliée à Ténédos, devait reparaître plus formidable qu'auparavant dans la mer Egée. On l'attendait sur les côtes occidentales du Péloponèse afin de lier ses opérations avec celles d'Omer Brionès, à moins que Mavrocordatos n'obtînt des succès assez marquants pour tenir ce vaillant pacha isolé dans l'Épire. Il y avait urgence pour prendre un parti décisif.

Odyssée, bon juge du terrain qu'il était chargé de défendre, ayant prouvé la nécessité de prévenir les desseins du sérasker Khourchid, en démontrant qu'il fallait à tout prix l'empêcher de franchir les montagnes, proposa de prendre l'offensive. Ce genre de guerre convient au caractère bouillant des Grecs. Il fut convenu qu'il attaquerait la position importante de Fourca, située à quelques milles de Zeïtoun, que les Turcs avaient retranchée et fortifiée. D'après ce plan, D. Hypsilantis devait se porter sur les derrières des Turcs, et l'ennemi pris entre deux feux ne pouvait manquer d'être délogé de son camp. Il était probable qu'à ce signal l'armée ottomane de Larisse entrerait en campagne; mais au lieu de pénétrer dans le Péloponèse, elle allait se trouver engagée dans une guerre de montagnes. La nombreuse cavalerie qui faisait sa principale force, lui devenant alors inutile, on viendrait facilement à bout de son infanterie, et les barbares, sans cesse harcelés, seraient bientôt forcés de se replier sur la Thessalie.

D'après ces considérations Fourca fut attaqué par Odyssée et Gouras. Odyssée s'y porta avec sa valeur accoutumée; mais, ne s'étant pas trouvé secondé par D. Hypsilantis, sans qu'on sache encore pourquoi, il ne parvint à en chasser les Turcs qu'en perdant un grand nombre de ses palicares et un de ses cousins qu'il chérissait.

Cet avantage, chèrement acheté par Odyssée, qui n'avait pas encore éprouvé de pertes aussi considérables, l'irrita au point d'éclater en injures contre Hypsilantis, dès qu'il le revit au milieu des stratarques, où il l'apostropha, dit-on, à la manière des héros d'Homère. Non content de lui reprocher de n'être venu, ainsi que ses pareils, dans la Grèce que pour l'exploiter dans des vues particulières à quelques familles soi-disant princières, imbues de l'idée de gouverner sous la suzeraine protection d'une puissance funeste aux Grecs, il ne ménagea ni les menaces, ni les expressions du mépris qu'il professait pour les Grecs du Phanal.

« Tu dédaignais, dit-il à Hypsilantis, naguère jusqu'au » titre de président dont nos compatriotes t'avaient honoré, en évitant de l'accoler au protocole de tes vaines pro» clamations. Tu as persisté trop long-temps pour n'être » pas démasqué, à te dire le commissaire, l'agent de ton » frère Alexandre, qui se qualifiait de *représentant*, de *ré*» *gent* et de lieutenant-général de la Grèce. Qui lui avait » conféré ces titres? en vertu de quel mandat agissait-il? » que signifiait cette Hétérie, ces couleurs et ces serments » mystérieux qu'il a si mal tenus? Le malheureux! en» touré comme toi de saltimbanques et d'orateurs, il n'a su » ni vaincre ni mourir! Pour cacher ton dépit, tu prends » maintenant le nom de patriote : patriote! tu ne l'es pas » plus que Grec; et tout barbares que sont nos palicares, » aucun de nous n'est un parvenu en fait de gloire.

» Phanariote, né pour servir et pour opprimer, écoute: » la Croix, voilà notre maître. Cette terre arrosée de no-

» tre sang, cette terre nourricière de nos aïeux, cette
» terre qui possède leurs tombeaux, voilà notre patrie.....
» Elle te désavoue ainsi que nos palicares morts par ta
» faute, qui t'accusent peut-être dans ce moment devant
» le tribunal de Dieu. »

Au lieu de répondre en soldat à cette diatribe virulente, D. Hypsilantis, quoique personnellement brave, mais toujours de cette caste Phanariote accoutumée à attaquer son ennemi par des souterrains, se hâta d'adresser au sénat de Corinthe un rapport de ce qui s'était passé entre lui et Odyssée. Il s'y plaignait avec une amertume mêlée d'aigreur de son antagoniste, qu'il qualifiait de *barbare, qui n'avait pour mérite qu'une valeur brutale; d'homme violent, sans frein, sans réserve, et sans aucun sentiment de soumission aux lois.*

On connaissait assez généralement Odyssée sous quelques-unes de ces désignations; et le récit d'Hypsilantis n'ayant pas manqué d'être envenimé par l'archigrammatiste Théodore Négris, il lui fut facile de faire prendre une détermination humiliante contre le bouillant stratarque épirote.

On lui intima l'ordre de se rendre à Corinthe pour répondre à plusieurs chefs d'accusation portés contre sa conduite. N'ayant pas obéi à cet appel, on lui retira le commandement de l'armée (1), et on nomma à sa place le chiliarque Christos Palascas, qui partit accompagné du trop fameux Zagorite Alexis Noutzas pour se rendre en Livadie.

Quoiqu'on accordât du mérite à Palascas, qui avait obtenu le grade de major d'artillerie au service de Russie, il avait le malheur d'être fils de celui qui trahit autrefois les Souliotes en livrant leur patrie. Comme il est rare que

(1) On assure que ces commissaires étaient porteurs d'une espèce de firman de mort contre Odyssée, et des renseignements qui nous sont parvenus permettent de donner croyance à cet acte irrégulier.

les fautes qui devraient être personnelles ne rejaillissent pas sur le fils d'un traître, surtout dans un pays où les ressentiments sont aussi ardents que le climat, le sénat de Corinthe ne pouvait faire un plus mauvais choix, dans les circonstances où l'on se trouvait. De quel œil des capitaines et des braves, liés d'intérêt avec les Souliotes, pourraient-ils supporter le commandement d'un stratarque qui portait un nom entaché d'infamie? Il aurait suffi sans cela que Palascas se trouvât accolé à Alexis Noutzas pour perdre toute espèce de considération.

Celui-ci, qui avait connu Odyssée à Janina, au service d'Ali, où il n'avait pas manqué de lui prodiguer des dédains, était regardé comme l'adversaire le plus prononcé de l'émancipation des Grecs, dont il n'avait jamais parlé qu'avec dérision. A Souli, à Vrachori, à Missolonghi, où il avait voté constamment avec Tahir, devenu pacha depuis qu'il eut trahi Marc Botzaris à l'attaque d'Arta (1), Noutzas n'avait jamais ouvert la bouche que pour plaider en faveur du tyran de l'Épire, qui le nommait son fils. C'était sous la protection d'Ali qu'il avait gouverné en pacha turc, plutôt qu'en vaivode chrétien, les quarante-deux villages grecs de la Perrhébie qui gémirent trop longtemps sous son administration. Compagnon de débauche de Mouctar et de Véli, il en avait les mœurs dissolues. Il ne connaissait pas de plus beau gouvernement que celui du sabre et du bâton! Il semblait cependant, depuis l'extinction de Tébélen, s'être converti en désespoir de cause au parti des Hellènes.

L'histoire, dit Platon, qui a reçu ce nom parce qu'elle *arrête le flux de notre mémoire*, ne se compose pas seulement de dates et de faits, elle doit être *utile*, et à ce titre, suivant le précepte d'Horace, *mère de justice et d'équité*. Arrivé au point le plus contesté des annales de la Grèce moderne, et trop près des événements pour en juger quel-

(1) *Voy.* liv. VII, ch. I de cette Histoire.

ques-uns avec parfaite connaissance de cause, je me contenterai de les faire connaître tels qu'ils m'ont été communiqués. Mais il en sera probablement de l'événement que nous allons rapporter, comme de la trahison imputée aux Alcmæonides, après la journée de Marathon (1): il restera peut-être à jamais couvert de doutes, et sujet à beaucoup de commentaires.

A peine Odyssée fut-il informé qu'on envoyait, pour le remplacer, le stratarque Palascas et Alexis Noutzas, qu'on disait chargés de le faire saisir pour le conduire à Corinthe, qu'il remit le commandement de l'armée à son état-major, et se retira, avec quatre-vingts de ses plus intrépides palicares, dans le voisinage d'Arachôva. Il n'avait pas prétendu disputer le pouvoir contre l'autorité du gouvernement hellénique; mais il refusait d'obéir à sa citation juridique. Élevé à la cour du satrape Ali pacha, où être accusé et mandé pour se justifier étaient synonymes d'un arrêt capital, il crut qu'en se rendant à Corinthe c'était courir à sa perte, et la chose n'était pas hors de vraisemblance. La famille de Palascas avait été de tout temps ennemie de la sienne; Alexis Noutzas lui était plus que suspect; D. Hypsilantis, encore puissant, l'avait dénoncé; Théodore Négris, chargé de dresser son acte d'accusation, voulait le perdre. Quelle honte d'ailleurs pour un brave qui avait rendu d'aussi éclatants services, d'être réduit à paraître et à répondre en coupable devant des juges? Abandonner la Livadie, berceau de ses aïeux, où se trouvaient les propriétés de la dot de sa femme, un pays qu'il avait si courageusement défendu, le devait-il, le pouvait-il? Il prit donc, sinon le parti le plus légal, celui du moins qui était le plus propre à le sauver, en se mettant à portée d'attendre les événements.

Retiré à peu de distance du théâtre de la guerre, Odyssée s'était mis en rapport avec les éphores de Salone,

(1) *Voy.* Hérodote, liv. VI, Érato, ch. CXIV.

qui étaient Papa Jean OEconomos, Basile Khazaris, Anagnoste, fils de Nicolas, Anagnoste, fils de Christophe, et Eustate Pharétras, pour aviser aux moyens de défendre la Phocide. Utilisant ainsi les loisirs de sa disgrace, si les Turcs se montraient, il voulait leur faire une guerre de partisans, quand on apprit que Palascas et Alexis Noutzas avaient été tués à l'entrée du Triodos, défilé qui, depuis la mort tragique de Laïus, a toujours été fameux par les assassinats, et ce double meurtre ne manqua pas d'être attribué au fils d'Andriscos.

Tels sont les faits connus au sujet de cet événement qui répandit la consternation dans l'armée de la Grèce occidentale, si on peut donner ce nom à quelques milliers d'armatolis et de Péloponésiens répandus dans le voisinage des Thermopyles, car la plupart des corps s'étaient débandés depuis la retraite d'Odyssée. Sa tête fut frappée d'un anathème général. La confusion régna dans le sénat des Hellènes; la patrie allait être déclarée en danger, si pour faire trève à ces alarmes Thanos Kanacaris, vice-président du pouvoir exécutif, et Gonivos, député, qui se trouvaient à Argos, n'eussent écrit que les Turcs, assiégés dans le château de Nauplie, étaient entrés en pourparlers afin de capituler.

Depuis l'incendie du vaisseau amiral, qui avait été suivi de la dispersion de la flotte ottomane, les Turcs chargés de la défense de Nauplie, n'espérant plus de secours, avaient fait des propositions pour traiter de la reddition de cette forteresse. Les premières paroles de cette négociation, qu'on n'avait jamais entreprise qu'afin d'échanger de plus près des injures et des menaces, furent adressées à cette femme intrépide, Bobolina, qui avait repris avec persévérance, depuis le mois d'octobre 1821, le blocus maritime d'une place à laquelle les destinées du Péloponèse seront à jamais attachées.

C'était par son entremise que les parlementaires enne-

mis avaient presque toujours communiqué avec les chefs des Hellènes. Aussi adroite que courageuse, elle devinait leurs desseins et leurs pensées. Soit qu'ils envoyassent, comme ils le firent plusieurs fois, les hommes de bonne mine et les mieux portants, afin de montrer aux Grecs que, loin d'être exténués par la disette, ils conservaient toute leur énergie; soit qu'ils déléguassent les plus rusés d'entre eux pour nouer quelques intrigues, ils étaient constamment prévenus par leur ennemie. Babolina disait aux uns: « que leur extérieur loin de montrer qu'ils étaient » pourvus de vivres, prouvait qu'ils n'étaient pas assez » sobres pour des assiégés, dont la famine triompherait » tôt ou tard, graces à la garde sévère qu'elle faisait aux » portes de Nauplie. » Elle ne donnait aux autres que des nouvelles affligeantes; et devant eux, comme au milieu du conseil des Hellènes, sa conclusion était toujours : « J'ai perdu mon époux; Dieu soit loué! Mon fils aîné » est mort les armes à la main; Dieu soit loué! Un second » fils, âgé de quatorze ans, qui me reste, combat avec » les Grecs, et il est probable qu'il obtiendra un trépas » glorieux; Dieu soit loué! Je verserai aussi mon sang sous » le drapeau de la Croix; Dieu soit loué! Mais nous se» rons vainqueurs, ou nous aurons cessé de vivre avec la » consolante idée de ne pas laisser après nous de Grecs » esclaves dans le monde. »

Étonnés de cette résolution magnanime, que Bobolina accompagnait de gestes trop expressifs pour n'être pas comprise, les Turcs, pressés par les besoins de la vie, avaient enfin demandé à traiter dès qu'ils surent à quelles conditions leurs coreligionnaires d'Athènes s'étaient soumis. S'étant, en conséquence, présentés au conseil des Hellènes, rassemblé au milieu de l'enceinte de Tirynthe, ouvrage des Cyclopes, que des siècles n'ont pu renverser, ils saluèrent ceux qu'ils qualifiaient naguère d'*espèce née pour servir*, *d'idolâtres* et d'*esclaves*, des noms de *maîtres*

et de *seigneurs*. Ces humbles négociateurs, baisant le pan de la robe de Bobolina et la main des Grecs, leur demandaient en suppliant de les épargner.

« Depuis long-temps, disaient-ils, Nauplie se serait » rendue, si les Hellènes, plus religieux observateurs des » traités, n'avaient pas fait périr les familles turques renfer» mées dans l'Acrocorinthe. Cette conduite impolitique leur » avait jusqu'alors fait rejeter jusqu'à l'idée de tout rap» prochement possible. Voyant qu'on revenait à des sen» timents plus modérés, ils proposaient de remettre le » fort de Bourdzi situé sur un îlot placé à quelque distance » de la darce, devant le front du château de Itchcalhesi. » A dater de son occupation, les assiégeants devaient s'en» gager à fournir aux assiégés une quantité déterminée de » rations de vivres; et si dans le délai de quarante jours » la place n'était pas secourue, la garnison ainsi que tou» tes les familles turques seraient embarquées sous pavillon » étranger, pour être transportées dans l'Asie-Mineure. »

Cet accord, conclu et ratifié, mit au pouvoir des Grecs un avant-poste, qui ne tarda pas à devenir pour eux d'une grande importance. Les esprits, jusqu'alors exaspérés, se calmèrent. On se livra réciproquement quarante otages, choisis entre les principales familles turques et grecques. Par suite des égards nouveaux qu'on se témoignait, on consentit, sur la demande du pacha qui commandait à Nauplie, de ne pas transporter ses otages plus loin qu'Argos, afin d'être à portée d'en faire l'échange, en cas de rupture ou de consommation de la convention. Les Grecs étaient dans la joie; mais ils allaient bientôt éprouver la vérité de cet adage d'un de leurs ancêtres, Lamachus, capitaine athénien : *qu'on ne peut deux fois faillir en guerre, parce que les fautes y sont de telle conséquence, qu'elles causent la perte de l'état et de ceux qui les commettent.*

Ils avaient interrompu le blocus de Nauplie pendant le siége de Tripolitza, et, battus avec une perte considérable

lorsqu'ils voulurent le reprendre, ils se trouvaient, après avoir surmonté beaucoup d'obstacles, rejetés en arrière de leurs espérances. Ils consentaient cette fois à accorder un sursis à un ennemi réduit aux abois, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, tandis qu'avec quinze jours de persévérance ils triomphaient, et l'étendard de la Croix, arboré au faîte de la Palamide, proclamait l'affranchissement du Péloponèse.

Les ministres des Hellènes et leurs chefs commirent donc une grande faute en signant une capitulation éventuelle avec la garnison turque de Nauplie. Les délais n'étaient qu'en faveur des assiégés; car les Grecs ne pouvaient pas ignorer qu'ils n'avaient point d'armée à opposer à Khourchid pacha, qui couvrait les rives de l'Apidane et du Pénée des tentes d'une multitude de soldats, impatients d'entrer en campagne. L'acropole d'Athènes, dont on venait à peine de s'emparer, n'était pas encore à l'abri d'un coup de main; et l'insouciance des ministres du conseil exécutif était telle, qu'ils avaient négligé d'approvisionner l'Acrocorinthe.

On s'excusait sur ce qu'ayant fait entrer en ligne de compte les trésors de Kyamil bey pour acheter des munitions de guerre et de bouche, ce fourbe mahométan persistant à dire qu'il n'avait pas d'argent caché, on n'avait pu faire face aux dépenses qu'entraînerait la mise en état de siége d'une place de cette importance. Cependant, depuis la prise de Tripolitza, on éprouvait une aisance générale dans le Péloponèse. Plus de quarante millions de francs étaient passés aux mains des insurgés. Les officiers étaient chargés d'armes massives en or; les magistrats s'étaient enrichis; mais personne ne voulant rien débourser, chacun cherchait à cacher son égoïsme, en disant que les Turcs n'oseraient pas entreprendre une nouvelle campagne.

Vainement le vieux Panorias, chef des Doriens du Pindoros (1), avait prédit de grands malheurs; plus vainement

(1) *Voy.* mon Voyage dans la Grèce, t. III, p. 214 et 230.

encore Krévata de Lacédémone, qui ne paraissait au conseil que sous la bure grossière des Spartiates, avait reproché et reprochait encore aux Hellènes leur luxe et leur imprévoyance. On ne discutait plus, mais on disputait dès que le conseil se réunissait. Le ciel avait ôté le jugement à ceux qu'il voulait châtier et éprouver par de grands malheurs. Ce n'est qu'ainsi qu'il est possible d'expliquer l'aveuglement des Grecs; car de prétendre, comme on l'a dit depuis, que les coups qui assassinèrent Palascas et Alexis Noutzas étaient partis de Corinthe, dans l'intention de perdre Odyssée, serait aussi injuste que d'attribuer ce crime à Khourchid pacha (quoique un pareil attentat soit assez ordinaire aux Turcs), dans l'intention de jeter des brandons de discorde entre les Grecs. Ainsi, au lieu de nous perdre en conjectures, il faut s'humilier sous la main puissante de Dieu, cause première et souveraine de l'ordre éternel, qui fait que la valeur n'est pas constamment heureuse, ni la prudence même toujours clairvoyante dans son propre intérêt.

Une dernière observation servira à faire connaître cette époque, pendant laquelle, ministres, sénateurs, députés, capitaines, s'étaient partagé les lambeaux ensanglantés d'une proie qui était au moment de leur échapper; c'est qu'on n'avait plus parlé de Mavrocordatos, depuis qu'il était descendu au port de Missolonghi dans l'Étolie.

CHAPITRE III.

Apathie des Grecs. — Pronostics fâcheux sur l'expédition de Mavrocordatos. — Il se décide à marcher en avant. — Il arrive à Comboti. — Douleur de Marc Botzaris. — Diversion entreprise par Cyriaque, et contrariée par les Anglais. — Combat des Souliotes au faîte des montagnes. — Héroïsme de plusieurs femmes. — Peste à Janina et à Paramythia. — Mouvements militaires d'Omer Brionès. — Escarmouches aux environs de Comboti. — Détresse des Philhellènes. — Arrivée du capitaine Gogos Bacolas à leur camp. — Mouvements dans l'Acrocéraune et dans le Musaché. — Cyriaque communique avec les Souliotes. — Lettre qu'ils lui écrivent. — Marc Botzaris entre dans l'Épire ; — bat les Turcs à Placa et à Sclivani ; est obligé de rétrograder. — Embarras de Mavrocordatos. — Occupation de Péta par les insurgés. — Combat du 16 juillet. — Défaite des Philhellènes. — Valeur. — Traits de courage d'une foule d'officiers étrangers. — Supplices des prisonniers. — Représailles. — Excursion de Christos Tzavellas dans la Thesprotie. — Mort de Cyriaque. — Nouvelles de l'invasion du Péloponèse par les mahométans.

S'IL est vrai que les républiques se fondent par l'enthousiasme, et se soutiennent par la vertu, on pouvait dire, en réfléchissant sur ce qui se passait dans la Grèce, que la liberté n'y avait brillé que comme un de ces astres, effroi du vulgaire, qui sont suivis d'une stupeur générale. Depuis que Mavrocordatos était sorti du Péloponèse, le feu sacré s'était assoupi, et il semblait que les génies protecteurs de la patrie avaient passé avec lui le golfe des Alcyons. Les stratarques et les principaux magistrats du peuple paraissaient satisfaits de son éloignement. Plusieurs d'entre eux avaient, sous différents prétextes, regagné leurs métairies, afin de respirer l'air frais des plateaux de l'Arcadie, et le patriotisme n'échauffait plus que les ames généreuses de quelques montagnards. On comptait neuf cents hommes à l'isthme, trois mille aux environs d'Athè-

nes, deux mille cinq cents dans l'Argolide, et trois mille sous l'étendard de Colocotroni, qui tenait de fort loin le blocus de Patras; c'était tout ce qu'il y avait de troupes dans la partie occidentale du Péloponèse, et dans les autres contrées de la Hellade.

Mavrocordatos, depuis son arrivée à Missolonghi, ne voyait arriver aucun des secours qu'on lui avait promis; et en pensant à ce qui se passait, on pouvait présumer qu'il y avait non-seulement apathie, mais trahison contre lui. Comment s'était-il décidé à abandonner la presqu'île, quand il ne pouvait pas ignorer qu'une armée ennemie très-considérable se réunissait en Thessalie? Qu'allait-il faire en Épire? Deux mois plus tôt le projet était salutaire; mais il était maintenant évident qu'on ne centraliserait pas la guerre dans cette province. Ainsi la raison commune prescrivait d'acquiescer à ce qu'on fit plus tard. Il fallait abandonner les Souliotes à eux-mêmes, fortifier Missolonghi et y laisser garnison. Marchant de là à travers les montagnes vers les Thermopyles, on se consacrait à leur défense, et les barbares y trouvaient leur tombeau. Les calculs ordinaires de la prudence semblaient dicter ce parti; mais la Providence voulait faire triompher les Grecs en opposition à toutes les combinaisons humaines, afin de confondre l'intrigue, les trahisons les plus odieuses, les calomnies anti-chrétiennes et les manœuvres criminelles, qui avaient tracé aux Turcs leurs plans d'extermination.

Informé des événements qui s'étaient passés dans la Selléide depuis le 27 mai jusqu'au 13 juin, Mavrocordatos, n'espérant plus de renforts, partit avec quelques milliers d'hommes pour entrer en Épire. Il passa le 15 l'Achéloüs au-dessous du village de Stamma, remontant par les lacs de l'Acarnanie, il fut joint à Laspès par les palicares du Valtos et par une compagnie de Céphaloniotes, aux ordres d'un nommé Spiro Panos. On tint

conseil auprès de la fontaine de Couphara, et le 18 on s'achemina à travers les vastes forêts du Sparton et du Macrynoros jusqu'à Comboti, où le président établit son quartier-général. On reçut dans cet endroit les bagages et quelques pièces de campagne, qui y furent apportés par un nommé Passano d'Ancône commandant de deux chaloupes canonnières. Jusque-là on n'avait pas aperçu d'ennemis; les capitaines Acarnaniens semblaient bien disposés; on se concerta sur l'ensemble des opérations, et il fut décidé qu'on attaquerait la ville d'Arta (1).

Tandis qu'on s'y préparait, on apprit que les combats avaient recommencé dans la Selléide, et l'intrépide Marc Botzaris reçut une nouvelle que son courage ne put supporter, sans payer à la nature un abondant tribut de larmes. On a dit comment (2) son frère Constantin avait été livré en 1820 en qualité d'otage au visir Ali pacha, quand les Souliotes traitèrent pour racheter la Selléide, en s'attachant à son parti. Ce jeune homme devait être compris dans l'échange du harem de Khourchid, au pouvoir duquel il était tombé après la mort d'Ali. L'honneur des Anglais, qui avaient concouru à ce pacte, était intéressé à ce qu'il fût ponctuellement exécuté, surtout dans un moment où ils travaillaient à corrompre les capitaines grecs; mais, soit qu'ils eussent oublié ou non cette affaire, Khourchid avait, disait-on, fait pendre, en arrivant à Larisse, les otages, au nombre desquels se trouvait le frère de Marc Botzaris. Mourant les armes à la main, Marc eût applaudi au trépas de son frère, et il fallut toute l'autorité de la religion pour le consoler dans cette douloureuse circonstance. Il ne vit plus que sa patrie et la Croix, au pied de laquelle il s'humilia devant la volonté du Seigneur (3).

(1) Mémoires de Max. Raybaud; ils sont fort bien circonstanciés dans cet endroit parce qu'il dit ce qu'il a vu. T. II, p. 261 à 267.

(2) *Voy.* liv. III, ch. VII de cette Histoire.

(3) Cette nouvelle était fausse : Constantin Botzaris venait d'être rendu

Les guerriers de la Selléide étaient aux prises avec les mahométans. Omer Brionès, qui était parvenu, à force de soins et d'activité, à recomposer son armée aussitôt que Khourchid pacha eut quitté l'Épire, avait dressé ses tentes sur la rive droite de l'Achéron. Le brave Cyriaque, frère de Mavromichalis, qui était retourné dans le Magne pour s'y recruter, abordait en même temps au port Glychys avec quinze barques à voiles latines, chargées de soldats. Sans s'inquiéter des prétentions maritimes du lord haut-commissaire de Corfou, il s'était dirigé vers Syvota : prenant terre à la plage de Mourtoux, il avait incendié cette bourgade et fait cent cinquante Turcs prisonniers, qu'il dirigea de suite vers la Morée. La lueur des flammes portant la consternation sur les rives de la Thyamis, il pouvait se flatter de parvenir à débloquer les montagnes de Souli, lorsqu'un avis secret l'obligea à se retirer. Les Anglais, qui secondaient ouvertement les barbares, se disposaient à brûler ses bâtiments; il dut se rembarquer et revenir à Phanari.

Ce poste était en danger. Les Chamides, prêts à se débander à la vue de leurs villages embrasés, ayant été rassurés par les promesses d'Omer Brionès, qui leur mandait que Cyriaque serait bientôt réprimé par la généreuse sollicitude de Thomas Maitland, reprirent courage. En vain Cyriaque, pour les épouvanter, parvint, dans une dernière excursion, à incendier les magasins que les Turcs avaient formés au port Saint-Jean, calanque située entre Glychys et Parga, ils tinrent ferme sous les drapeaux de Hassan et de Méhémet pacha.

Ceux-ci avaient la parole des agents anglais que ces efforts étaient les derniers de l'insurrection, dont ils étaient

en vertu du traité d'échange ; mais son frère l'ignorait. Il n'en est pas moins vrai que la nouvelle de sa mort fut alors répandue dans les îles Ioniennes, afin de décourager les partisans des Grecs. Mon correspondant de Corfou, homme véridique et bien informé, m'en fit part à cette époque.

parvenus à corrompre les principaux chefs, parmi lesquels on citait tous ceux qui l'avaient jusqu'alors soutenue avec le plus d'intrépidité. Fondés sur cet espoir, des affaires meurtrières s'engagèrent sur toute la ligne de l'Achéron; et Cyriaque, réduit à combattre en champ clos, afin d'ôter tout moyen de retraite à ses soldats, congédia les bâtiments qui les avaient apportés. En leur prescrivant de retourner en Morée, il enjoignit à cinq des plus fins voiliers de cingler vers l'Acrocéraune pour hâter l'insurrection des Chimariotes. On devait d'abord tirer d'eux le plus de secours possible en hommes, et ne les engager à arborer l'étendard de la Croix que lorsqu'on apprendrait l'entrée de Mavrocordatos dans la Selléide.

Les Souliotes, auxquels Cyriaque trouva moyen de faire connaître l'arrivée du président dans l'Épire, voulurent célébrer cette heureuse nouvelle en attaquant les Turcs, parvenus à réoccuper quelques escarpements voisins de Kiapha. A la faveur des brumes qui enveloppaient alors les montagnes, ils avaient traversé les hautes régions; et tombant, au bruit d'un tonnerre épouvantable, sur les barbares, ils les frappèrent à la manière de la foudre. On s'attaquait, on se heurtait avec fureur, et le feu de la mousqueterie durait depuis une heure, sans avoir été entendu, à cause du fracas de l'orage, quand les nuages, en se dissipant, montrèrent au sérasker ottoman le danger de ses avant-postes.

A cette vue, il pousse un cri perçant, qui est répété par tous les Turcs. Sans attendre d'ordre, ils montent à l'assaut au milieu de la pluie, des torrents, des avalanches et des pierres que les chrétiens font rouler sur eux. Quelques-uns escaladent les rochers, et ce n'est qu'au bout de cinq heures de combat que les mahométans se retirent, après avoir perdu environ quatre cents de leurs meilleurs soldats.

Comme on s'était joint corps à corps dans plusieurs

endroits, les Souliotes eurent à regretter cent trente hommes, vingt-six femmes commandées par un vieillard âgé, dit-on, de soixante-seize ans, qui, s'étant précipitées le poignard à la main, périrent en tombant la plupart avec les Turcs dans les gouffres de l'Achéron. Telle fut la dernière victoire que les Grecs remportèrent dans la Selléide le 19 juin, époque mémorable dans les annales de la Hellade par l'incendie du vaisseau de l'amiral turc. Le même jour Mavrocordatos s'avançait vers le village de Péta, voisin d'Arta; et Omer Brionès, apprenant ce mouvement, qui avait pour but de secourir les Souliotes, se vit contraint de changer son système d'opérations.

Le moment était décisif, et tout autre chef que ce sérasker aurait succombé dans la crise qui se préparait; car la peste, qui accompagne toujours les armées turques, venait de se manifester à Janina et à Paramythia. Le nombre des malades et des morts augmentait avec une effrayante rapidité dans ces deux villes, où se trouvaient ses dépôts. La contagion avait passé dans quelques villages; elle pouvait pénétrer dans son camp; et comme il est rare qu'elle atteigne les troupes en mouvement, ainsi qu'une longue expérience l'a prouvé, il partit pour se rendre à Variadès, position intermédiaire entre Janina, Souli et le khan retranché des Cinq-Puits. Mais, aussi bon capitaine que vaillant soldat, Omer Brionès, sans perdre de vue le grand objet de sa pensée, qui était la réduction de Souli, laissa à Tahir-Abas le soin de tenir les chrétiens en échec, en occupant la rive droite de l'Achéron, tandis qu'il chargeait Hassan et Méhémet pacha, unis aux Chamides, de faire tête au capitaine des Maniates, Cyriaque, retranché à Phanari. Convertissant ainsi l'attaque de la Selléide en blocus, il pourvut à la sûreté des Cinq-Puits, en faisant choix de Routchid pacha pour défendre ce poste, qui devenait de la première importance, si Mavrocordatos avait intention de pénétrer dans la Thesprotie. Tel fut le chan-

gement de front d'Omer en apprenant ce qui se passait dans la basse Albanie, et les événements prouvèrent qu'il ne pouvait être mieux conçu quoiqu'il fût ensuite redevable des succès qu'il obtint, plutôt à la trahison de quelques chefs grecs, qu'à la valeur de ses soldats.

Après quelques combats honorables, quoique de peu d'importance, qui eurent lieu aux environs de Comboti, où l'on dispersa plusieurs corps de cavalerie, détachés par les pachas cantonnés à l'Arta, les insurgés s'étaient établis à Péta. La position de ce hameau dont le lieutenant-colonel Charles de Stietz avait levé le plan, était l'endroit d'où on devait partir pour s'emparer d'une ville qu'il était indispensable d'occuper avant de s'avancer dans l'intérieur de l'Épire, lorsque Mavrocordatos fut rejoint par Gogos Bacolas, taxiarque des armatolis de l'Athamanie.

Ce vieillard, flétri d'ancienne date par l'assassinat du père de Marc Botzaris, nourri au milieu des intrigues de la cour d'Ali pacha, dont il avait été successivement l'ami et l'ennemi, n'aurait pas dû inspirer une grande confiance, si on avait écouté les hommes au courant des affaires d'un pays que Mavrocordatos ne connaissait pas mieux que la presque totalité des soldats qui servaient sous ses ordres. Ceux-ci, enchantés de l'aspect de l'Amphilochie qui s'offrait à leurs regards, ne voyaient que la possession de ce riche et beau pays, prêt à subvenir à leurs besoins; car la disette qu'ils éprouvaient était telle, que la plupart d'entre eux n'avaient pour nourriture que des épis de maïs, qu'ils faisaient rôtir sur les charbons.

Marc Botzaris seul soupirait. Il sentait qu'il pouvait démasquer le traître; mais n'aurait-il pas été soupçonné de partialité par des hommes qui savaient que Gogos était le meurtrier de son père? Mavrocordatos comprenait lui-même combien il était utile d'étouffer toute espèce de ressentiment; il en parla dans ce sens à Marc Botzaris, dont l'ame noble et élevée ne vit plus dans Gogos Bacolas qu'un

homme cauteleux qui, cédant aux circonstances, resterait fidèle à la cause des Grecs autant qu'ils seraient heureux. On se décida donc à l'employer ; et le fourbe vieillard, qui avait une influence très-étendue sur les armatolis de l'Athamanie, s'excusa avec tant de franchise de son hésitation, trouva tant de moyens de légitimer les diverses circonstances de sa conduite, que Mavrocordatos n'hésita pas à lui confier la défense de Péta, concurremment avec les régiments des Philhellènes, et des troupes régulières, dont il avait le commandement en chef.

Cette faute fut suivie d'une condescendance qui eut des résultats non moins funestes, quoiqu'elle provînt d'une cause bien différente. Marc Botzaris, informé de la détresse de ses compatriotes, ne voyant qu'eux, comme sujet dominant dans l'expédition de l'Épire, demandait six cents hommes pour marcher à leur secours. Il était informé qu'après le dernier mouvement opéré par Omer Brionès, Cyriaque, qui n'avait pu parvenir à établir ses communications avec les Souliotes, était vivement pressé par Méhémet pacha. Ses compatriotes, qui s'étaient répandus en partisans, écrivaient en lui donnant avis qu'ils venaient de détruire plusieurs postes mahométans, de leur enlever un convoi considérable; que, s'il parvenait à leur donner la main, on pouvait rétablir les affaires, qui n'étaient rien moins que désespérées. Les Chimariotes, auxquels le nouveau pacha de Janina avait demandé impérieusement des otages qu'ils refusaient, étaient en armes. Les féroces habitants de Ducatès promettaient de les seconder ; et comme les Turcs d'Avlone venaient de faire pendre le mousselim qui leur avait été envoyé par Omer Brionès, on pouvait calculer que, n'ayant plus rien à craindre des Toxides du Musaché, qui étaient compromis par cet acte de rébellion, l'insurrection se propagerait jusque parmi les chrétiens de la moyenne Albanie.

Ces espérances étaient fondées, d'un autre côté, sur la

mésintelligence qui venait d'éclater entre les beys du Musaché et Omer, que la porte avait imprudemment nommé béglier-bey de Berat, pour régir cette province conjointement avec le sandgiac de Janina. Les Toxides, qui n'avaient point oublié les bienfaits d'Ibrahim pacha, leur ancien visir, demandaient, et rien n'était plus légitime ni surtout plus politique, d'être gouvernés par son fils. Omer Brionès, auteur des maux du juste Ibrahim, retenait en otage, dans le château du lac de Janina, ce dernier rejeton d'une famille à laquelle se rattachait le nom vénéré de Courd pacha, et la mémoire de Scanderbeg. En le rendant à leur amour on accomplissait un grand acte de justice, puisque le père de ce jeune homme était mort pour la cause du sultan, victime de la vengeance d'Ali pacha. Il y avait équité, raison, tandis qu'Omer Brionès ne se présentait à ses compatriotes qu'entaché de l'opprobre d'avoir trahi son ancien visir, et occasioné les malheurs qui l'avaient conduit au tombeau. Voyant qu'on ne les écoutait pas, ils s'étaient révoltés, en faisant mettre à mort les agents que le béglier-bey qu'ils abhorraient leur envoyait. Il était naturel que, s'étant placés dans cette position, ils ne seraient même pas fâchés de voir l'Acrocéraune insurgée.

D'après ces considérations, on se persuadait que, si on parvenait à débusquer Omer Brionès des positions qu'il occupait, on le forcerait à se replier sur Janina. Ces raisons étaient séduisantes; et Mavrocordatos, qui n'entendait rien aux intrigues des Épirotes, toujours prèts à se diviser et à se réconcilier, consentit à ce que demandait Marc Botzaris, qui entra aussitôt dans les régions montueuses de l'Athamanie.

Cyriaque était encore une fois attaqué par les Chamides, unis à Méhémet pacha, qui furent battus et repoussés, le 1er juillet, jusqu'au marais Achérusien. Il parvint, à la faveur de la confusion qui régnait parmi les Turcs, à faire parvenir des lettres aux Souliotes, et à connaître leur vé-

ritable situation. Il leur faisait part des événements qu'on vient de rapporter, et ceux-ci lui apprenaient : qu'indépendamment du convoi qu'ils avaient enlevé aux barbares, ils recevaient journellement quelques renforts des chrétiens de la plaine, qui parvenaient à se réfugier auprès d'eux avec des vivres.

« Depuis quelque temps, » disaient-ils en terminant leur rapport, « les infidèles semblent craindre d'approcher de » nos montagnes; et la quantité que nous en avons exterminés surpasse ce qu'on pourrait croire, vu le petit » nombre de nos forces militaires. Nos femmes, qui ne » sont la plupart armées que de frondes, en ont tué quelques centaines à elles seules. Leur régiment en a fait » dernièrement soixante-douze esclaves, qu'elles ont conduits à Kiapha, où elles les ont sabrés, sans que nous » ayons pu en arracher un seul de leurs mains. Nos palicares ont, de leur côté, pris un grand nombre de » Turcs, des mortiers, des obus, et quatre pièces de canon » de campagne. Tels sont les principaux événements qui » se sont passés, depuis le 20 jusqu'au 30 juin; ils nous » paraissent si extraordinaires, que nous ne pouvons en » rapporter la gloire qu'à Dieu, et au signe auguste de la » Croix, sous lequel nous combattons.

» Lisez à nos frères cette lettre, que vous écrivent Marie » Photos, mère de Christos Tzavellas, et son fils Costas » le taxiarque; de Kiapha, le 3 juillet 1823. »

Dès le moment de son arrivée dans l'Athamanie, il fut convenu, entre Marc Botzaris et les différents capitaines qui se trouvaient dans cette région, que Coutelidas, commandant des Dolopes de Godistas, village du mont Polyanos (1), descendrait dans les Catzana-Choria, villages chrétiens, que leur situation au midi de Janina rend d'une extrême importance pour les besoins de cette ville. Il devait inquiéter les Turcs, leur enlever leurs ressources, et en-

(1) Polyanos. *Voy.* t. II, p. 170 à 234 de mon Voyage dans la Grèce.

gager les habitants à se lever en masse afin de seconder les insurgés, tandis qu'un frère de Gogos, André Hyscos, chef des Agréens, Théodore Grivas et Tassos, inquièteraient Omer Brionès, en attaquant les positions voisines de Variadès.

Les choses étant ainsi arrangées, Marc Botzaris se dirigea vers Placa, où il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour faire ses dispositions, afin de se porter à Sclivani; et de là, par le Cleïsoura ou défilé de la Parorée, au khan des Cinq-Puits, qu'Omer venait de fortifier et de munir d'une nombreuse garnison, circonstance qu'on ignorait entièrement.

On leva le camp, ou plutôt on partit de Placa en jetant la cape sur l'épaule; car les palicares épirotes n'ont pour tente, pour abri, pour vêtement et pour lit, que la bure grossière qu'on fabrique dans les colonies valaques du Pinde; et on marcha avec la légèreté des chasseurs qui cherchent leur proie. On avait franchi le mont Sideros, on commençait à gravir le chemin taillé en galeries qui se déploie par étages sur ses flancs, quand les palicares signalèrent l'ennemi. Il s'avançait au nombre de plus de trois mille hommes, commandés par le Kisaïanbey de Khourchid pacha, qui avait été fait prisonnier et échangé avec le harem de son maître à Tripolitza. On prit sur-le-champ les mesures de guerre usitées dans la tactique des Schypetars, en se répandant en tirailleurs par groupes isolés sur les coteaux, tandis que Marc Botzaris, qui commandait ces guérillas, dont la totalité se montait à peine à huit cents, s'embusquait à l'entrée de la forêt de Déréra (1).

Les Turcs, informés de ces dispositions, serrèrent leur cavalerie; et forts de la supériorité numérique, ils se disposèrent à franchir les échelles. Ils préludèrent au combat par un *Doua*, et les derviches ayant lu les prières, s'avan.

(1) *Voy.*, pour la topographie de cette contrée, le tom. II, c. XXXV, du Voyage en Grèce.

cèrent en agitant des drapeaux, aux cris prolongés d'*Allah* et de *Mahomet*, que les soldats répétaient en se précipitant sur leurs pas. La fusillade commença aussitôt de la part des Grecs, qui, à la faveur des épaulements (car ils combattaient à l'abri des rochers et des arbres), tiraient juste, et n'avaient que peu de dangers à courir. Il n'en était pas de même de leurs ennemis, occupés à gouverner leurs chevaux, embarrassés de leurs longues carabines, qu'ils déchargeaient au hasard, sous le feu de leurs adversaires. Malgré ce désavantage le combat se soutenait; et il durait depuis près de trois heures, quand les insurgés, remarquant que les Turcs se dégarnissaient pour emporter leurs tués et leurs blessés, résolurent de fondre sur eux. Quittant subitement leurs embuscades, ils descendaient des coteaux, lorsque ceux-ci les aperçurent, et prirent la fuite, en laissant quelques morts sur le terrain. Il aurait été dangereux de les poursuivre; quoique, suivant les rapports des prisonniers, ils eussent perdu cent quatre-vingts hommes, au nombre desquels se trouvaient le Kisaïan, le gendre de Balios Coscas de Margariti, et Idris, aga de Gricochori, qui appartenaient aux principales familles mahométanes de la Thesprotie.

Il était essentiel, avant de s'avancer davantage, de connaître le résultat des opérations des capitaines qu'on vient de nommer, pour se porter à l'attaque des Cinq-Puits, qu'il fallait nécessairement occuper afin de secourir les Souliotes, et de parvenir au but qu'on se proposait. On était dans cette alternative, quand on apprit que Metché-Abas, cousin de Tahir, avait surpris et battu le stratarque Coutelidas dans les Catzana-Choria, où, depuis ce succès, le vainqueur mettait tout à feu et à sang. André Hyscos et Théodore Grivas n'avaient pas été plus heureux contre les avant-postes d'Omer Brionès. Le seul capitaine Tassos, quoique contraint de céder le terrain devant un ennemi supérieur en forces, était parvenu à racheter le mauvais succès de sa ten-

tative, en faisant prisonniers cent cinquante janissaires et cinq beys, qui périrent quelques jours après, en voulant profiter du désastre des Grecs pour recouvrer leur liberté.

L'expédition de l'Épire, sur laquelle reposaient tant d'espérances, ne se présenta plus dès lors que sous un aspect sinistre. Marc Botzaris découvrait les montagnes de sa patrie, qu'il ne pouvait secourir, et il voyait la perte de la Selléide écrite dans la marche des événements, quand il donna l'ordre de rétrograder vers Placa. L'Épire mahométane s'était levée en masse à son approche; les Schypetars qui avaient déserté les drapeaux de Khourchid, ralliés au cri du danger, s'avançaient, conduits par Achmet Brionès, neveu d'Omer, et par Hago Bessiaris.

Le jour des SS. Apôtres, 30 juin, correspondant au 12 juillet, ainsi que le porte une lettre de Marc Botzaris, les Grecs furent attaqués au point du jour par un ennemi qui leur était dix fois supérieur. Les plus vaillants soldats, choisis entre les Guègues et les Toxides, marchaient à l'avant-garde, sans bruit, sans vociférations, mais au milieu d'un feu nourri, qui ne montrait que trop qu'on n'avait pas affaire à des Osmanlis. Cependant, après une lutte opiniâtre, qui avait duré pendant quatre heures, la victoire penchait en faveur des chrétiens, quand les mahométans ayant été renforcés de troupes fraîches, Achmet Brionès rétablit le combat.

Pénétrant au milieu des insurgés, qui combattaient par groupes, il parvint à isoler et à attaquer les embuscades de Botzaris, d'Alexis Nacopoulos, de Démétrius Contébédia, de Déizygotis, et de Boucovallas, petit-fils du célèbre armatolis de ce nom, qui venait de descendre du Pinde; de façon que, se trouvant placés entre deux feux, ils durent songer à la retraite. Comme ils étaient maîtres des hauteurs, ils réussirent à retirer de la mêlée les corps du capitaine Douraxis et de plusieurs chefs qui avaient été tués. Le taxiarque Tassos remporta également ses morts ainsi que ses blessés, à la vue des Turcs, qui perdirent dans cette

affaire Hassan Tomoritza, dervendgi d'Arta, et plusieurs officiers de marque. Les Grecs ayant ensuite donné le signal de dispersion, Marc Botzaris avec trente-deux des siens, reprit la route d'Arta, tandis que les autres capitaines regagnaient les montagnes de l'Athamanie.

Les Grecs, qui avaient si vaillamment combattu, s'étant enfuis avec la rapidité des chevreuils, car, ainsi qu'au siècle de Thésée, les montagnards de la Hellade surpassent encore les autres hommes *en force de bras et en légèreté de pieds* (1), leur défaite ne tarda pas à être connue de Routchid Achmet et d'Ismaël Pliassa, pachas qui commandaient à l'Arta.

Omer Brionès, qui leur transmettait cet avis, leur ordonnait d'attaquer Mavrocordatos, en les assurant que, réduit aux forces qu'il avait amenées du Péloponèse, il ne serait plus secouru par aucun des capitaines chrétiens de l'Épire. Déjà les insurgés de Godistas, informés de la catastrophe d'Alexis Noutzas, leur ancien primat, dont on attribuait la mort à Odyssée, étaient rentrés dans leurs montagnes, en déclarant qu'ils se séparaient de la cause des insurgés. On comptait sur la neutralité de Stournaris, qui commandait dans les vallées de l'Achéloüs. On était en traité avec Gogos, auquel on promettait le commandement de l'Athamanie entière; et on pouvait espérer de le corrompre, de sorte qu'il ne s'agissait plus que d'exterminer les étrangers pour reconquérir l'Épire. Quant aux Souliotes, Omer avait à-peu-près la certitude de les réduire de gré ou de force.

Dans cet état de choses, le corps d'armée de Mavrocordatos, n'aspirant plus qu'à se maintenir dans la position qu'il occupait, et bornant son entreprise à la possession d'Arta, on pensa à mettre tout en œuvre pour obtenir ce dernier résultat. Déjà on ne se procurait plus de vivres qu'avec peine, lorsqu'on se décida à profiter du secours

(1) Plut. in vitâ Thes., c. VI.

d'un aventurier nommé Passano, qui commandait deux chaloupes canonnières sur le golfe Ambracique, afin de transporter l'artillerie, dont on manquait. On expédia ensuite le lieutenant Raybaud (1) dans l'Étolie, pour amener d'autres canons qu'il devait faire traîner jusqu'au port d'Olpé, d'où Passano les aurait apportés par mer à Coprèna, échelle de Comboti. Mais il en fut de ce projet comme de ceux dont on s'était imprudemment flatté. L'artillerie resta au lieu où elle se trouve encore. Les chaloupes canonnières furent capturées par les armements du capitana-bey, qui se contenta de faire mettre aux fers Passano, *carbonaro* armé précédemment dans l'intérêt d'Ali pacha, sujet indigne de mêler son nom à ceux des illustres soldats de la Croix.

On n'avait pas connaissance de ces faits, lorsque le 15 juillet Mavrocordatos, qui se trouvait à Langada, informé des desseins des Turcs, assembla un conseil de guerre, pour aviser aux moyens de défendre le village de Péta. Les revers de Marc Botzaris démontraient qu'il fallait s'attendre à être attaqué. Il était évident qu'on ne serait plus en mesure de reprendre l'offensive, à moins qu'une victoire signalée, en relevant le courage des Grecs, ne ramenât sous les drapeaux de la Croix les capitaines épirotes qui étaient dispersés dans les montagnes de l'Athamanie. Ceux de l'Acarnanie n'arrivaient pas; et comme on ne pouvait ni avancer ni reculer sans combattre, on prit les dispositions convenables pour tirer le meilleur parti possible de la fausse position dans laquelle on s'était engagé.

Il fut ainsi résolu que le taxiarque Gogos occuperait une hauteur qui commandait la position de Péta. Dîmo Alios

(1) Il n'a jamais eu que ce rang dans un régiment d'infanterie française; quand aux titres de colonels et autres grades, que s'arrogent les Philhellènes, ils proviennent de brevets que les Grecs accordaient à peu près à tout venant, sans y attacher aucune importance. Aucun étranger n'a jamais commandé en titre, mais auxiliairement; car ne sachant pas la langue, comment aurait-il pu se faire comprendre et être obéi?

et quelques autres furent jetés en éclaireurs sur les hauteurs. On plaça ensuite à l'aile droite le colonel Rameau, avec le premier bataillon des troupes régulières, qui était fort de trois cents hommes. Le centre fut composé du corps des Philhellènes, à la tête desquels se trouvait le colonel Tarella, Piémontais d'origine, avec le chef d'escadron Dania, natif de Gênes, qu'on fit flanquer par la brave compagnie des Céphaloniens, race d'hommes intrépides, qui servaient depuis près d'un an, sous les ordres de leur compatriote Spiro Panos. On dispersa deux compagnies grecques en tirailleurs, aux environs d'une réserve établie sur une éminence en arrière de Péta; et le front de bataille fut couvert par deux pièces de canon de campagne, qui composaient toute l'artillerie des insurgés. La retraite, à laquelle des officiers aussi expérimentés que ceux qui se trouvaient parmi les Philhellènes ne pouvaient manquer de penser, fut ménagée, au moyen d'un poste par lequel on fit garder le défilé qui conduit à Langada. Telles furent sommairement les dispositions des Hellènes et des étrangers présents à Péta, au nombre de deux mille environ, non compris la bande de Gogos, et la réserve, qu'on avait laissée à Langada, où se trouvaient Mavrocordatos et plusieurs officiers.

Les pachas Routchid Achmet et Ismaël Pliassa, qui avaient hésité à attaquer le corps campé au voisinage d'Arta, qu'ils croyaient composé de forces considérables, étant mieux informés, et encouragés par ce que leur mandait Omer Brionès, se portèrent le 16 juillet contre Péta, qu'ils attaquèrent au point du jour. Une division considérable commença le combat contre le premier bataillon de troupes régulières, qui reçut les barbares avec ce calme qu'inspire la discipline aux soldats tacticiens. Cependant ils n'ébranlèrent pas l'ennemi, qui s'obstinait à s'emparer d'une petite église, située sur un mamelon, autour de laquelle il fit une perte si considérable, que les cadavres

de ses soldats formaient une masse presque égale en grosseur de cet édifice.

Cependant, après quelques efforts, les Schypetars commençaient à fléchir, et le corps des Philhellènes venait de les charger de manière à décider le succès de la journée en faveur des chrétiens, quand le perfide Gogos, qui tenait Ismaël Pliassa en échec, abandonna son poste, et s'enfuit avec les siens sur le mont Scoulicaria.

L'aile droite, qui était dans ce moment victorieuse, se trouvant ainsi découverte, se déconcerta et crut la trahison consommée en voyant flotter une vingtaine de drapeaux turcs sur ses flancs. Ils étaient portés par un détachement de Grecs, que leurs chefs avaient expédiés pour mettre ces trophées en sûreté au quartier général; mais ces soldats, ayant erré pendant une heure au milieu des bois, venaient de reparaître sur les hauteurs, au moment où on les croyait ailleurs. On les prit pour l'avant-garde d'une division turque qui menaçait de couper la retraite, et la crainte de se trouver entre deux feux porta l'épouvante parmi les vainqueurs.

Ceux qui venaient d'arracher ces étendards aux Turcs, perdent dans un moment le fruit de leur victoire; et les mahométans s'apercevant de la faute des Grecs, tombent comme un torrent sur cette même aile droite. Malgré la plus courageuse résistance, elle fléchit, elle cède, elle se débande, et traverse en désordre le village de Péta, pour prendre position sur la hauteur où se trouvait la réserve commandée par le général Normann.

Tel fut le premier résultat de la trahison, et d'une erreur impossible à prévoir, qui fit manquer une entreprise devenue téméraire depuis qu'elle n'avait pu être exécutée sur le plan et dans le temps indiqués par les Souliotes.

Les Turcs, vainqueurs de ce côté, portant aussitôt la majeure partie de leurs troupes sur le front de bandière des Grecs, attaquent avec fureur le second bataillon des

troupes régulières, qui, n'étant plus appuyé, se trouve assailli de toutes parts, et obligé de faire son mouvement de retraite vers la réserve. Au même instant le colonel Tarella, qui le commandait, est blessé mortellement. Cependant il commande encore une charge pour se dégager. On fait feu, on se forme, on dispute le terrain, mais il faut prendre la fuite. Le jeune Wrendlie de Zurich, qui commandait l'artillerie, est haché sur ses pièces avec ses canonniers; et Tarella, ne pouvant plus suivre, prie ses camarades de se sauver, en leur recommandant de faire connaître sa mort à sa famille. Infortuné! quelques minutes après il n'était plus, les barbares le massacrèrent sous les yeux de ceux qui ne pouvaient le secourir.

Tandis que la valeur trompée cédait au nombre, le terrain entrecoupé de monticules sur lequel on se battait ayant dérobé aux Philhellènes le mouvement rétrograde qui venait de s'opérer, pendant qu'ils combattaient avec une valeur surnaturelle, ils se virent tout-à-coup cernés et abandonnés à leurs propres forces. Les Turcs étaient maîtres de Péta et des collines environnantes.

Pas un cri, une plainte, ni un murmure ne se font entendre. Les vétérans de la gloire, au nombre desquels on comptait des braves de tous les pays, mais pas un seul Anglais, voient d'un œil serein le jour d'éternelle mémoire qui doit éclairer de nouvelles Thermopyles!... Déjà l'intrépide Dania est aux prises avec un Turc qui a saisi les rênes de son cheval, et en voulant se débarrasser, il est percé par un autre cavalier ennemi qui le frappe par derrière. Il tombe mort sur la terre, et sa tête aussitôt coupée passe de main en main jusqu'aux pieds de Routchid pacha, qui excitait ses soldats au carnage! A cette vue, les Philhellènes, ne prenant conseil que du désespoir, ne cherchent plus qu'à vendre chèrement une vie épargnée par mille combats.

Dania venait de succomber, lorsque le jeune Chauvas-

seigne, qui sortait des gardes-du-corps de Monsieur, frère du Roi, après avoir tué trois ennemis, apercevant un de ses camarades prêt à être égorgé, renverse le mahométan qui le poursuivait en haletant de fureur. Sa baïonnette s'engage dans le corps du Turc; et tandis qu'il veut la retirer, il est lui-même attaqué par un baïractar ou porte-drapeau. Forcé d'abandonner son fusil, il saisit son adversaire, lutte corps à corps, le renverse, et, lui mettant le pied sur la poitrine, arrache de ses mains l'étendard qu'il défendait, lorsqu'il est atteint d'un coup de sabre au front par un spahis. Aveuglé par le sang qui coule de sa blessure et ne pouvant se guider, au lieu de se retirer du côté de ses camarades, il va tomber avec son étendard au milieu des Osmanlis, qui le taillent en pièces.

Il est aussitôt vengé par Mignac, capitaine de hussards français. La foudre ne frappe pas avec plus de rapidité que le bras de ce guerrier, adroit aux armes et accoutumé aux dangers. Sept Turcs tombent sous ses coups (1), l'épouvante suit ses pas, il aurait à lui seul immortalisé la journée du 16 juillet ! Mais son sabre se brise dans sa main et il est déchiré en lambeaux par les barbares irrités de sa valeur funeste, qui venait de causer la perte de leurs plus braves soldats. En vain le généreux Beyerman, le major Chevallier, le garde-du-corps Viel, Frelon de Chartres et Guichard de Normandie veulent venger son trépas, ils périssent bientôt à ses côtés.

La mêlée devient générale; et pour énumérer les traits de courage qui éclatèrent sur les coteaux de Péta, il faudrait citer tous les braves Philhellènes, parmi lesquels figuraient au premier rang Amiot, Tirelli, Briffari de Pignerol, Seguin de Chambéry, et Faccio, dont le sang se mêla à celui d'une foule de Turcs qu'ils immolèrent avant de succomber. Cependant on distingua à travers cette

(1) Un témoin, le capitaine Daniel, alors aide-de-camp de Mavrocordatos, assure que Mignac tua onze ennemis avant de succomber.

mêlée, tel qu'un flambeau qui se ranime avant de cesser de briller, un lieutenant prussien, Teichemann, porte-drapeau des nobles aventuriers qui combattaient sous le signe immortel de la régénération du monde. Blessé mortellement, Teichemann, qui avait substitué une baïonnette à la pique de son étendard, tua, avec cette arme, un cavalier accouru pour le dépouiller, et, sa tête retombant sur sa poitrine, il expira en prononçant le nom de Berlin sa patrie. A ses côtés fut blessé le capitaine adjudant-major Hanay, qui parvint à se dérober au fer des mahométans.

Le drapeau de Teichemann fut aussitôt relevé par onze officiers polonais, soldats de ce Poniatowski que les eaux de l'Elster ravirent trop tôt à son pays, maintenant asservi. Renversant devant eux les rangs des barbares, Merzieweski, Mlodowski, Koutcheliski, Dobronowski, qui les conduisaient, rentrent dans Péta, afin de célébrer par un illustre trépas la fin d'un combat destiné à tenir une place brillante dans l'histoire.

Nous regrettons de ne pas connaître les noms de tous ces illustres chevaliers, car ils étaient de haute origine par la gloire de leurs armes et de leurs aïeux. Ils s'établissent successivement dans plusieurs maisons d'où les Turcs ne parviennent à les déloger qu'en éprouvant des pertes considérables et en y mettant le feu. Débusqués du milieu des ruines, leur audace semblait s'accroître en raison des obstacles dont ils triomphaient, lorsqu'une clameur, pareille à celle d'Odin conviant ses guerriers aux fêtes sanglantes de Mars, se fait entendre.

C'était la voix d'un Scandinave, le cri terrible du capitaine Staël Holstein! Salut et gloire aux illustres Germains, ils demandaient à mourir. Autour du brave des braves, marchent Sandemann, de Hambourg, qui vient de tuer, de sa main, deux Turcs acharnés à sa poursuite; le lieutenant Sander, les Prussiens Smith, Krusmarck, Feldau, qui ont

dispersé une nuée de barbares, Seiger de Stuttgard, le sergent Ober, Felds Hellmann de Leipsick, Wolf, Descheffy, Dieterlein, Kœnig, qui se groupent pour combattre et pour périr ensemble. On voit se réunir à leurs accents Kaisemberg, Olmacher, Ébu, Wetzer, Eisen, Rosenstliel, Lascy, Plenario de Trieste, Miowilowitchs de Venise, Torricella de Milan, Plenario, Tazzio, les Céphaloniens Métaxas, Georges, et ce vieil enfant de tribu, d'Arbousse, sous-lieutenant des mameloucks de la vieille garde de France. Ils marchent, le front levé, en jonchant les rues de Péta de morts; et parvenus à s'emparer d'une chapelle isolée, ils consomment leur glorieux sacrifice en s'ensevelissant, avec l'étendard sacré de la Croix, qu'ils avaient juré de défendre, sous les ruines embrasées du temple de l'Éternel.

A la faveur de la résistance de ces honorables victimes, une foule de guerriers, qui s'étaient fait jour à travers les rangs des barbares, guidés par le général Normann, parvinrent à se rallier à Langada, où Marc Botzaris rejoignit, le soir même, le quartier-général, composé d'Alexandre Mavrocordatos, et quelques officiers qui n'avaient pas assisté au combat. Les prisonniers turcs qu'il conduisait avec lui, avaient été massacrés par les armatolis du mont Djoumerca, auxquels il les avait confiés, quand ils apprirent la défection de leur capitaine Gogos Bacolas. Ils s'étaient imaginé, par cette cruauté, donner aux insurgés une preuve de leur fidélité, en rompant ainsi, pour toujours, avec les Turcs; de sorte qu'il y eut, dès ce moment, dissension entre les armatolis de l'Athamanie. Marc Botzaris, en gémissant de cette action, offrit encore à Mavrocordatos de reprendre l'offensive, mais on ne songeait plus qu'à battre en retraite. Le découragement était tel, qu'on proposait de partir à l'instant; cependant, en réfléchissant que les mahométans étaient aussi fatigués qu'on l'était, et qu'on avait plusieurs lieues d'avance sur eux, on reprit courage, et on

ne se remit en route que le lendemain pour se rendre à Comboti, d'où l'on continua paisiblement à rétrograder vers l'Acarnanie, sans rencontrer aucun obstacle.

Les Turcs avaient trop chèrement acheté la victoire pour songer à poursuivre les chrétiens. Plus empressés de jouir de leurs succès que de courir de nouveaux hasards, les pachas victorieux étaient rentrés le 16 juillet au soir à l'Arta, chargés des dépouilles des vaincus, précédés des deux pièces de canon qu'ils leur enlevèrent, et traînant à leur suite trente-deux blessés qu'ils avaient pris sur le champ de bataille. Plusieurs des mahométans portaient, attachés à leurs turbans, des étoiles de la Légion-d'Honneur, des décorations militaires et des ornements de franc-maçonnerie qu'ils avaient trouvés sur les morts ou dans les bagages. L'air retentissait des chants des derviches, des vociférations des spahis, des hurlements d'une multitude irritée d'avoir perdu plus de neuf cents hommes et de compter le double de blessés qui poussaient des cris lamentables en demandant du sang et des têtes.

Tous étaient d'accord sur ce point, et on n'avait épargné les prisonniers que pour les livrer aux plus cruels supplices, sans que le moyen de l'apostasie, qu'on leur offrit pour se racheter, fût capable d'ébranler leur constance. De vieux soldats ne renient pas plus leur Dieu que leur patrie. Après leur avoir crevé les yeux, on les laissa exposés, pendant plusieurs jours, à l'ardeur du soleil sur la place de l'église de Saint-Minas, livrés aux insultes d'une soldatesque fanatique, qui les mutila avec tous les raffinements de la cruauté, avant que les pachas permissent aux bourreaux d'abréger leurs souffrances en faisant tomber leurs têtes. Telle fut la fin de ces hommes dignes d'un meilleur sort, que le capitaine Allios et le protopalicare du capitaine Makrys vengèrent bientôt après, en faisant pendre sur le champ de bataille de Péta, l'un par l'autre jusqu'au dernier, qu'on renvoya aux pachas après lui avoir crevé les yeux,

six beys et quatre-vingt-deux mahométans qu'ils avaient pris dans une embuscade.

Tandis que ces affreuses représailles s'exécutaient, Cyriaque se signalait aux bords de l'Achéron par des prodiges de valeur, qui sembleraient surpasser le courage humain, si on n'avait pas connu, par les récits de cette histoire, ce dont les enfants des pâtres de la Grèce sont capables. Dans une sortie il avait tué six agas de sa main, et, dédaignant de frapper la tourbe vulgaire des soldats, il poursuivait leur sérasker prêt à tomber sous ses coups. C'en était fait du noble barbier de Khourchid, Méhémet pacha, le chevrier du mont Taygète était au moment de l'atteindre, quand un boulet frappa son cheval. Le coursier de la Laconie tombe en bondissant, et Cyriaque, étourdi de sa chute, reste privé de sentiment.

Les barbares, à cet aspect, reviennent sur leurs pas pour enlever ses dépouilles, et un combat sanglant s'engage entre eux et les palicares accourus pour s'emparer du corps de leur chef. Des cris perçants retentissent, on se chargeait déjà avec fureur, quand Cyriaque, qui n'était qu'évanoui, se levant avec une vigueur nouvelle et ressaisissant son sabre, frappe, repousse et disperse les Turcs épouvantés, qui s'éloignent pour faire face à d'autres dangers, tandis que les chrétiens, soutenant leur capitaine, regagnaient la palanque de Phanari.

Les barbares venaient d'être informés par Omer Brionès, que Christos Tzavellas, qu'on croyait dans les hautes régions du Pinde, était au moment de pénétrer dans la Thesprotie.

Après les affaires malheureuses de Sclivani, de Placa et de Péta, réunissant les débris des bandes de Marc Botzaris et des capitaines qui avaient combattu sous ses drapeaux, il en avait formé un corps avec lequel il voulait pénétrer dans la Selléide. Traversant les Catzana-Choria, il avait brûlé, en vue de Janina, les magasins des Turcs établis à

Rapchistas, et égorgé leur dépôt qui se trouvait au Khan de Saint-Dimitri. Précédé de l'épouvante, il venait de franchir les montagnes de la Tymphéide, lorsqu'arrivé près de Paramythia il trouva devant lui un corps nombreux de Turcs qui le contraignirent de retourner sur ses pas. Déjà de nombreux détachements avaient été mis à sa poursuite, et comme il n'avait que trois cents hommes pour faire face à tant d'ennemis, il se contenta de leur avoir causé des pertes considérables et de rentrer dans l'Achéloïde, qui était occupée par le capitaine Stournaris.

Les Turcs, libres de ces inquiétudes, étant revenus en force contre Phanari, et ayant renversé les murs de ce fort, Cyriaque, voyant l'impossibilité d'une plus longue résistance, conseilla aux palicares qui lui restaient de ne plus songer qu'à leur salut. Pour lui, criblé de blessures, défaillant, il voulut être porté sur la brèche pour mourir en face de l'ennemi. Les voiles de la mort couvraient son visage quand il y fut déposé. Il distribua ses armes à ses camarades, comme un chef donne des lauriers et des couronnes après la victoire à ceux qui se sont distingués. Il remit sa ceinture baignée de sang à son fidèle écuyer pour la porter à Marathonisi, dans le Magne, où elle devait rester suspendue dans sa demeure, afin de rappeler aux siens qu'il mourut en combattant les Turcs, et qu'il leur lègue le soin de sa vengeance. Il maudit trois fois Th. Maitland qui vendit Parga et s'opposa ensuite à ses généreuses entreprises; puis, rendant graces à Dieu de lui avoir accordé une mort glorieuse, il pria ses soldats de ne pas souffrir *que la tête de Cyriaque tombât au pouvoir des Turcs*, et il expira en prononçant le nom d'*Élias son neveu*.

Telle fut la fin de cet illustre capitaine. Ses restes, ayant été embarqués sur l'Achéron, furent transportés à Missolonghi par trente guerriers de l'Éleuthéro-Laconie, débris héroïques du bataillon qu'il avait organisé, tandis que les autres se dispersèrent dans les montagnes de la Cas-

siopie, d'où ils parvinrent à rentrer dans le Péloponèse.

Phanari fut ainsi occupé, à la fin de juillet, par les Turcs Chamides, et Omer Brionès ayant détaché son neveu Achmet du côté de Prévésa, la trahison, qui se décelait de toutes parts, commença à s'organiser sous les auspices des agents de la Grande-Bretagne et du consul Meyer, qui méditaient la ruine des Hellènes.

Ainsi l'Épire, naguère au moment de s'affranchir, passait de nouveau sous le joug de ses oppresseurs. Déjà l'Acrocéraune était entrée en arrangement avec les Turcs par l'entremise des Anglais; Mavrocordatos *reguéait* l'Achéloüs, qu'il n'aurait jamais dû passer; et les Souliotes, livrés à eux-mêmes, ne voyaient plus que des ennemis victorieux autour de leurs montagnes, quand sept tatars ou courriers, expédiés par Khourchid pacha au vaivode de Prévésa, annoncèrent l'entrée de l'armée de Méhémet Dramali en Morée, la reprise de l'Acrocorinthe par les Turcs, la dispersion du sénat des Hellènes, le renversement de ses nouvelles institutions, et l'arrivée de l'escadre du capitan pacha à Patras.

La Grèce retombait dans les fers. Cette nouvelle communiquée officiellement au consul d'Angleterre Meyer, à Prévésa, par le vaivode Békir Dgiocador, fut envoyée au général qui commandait à Corfou à la place de sir Th. Maitland, d'où elle retentit dans la Selléide, et bientôt après par toute la chrétienté.

Une joie barbare éclata parmi les Turcophiles, qui voulaient que l'holocauste des chrétiens fût entier. Des ordres inhumains émanés du Pandémonion de Corcyre, défendirent de recevoir aucun Grec dans les îles Ioniennes : tous étaient condamnés à périr. Ainsi on avait vu, l'année précédente, repousser des mêmes rives une foule de pèlerins, sujets de l'empereur Alexandre, revenant de la Palestine, qui, aussi mal accueillis à Trieste qu'à Corfou, durent à la charité du comte Golowkin, qui se trouvait à Vienne,

d'être tolérés sur les terres inhospitalières d'Autriche et de pouvoir rentrer dans leur patrie. Cette fois on écarta des bords de la Tauride ionienne jusqu'aux fugitifs de Chios, qui n'avaient pour recommandation que les larmes et la voix du malheur.

CHAPITRE IV.

Odyssée diffamé. — Tentatives de Khourchid pacha pour le corrompre. — Le sénat des Hellènes se prépare à occuper Nauplie. — Méhémet Dramali passe les Thermopyles. — Troubles et massacres à Athènes. — Odyssée est rappelé au commandement de l'armée. — Plan des Grecs contre les Osmanlis. — Marche insensée des barbares. — Leurs succès. — Mort de Kyamil bey. — Reddition honteuse de l'Acrocorinthe. — Achille, qui l'avait abandonnée, se tue. — Résolution des insurgés. — Mesures de défense qu'ils adoptent. — Entrée des mahométans dans l'Argolide. — Dispositions respectives des parties belligérantes. — Belle conduite de D. Hypsilantis. — Nauplie débloquée. — Combat d'Argos. — Bombardement de la citadelle Larissa. — Ordre de brûler Nauplie, resté sans exécution. — Arrivée de Colocotroni à l'armée. — Les Grecs s'emparent de l'isthme — et des défilés de la Corinthie. — Ordre de harceler les Turcs. — Combat du 20 août. — Retraite et déroute des infidèles; — leurs désastres; — sont battus de toutes parts. — Translation du gouvernement hellénique à Astros.

Le sérasker Khourchid pacha, informé de ce qui se passait aux Thermopyles, avait profité des dissensions survenues entre Odyssée et D. Hypsilantis, pour le succès de l'entreprise qu'il méditait. Persuadé que le soldat n'a point de morale, et qu'il s'attribue le droit de propriété sur tout ce qu'atteint son glaive dévastateur, en même temps qu'il promettait le pillage de la Grèce à son armée, il s'appliquait à diviser les chrétiens, en semant parmi eux le doute et la suspicion. Ainsi, tandis que ses émissaires secrets accusaient à Corinthe le fils d'Andriscos du meurtre de Palascas et d'Alexis Noutzas, il faisait par d'autres voies répandre le bruit que leur soi-disant assassin, tel qu'un autre Coriolan, demandait à passer sous ses drapeaux pour venger l'injure faite à son nom. Odyssée, ajoutaient quelques-uns de ses agents, avait vendu son

épée à Khourchid pacha au prix de deux mille bourses, de façon qu'il ne se passait pas un jour sans qu'un bruit, plus ou moins mensonger, ne tendît à décréditer, à avilir et à perdre celui que les Turcs avaient le plus grand intérêt à priver de la confiance des Hellènes.

On faisait, à ce sujet, des versions non moins erronées dans les îles Ioniennes, où le système de tyranniser ses contemporains pour fonder dans l'avenir des jours prospères était érigé en principe, parce que l'esprit dominant des hommes d'état de notre siècle se fonde sur cette erreur que les plans qu'ils enfantent ne doivent jamais finir. Agissant comme ces laboureurs qui traceraient des sillons pour des saisons que le soleil n'éclaire pas encore, on prétendait que les gens qui aspiraient à une régénération, soin qu'ils auraient dû léguer à leur postérité, pour ne pas déranger certaines combinaisons de l'amour-propre, allaient enfin payer la peine de leur présomption, et on ne craignait pas, tant on était sûr des moyens qu'on avait employés, de fixer le terme fatal de l'insurrection à la campagne de l'année 1822. Alors renaissaient les beaux jours de la Turquie; le despotisme vainqueur allait régner sur des ruines et rendre pour des siècles à la Hellade dépeuplée, la paix des tombeaux.

Odyssée était un traître, un transfuge; tous les Grecs, des brigands ou des lâches! Au milieu de ces bruits, précurseurs de la tourmente, le ministère et le sénat des Hellènes, croyant à l'accomplissement de la capitulation qui devait leur ouvrir les portes de Nauplie, étaient descendus à Argos avec cet empressement inconsidéré d'hommes plus avides de jouir d'un succès, que de songer à s'assurer les avantages qu'ils avaient obtenus. Vainement, avant de s'éloigner, on avait fait de nouvelles tentatives auprès de Kyamil bey, ancien toparque de la Corinthie, pour découvrir ses trésors; le rusé mahométan continuant à protester qu'il avait dépensé tout ce qu'il possédait à la dé-

fense de Tripolitza, on l'abandonna à la merci d'un chiliarque qui avait ordre de le surveiller et de vaincre son obstination.

On avait également laissé, faute d'argent pour l'approvisionner, l'Acrocorinthe à la garde d'Achille, prêtre de l'église orthodoxe, homme brave, mais sans expérience dans l'art militaire; enfin D. Hypsilantis, qui aurait dû rester à ce poste important, partit lui-même pour se rendre dans l'Argolide. Et dans quel moment? On ne peut se le dissimuler : lorsqu'une armée turque était à la veille de passer le Sperchius, et quand l'isthme de Corinthe était abandonné à la garde des dervendgis de Mégare.

Nauplie était l'objet de l'attention générale. Le temps marqué pour sa reddition approchait. On avait occupé le fort de Bourdzi, situé à l'entrée de la Darce, qui y donne accès par mer; les Turcs paraissaient disposés à exécuter les conditions; on avait nolisé des bâtimens pour les transporter en Asie, quand on apprit que Khourchid pacha venait de lancer contre la Morée trente mille hommes sous les ordres de Méhémet Dramali. On en reçut le premier avis par Odyssée, qui écrivait au vice-président, Athanase Kanacaris : « Je vous envoie trente mille Turcs pour vous » mettre d'accord; faites-en ce que vous pourrez; pour » moi je vous promets de n'en plus laisser passer d'autres, » et je me charge du sérasker Khourchid pâcha.

Le même signal d'alarmes était déjà parvenu à Athènes, où l'on apprenait que la flotte du capitan pacha, augmentée d'un vaisseau à trois ponts, forte de plus de cent voiles, avait appareillé de Ténédos pour se rendre en Morée...... C'était le 11 juillet que ces nouvelles se succédaient, quand le peuple en fureur, qui voyait les Turcs, qu'on n'avait pu parvenir à embarquer, sortis de l'acropole, prêts à grossir le nombre des barbares qu'on disait arrivés à Marathon, fit main basse sur quelques-uns d'entre eux qu'il savait disposés à exercer de cruelles représailles con-

tre les Athéniens. Un grand nombre périt (1); la chose était inévitable au milieu d'une guerre où les passions étaient en présence; et, le 17, un vaisseau de la marine royale de France étant arrivé au Pirée, le capitaine, assisté de sept matelots, qui se rendirent à Athènes, parvint à sauver une foule de familles turques réfugiées dans les consulats.

Quoique cette circonstance prouve que ces malheureux ne couraient pas d'aussi grands dangers qu'on s'est plu à le dire, de la part d'un peuple réduit au désespoir, les officiers de la marine royale ne s'acquirent pas moins, dans cette circonstance, une gloire particulière; et s'ils ont eu le malheur d'être félicités de leur dévoûment par le Spectateur Oriental, les bénédictions de ceux qu'ils sauvèrent doivent leur tenir lieu de compensation. Ils firent leur devoir. Pourquoi le chef de la division navale, qui les avait envoyés à Athènes, ne leur procura-t-il pas également le bonheur de secourir aussi efficacement les chrétiens de Chios (2), au lieu de complimenter leur bourreau, et d'abandonner un bâtiment sarde, à la fureur du lâche commandant de Smyrne?

La justice, inséparable de l'histoire, nous oblige de dire que les officiers qui sauvèrent les Turcs d'Athènes dépassèrent les bornes de l'impartialité en leur faveur. De quel droit osèrent-ils se permettre d'empêcher les paysans de l'Attique, qui s'enfuyaient une seconde fois à l'approche des barbares, de s'embarquer pour passer dans l'île de Salamine, en tenant le Pirée bloqué (3)? Les Turcs n'étaient

(1) Le journal de Smyrne porte ce nombre à 750; mais il y a exagération. *Voy.* le n. 63 du même journal, 1822.

(2) L'apologiste du capitan pacha, assassin des Chiotes, attribuait aux réfugiés de cette île, qui se trouvaient à Athènes, le massacre des Turcs. *Voy.* id., n. 63, 1822.

(3) Voici ce que dit à ce sujet *le Spectateur Oriental*, en parlant de la manière dont les Turcs furent sauvés : *Il eut* (le commandant français) *la présence d'esprit de bloquer tout-à-fait le Pirée, où se rendaient deux ou trois mille ames fuyant d'Athènes, et il arréta cette populace, prête*

plus qu'à quelques lieues d'Athènes! Quelle excuse aurait-on pu alléguer, si, tombant sur les Grecs fugitifs, des officiers de la marine française avaient été la cause de massacres pareils à ceux que les victimes de Chios reprocheront à jamais, du fond de leurs tombeaux, aux escadres chrétiennes, qui ne firent aucun mouvement pour leur tendre une main secourable?

Le ciel veillait sur les Hellènes, et les desseins de Khourchid pacha n'avaient pas dans ce moment pour objet l'Attique ni Athènes, qu'une garnison de huit cents Grecs, qui s'étaient renfermés dans l'acropole, mettait à l'abri d'un coup de main. Il s'était réservé cette expédition pour un autre temps. Dramali avait ordre de se diriger, par la ligne la plus courte, vers la Morée, et d'y porter la désolation, tandis que le capitan pacha, auquel on prêtait officieusement vingt mille hommes de troupes de débarquement, attaquerait la presqu'île du côté de Patras.

Pendant ce temps, le sérasker, dont le plan de campagne avait été tracé par les ennemis des Grecs, organisait une armée beaucoup plus considérable que celle qu'il avait mise sous les ordres de Dramali. Indépendamment de douze mille hommes d'élite qu'il avait retenus auprès de lui, on avait vu défiler à Salonique, du 7 au 15 juillet, onze mille soldats de l'armée du Danube, que la Porte, rassurée sur les intentions de la Russie, envoyait à Larisse; et avec les milices de la Macédoine transaxienne, il devait, avant le commencement du mois d'aôût, compléter un total de quarante mille combattants.

C'était une pareille masse de forces qu'Odyssée prétendait arrêter, quand il mandait aux chefs du Péloponèse *qu'il se chargeait de Khourchid pacha.* Comment était-il

à passer à Salamine. A cet effet, il expédia à l'Estafette l'ordre de s'embosser, et d'empêcher qu'aucune embarcation des Grecs ne sortît avant que les Turcs qu'il voulait sauver ne fussent rendus à bord. Spect. Orient., n. 63.

rentré en scène? Quels étaient ses moyens militaires pour tenir sa promesse? C'est ce qu'il convient d'expliquer, en faisant connaître le terrain sur lequel les Hellènes allaient s'immortaliser.

On a dit comment Odyssée retiré, non comme Achille sous sa tente, à la vue des dangers qui menaçaient les Grecs, et satisfait des maux prêts à fondre sur eux, mais inquiet sur le sort de la Hellade, se préparait à servir la patrie, qu'un sénat imprudent l'empêchait de défendre à la tête d'une armée. Dans cette fausse attitude, il avait reçu plusieurs communications de la part de Khourchid pacha, qui lui offrait les dons de la fortune et les séductions d'un avenir exempt d'orages, s'il voulait se ranger sous ses drapeaux. Il avait feint d'écouter le satrape; et, à la faveur de cette espèce de négociation, il s'était appliqué à connaître ses projets et ses forces.

Réunissant pendant ce temps tous les pâtres audacieux du Parnasse et de l'Œta, qui, de gardiens de troupeaux timides, étaient, ainsi que lui, devenus les chefs de ces armatolis parmi lesquels la houlette avait fait place au sabre et au fusil, il méditait le plan le plus vaste que jamais enfant des Grecs conçut depuis les mémorables journées de Marathon et de Platée.

Uni de sentiments et de principes avec Panorias, d'Amphisse, qui n'avait jamais quitté le costume de chevrier, vêtement ordinaire des paysans du mont Zonas, Odyssée et son ami réunirent les braves de Lidoriki et de Cravari. On fut alors émerveillé de voir sortir, au grand étonnement de la Hellade, au lieu de ces hideux mendiants, opprobre de la société, qui descendaient annuellement d'Amourani (1), une belle race d'hommes, parlant la langue primitive de la Hellade. Ils semblaient, comme les fils de Dorus, apporter avec eux de nouvelles destinées à la Grèce : car, à peine furent-ils rassemblés à Arachova, qu'on vit

(1) Voyage dans la Grèce, t. III. p. 229 à 239.

tous les vieux capitaines de la Phocide accourir au rendez-vous qu'on leur avait indiqué. De ce nombre étaient Kondoianis, Jean Gouras, Dyvouniotis, Diamantis, Gavosterios et les chefs du Catavothra, qui, d'un commun accord, nommèrent pour leur polémarque Odyssée, fils d'Andriscos.

Ce choix ayant été confirmé par l'armée, qui se montait à cinq mille combattants environ, on mit en délibération si on devait essayer de s'opposer aux bandes de Dramali pacha, fortes de trente mille hommes, qui se préparaient à passer le Sperchius pour se diriger contre la Morée.

La question, ainsi posée, ne se présentait plus comme au printemps précédent, lorsque les campagnes, couvertes de moissons, possédaient l'espérance de l'année, qu'il fallait protéger afin de sauver les moyens d'existence du peuple et de ses défenseurs. On était au moins de juillet, et les grains avaient été, dès la mi-juin, foulés, recueillis et transportés dans les lieux les plus inaccessibles du Parnasse, asile des Phocidiens et des Béotiens, lors de toutes les invasions des barbares. La terre, dépouillée de verdure, comme il arrive pendant les chaleurs, qui sont la morte saison de la Grèce, n'offrait plus de pâturages. Les troupeaux étaient depuis long-temps retirés dans les parcours d'été, qui succèdent aux glaciers du Sperchius et du Céphise. Une aridité générale couvrait le plat pays, et à l'exception des rizières, des maïs semés dans les marais et dans les fondrières, où il est dangereux de pénétrer, on n'apercevait au loin que des plants de coton, des garancières, des vignobles hors de maturité, qui pussent procurer quelques rafraîchissements aux hommes et aux animaux. On devait sans regret sacrifier cette partie des récoltes. Telle était l'opinion commune des vieillards, qui trouvaient dans une invasion des Turcs l'avantage de diviser leurs forces, en les laissant pénétrer dans le pays, tandis qu'avec une armée double en nombre ils pouvaient envahir, conquérir et occu-

per méthodiquement la Hellade ainsi que le Péloponèse.

Odyssée, qui ne prenait jamais l'initiative dans le conseil, appuya cet avis en démontrant par des raisonnements irrécusables que, si on venait à bout dans ce moment de rejeter, comme on l'avait déjà fait, les Turcs dans la Thessalie, ils reviendraient bientôt plus formidables, et qu'en succombant, c'en était fait de la patrie. Ils restaient alors maîtres des défilés, et portant des forces considérables sur la Morée, avec leurs communications libres, ils viendraient à bout dans trois mois de temps, à l'aide des renforts qu'ils recevaient, d'exterminer la population entière de la presqu'île, comme ils avaient massacré celle de Chios. Les débris des compagnies grecques pourraient bien à la vérité leur enlever des convois, les harceler; mais n'étant plus capables d'entreprendre rien d'important, ils se fondraient insensiblement et deviendraient, comme avant l'insurrection, des *armatolis commandés par des capitaines de klephtès.* Au contraire, en ouvrant la lice aux barbares, il suffisait de considérer la nature et l'étendue du terrain qu'ils avaient à parcourir pour prouver qu'on détruisait d'un seul coup Dramali et les trente mille hommes qu'il commandait; que ce n'était qu'une incursion de Tartares qui se précipitaient dans une *impasse*, et que Khourchid les poussait en avant, peut-être dans le but de perdre les auteurs d'un plan conçu sans sa participation.

Sans approfondir les mystères d'iniquité propres à la cour des sultans, Odyssée, entrant dans tous les détails de stratégie appliqués à la connaissance des lieux, prouva que de Larisse à Tripolitza, capitale de la Morée, la distance étant, à vol d'oiseau, de soixante-dix lieues, et de cent environ, à cause des détours qu'il fallait prendre pour suivre les défilés des montagnes, une armée de trente mille Turcs, abandonnée à elle-même, quand elle ne trouverait de résistance qu'à l'extrémité du rayon qu'elle avait à suivre, serait perdue si elle était seulement arrêtée pendant

quinze jours. Discutant toutes les chances, il fit voir qu'immédiatement après avoir franchi les Thermopyles elle perdait ses communications, puisqu'on pouvait faire occuper ce défilé par les troupes grecques. Séparée ainsi de la Thessalie, on devait, en faisant lever en masse les paysans de l'Attique et d'une partie de la Phocide, former une seconde ligne d'insurrection sur ses derrières, en occupant les passages du Cithéron, ainsi que la ligne des monts Cérates et Géraniens jusqu'au golfe de Corinthe.

Si les barbares forçaient l'isthme, comme on pouvait débarquer, en sortant du Pirée, sur la plage labourée par le torrent du massacre, on cernerait facilement le poste qu'ils laisseraient au grand défilé, en occupant les flancs boisés des monts Œniens, d'où on les bloquerait comme dans une place assiégée.

En les supposant entrés dans le Péloponèse, l'Acrocorinthe, le défilé du Trété, celui de Lerne, le Trochos ou Strata Khalil bey, joints aux précédents, formaient sept lignes élevées en arrière des Turcs. Portés à cent lieues de leur centre d'opérations, si on les supposait campés au pied du mont Ménale devant Tripolitza, l'armée de Dramali ne reverrait jamais la Thessalie. « Ce sont trente mille hom-
» mes qu'on nous offre en sacrifice, dit Odyssée; ils pour-
» ront troubler les loisirs de Nos Seigneurs les ministres
» de Corinthe; mais, à coup sûr, leur présence rendra
» l'énergie à nos frères du Péloponèse. C'est à eux à s'en
» arranger. S'ils ne veulent pas se donner la peine de les
» tuer, qu'ils laissent ce soin aux fièvres et à la famine.
» Dans deux mois ils seront anéantis. »

Panorias, quittant sa chlamyde en poil de chèvre, se leva et embrassa deux fois la poitrine d'Odyssée, qui bondit, en faisant briller ses armes étincelantes d'or et de pierres précieuses; car, jeune et bouillant, il aimait autant la parure au milieu des camps, qu'il ambitionnait le poste du danger dans un jour de combat. *Oui*, dit le vieux chevrier

du Parnasse, *les fièvres, la famine et le sultan, voilà nos fidèles auxiliaires.* Puis il ajouta *qu'il s'offrait pour former l'avant-garde de l'armée turque;* et comme chacun le regardait, il s'écria: *j'ai un quatrième auxiliaire à vous offrir, le feu destructeur.*

Expliquant ensuite sa pensée, il démontra la nécessité d'incendier les villages situés sur la route que les barbares devaient tenir, de brûler les meules de paille, les chaumes, de faire refluer les populations dans les montagnes, de chasser les bestiaux au fond des bois, de ne pas laisser une poule dans les basses-cours, une ruche d'abeilles sous les hangars, un fruit sur les arbres, et de faire tellement de dégât que l'ennemi ne trouvât que la nudité du désert destiné à lui servir de tombeau.

On applaudit à sa proposition, et on convint non-seulement de laisser aux Turcs le défilé des Thermopyles libre, mais de s'éloigner de manière à ne leur inspirer aucune inquiétude. On confia à Panorias le soin de la dévastation des plaines, tandis que les barbares, au nombre de plus de trente mille, débouchaient d'une manière triomphale dans la Béotie. Le 7 juillet, ils entraient à Livadie, et vingt-huit mille hommes de cavalerie couvrirent le lendemain les environs de Chéronée et du lac Copaïs, où leurs chevaux dévorèrent jusqu'aux roseaux des marais, pendant les deux journées que Dramali passa au milieu des décombres d'une ville qu'il trouva déserte. Le 10, les Turcs arrivèrent à Thèbes, et laissant Athènes à main gauche, ils entrèrent par les défilés du mont Cithéron dans la Mégaride.

Les cabanes d'Éleusis avaient été réduites en cendre, et les barbares s'en vengèrent sur la bourgade de Mégare, qu'ils brûlèrent, sans réfléchir qu'ils se privaient ainsi d'une ressource pour déposer en deçà de l'isthme les malades, qui commençaient à être nombreux dans leur armée. Les dieux qui présidaient jadis aux mystères de la bonne déesse, semblaient les avoir frappés d'aveuglement.

Les stratarques retirés dans les forêts du Parnasse, informés, au moyen des feux allumés sur les montagnes, de la marche de Dramali pendant la nuit du 13 juillet, occupèrent le lendemain le khan de Hellada, Fourca, et quelques jours après Khourchid connut la faute énorme qu'il avait commise, quoique sa responsabilité fût à couvert. L'ordre émané de Constantinople lui défendait de rien entreprendre avant d'avoir reçu des nouvelles de ce qui se passerait en Morée, et pour s'y conformer, il résolut d'attendre; de manière que les insurgés eurent ainsi le temps de se fortifier dans les défilés du mont Catavôthra. Dès ce moment aussi, cessèrent toutes les communications entre l'armée de Dramali et le quartier-général de Larisse; car Panorias, ainsi que les paysans de l'Attique et de la Phocide, qui s'étaient jetés en partisans dans le Cithéron et l'Hélicon, interceptèrent jusqu'aux courriers qui pouvaient entretenir les relations entre les deux armées turques.

Indifférent à ce qui ce passait sur ses derrières, Dramali, comptant trouver des vivres dont son armée commençait à éprouver le besoin, et se fiant sur la coopération du capitan pacha, qu'on disait chargé de troupes de débarquement, de munitions de guerre et de bouche, hâtait sa marche pour atteindre le plus rapidement possible la terre de promission. Il était muni d'un firman qui le nommait visir de Morée. Sans hésiter, il attaqua le grand défilé, d'où les Grecs épouvantés se retirèrent dans les escarpements des monts Œniens, et le 15 juillet au matin, son armée descendit dans la plaine de Corinthe, qui fut inondée dans un instant par une multitude de barbares.

A cet aspect, le commandant de l'Acrocorinthe, Achille (1) et sa faible garnison, saisis d'épouvante, s'étant em-

(1) Achille s'était rendu à Argos dès qu'il sut que les Turcs avaient forcé le pas des Thermopyles; mais il ne put rien obtenir ni en hommes ni en vivres pour défendre l'Acrocorinthe.

pressés de fuir à bas bruit, en se jetant dans les montagnes de la Solygie, chacun ne songea plus qu'à les imiter. Dès le matin les femmes de Chios, réfugiées dans la ville basse, s'étaient acheminées vers la Sicyonie, d'où elles se rendirent à Phenéon. Achille, revenant sur ses pas, essaya d'emmener Kyamil bey. Celui-ci qui temporisait, dans l'espoir d'une prompte délivrance, voulut résister, et Achille ayant ordonné de s'en défaire, l'arrière-garde grecque se retira en emportant la tête du maheureux Kyamil, au moment où les mahométans se déployaient en vue de la place.

Croyant la citadelle toujours occupée par les Hellènes, Dramali faisait défiler son armée du côté de la mer, en se dirigeant vers le Léché, quand une négresse, descendue de l'acropole en agitant une écharpe, s'approcha des coureurs, en les priant de la conduire devant le sérasker, qu'elle avertit de venir occuper le château évacué par les chrétiens. La chose semblait incroyable; Dramali se le fit répéter, et dans sa haute prudence, ainsi que ceux qui l'entouraient, il contraignit, par les voies ordinaires du bâton, quelques vivandiers juifs de son armée à se rendre sur les lieux pour constater l'exactitude du rapport de la négresse. Son récit s'étant trouvé positif, on se porta vers la citadelle, et l'épouse de Kyamil bey, suivie des femmes turques, que les Grecs avaient respectées, ouvrit les portes de l'Acrocorinthe au lieutenant-général de Sa Hautesse Méhémet Dramali pacha, qui était bien éloigné de se flatter d'un pareil succès.

Fière d'arborer elle-même l'étendard de pourpre du sultan sur les donjons de Corinthe, honneur qu'on lui décerna, l'épouse de Kyamil bey n'avait plus qu'un vœu à réaliser, celui de voir, d'embrasser et de presser sur son sein un époux qu'elle idolâtrait autant qu'elle en était adorée. Elle le demandait lorsque la négresse qu'elle avait députée vers le sérasker, arrivant les cheveux épars en se déchi-

rant le visage, lui apprit que Kyamil bey n'était plus. Elle n'avait trouvé que son cadavre mutilé dans l'appartement qu'il occupait.

Il serait difficile de vouloir exprimer le désespoir d'une femme naguère triomphante, qui éprouvait un pareil revers. Privée de sentiment, elle ne revint à la vie que pour verser un torrent de larmes, en demandant à entretenir le sérasker auquel elle avait à communiquer une importante révélation, qu'elle lui fit, dit-on, en ces termes: « Veuve de Kyamil bey, sa mort me dégage d'un serment » que je lui avais fait. Renonçant désormais à l'éclat des » grandeurs pour vivre avec ma douleur, je ne te demande, » sublime visir, que de lui faire élever un tombeau magni- » fique. Le prix t'en sera généreusement payé. Écoute : » ici près, dans un puits, qu'elle lui indiqua, sont cachés » des trésors qui ont causé la perte de mon époux et mon » malheur. Tu peux les faire retirer à l'instant et t'en ser- » vir pour venger la mort de Kyamil bey, le plus beau et » le plus noble des mortels. »

Elle dit, et le sérasker, ravi de ce qu'il entendait, ayant fait descendre, dans le puits que la veuve de Kyamil bey avait désigné, quelques fontainiers attachés au service de son armée, on en retira environ quarante mille bourses ou vingt millions en espèces monnayées. Quelle conquête! quel élément inespéré de succès! J'ignore si on a élevé un monument funèbre à Kyamil bey (1), car la reconnaissance envers ceux dont on n'a plus rien à espérer est souvent parcimonieuse; mais on peut s'imaginer quelle fut la joie de Dramali, maître d'une pareille somme. Son succès lui parut assuré. Visir et tout-à-coup opulent, il ne comptait jusqu'alors que des journées de marche sans obstacles. La prise de l'Acrocorinthe, citadelle regardée comme la clef du Péloponèse, ne lui avait coûté que la peine d'y mon-

(1) *Voyez*, pour ce qui concerne ce personnage, le t. IV, p. 13, 22, 129, 187 et 208 de mon Voyage dans la Grèce.

ter pour l'occuper. Il y trouvait un trésor suffisant à l'entretien de son armée pendant une campagne, et pour comble de bonheur, il apprenait en même temps que le prêtre Achille, désespéré d'une action qui compromettait le salut des Hellènes, venait de se punir de sa propre lâcheté en se donnant la mort.

Dramali était dans le ravissement quand ses coureurs, qui avaient reconnu le défilé d'Aspro-Chôma au point d'intersection avec la voie rurale d'Angelo-Castron, bourgade située dans l'Épidaurie, ainsi que les gorges de Cléones, voisines du khan de Courtessa (1), jusqu'à l'entrée du Trété, lui ayant rapporté qu'il ne se trouvait aucun ennemi en vue, il ordonna à l'armée turque de quitter Corinthe le 17 juillet, et le 18 au matin elle entrait dans l'Argolide.

Guidés jusque-là par une fortune aveugle, les mahométans, qui avaient trouvé un trésor à Corinthe, persuadés que le destin se déclarait en leur faveur, fondaient leurs espérances sur les magasins de vivres que les Grecs avaient formés à Argos. Une estafette, expédiée à leur généralissime par Jousouf pacha avant son départ de Corinthe, l'informait d'ailleurs, que la flotte de Sa Hautesse attendue à Patras, n'y toucherait que pour prendre le sérasker Méhémet, nommé capitan pacha, et qu'elle ferait aussitôt voile pour Nauplie, qu'elle était chargée de ravitailler.

Ne voyant plus devant lui que la nécessité de débloquer cette place par terre, Dramali renouvelait sa garnison, et marchait vers Tripolitza afin d'y célébrer les funérailles de l'indépendance et de la régénération de la Grèce. Quelle moisson de têtes, d'esclaves et d'or les chefs et les soldats avaient en perspective! leur enthousiasme était au comble. Déjà ils saluaient par des acclamations prolongées le pavillon ottoman, qui flottait sur la Palamide de Nauplie.

(1) Courtessa. *Voyez* t. IV, p. 142 et 147 de mon Voyage dans la Grèce.

Huit cents artilleurs, flanqués par dix-sept mille hommes de cavalerie, faisaient gémir les échos de l'Argolide du tonnerre de soixante pièces de canon, quand le sérasker, établi sur les hauteurs de Mycènes, aperçut l'incendie qui dévorait les magasins d'Argos.

Les Grecs, informés depuis deux jours de l'approche des barbares, qu'ils croyaient devoir être arrêtés au passage de l'isthme et devant l'Acrocorinthe, apprenant le véritable état des choses, venaient d'adopter de grandes mesures de salut public. Elles annonçaient une résistance opiniâtre, et ce qu'Odyssée avait prévu pouvait encore se réaliser, si la persévérance soutenait les résolutions des magistrats et des chefs militaires de la Morée.

Le sort de la patrie dépendait de l'attitude qu'ils allaient tenir, et elle fut digne du danger dont on était menacé. Athanase Kanacaris, au premier signal d'alarme, avait écrit au stratarque Colocotroni, qui assiégeait Patras, de se porter à marches forcées vers l'Argolide, et le courrier chargé de cette dépêche le rencontra à Calavryta. Il avait été prévenu par Odyssée de l'invasion imminente des barbares, et il s'occupait à réunir les levées en masse des montagnards, qui venaient de toutes parts se ranger sous l'étendard de la Croix. Jamais pareil enthousiasme n'avait animé les Grecs, depuis la mémorable journée de Platée, à laquelle concoururent presque toutes les populations de la Hellade. Les soldats de l'Achaïe, ceux du mont Cyllène, les Calavrytiotes, les Phénéates, les Stymphaliens s'étaient réunis au premier cri du danger. Tous demandaient à combattre l'ennemi, et la certitude de la victoire s'annonçait dans l'ardeur des chrétiens, qui ne s'informaient que du lieu où se trouvaient les barbares.

Il n'en était pas de même à Argos (1), où l'on venait de

(1) Dès que Mavromichalis y fut arrivé à la tête de deux mille hommes, les Maniates, qui étaient ses soldats, demandèrent la part des dépouilles de Nauplie, que les Turcs occupaient, trente piastres de paie par mois, et

décider de transporter le quartier-général à Lerne, village situé à deux lieues de cette ville sur le chemin de Tripolitza. Quoiqu'on n'eût pas plus de deux mille hommes disponibles, en y comprenant ceux qui étaient employés au blocus de Nauplie, on garnit les positions susceptibles d'être défendues. On évacua ensuite la ville, en faisant passer à Hydra, par le moyen des vaisseaux qui devaient embarquer la garnison turque de Nauplie, les familles et les bouches inutiles; chacun sauvant ce qu'il pouvait emporter, tandis que les Éleuthéro-Lacons, fidèles à leur instinct, volaient tout ce qu'ils attrapaient. En vain leur chef Pierre Mavromichalis essayait de les contenir, les Maniates pillèrent en grande partie les Argiens, et ils ne revinrent sous leurs drapeaux qu'après avoir déposé dans les montagnes le fruit de leurs larcins que les dames lacédémoniennes, informées des bonnes œuvres de leurs époux, transportèrent dans la vallée de l'Eurotas.

Après avoir pourvu à la sûreté des non combattants, le vice-président du pouvoir exécutif, Athanase Kanacaris, s'embarqua sur une goëlette hydriote avec ses collègues Orlandos, Boudouris, membre du corps législatif, Bulgari, ministre de la marine, et le comte Métaxas de Céphalonie, ministre de la police. Négris, ministre des affaires étrangères, Coletti, ministre de la guerre, Caracazzaki, Monarchidès, Vlasi et Constantas, députés au corps législatif, passèrent sur un autre bâtiment, confiant ainsi à la mer les débris d'un gouvernement expirant, car le ministre des finances, Notaras, vieillard estimable, s'était, depuis quelque temps, retiré à Tricala, bourgade du mont Cyllène, pour y rétablir sa santé. Mais cette retraite des autorités civiles,

dix mois de solde arriérée qu'on leur devait. Ils voulaient prendre D. Hypsilantis à partie pour cette dette, quand Thanos Kanacaris les fit consentir à un salaire de vingt-cinq piastres payable en deux termes, moitié au commencement, et le surplus à la fin de chaque mois. Alors un nommé A. Loucopoulos fournit de sa bourse mille mahmoudiés (environ vingt-quatre mille francs), qu'on donna à compte aux avides et rapaces Lacons.

loin d'être une défection, tendait à servir plus efficacement l'état qu'en délibérant au moment du danger, et en exhalant l'autorité qui leur était confiée dans de vaines proclamations. Il fallait agir, et lorsque l'Argien Baroukas, qui sauva les archives du gouvernement, eut apporté à bord le grand-livre des finances, l'argenterie et ce qui appartenait au trésor public, chacun se trouva utilisé de manière à prendre une part active à la défense publique. Mais, avant de développer ces dispositions, il convient de faire connaître le terrain sur lequel allait se décider la lutte des Grecs contre leurs oppresseurs.

(1) Le vallon d'Argos, percé au nord par le défilé du Trété, qui serpente entre les montagnes sourcilleuses dont il est enveloppé, a trois lieues et demie environ d'étendue jusqu'à la mer, sur un diamètre d'une lieue à une lieue et demie à son ouverture vers le golfe Argolique. A main gauche en sortant du Trété ou Rito, on monte à Mycènes, ville pélasgique, au-dessous de laquelle s'élève sur le renflement de ses coteaux le village de Carvathi. De ce point, où Dramali avait placé son quartier dans le khan voisin de la plaine, on compte deux lieues dans la direction S. O. à Argos, et trois et demie N. S. jusqu'à Nauplie. A l'extrémité de ces deux lignes, qui coupent une vallée, sillonnée par quelques torrents, s'ouvrent deux issues : l'une, vaste et dégagée de montagnes, conduit à Épidaure, en tournant à l'orient, quand on est à la hauteur du village d'Anasissa, qu'on croit avoir remplacé la bourgade de Midée. Arrivé par le travers de ce hameau, si on continue à marcher au midi, on passe devant Tirynthe : et une demi-lieue au-delà, on entre à Nauplie, ville bâtie au penchant d'un contre-fort du mont Arachné, qui sé-

(1) *Voyez*, pour la topographie détaillée de la route de Corinthe à Argos et de l'Argolide, les ch. CXI et CXII de mon Voyage dans la Grèce, qu'il est nécessaire de consulter pour bien suivre les détails de cette campagne mémorable.

pare la Trézénie de l'Hermionide, jusqu'en face d'Hydra.

La seconde issue du bassin de l'Argolide, qui s'ouvre au S. O., est celle qu'on prend pour se rendre à Tripolitza; mais autant la passe d'Épidaure est accessible, autant celle-ci est d'un abord difficile, si on ne parvient pas à s'emparer d'Argos. Cette place ouverte et sans défense, où les colonies d'Inachus fondèrent la citadelle Larissa, qu'on voit encore au faîte d'un rocher hérissé d'aspérités, a un avantage de position qui semble avoir été méconnu par tous les conquérants modernes de la Chersonèse de Pélops, quoique l'ouvrage des Pélasges les avertît que c'était la clef de l'Arcadie. Aussi difficile à tourner au midi, par rapport aux marais qui la séparent de la mer, qu'à assaillir de front, à cause des montagnes auxquelles elle est appuyée, Argos aurait été, malgré sa position, une barrière de peu de résistance contre d'autres hommes que des Turcs, qui devaient l'emporter avant de pénétrer dans l'intérieur du pays. Quelques compagnies de voltigeurs en auraient chassé les Grecs; mais ceux-ci, qui connaissaient leur ennemi, y trouvèrent des ressources inespérées.

On résolut de défendre les ruines d'Argos; car, si on jette les yeux sur la carte (1), on verra que Tripolitza et le centre de l'Arcadie ne peuvent être envahis qu'en occupant cette ville, ou bien par une expédition maritime, qui débarquerait sur la plage de Lerne, d'où, n'ayant que huit lieues de chemin à faire et le seul défilé de Trochos à franchir, on peut pénétrer sur le plateau de la Tégéatide. C'était ainsi que le fameux Hassan Gésaër, capitan-pacha, soumit la Morée en 1779. Mais en comparant l'état actuel des choses, on s'apercevait que son entreprise n'avait aucune ressemblance avec celle de Dramali. En effet Hassan, maître de Nauplie, partait d'Argos; et n'agissant que contre une masse d'insurrection concentrée à Tripolitza, la question se décidait devant cette ville: tandis que mainte-

(1) *Voyez* la carte jointe au tome IV de cette histoire.

nant, la Morée entière se trouvant en armes, il fallait livrer autant de combats qu'il y avait de plateaux et de vallées, qui offraient des systèmes de défense plus ou moins compliqués contre un ennemi sans expérience.

Soit calcul ou hasard, les Grecs comprirent la faute des Turcs qui venaient de s'engager sans infanterie dans une vallée, où ils pouvaient faire de fort belles évolutions de cavalerie, mais au-delà de laquelle cette espèce de troupe leur devenait inutile et même nuisible. On reprit courage, et par une inspiration qui ne pouvait venir que du Dieu protecteur de la cause des chrétiens, D. Hypsilantis, Pierre Mavromichalis, Nicolas Stamatopoulos, Nicétas, frère du Turcophage, le Spartiate Panagiotis Krévata, s'étant trouvés d'accord en tout point malgré l'opinion de plusieurs hommes fort braves, auxquels il avait paru indispensable de se retirer dans les montagnes, on adopta les mesures suivantes.

On échelonna une partie des Maniates dans les vignobles qui bordent la rive gauche de l'Inachus (1), et de cette façon on eut des avant-postes placés entre des espèces de palissades suffisantes, à cause de la hauteur des ceps, pour contenir les batteurs d'estrade et se mettre à l'abri de leurs coups. Dès-lors on vit commencer une guerre assez bizarre entre les maraudeurs turcs qui, obligés de mettre pied à terre pour grapiller des raisins, s'enfonçaient entre les vignes, où les Grecs embusqués en tuaient autant qu'il s'en présentait, et faisaient aussitôt passer dans les montagnes leurs chevaux, dont ils s'emparaient. On plaça ensuite de distance

(1) D. Hypsilantis se comporta dans cette circonstance en homme de tête et d'honneur. Rencontrant Mavromichalis et trois cents Lacons embusqués sur une butte, il les excite et les engage à se rapprocher d'Argos. Il court à Lerne, d'où il ramène une foule de soldats fugitifs. Il presse le sénat d'écrire à Colocotroni de hâter sa marche; on venait d'apprendre qu'il était arrivé au village d'Agladocampos. Nous regrettons que l'histoire, qui n'admet pas une foule de détails, nous empêche d'énumérer tous les mouvements que D. Hypsilantis se donna à cette époque, qui fut marquée par le salut du Péloponèse.

en distance, le long du rivage de la mer, entre les lagunes et au milieu des rizières, des groupes de tirailleurs, afin d'empêcher l'ennemi de fourrager dans les marais, et pour l'attirer, en le provoquant parfois, dans des fondrières où il était facile d'en venir à bout. Enfin quelques officiers français, parmi lesquels on cite le capitaine Jourdain et le colonel Lavillasse, dans les intervalles libres que la fièvre laissait à ce dernier, qui perdait peu d'occasions de faire le coup de fusil contre les Turcs, ayant fait construire des épaulements en pierre sèche, appuyés aux murs des maisons incendiées d'Argos, on réussit à s'établir, de manière à soutenir un coup de main contre les barbares.

Tout ce qu'on pouvait faire étant ainsi prévu, il en résulta qu'au moyen des embuscades réparties le long de la mer, on réussit à lier depuis Argos la ligne d'opérations avec la petite forteresse de Nauplie, que les Turcs avaient livrée aux Grecs, en vertu de la capitulation éventuelle conclue précédemment. Alors Nicolas Stamatopoulos et Nicétas, qui tenaient le blocus de Nauplie, s'établirent sur les montagnes en arrière de cette place, et plusieurs bâtiments furent désignés pour porter des secours aux différents postes établis près de la côte. Ainsi une péniche, armée de deux canons, reçut ordre de s'embosser sous la petite forteresse de Bourdzi, dont on remit le commandement au capitaine Philippe Jourdain, qui s'occupa aussitôt de faire embarquer les otages que les Grecs y avaient fait conduire comme garants de l'accord arrêté avec les Turcs, qu'on prévint de cette disposition. Une autre péniche eut ordre de stationner aux moulins de Lerne afin de veiller à la sûreté du quartier-général; enfin une troisième fut mise à la garde des bâtiments de transport, et on tint des chaloupes canonnières, ainsi qu'une foule de bateaux, à la disposition des commandants, pour se porter partout où ils seraient jugés nécessaires aux besoins du service. Le vice-président Kanacaris, et le comte André Métaxas de

Céphalonie, devenus l'ame et le conseil de cette division navale, à la tête de laquelle se trouvait Bobolina, ainsi que quelques navarques d'Hydra, reçurent pour instructions, *de se porter partout où il faudrait secourir et renforcer les postes des Hellènes ;* mais en hommes prudents les sénateurs qui n'entendaient rien à l'art nautique, laissèrent aux marins le soin de manœuvrer comme ils le jugeraient convenable. On savait qu'il fallait vaincre, que la loi rigoureuse de l'histoire est de juger les hommes d'après les événements ; on ne vit plus que la patrie, le monde chrétien et la postérité.

Pendant que les Grecs faisaient ces dispositions, Dramali, qui était depuis huit jours campé au pied des coteaux de Mycènes, au lieu de se mettre en rapport avec Nauplie, dont ses avant-postes n'étaient éloignés que d'une lieue et demie, attendait, comme on l'a su depuis, l'accomplissement des promesses de Jousouf pacha. Les yeux tournés vers la mer, il cherchait à découvrir la flotte ottomane, quand, pressé par la disette qui se faisait sentir dans son armée, il se décida à marcher en avant. Les queues, signal du départ, furent arborées devant sa tente le 31 juillet ; et le 1er août, un cri immense, entremêlé du hennissement des chevaux et du bruit des clairons, annonça l'approche des barbares qui inondèrent la plaine, tandis qu'une partie de leurs hordes se dirigeait vers Nauplie, où elles entrèrent aux acclamations des assiégés (1). Le gros de l'armée, conduit par le sérasker, se porta en même temps vers Argos, où les Grecs qui avaient reçu des renforts, n'avaient cependant à lui opposer que dix-huit cents hommes. En considérant ces faibles éléments de défense, il fut encore une fois question de se retirer dans les escarpements des monts Lyrcée et de l'Artémisius; mais quand on consulta les stratarques et leurs soldats, tous deman-

(1) Ce fut un nommé Ali Pacha, maintenant prisonnier des Grecs, qui pénétra dans cette ville.

dèrent à n'abandonner les ruines d'Argos que teintes du sang des barbares, en disant qu'il serait toujours temps de suivre le parti qu'on leur proposait.

Le drapeau de la Croix fut aussitôt déployé au faîte des montagnes d'Argos, où l'on n'avait laissé qu'un homme préposé à la garde des signaux destinés à donner avis des mouvements de l'ennemi. Les Turcs, précédés d'une forêt d'étendards, ayant commencé l'attaque avec cette furie ordinaire à leur premier choc, l'aile droite, forte de quinze mille hommes, est arrêtée tout-à-coup par trois cents Lacons embusqués au village de Coutzopodi, qui ne se retirent qu'après en avoir fait un grand carnage. Les barbares ne sont pas peu surpris de trouver sous les pas de leurs chevaux des trous et des fossés dans lesquels plusieurs s'abattent, tandis que ceux qui parviennent à franchir ces obstacles se voient de nouveau arrêtés devant des épaulements en pierre sèche, d'où ils sont assaillis par une fusillade terrible. Dans un instant les plus fanatiques, qui devaient leur courage aux vapeurs de l'opium dont ils s'enivrent au moment d'un combat, sont tués; et comme l'usage des Turcs est de relever aussitôt du champ de bataille leurs morts ainsi que leurs blessés, la confusion se met parmi eux. Ils reculent; mais s'étant ralliés à peu de distance, et revenant avec une nouvelle fureur, ils ont bientôt formé une seconde attaque. Malgré leur résolution, celle-ci n'ayant pas été plus heureuse que la première, le sérasker fait avancer les spahis, qu'on regarde comme la meilleure cavalerie mahométane, qui donnent avec impétuosité. Sans s'étonner, les Grecs, au nombre de deux mille, les reçoivent avec intrépidité; et ce n'est qu'au bout de huit heures de combat, et après avoir soutenu six charges consécutives, que Dramali, s'étant mis à la tête de sa maison, contraint les chrétiens à abandonner leurs retranchements.

Comme ils n'avaient que quelques pas à faire, ils se jet-

tent dans la partie des rochers, vulgairement appelés *les Chambres de Danaüs*, à cause de certaines excavations qu'on voit aux environs. Les Turcs doivent s'arrêter au pied des escarpements, en restant toutefois maîtres des ruines d'Argos, qui leur coûtèrent neuf cents hommes et le double de blessés, tandis que la perte des Grecs ne s'élevait qu'à une trentaine de braves morts ou mis hors de combat.

Dans la position où ils se trouvaient rejetés, les Hellènes, au nombre de huit cents, embusqués derrière un mur flanqué de deux bastions adossés aux rochers, étaient plus terribles qu'au moment où Dramali les avait attaqués; car, sans infanterie, comment pouvait-il parvenir à les débusquer? Ce fut alors que D. Hypsilantis se décida à occuper l'acropole pélasgique d'Argos, d'où le signal de la délivrance de la Grèce devait partir, par la glorieuse résistance que ses défenseurs opposèrent aux barbares. A son approche, une nuée d'aigles, de vautours et de corbeaux, seuls habitants de cette forteresse cyclopéenne, s'étant envolés, les chrétiens en tirèrent un augure appliqué aux Turcs, *auxquels il ne resterait bientôt plus*, disaient-ils, *que de prendre ainsi leur essor pour sortir de l'Argolide.*

Vainement le sérasker fit tirer son artillerie; les insurgés ne répondirent aux boulets, qui rebondissaient contre les rochers, que par des chants patriotiques, et plusieurs d'entre eux osèrent même redescendre dans la plaine pour provoquer l'ennemi. Plus rapides à la course que les chevaux des spahis, ils en attiraient toujours quelques-uns à l'écart, qu'ils ne manquaient pas de tuer, car rarement ils perdaient un coup de fusil; et, à cette vue, les barbares accourant jusque sous le feu des embuscades y laissaient, comme dit Puffendorf dans ses récits naïfs, *quelques-unes de leurs plumes.* On remarqua, dans une de ces escarmouches, un porte-drapeau grec, pressé par quatre cavaliers, poursuivi comme dans le combat des Horaces et des Cu-

riaces, tuer, en les isolant, deux de ses ennemis, blesser le troisième, et, serré de près par le quatrième, s'élancer derrière un pan de rocher, y planter son étendard, ajuster et percer d'une balle celui qui lui donnait la chasse.

Les combats ne cessèrent plus, ni pendant le jour ni pendant la nuit. Chaque instant était signalé par quelques semblables prouesses; on occupait la scène de cette façon, tandis que Pierre Mavromichalis faisait garnir la ligne des montagnes jusqu'à l'Érasinus (1), et que le Spartiate Krévata harcelait les mahométans avec ses tirailleurs. Ils mirent le sérasker dans un tel accès de fureur, que, le 4 août, il ordonna à une partie de ses troupes de se tenir prête à donner un assaut nocturne pour déloger les insurgés de leurs positions. Il était irrité des pertes de sa cavalerie que les Maniates tuaient en détail, et d'un échec considérable que lui avait fait éprouver Démétrius Plapoutas, qui venait d'arriver à Argos. La perte des Osmanlis dans cette journée avait été de près de quatre cents soldats, tandis que celle des Grecs n'était que de trois hommes.

Une résolution pareille à celle de Dramali ne pouvait sortir que du cerveau d'un général turc. Il prescrivit, en conséquence, à quatre mille hommes de cavalerie de mettre pied à terre, ainsi qu'à deux mille Arabagis ou valets du train et autres gens de la basse soldatesque destinés à les appuyer, d'attaquer les escarpements qui enveloppent Argos à l'occident. On attendit la nuit; et, dès qu'elle fut arrivée, l'assaut commença, non point en silence, ainsi qu'il convient en pareil cas, mais aux vociférations tumultueuses de Allah et de Mahomet.

Jamais scène de pyrotechnie n'offrit un coup-d'œil plus admirable que le pic sur lequel s'élève la forteresse Larissa, et les rochers au pied desquels sont sculptés les gradins des cirques, des stades et des théâtres construits anciennement par les Argiens. Une fusillade entremêlée

(1) *Voyez* t. IV, p. 169 de mon Voyage dans la Grèce.

d'obus et de bombes, que les Turcs lançaient au hasard, éclaira tout-à-coup l'Argolide, tandis que les barbares essayaient d'escalader les rochers du Lyrcée. Les Grecs, établis dans des positions de leur choix, connaissant les replis du labyrinthe dans lequel ils ne tiraient qu'à coup sûr contre des hommes qui s'exposaient à découvert sous leur feu, en firent une moisson sanglante. Tantôt les Turcs tiraient sur leurs propres soldats, tantôt ils étaient accablés de pierres; et au bout d'une lutte qui dura pendant quatre heures, forcés de se retirer, le silence de la nuit ne fut plus interrompu que par les gémissements de leurs blessés, que les Grecs passèrent presque tous au fil de l'épée.

D. Hypsilantis était sorti dès le commencement du combat de l'acropole, à la tête de deux cent cinquante hommes, pour se rendre à Képhalarion, position distante d'une lieue de l'ennemi, en laissant cinquante hommes à la garde du poste qu'il quittait. Il fond sur les mahométans auxquels il enlève deux obusiers, et réuni au stratarque Plapoutas, il met en déroute les barbares, dont on compta trois cent soixante-trois morts sur le champ de bataille. Dans cette affaire brillante, il ne resta autour d'Hypsilantis, dont le cheval avait été tué, que M. de Maison, officier français, Denis Eumorphopoulos d'Ithaque, Jean Basilidès de Constantinople, Christos Léonidas de Zante et Georges Kalos de Patmos : les Ottomans parlent encore avec épouvante de la terreur que leur causèrent ces braves.

Au lever du soleil, Dramali, connaissant l'étendue de sa perte, écrivit à Corinthe, où il avait laissé environ dix mille hommes, de lui envoyer un renfort de trois mille soldats. Informé ensuite que les Turcs de Nauplie, au lieu d'agir contre le taxiarque Nicétas, étaient intimidés par les Grecs qui occupaient la forteresse de Bourdzi, il se décida à se porter de ce côté. Il transféra en conséquence son quartier-général dans l'enceinte cyclopéenne de Tirynthe, qui est éloignée d'une lieue et demie d'Argos, où

il fit braquer onze pièces de canon, en laissant à son kiaya et à huit pachas qu'il mit sous ses ordres, le soin de surveiller les mouvements de Mavromichalis, de D. Hypsilantis, et de Colocotroni, qui était en vue d'Argos.

L'armée de Dramali éprouvait d'ailleurs le besoin d'eau, malgré la quantité de puits existants dans Argos. En prenant cette nouvelle position il évitait cet inconvénient, car il se rapprochait de la fontaine Canathienne (1), source suffisante aux besoins d'une armée nombreuse, où les Naupliens trouvent une eau toujours fraîche, même pendant les ardeurs de la canicule. Il croyait encore, par ce moyen, engager les assiégés à tirer sur le fort de Bourdzi qu'ils avaient livré aux Grecs; et, voyant qu'ils n'en voulaient rien faire, il détacha des canonniers de son armée afin de diriger l'artillerie des remparts de Nauplie contre cette position importante. Ces soldats étaient du nombre de ces *Francs* expatriés, aventuriers sans honneur, prêts à servir à prix d'argent, par toute terre, que leurs chapeaux et la justesse du *pointé* ne tardèrent pas à faire reconnaître pour des manœuvriers supérieurs aux *topdgis* turcs, qui ne savent guère que brûler de la poudre inutilement.

Les membres du sénat, qui se trouvaient sur la péniche stationnée dans ces parages, adressèrent alors l'ordre suivant au capitaine Jourdain pour l'inviter à passer dans la petite forteresse.

« Honorable colonel Philippe Jourdain (2), il vous est

(1) Canathienne. *Voyez* mon Voyage, t. IV, p. 168.

(2) Texte de l'original de cet ordre, écrit de la main de Kanacaris :

Γενναῖε κολονὲλ Φίλιππε Γκιουρτὰν,

Διορίζεσθε νὰ ἀπέλθετε εἰς τὸ Καστέλο Μπουρτζὴ, ἄντικρυς τοῦ φρουρίου τοῦ Ναυπλίου, καὶ νὰ μεταχειρισθῆτε ὅσους τρόπους σᾶς ὁδηγήσει ἡ ἐμπρηστικὴ τέχνη σας, διὰ νὰ κατακαύσετε τὴν ἔνδον τοῦ φρουρίου χώραν, καὶ νὰ τρομάξετε τοὺς ἐχθροὺς τῶν νέων Ἑλλήνων Ὀθωμανοὺς, διὰ νὰ ἔλθουν εἰς συμφωνίας τῆς παραδόσεως τοῦ φρουρίου.

1822, ἰουλίου 27. Ἀργολικὸς Κόλπος.

Ἀθανάσιος ΚΑΝΑΚΑΡΗΣ, ἀντιπρόεδρος.
Ἰω. ὈΡΛΑΝΔΟΣ.
Βασιλ. ΜΠΟΥΤΟΥΡΗΣ.

» ordonné de vous rendre à l'instant dans le fort de Bourdzi
» situé vis-à-vis de Nauplie ; d'employer tous les moyens
» possibles de votre art pour brûler la ville comprise entre
» les remparts, afin d'épouvanter les Ottomans ennemis
» des nouveaux Hellènes, et de les amener promptement
» à rendre la citadelle qu'ils occupent.

» Du golfe d'Argos : 8 septembre (27 août) 1822.

» *Signés* Athanase KANACARIS, vice-
» président ; Jean ORLANDOS, et
» Basile BOUDOURIS. »

La petite forteresse, au moment où Philippe Jourdain s'y présenta, muni de l'ordre du vice-président et des membres du gouvernement des Hellènes, était défendue par MM. Franck Hastings, Américain, chef de bataillon d'artillerie, Antoine Anemat, Grec, capitaine commandant d'armes, Johan Hanek, lieutenant de bombardiers, et Démétrius Kalergis, sous-lieutenant. On s'occupa à remplir de terre plusieurs caissons afin de soutenir le parapet, et on éleva un cavalier sur lequel on parvint à établir une pièce de trente-six, qui plongeait la ville basse. On ouvrit après cela plusieurs embrasures, et on fit les dispositions nécessaires pour avoir la plus grande quantité possible de bouches à feu dirigées contre la place. On établit en même temps des grils afin de chauffer des boulets, et on fit savoir aux assiégés qu'on allait les brûler s'ils ne cessaient pas de tirer.

Intimidés par ces menaces, les Turcs Naupliens, craignant pour leur ville et leurs otages, quoiqu'ils eussent un nombre égal de ceux des Grecs en leur pouvoir, prièrent Dramali de retirer ses canonniers ; et, plusieurs jours s'étant passés en négociations inutiles, le feu commença des deux côtés le 15 août au matin. On se canonna avec vigueur, sans que les insurgés, informés de la bonne foi des Naupliens, fissent usage des boulets rouges, qu'ils se réser-

vaient d'employer dans le cas seulement où leur armée, forcée dans ses positions, serait obligée de se retirer vers Tripolitza. Malgré cette réserve, la ville ne pouvait manquer de souffrir, quoique les assiégeants ne tirassent qu'aux batteries et de plein fouet. On combattit ainsi pendant cinq jours. L'attaque, qui commençait à l'aurore, durait jusqu'à dix heures du matin, terme de la plus grande chaleur, pendant laquelle on était obligé de part et d'autre de se reposer jusqu'à quatre heures après-midi; alors on retournait aux batteries qui ne cessaient plus de tirer.

Pendant que les Grecs arrêtaient ainsi dans sa marche le sérasker Dramali, on apprit que Nicétas le Turcophage qui se trouvait aux Thermopyles, franchissant les défilés du Parnasse, avait débarqué à Sicyone, d'où, traversant la Stymphalide à la tête de deux mille hommes, il venait de déboucher par Némée dans les passages de Cléones et du Trété dont il s'était emparé. Il annonçait l'approche d'une armée turque qui se trouvait à Nevropolis dans la haute Phocide, mais on n'y fit aucune attention; l'enthousiasme était au comble dans le Péloponèse. Chacun demandait de quel côté était l'ennemi; et deux mille Arcadiens, accourus sur les pas de Colocotroni, venaient d'occuper également la passe du mont Polyphengos (1). Il arrivait en même temps quinze cents hommes à Pierre Mavromichalis, et les postes se trouvèrent disposés de façon que les Turcs furent cernés par onze mille Grecs embusqués autour du vallon d'Argos, et privés de leurs communications avec Corinthe.

Après les avoir ainsi enveloppés dans un réseau de fer, les chefs, s'étant concertés, élurent Colocotroni pour généralissime. Ce fut alors que ce vieillard énergique, qui n'etait connu que comme un partisan fameux, improvisant son plan à la vue de l'ennemi, mérita d'obtenir une

(1) Polyphengos. *Voyez* t. IV, p. 5, 179, 182, 183 et 192 de mon Voyage dans la Grèce.

des victoires les plus signalées parmi celles qui illustreront un jour le monument historique de la régénération de la Grèce, dont il ne nous est encore permis que de pouvoir ébaucher le péristyle (1).

Instruit que les Turcs, dans l'ivresse de leur succès, avaient négligé de garder l'isthme de Corinthe, le gouvernement hellénique résolut de leur enlever cette position, et de les bloquer, de loin, dans une place que la lâcheté leur avait livrée. Détachant en conséquence deux mille hommes qui arrivaient de la Laconie et de la Messénie, il les fit embarquer sur les bâtiments de transport mouillés à Lerne, dont le navarque J. Tombazis prit le commandement. Ce chef, appareillant aussitôt avec cette célérité qui est propre aux Grecs, profita si heureusement des vents, qu'il avait occupé le port de Cenchrée (2) avant qu'on eût avis de son départ, et que les Grecs de la Mégaride, conduits par l'archimandrite Grégoire Dikaios resté au milieu d'eux, informés de ce mouvement par un aviso (3) qu'on leur expédia, se fussent emparés des défilés de l'isthme. Ainsi, les neuf mille hommes restés à Corinthe (car il n'y en avait plus que ce nombre depuis que Dramali, afin de réparer ses pertes, en avait appelé trois mille auprès de lui) se trouvèrent isolés, excepté du côté du golfe de Lépante (4).

(1) Nous espérons que ce ne sera pas le sieur Cantacuzène, réfugié à Dresde, qui se chargera de cette entreprise, quoiqu'il ait farci les journaux allemands de bon nombre d'articles qu'il cite comme des autorités. Il prétend que c'est aux Grecs à écrire leur histoire. Dans ce cas il n'a pas voix au chapitre; car il est né Valaque, et resté aussi étranger aux Hellènes qu'à leur langue toujours belle et harmonieuse.

(2) Cenchré. *Voyez* t. IV, p. 58, 59, 140, 142 de mon Voyage dans la Grèce.

(3) Espèce particulière de bâtiment, connue dans la marine.

(4) Ce fut alors que D. Hypsilantis qui s'était éloigné de Tripolitza quelques jours avant la prise, demanda un décret de nomination, en vertu duquel il était chargé de la défense des défilés de l'isthme et de ceux de Cléones.

Un courrier expédié à Nicétas le Turcopélékas, qui arriva dans quelques heures de temps de Cenchrée aux avant-postes grecs établis au khan de Courtessa, dans le défilé de Cléones, l'ayant instruit du succès de l'expédition de Tombazis, on ne songea plus qu'à resserrer l'armée de Dramali. Les insurgés, armés de fusils, et assez abondamment pourvus de munitions de guerre, depuis qu'on avait formé une manufacture de poudre aux environs de Tripolitza, eurent ordre de rapprocher leurs postes, de manière à s'appuyer mutuellement. Les Turcs de Corinthe, quoique bloqués à grande distance, ne pouvaient plus s'éloigner de l'acropole; Dramali était dans l'impossibilité de communiquer avec eux; et, cernés isolément, leur perte devint inévitable.

Les barbares étaient dans cette fausse situation quand ils furent attaqués, le 16 août au matin, par Pierre Mavromichalis; et le spartiate Krévata, avec ses Lacons, s'étant glissé au milieu des ruines d'Argos, parvint à leur enlever cinq pièces de canon de campagne. Dans le même temps D. Hypsilantis, qui avait fait un long circuit pour dérober la connaissance de sa marche aux ennemis, reparaissait dans la citadelle Larissa, où depuis plus de trente siècles on n'avait peut-être pas mis garnison. Après ce qui venait de se passer, les Grecs se retirèrent dans leurs positions, résolus de ne pas engager d'affaire générale contre un ennemi qu'ils pouvaient anéantir en détail avec de la persévérance et du temps.

Dramali semblait se prêter à cette mesure. Irrité de voir D. Hypsilantis maître de la citadelle Larissa, il voulut à tout prix l'en chasser, et il quitta en conséquence son quartier-général de Tirynthe pour venir camper à Argos. Il fit en même temps transporter de Nauplie des mortiers et des canons de siége, avec lesquels il commença une attaque illusoire; car comment pointer sous un angle pareil à la hauteur à laquelle on voulait atteindre, qui était

telle, que les bombes même n'y pouvaient parvenir? Cependant la montagne était investie afin de protéger ce prétendu siége; et pour fournir des vivres à D. Hypsilantis, qui s'était enfermé dans cette acropole aérienne avec trois cents hommes, comme il fallait sans cesse perdre du monde pour le ravitailler, on s'aperçut qu'il avait fait, en l'occupant, une bravade plutôt qu'une action réfléchie. Cependant, comme on venait d'y introduire des vivres pour quelques jours, on résolut de les lui laisser épuiser avant d'aviser au parti ultérieur qu'on prendrait.

L'ordre de Colocotroni portait de harceler les Turcs; et tandis que Dramali brûlait inutilement de la poudre devant l'acropole des Pélasges Argiens, qui n'avait pour porte que quelques fagots d'épine, Nicolas Nicétas, frère du Turcopélékas, descendu du mont Arachné, reprit ses lignes de blocus devant Nauplie. Les combats commencèrent immédiatement sur toute l'étendue du terrain occupé par les Turcs, obligés de faire face à une multitude d'ennemis, qui les attaquaient avec impétuosité, ou qui les attiraient dans des embuscades.

Les vignobles étaient pour les mahométans autant de piéges où, surpris chaque jour, ils payaient de leur vie le besoin qu'ils éprouvaient de se désaltérer en mangeant des raisins, qu'on finit par leur laisser cueillir en paix, dès qu'on fut informé qu'ils répandaient la dyssenterie dans leur armée. Réduits à manger leurs chevaux, ils n'eurent bientôt plus, avec la chair de ces animaux, que la ressource funeste des vignobles. Les chevaux eux-mêmes périssaient en détail; car lorsque leurs cavaliers voulaient aller fourrager dans les rizières, seule verdure existante dans l'Argolide, ils étaient fusillés par les tirailleurs qu'on y avait embusqués.

Inquiétés de toutes parts, aussi long-temps que la chaleur du jour embrasait les vallons, la nuit n'était pour les Turcs qu'une longue souffrance. Assaillis par des myria-

des de moucherons, ils ne pouvaient fermer la paupière, et, au moment où ils éprouvaient le besoin le plus pressant du sommeil, des attaques partielles les réveillaient en sursaut. Il fallait se porter au secours des avant-postes ; et la forteresse de Bourdzi à laquelle on avait prescrit de tirer sept coups de canon d'heure en heure, à des intervalles inégaux, tenait les assiégés et le camp tout entier dans des frayeurs telles, que l'armée aurait succombé sans coup férir, si les Hellènes, trop empressés de se venger, en reprenant l'offensive, n'eussent voulu en venir aux mains avec les Turcs, le 18 août.

Constamment victorieux, ils se hasardèrent à les attaquer en rase campagne, et ce fut dans une de ces affaires qu'entourés par les ennemis, on vit des Grecs sauter en croupe derrière des cavaliers turcs et les poignarder ; d'autres, saisissant leurs chevaux par la bride, les démonter à coups de pistolet, tandis qu'un plus grand nombre saisissant leurs adversaires par les jambes, les renversaient et leur tranchaient la tête. Mais celui qui fit trembler l'armée entière des infidèles était un Arcadien d'une taille gigantesque, armé d'une faux avec laquelle il taillait en pièces autant d'Osmanlis qu'il en pouvait atteindre. La mort semblait être à ses ordres, et il ne tomba, sous les coups de fusil des Schypetars, qu'au moment où le soleil, en mettant fin à une journée sanglante, disparut derrière le mont Artémisius.

On évacua, pendant cette nuit, la citadelle Larissa, dans l'idée que les Turcs ne manqueraient pas de s'en emparer, et que la garnison qu'ils y mettraient, en les affaiblissant, serait sous peu de jours au pouvoir des Grecs, qui ne pouvaient plus manquer de reconquérir l'Argolide. D. Hypsilantis partit en même temps pour prendre le commandement des troupes qui occupaient les défilés de la Corinthie, et il perdit encore une fois le prix d'une victoire qu'il avait en quelque sorte préparée.

Voyant que Nicétas le Turcopélékas occupait les défilés de Cléones, et que l'archimandrite Grégoire Dikaios défendait ceux de l'isthme, il adresse des lettres à tous les chefs des villages pour les appeler sous ses drapeaux. Il s'embarque à Cenchrée, se rend à Salamine, écrit à Athènes, fait des promotions, réunit deux mille hommes, cherche à se faire nommer chef de l'Aréopage. Il s'agite avec toutes les ressources de la médiocrité, tandis que Colocotroni, planant sur l'Argolide, continuait à harceler une armée à moitié expirante, qui comptait à peine douze mille combattants.

On venait de l'entamer, quand le sérasker Méhémet Dramali envoya son secrétaire au quartier de Mavromichalis. Il apportait des paroles de paix de la part de son maître, qui s'*engageait*, tant sa démence était grande, *à gouverner avec douceur les Grecs, s'ils consentaient à déposer les armes, promettant qu'ils ne paieraient qu'un karatch modéré, et qu'ils seraient traités avec tous les égards qu'on devait à des raïas qui rentreraient dans le giron de l'obéissance.*

On déchira, en présence de son parlementaire, la lettre du sérasker Dramali, sans daigner faire aucune réponse à d'aussi absurdes propositions. On donna en même temps connaissance à l'armée qu'on serait vraisemblablement attaqué le jour même, ou le lendemain. Cet avis fut communiqué sur toute la ligne; les vaisseaux débarquèrent plusieurs pièces de canon, et on fit les dispositions nécessaires pour recevoir l'ennemi de manière à en finir par une action générale.

Des chants patriotiques retentissaient dans l'armée des Grecs, qui redisaient sur la lyre les actions héroïques de leurs ancêtres, tandis que d'autres s'exerçaient à la lutte et aux danses belliqueuses, ordinaires aux guerriers de l'Eurotas, quand les chefs furent prévenus, le 20 août, au lever du soleil, que le sérasker Dramali

avait retiré ses canonniers de la citadelle de Nauplie.

Tout autre qu'un homme habitué aux stratagèmes des armatolis l'aurait attaqué ; mais Colocotroni était pénétré, sans s'en douter, de cette pensée d'un capitaine que la postérité placera à côté d'Annibal : « Il avait deviné que le » génie de la guerre de montagnes, comme l'a dit Napo- » léon (1), consiste à occuper des camps, ou sur les flancs » ou sur les derrières de ceux de l'ennemi, qui ne lui lais- » sent que l'alternative ou d'évacuer ses positions sans » combattre pour en prendre d'autres en arrière, ou d'en » sortir pour attaquer : que dans une pareille circonstance » celui qui attaque a toujours du désavantage, même dans » la guerre offensive ; l'art consistant à n'avoir que des » combats défensifs, et à obliger l'ennemi à attaquer ». Ces préceptes, comme on l'a vu par ce qui précède, avaient été fidèlement observés ; les Turcs, à une seule exception près, avaient constamment attaqué ; car les provocations des insurgés n'avaient amené que l'affaire de l'avant-veille, et leurs ennemis devaient encore prendre l'offensive pour sortir du pas dans lequel ils s'étaient engagés.

Pendant toute la journée la cavalerie des barbares fit de grandes évolutions dans la plaine ; et, le 22, on commença à soupçonner que Dramali songeait à opérer sa retraite, en manœuvrant de manière à arriver vers le soir à l'entrée du Trété, qu'il se proposait de passer de nuit, tandis qu'une de ses divisions se porterait vers le défilé du mont Polyphengos, afin de rentrer par Némée dans la Corinthie. Colocotroni s'était porté sur ce point ; Nicétas, frère de celui qui se trouvait devant Nauplie, défendait le Trété ; et D. Hypsilantis, dont la valeur ne fut qu'un météore, devait être arrivé à Cléones. Pierre Mavromichalis détacha alors Krévata avec quinze cents hommes ; et, dès qu'on sut

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, t. III, p. 62.

véritablement que l'ennemi était en pleine retraite, on se mit de toutes parts à sa poursuite.

Les Turcs qui avaient perdu leurs chevaux tombèrent les premiers sous les coups des Grecs. Ne pouvant courir qu'en soulevant d'une main les larges pantalons qui entravaient leur marche, ils jetaient leurs carabines, et, épuisés au bout de quelques centaines de pas, ils s'asseyaient, attendant, le pistolet à la main, leurs ennemis, auxquels ils ne présentaient qu'une proie facile à dépouiller. On en tua de cette manière quelques centaines, qui, ne sachant ni se rendre, ni se défendre, devinrent la proie d'une foule de paysans descendus des montagnes.

A la faveur de ces traîneurs, offerts en sacrifice aux premiers coups des Grecs, Dramali étant parvenu à l'extrémité de la plaine qu'on nomme *Drogomanou Campos* (1), et ayant trouvé l'entrée du défilé libre, se crut hors d'atteinte. Nicétas s'était retiré à son approche pour le tenir dans une fausse sécurité, et il prolongea peut-être même trop long-temps son illusion; car la tête de la colonne turque commençait à déboucher de l'autre côté quand il attaqua l'ennemi en flanc. Alors commença une affreuse confusion. Le Trété, auquel Pausanias ne donnait de son temps pour diamètre que la voie d'un char, rétréci depuis l'époque où il écrivait, par les cours d'un torrent, fut aussitôt encombré de morts, de mourants et de cavaliers qui, se pressant dans cet étroit passage, furent écrasés sous leurs chevaux qui finirent par l'obstruer. On n'entendait que des hurlements épouvantables, sans que personne songeât à se défendre; car il n'y eut pas un seul coup de fusil tiré de la part des Turcs, qui se tuaient plus de monde que l'ennemi qui tirait au hasard dans l'obscurité. Montant sur des tas d'hommes et d'animaux, ceux qui parvenaient encore à se dégager, culbutés et étouffés par leur propre nombre, fu-

(1) Drogomanou Campos, champ du Drogman. *Voyez* t. IV, p. 148, de mon Voyage dans la Grèce.

rent enfin arrêtés par une barrière insurmontable de cadavres, et la terreur devint générale, quand le cri funeste, *On ne peut plus passer*, se fit entendre.

Le son de la trompette qui appellera devant le juge suprême les chrétiens qu'une honteuse avidité porta à attirer la guerre sur le Péloponèse, ne retentira pas plus terrible à leurs oreilles, que ce cri ne le fut à celles des mahométans, victimes expiatoires du despotisme et des passions cupides de quelques étrangers....... Dans un clin d'œil cinq mille cavaliers turcs, tournant bride, traversent les bandes conduites par Pierre Mavromichalis, le sabre en main, et viennent se réfugier sous le canon de Nauplie, qui avait cessé de faire feu depuis que Dramali en avait retiré ses canonniers. Le jour commençait à poindre dans ce moment, et le soleil qui se leva bientôt après, éclaira une de ces scènes dont le récit n'ajouterait rien à ce que l'histoire nous montre dans ses pages ensanglantées, depuis que les hommes se font la guerre, si la cause des Grecs ne différait en tous points de celles qui ont aveuglément armé jusqu'à ce jour les peuples contre les peuples.

Plus de deux mille cinq cents cadavres obstruaient le Trété qui roulait une eau limoneuse mêlée de sang. Les bagages de l'armée turque, ses tentes dispersées, une multitude de chevaux sans cavaliers, errants dans la campagne, en poussant des hennissements plaintifs, des drapeaux, des fusils, des glaives épars, des chameaux agenouillés, portant encore leurs fardeaux, des canons échoués dans les torrents, où les chevaux abandonnés de leurs guides les avaient entraînés, et non loin du trésor de l'armée, qui renfermait encore trois millions de piastres, le pacha qui commandait en second, étendu mort à côté de son cheval de bataille : tel était l'aspect qu'offrait l'espace compris entre Mycènes et le Trété.

De tant de butin, Nicétas, aussi brave que désintéressé, ne voulut accepter que la selle appartenant au pacha, qui

lui fut présentée par ses soldats, et il les prévint de se préparer pour la nuit suivante à une nouvelle attaque. Ce fut à cette occasion que l'armée lui décerna le surnom de Turcophage. Il avait soutenu avec tant d'activité le poids du combat, que sa main gonflée ne pouvait plus se dégager de la dragonne de son sabre. Il envoya à Kanacaris la tête du pacha traversée d'une large balafre, que celui-ci reçut et fit aussitôt jeter à la mer.

Pendant ce temps, Colocotroni, qui avait pris le commandement du défilé de Cléones, après avoir détaché D. Hypsilantis du côté de Némée, avait battu Dramali. Ce sérasker, l'avant-veille si menaçant encore, n'était parvenu à lui échapper qu'en perdant un quart de son monde; il était arrivé à Corinthe meurtri, ses vêtements en lambeaux et sans turban. Les Grecs, dans cette seconde affaire, firent prisonnier un nommé Ali pacha, et deux cents Ottomans. On en forma un convoi, composé en outre de huit cents chevaux de race arabe, de trente chameaux et de douze cents mulets qu'on chargea d'armes et de bagages, qui furent dirigés vers Tripolitza, où l'orgueilleux sérasker s'était flatté d'arborer les queues, emblème de sa puissance, qui s'évanouit comme un fantôme.

Sur ces entrefaites, les Turcs abandonnés dans la citadelle Larissa, qu'on avait cessé de surveiller, ainsi que plusieurs postes isolés qui n'avaient pas été prévenus de la retraite de leur sérasker, s'étant repliés en bon ordre, suivaient le rivage de la mer pour se rendre à Nauplie. Ignorant l'étendue des désastres de leur armée, ils tombèrent sur une avant-garde grecque qui s'était postée sur leur chemin pour les assaillir. Elle avait quitté une embuscade avantageusement située au bord de la mer, sous la protection d'un bateau armé, qui se trouvait à l'extrême droite de la ligne d'opération des Hellènes. Surprise isolément, elle avait déjà perdu une trentaine de ses meilleurs soldats, quand le bateau vint la dégager, en tirant à boulet sur les

Turcs. Elle put ainsi se rapprocher de la côte; mais quelques secours que lui donnassent les Hydriotes, il fallut sacrifier les blessés, qui furent en grande partie noyés, et les Turcs entrèrent triomphants, avec des têtes, à Nauplie.

Ce succès ayant rendu le courage aux Osmanlis, qui se trouvaient réunis au nombre de cinq à six mille devant Nauplie, ils résolurent de tenter de nouveau la fortune, pour se retirer vers Corinthe. Ils eurent le sort de leur sérasker : neuf cents d'entre eux restèrent dans le défilé; et de quinze cents qui le passèrent, il en arriva à peine douze cents auprès de Dramali à cause des pertes que leur firent éprouver Nicétas, Colocotroni et le brave Anagnoste Pétimessas, qui gardaient les défilés supérieurs. On prit encore dans cette occasion huit cents chevaux et une quantité considérable d'armes, que les barbares jetaient pour s'enfuir avec plus de vitesse. Le 24 et les jours suivants, les Turcs firent plusieurs autres manœuvres pour sortir de l'Argolide, mais elles furent inutiles; et ils durent se concentrer autour de Nauplie, où Pierre Mavromichalis établit son quartier-général, et les bloqua.

La capitulation éventuelle conclue avec les Turcs Naupliens se trouvant ainsi rompue, les assiégés ayant reçu de Dramali quelques provisions de bouche et des munitions de guerre, l'époque de la reddition de la place devenait incertaine, lorsqu'on vit entrer dans le golfe Argolique deux frégates, qui mouillèrent à l'entrée de la petite rade, non loin de la forteresse que les Hellènes occupaient. Le vice-président et plusieurs membres du gouvernement, qui tenaient la mer, vinrent leur présenter leurs hommages en les priant de ne pas communiquer avec les Turcs, chose plus que conforme aux lois maritimes, car Nauplie était en état de blocus effectif. Le commodore anglais y consentit; invita les magistrats Grecs à monter sur son bord, où il les traita avec distinction, en leur témoignant le plaisir qu'il

éprouvait à entendre le récit de leurs succès, qu'ils lui firent avec autant de simplicité que de modestie.

Pourquoi, car la vérité nous force de le dire, ne furent-ils pas accueillis avec un égal intérêt par un capitaine de frégate française, homme justement estimable, mais trompé par ces agioteurs, qui osaient qualifier un trafic interlope de commerce national? Non content du refus de condescendre à une demande que le commodore anglais, non moins jaloux de l'honneur de son pavillon, avait accordée aux Grecs, le français exigea d'eux vingt-cinq mille piastres pour le bâtiment de ce contrebandier (1) que le commandant de Monembasie avait arrêté, et cinq mille pour je ne sais quel autre dédommagement. Le sénat des Hellènes consentit à tout; et il fut convenu que les sommes réclamées seraient payées dans le délai de deux mois, c'est-à-dire vers la fin d'octobre suivant. Les bâtiments étrangers reprirent ensuite la mer.

Le 25 août, Colocotroni, Anagnoste Pétimessas, Krévata, Nicétas et André Zaïmis, informés que Dramali, qui n'avait pas trouvé plus de subsistances à Corinthe que dans l'Argolide, se préparait à se débarrasser d'une partie de ses troupes, en les faisant filer vers Patras, où la flotte du capitan-pacha était arrivée, sortirent des montagnes pour se porter à leur rencontre. Débouchant à l'improviste par la vallée de Némée, Zaïmis joignit les mahométans au versant oriental des montagnes de la Phliasie, les battit et les mit dans une telle déroute, que de quatre mille hommes qu'ils étaient, il s'en sauva à peine deux mille, qui se réfugièrent sous le canon de l'Acrocorinthe. Ce fut alors que les chrétiens purent se dire victorieux, quoique Colocotroni ne regardât pas la chose comme terminée, si on en juge par la lettre suivante, qu'il écrivait sous la date du 27—15 août,

(1) Je sais qu'on a retiré depuis le pavillon français à ce misérable; mais la justice sera incomplète, aussi long-temps qu'on n'aura pas sévi contre ceux qui le commissionnèrent.

de Souli, village de la Corinthie, au révérend Dom Anthème, religieux de l'ordre des confesseurs. Il avait perdu quatre-vingts hommes ainsi que le brave Anagnoste Pétimessas et son cœur saignait de cette blessure quand il traça ces lignes :

« Si depuis long-temps je ne vous ai pas écrit, vous en » connaissez la cause, et j'espère que vous l'approuverez. » Trouvant maintenant une occasion sûre pour m'ac- » quitter de ce devoir, je vous dirai que nos diplomates » (il désignait par-là D. Hypsilantis, Négris et les Hété- » ristes) et leurs projets ont causé les plus grands maux à » notre patrie. Mais j'espère, avec l'aide de Dieu, que nos » Hellènes, instruits par le malheur, ne seront plus leurs » dupes, et qu'ils surmonteront tous les obstacles à l'ave- » nir, comme ils viennent de le faire.

» Il y a à peine un mois que les ennemis, presque au » nombre de trente mille sont entrés dans le Péloponèse. » Nous en avons jusqu'à présent détruit six à sept mille; » le reste se trouve humilié et confiné à Corinthe et aux » environs de cette place, dans un état de désespoir. Ils » n'ont plus de cavalerie, et leur perte est inévitable. Tel » est le résultat de la campagne jusqu'à ce jour; et avec » l'assistance divine, nous les anéantirons. En attendant, » l'esprit public s'est beaucoup amélioré, et cela nous donne » les meilleures espérances pour l'avenir.

» Théodore Colocotroni. »

La veille de la date de cette lettre, Pierre Mavromichalis battait les Turcs devant Nauplie, et les rejetait dans cette place, après leur avoir fait éprouver une perte considérable. Mais comme si la fortune avait voulu avertir les Grecs qu'elle vend ses faveurs, et qu'elles ne sont que trop souvent baignées de larmes, ils eurent à pleurer, dans ce jour de victoire, la mort du taxiarque Nicolas Nicétas, frère de celui qui avait exterminé tant de mahométans dans

le défilé de Trété. Emporté au milieu des ennemis, par un cheval fougueux qu'il montait, il fut percé de coups, et ses palicares ne parvinrent qu'avec des efforts extraordinaires, à recouvrer son corps, auquel ils rendirent les devoirs funèbres, sous le canon de la petite forteresse, où on a dû depuis lui ériger un tombeau.

Les combats cessèrent le 1er septembre. L'invasion de la Morée avait coûté plus de dix mille hommes aux mahométans; mais Argos et tous les autres villages avaient disparu; et comme il n'y avait plus de lieu habitable dans cette partie de la presqu'île, il fut décidé que le siége du gouvernement serait transféré à Saint-Jean d'Astros, dans la Cynurie.

Les vaisseaux hydriotes firent aussitôt voile de ce côté; et le 3 du même mois, les premières délibérations des députés eurent lieu à l'ombre des orangers d'un verger, qui devint le local des séances du corps législatif des Hellènes.

CHAPITRE V.

Arrivée de la flotte ottomane devant Patras. — Conseils donnés aux Turcs. — Nouvelles des prétendus désastres des Grecs, transmises à Souli. — Escarmouche de Krio Néro. — Les Souliotes intimidés capitulent. — Bruits sur un protectorat des Anglais réfutés. — Arrivée des Souliotes à Céphalonie. — Intrigues du consul anglais de Prévésa. — Nouvelle de l'invasion de la Morée par Dramali, transmise à Constantinople. — Départ de cette ville des ambassadeurs Strangford et Lutzof, appelés au congrès de Vérone. — Incursions des croiseurs grecs. — La Porte détrompée snr ses victoires. — Évêques députés par Khourchid vers Odyssée. — Dispersion de l'armée mahométane de Larisse. — Combat du 18 septembre. — Avidité des généranx turcs. — Le capitan-pacha met à la voile. — Préparatifs des Grecs. — Engagement naval devant Hydra. — État imposant de la flotte ottomane. — Saisie d'un brick antrichien. — Lettres interceptées. — La flotte turque prend la fuite; se retire à la Sude. — Situation des Grecs et des Turcs dans l'île de Crète. — Trait d'audace des insulaires de Kasos. — Départ de M. Villoch, pour la Perse. — Décapitation d'Ismaël Pachô bey. — Translation de la croix de Constantin à Hydra. — Cérémonie. — Oraison funèbre des martyrs de Chios.

LA flotte ottomane, composée de la presque totalité des forces navales de la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Afrique, était arrivée, au nombre de quatre-vingt-quatre voiles, dans les premiers jours du mois d'août, devant Patras.

Suivant les principes de la neutralité pratiquée par les Anglais, ils lui avaient, à son passage à Zante, donné assistance, renseignements, et surtout des conseils, tels, que s'ils eussent été suivis, les Grecs étaient sans doute perdus. Après avoir informé le vice-amiral turc de la défaite des Philhellènes à Péta; du soin qu'une compagnie d'agioteurs, établie dans les îles Ioniennes, pour approvisionner les places turques, avait pris de ravitailler Carystos dans l'île d'Eubée, qui commençait à manquer de vivres, on lui promit de mettre tout en œuvre pour amener les Souliotes à

une capitulation, afin de nettoyer l'Épire du seul foyer d'insurrection dont elle était encore infestée. On lui démontra enfin la nécessité de virer de bord sans aucun délai, afin de seconder les opérations de Dramali, qui venait d'entrer en Morée. L'apparition seule de la flotte turque, en cet instant, dans le golfe d'Argos, devait suffire pour épouvanter les Grecs, déjà consternés, qui se seraient dispersés dans les montagnes de l'Arcadie. Ils n'avaient plus d'armée aux Thermopyles; des rapports certains annonçaient que les Turcs avaient franchi les défilés, envahi l'isthme, occupé l'Acrocorinthe, sans éprouver aucune résistance; et que Khourchid pacha, marchant sur leurs pas, s'avançait pour les soutenir. Ainsi, avec un léger effort de la part de l'armée navale, c'en était fait de la cause trop vantée d'une insurrection sur laquelle on n'avait eu jusqu'alors que des *documents erronés*.

Tels furent, sommairement, les avis et les conseils qu'on donna aux barbares, à leur entrée dans la mer Ionienne. Les uns n'étaient pas entièrement exacts; mais il est certain que, s'ils eussent suivi les plans qu'on leur proposait, ils auraient probablement été funestes aux chrétiens. Ils promirent d'y avoir égard, en les soumettant au nouveau capitan-pacha, qui se trouvait dans le château de Patras, dès qu'il aurait pris le commandement de la flotte. On fit voile aussitôt vers le golfe de Lépante, tandis que la police de Zante, chargée d'abuser l'opinion publique, annonçait à son de trompe, dans l'Occident, l'humiliation de la Croix, et les triomphes imaginaires du peuple anti-chrétien.

Soit que les agents anglais de l'Heptarchie comptassent réellement sur les succès des Turcs, ou qu'ils fussent abusés par leur haineuse ignorance, ils travaillaient de toute la puissance de leur machiavélisme à faire réussir les infidèles dans leurs projets d'extermination.

On a vu avec quelle joie le consul britannique de Prévésa s'était empressé, sur la foi des courriers expédiés de La-

risse à Békir Dgiocador, de publier la conquête du Péloponèse. Les Anglais avaient de leur côté transmis cette nouvelle aux Souliotes, affligés de la retraite de Mavrocordatos, qui les abandonnait à la fureur des Turcs. Depuis cette révélation fatale, les bulletins anglo-turcs n'annoncèrent plus aux belliqueux enfants de la Selléide que des désastres; et le mensonge, coloré de vues philanthropiques, fut si adroitement déguisé, que ceux qui avaient fait trembler les mahométans éprouvèrent des alarmes jusqu'alors inconnues. Tantôt les agents britanniques, qui feignaient de compatir au sort des Souliotes, leur communiquaient des lettres dans lesquelles on racontait qu'Odyssée, après avoir livré le pas des Thermopyles, était entré au service de Khourchid pacha, dont il avait reçu les plus fortes garanties et des richesses considérables. Tantôt le congrès des Hellènes, convaincu de son impuissance, avait, disait-on, accepté une amnistie; et son exemple, suivi par les îles d'Hydra, de Spetzia et de Psara, ne pouvait manquer d'amener la soumission de la Hellade entière. On effrayait ainsi, et on conjurait les Souliotes, au nom de l'intérêt qu'inspirait leur valeur, de sauver les débris de leur population en abandonnant leurs montagnes, et en acceptant une capitulation conclue sous les auspices du gouvernement anglo-ionien, qui leur offrait un asile dans les Sept-Iles.

Ébranlés par les récits qu'ils entendaient, les Souliotes demandèrent des saufs-conduits pour que quatre de leurs commissaires pussent se rendre à Prévésa, auprès du consul d'Angleterre, où ils arrivèrent en même temps à peu près que la flotte ottomane, qui, ayant touché à Zante, laissait tomber l'ancre sur la rade de Patras. On ne manqua pas de leur raconter qu'elle portait quarante mille hommes de troupes de débarquement, d'exagérer tout ce qu'on leur avait dit de l'invasion de la Morée par Dramali, et de leur assurer que la marine grecque avait accepté l'amnistie que le sultan avait daigné lui accorder. Vainement ils au-

raient voulu vérifier ces faits; tout ce qui les entourait était intéressé à les tromper. On les traitait, non comme des négociateurs, mais sur le pied de parlementaires gardés à vue; et le consul d'Angleterre, qui avait sans doute des instructions, veillait à ce qu'ils n'apprissent que ce qu'il voulait qu'ils sussent.

Son secrétaire grec, de qui on tient ces détails, fut plusieurs fois tenté d'avertir les commissaires que cette flotte ottomane, tant vantée, portait à peine trois mille hommes de troupes de terre, et qu'un typhus destructeur moissonnait ses équipages. Il aurait pu leur dire encore que les vaisseaux turcs s'étant approchés de Crio-Néro, source située au pied du mont Chalcis, les paysans de Calydon étaient tombés sur leurs chiourmes, qu'ils avaient exterminées; mais indépendamment de sa sûreté, qu'il aurait compromise, il craignait de faire perdre aux Souliotes une bonne occasion de traiter. Ceux-ci n'étaient peut-être pas fâchés eux-mêmes de sortir avec honneur, d'une position telle qu'ils commençaient à manquer de vivres.

Le 9 août, les envoyés de Souli signèrent, avec les délégués d'Omer Brionès, sous la garantie du gouvernement anglo-ionien, une capitulation tendant à évacuer leurs montagnes. Elle portait qu'ils s'embarqueraient au port Glychys, ou sur tel autre point de la côte à leur convenance, pour être embarqués sur des vaisseaux de S. M. B., transportés à Assos dans l'île de Céphalonie, avec leurs familles et tout ce qu'ils pourraient embarquer; qu'arrivés dans cet endroit, on leur fournirait des logements; et le cas échéant, comme ils n'étaient engagés par aucun serment, ils pourraient, quand bon leur semblerait, prendre les armes, combattre à leurs risques et périls avec leurs frères de la Grèce, par terre ou par mer, contre leurs communs ennemis. Ce fut à ces conditions que les Souliotes consentirent à abandonner leur triste patrie pour la seconde fois; et l'appui qu'ils trouvaient dans les Anglais donna lieu

à divers bruits qu'il n'est pas indifférent de rapporter.

Pendant la durée des négociations entre les Souliotes et Omer Brionès, on avait remarqué qu'après l'arrivée du général Frédéric Adams, à Zante, celui-ci avait aussitôt expédié dans le golfe de Lépante un Anglais nommé Bancks, qui revint trop précipitamment pour permettre de croire qu'il y était allé pour prendre connaissance des événements de l'Argolide. Les soupçons que son excursion mystérieuse avait éveillés se fortifièrent, lorsqu'on vit presque aussitôt arriver à Zante un évêque grec, sous prétexte de prier les agents anglais d'intervenir afin de réclamer de Jousouf pacha l'argenterie d'un monastère pillé par ses soldats. On prétendait conclure de ce qu'il ne s'était abouché qu'avec un protopapas dévoué à la police britannique, qu'il avait proposé, au nom de ceux qui trahissaient la patrie, de mettre la Morée sous la protection de S. M. B.

La chose parut évidente aux yeux du vulgaire quelques jours après, à l'apparition de Zaphiropoulos et de Timolas Ponéropoulos, membres du sénat des Hellènes, qui s'étaient sauvés avec une bande d'orateurs de l'Hétérie, lorsque les Turcs envahissaient l'Argolide. Le protopapas les avaient visités dès leur arrivée au lazaret; et comme on les savait en correspondance avec le docteur Stéphano, qui avait négocié l'affaire du harem de Khourchid concurremment avec le consul Green, ces rapprochements, qu'on communiqua aux Grecs réunis à Astros, les décidèrent à investir Colocotroni d'une espèce de pouvoir dictatorial.

Cette mesure, bonne en soi, péchait cependant par les raisons qui l'avaient motivée. En y réfléchissant, on aurait été facilement convaincu que les Anglais ne pouvaient ni ne devaient prétendre à aucune espèce de protectorat sur les Grecs. En effet, une pareille détermination était contraire à la marche politique qu'ils avaient suivie, et ils auraient donné gain de cause aux ministres qu'ils avaient fait éloigner des conseils de l'empereur orthodoxe. A la

moindre manifestation d'une intention de cette nature, ils déterminaient inévitablement, de la part de la Russie, une résolution qu'ils voulaient conjurer. De l'inauguration du pavillon britannique sur une des îles de l'Archipel, ou dans quelque port du continent, dépendait la prise de Constantinople par les Moscovites; et on savait de reste que le cabinet de Saint-James a rarement fait des démarches qui aient tourné à l'agrandissement d'une puissance rivale. Il avait pu avoir l'idée de l'émancipation d'Ali pacha, pour opposer un contre-poids politique à la suzeraineté que la Russie exerçait sur les provinces ultra-danubiennes. Il pouvait, plus tard, souhaiter que la Grèce changeât ses fers contre des entraves qu'on lui donnerait, en la faisant exploiter régulièrement, sous la suzeraineté de la Grande-Bretagne, par des princes Phanariotes, dont les familles, restant en otage à Constantinople comme celles des hospodars, répondraient au sultan de la misère et du servage des Hellènes (1). C'était le pis aller de la philanthropique

(1) Cette idée de diviser la Grèce en principautés est, à proprement parler, le grand œuvre des Phanariotes, qui furent de tout temps les instruments de la politique russe. Voici une partie des conseils perfides qu'ils transmettaient de père en fils et d'âge en âge à leurs enfants.

« Si vous parvenez au drogmanat et ensuite à l'hospodariat, n'oubliez » pas que le clergé grec vous déteste, et que vous devez sans cesse le tenir en » respect, en persécutant celui de ses membres qui voudrait s'affranchir » du système phanariote. Tant qu'il vous sera soumis, vous gouvernerez » facilement les Grecs, parce qu'il les tiendra sous la domination du pré» jugé, dans l'obéissance à vos volontés, et c'est alors que vous serez » véritablement chefs de la nation grecque et que vous aurez un parti chez » elle.

» Rappelez-vous, mes enfants, que les Phanariotes ont toujours fait en » secret des efforts pour détruire les pachalicks, soit dans la Servie, soit » dans la Morée, même à Cypre, non dans l'intention d'en rendre les peu» ples indépendants ou autonomes, mais pour les placer sous leur autorité, » comme ceux des provinces de la Moldavie et de la Valachie. Rappelez» vous-en si l'occasion se présente, afin de pouvoir accomplir ce vaste pro» jet. » — *Essai sur les Phanariotes*, par M. P. Zallouy, p. 206, 207, Marseille, 1824.

C'est le fonds de cette proposition qui a été remis depuis en avant par

bienveillance du ministère de lord Castlereagh, quand il saurait les Hellènes vainqueurs; mais des esprits effervescents ne pénétraient pas aussi loin dans l'avenir, et ils furent bientôt désabusés quand ils apprirent ce qui se tramait à Prévésa.

Les Souliotes, qui avaient obtenu un délai de six semaines pour sortir de leurs montagnes, ayant réuni leurs peuplades éparses, le dénombrement qu'on en fit donna trois cent vingt-deux hommes, la plupart habitants de Lacca, contrée située à l'orient de Souli, et environ neuf cents femmes ou enfants, les palicares capables de soutenir les fatigues de la guerre de partisans s'étant disséminés dans les montagnes, avant la signature de là capitulation. Réunis à Phanari, les restes des habitants de la Selléide, emportant les images des saints et leurs drapeaux couronnés de lauriers, descendirent le 15 septembre, avec armes et bagages, au port Glychys, où se trouvaient deux transports anglais, sur lesquels ils montèrent; et le 16 ils firent voile, sous l'escorte de deux bricks de guerre, qui les escortèrent jusqu'à Assos dans l'île de Céphalonie, où ils débarquèrent le 18 du même mois.

Satisfait d'avoir arraché la Selléide aux Grecs, le directeur des complots de la police britannique, Meyer, apprenant qu'il s'était élevé des mésintelligences entre Khourchid et ses lieutenants, s'empressa de proposer sa médiation pour les réconcilier. Il offrait de remplir cette bonne œuvre en se rendant à Larisse, lorsqu'on le fit prier de rester à Prévésa, afin d'organiser les projets qu'il avait conçus pour écraser les chrétiens et remettre la Grèce sous le sceptre de ses dévastateurs.

Le vieux sérasker, content des trophées qu'il recueillit devant Janina, sans se douter du titre de *Khan* que l'ob-

certains négociateurs, aussi étrangers à la connaissance de la pensée des Grecs qu'aux intérêts de leurs souverains, qui sont inséparables de ceux de la justice et de l'humanité.

servateur autrichien lui avait décerné, allait subir le sort d'Ali, qu'il avait envié; mais il n'était pas destiné à tomber avec une pareille célébrité. Informé, par hasard, des premiers succès de Dramali, car ses courriers étaient régulièrement interceptés, il ne manqua pas de les attribuer à sa haute prudence dans un pompeux rapport qu'il adressa à Constantinople, pour faire savoir que *les dgiaours du pays de Moreh avaient été passés au fil de l'épée, et cette province reconquise par son vaillant cimeterre, remis aux mains de Dramali, le plus distingué entre les esclaves de Sa Hautesse.* Au reçu de cette dépêche il y avait eu grande joie au sérail, et le divan s'était empressé de propager cette nouvelle, en expédiant des courriers dans toute l'étendue de l'empire, afin de faire savoir que *l'insurrection du pays de Roum était éteinte dans le sang de ses fauteurs.*

L'ambassadeur d'Angleterre, Strangford, qui avait reçu de pareils avis, s'était rendu au palais du sultan afin de complimenter ses ministres. Il croyait tirer avantage de ces événements pour les amener à des sentiments pacifiques, mais ce fut en vain, et il quitta Constantinople le 8 septembre, pour se rendre par Varna et Vienne au congrès de Vérone, en donnant au divan l'assurance d'amener la Russie à un accommodement pacifique.

Il était cependant loin d'être porteur de paroles amicales de la part d'un gouvernement devenu plus que jamais ombrageux et hautain vis-à-vis des légations européennes. Dans ces dernières conférences avec le divan, le reis-effendi et le favori de Sa Hautesse, Khalet, avaient répondu aux propositions que le lord Strangford leur avait faites d'évacuer les provinces ultra-danubiennes; d'annoncer officiellement à la Russie la nomination des hospodars; de rétablir le commerce de la mer Noire; d'envoyer un plénipotentiaire à Vérone, afin de concerter avec les puissances chrétiennes les moyens de faire cesser l'effusion du sang : *que S. H. ne ferait jamais aucunes avances vis-à-*

vis du Moscove. Loin de là, il persistait à lui imputer l'insurrection des Grecs et la guerre des Persans, déclarant que la Porte s'en référait au contenu de toutes ses notes. Elle exigeait, en conséquence, *que la Russie lui restituât ses châteaux situés sur le Phase qu'elle gardait contre la teneur des traités, et qu'alors il serait libre à cette puissance de renouer les rapports diplomatiques avec le divan, en envoyant un plénipotentiaire à Constantinople; que d'ailleurs la Porte n'ayant aucune espèce de satisfaction à donner au cabinet de Pétersbourg, il n'y avait nul motif de pousser plus loin les négociations.*

Jamais Tamerlan au faîte de sa puissance ne parla avec plus d'arrogance, et ce fut avec cette réponse que le lord Strangford partit pour Vérone. Il n'avait sans doute point oublié l'assassinat du patriarche Grégoire, le renversement des églises, l'insulte faite au pavillon russe, que les Turcs avaient jeté dans un cloaque à Patras; le massacre de la population de Chios; mais il devait soutenir le funeste système de lord Castlereagh, dont il ignorait encore la fin tragique. Il comptait sur la longanimité de l'empereur orthodoxe; Capo d'Istria, le baron de Strogonoff étaient éloignés de ses conseils; l'Europe alarmée avait d'ailleurs besoin de calme; il pouvait user et abuser. Le cabinet de Vienne était si ouvertement prononcé contre la cause de la Croix (1), qu'il était présumable que ce qui pourrait arriver de plus propice aux Grecs dans les circonstances présentes, était de les abandonner à eux-mêmes, en observant à leur égard une stricte neutralité.

L'internonce, M. Lutzoff, prit quelques jours après le chemin de Vérone; mais déjà le divan, après avoir fait pu-

(1) Le prince de Metternich, dont la charité apostolique pour le bonheur du genre humain est si connue, venait d'ordonner la publication d'un ouvrage de M. Smith, tendant à la réunion des églises grecque et latine. Il y avait ainsi confusion dans les idées, occasionée par la politique de la peur, qui prend ou feint de prendre des fantômes pour des réalités, sans réfléchir que le pouvoir arbitraire est l'intérêt viager et mal entendu de la royauté.

blier *ses immenses victoires*, commençait à recevoir quelques doutes sur leur authenticité. Un firman relatif à des réglements somptuaires, qui prescrivait aux particuliers de dégalonner leurs habits et de porter leur argenterie à la monnaie; le récit du massacre d'une caravane de sept mille pèlerins destinée pour la Mecque, commis par les Vahabis, alarmait les janissaires, qui, ne voyant arriver ni têtes, ni dépouilles opimes du Péloponèse, commençaient à contester les succès de Dramali. Ce fut pis encore quand on entendit raconter à quelques patrons de barques venant de l'Archipel, que les insurgés, qu'on disait anéantis, sur terre et sur mer, avaient paru dans les premiers jours du mois d'août près de Clazomènes, où ils avaient débarqué, et enlevé les grains ainsi que les bestiaux de plusieurs tchiftliks turcs. Pour comble d'audace, ils avaient battu trois corsaires barbaresques que le pacha de Smyrne avait détachés à leur poursuite. Enfin on fut d'une colère extrême au sérail même, d'apprendre que plus de quatre cents familles mahométanes de Morée, se fiant au rapport des victoires publié par ordre du sultan, s'étant embarquées pour se rapatrier, avaient été rencontrées par les croiseurs de Psara, qui avaient coulé ou pris la totalité des bâtiments qu'ils montaient. On dépêcha aussitôt plusieurs capigis-bachis à Larisse, afin d'ordonner à Khourchid de marcher en avant et de donner des renseignements positifs sur l'état de la Hellade.

Les premiers officiers de la Porte qui furent ainsi expédiés *ab irato*, étant arrivés au quartier du sérasker le 15 août, le trouvèrent engagé dans une négociation qu'il avait entamée avec les insurgés redevenus maîtres du défilé des Thermopyles. Il avait député vers eux l'archevêque de Larisse et plusieurs prélats de la Magnésie, qui avaient ordre *d'exhorter Odyssée à la soumission, et de lui demander passage pour se rendre en Morée.* Leur but était en même temps de travailler à ramener les chrétiens de

la presqu'île sous le joug de l'obédience du sultan Mahmoud.

Le fils d'Andriscos Odyssée, Panorias et les autres chefs avaient accueilli les ministres du Seigneur en fléchissant le genou devant la sainteté de leur caractère; mais quand ils leur entendirent faire l'apologie des beautés du despotisme, de la magnanimité du sultan, et de la protection qu'il accordait aux autels du Christ, Odyssée tirant d'un sachet attaché sur sa poitrine un morceau de toile grossière qu'il présenta aux évêques, leur demanda s'ils connaissaient cette relique ? — Ils répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était. — *Eh bien, cette relique sacrée qui fait la force de nos braves*, repartit Odyssée, *est un morceau du linceuil de notre patriarche martyr Grégoire. Voilà notre réponse à l'éloge que vous venez de faire de son assassin et des bourreaux qui l'ont égorgé*...... Puis reprenant la parole avec douceur, il offrit aux prélats de rester sous ses drapeaux, et ceux-ci s'étant excusés d'y consentir, il les congédia en les priant de ne plus faire de démarches inutiles auprès de lui et de ses frères d'armes.

Les choses en étaient à ce point, et Khourchid venait de faire traîner en prison l'archevêque ainsi que les prélats qui avaient échoué dans leur négociation, quand d'autres officiers de Sa Hautesse parurent pour le sommer d'entrer en campagne. Il s'y décida, et il venait de faire arborer les queues devant sa tente, pour annoncer que chacun eût à se tenir prêt à marcher dans le délai de trois jours, lorsqu'on apprit les désastres de Dramali dans l'Argolide. Il n'y eut dès lors qu'un cri dans l'armée : *On veut nous mener à la boucherie ! Qu'on laisse les raïas* (Grecs) *tranquilles ! Ils sont les instruments de la vengeance de Allah, qui les a suscités pour châtier sur nous la démence de Khalet effendi et du Fils de l'esclave* (le Sultan) *qu'il entraîne dans l'abîme.*

Les janissaires de Larisse qui vociféraient ainsi, ayant

remporté les marmites de leurs ortas aux casernes, déclarèrent qu'ils ne partiraient pas. Le restant de l'armée suivit leur exemple, et deux jours après cette émeute, les capigis-bachis partirent pour annoncer à la Sublime Porte que son sérasker Khourchid, n'ayant plus autour de lui que sa maison militaire, était dans l'impossibilité de prendre l'offensive, et qu'il ne pourrait peut-être pas passer l'hiver sur les bords du Pénée.

Les capigis-bachis s'acheminèrent avec ces fâcheux détails, mais sans savoir qu'au-delà de la triple chaîne de montagnes dont les croupes remplies d'insurgés les séparaient du Péloponèse, Dramali, battu par André Zaïmis dans une dernière affaire qui eut lieu le 18 septembre sur les bords de la rivière de Némée, avait perdu la réserve de son armée dont les débris périssaient en détail par la faim et les maladies.

A peine avait-il rétrogradé sur Corinthe après ce dernier échec, qu'il s'était empressé d'écrire au capitan-pacha de le débarrasser d'une partie de ses troupes, ainsi qu'à Jousouf pacha, gouverneur de Lépante, de lui envoyer des vivres; ces deux chefs, au lieu de répondre à ses justes demandes, avaient défendu la navigation du golfe. S'appropriant ainsi le monopole des fournitures, Jousouf tira des magasins de l'état du biscuit qu'il aurait dû fournir gratuitement à l'armée, pour le vendre aux soldats turcs, au prix exhorbitant de cinq francs l'oque, du poids de quarante-quatre onces. Le capitan-pacha empêchant, de son côté, les spéculateurs des îles Ioniennes de rien porter directement au camp des Turcs sous Corinthe, s'arrangeait à bas prix de leurs cargaisons pour en trafiquer, et Dramali comprenant qu'il fallait savoir tirer parti de tout, s'étant entendu avec les agioteurs, on vit trois chefs, qui auraient dû secourir leurs soldats, les réduire à vendre leurs armes pour se procurer le pain nécessaire à leur existence. On permit aux enfants d'Israël de venir acheter les fusils,

les sabres et les pistolets des soldats du sultan, qui s'en défaisaient pour obtenir les moyens de prolonger leurs souffrances; car la vie qu'ils traînaient dans un pays en proie à la contagion n'était pour eux qu'une longue agonie.

Il faut avoir été témoin d'une pareille déprédation pour y ajouter foi; et ce qui ne paraîtra sans doute pas moins incroyable, sera d'apprendre que, tandis qu'on défendait aux étrangers de porter des subsistances aux mahométans, Jousouf pacha et l'amiral Méhémet laissaient le champ libre aux Ioniens pour trafiquer avec les insurgés qui occupaient les positions d'Acrata, de Xylo-Castron et de Sicyone. Il suffisait d'obtenir de Jousouf pacha un sauf-conduit et un capitaine de pavillon qu'on payait et dont on répondait, pour se rendre sur les points qu'on vient d'indiquer. Là on chargeait des raisins de Corinthe, que les Grecs échangeaient contre du biscuit, de la poudre, des balles, des armes, et Colocotroni reçut ainsi de nouveaux moyens qui le mirent à même de continuer sa campagne. A la vérité, il fallait payer au pacha soixante talaris (trois cent vingt-cinq francs) pour chaque millier de raisin sec qu'on exportait; mais les bénéfices étaient tels, que ce commerce inouï d'un général qui faisait périr les troupes de son prince, en favorisant les insurgés, ne finit que quand les Grecs n'eurent plus de denrées à vendre. Alors les Osmanlis, anéantis par la misère, furent contraints, après avoir mangé leurs chevaux, de se renfermer avec Dramali dans l'Acrocorinthe, où l'on songea à leur donner des approvisionnements de siége, quand ils furent réduits au nombre de trois mille hommes, dont on n'avait plus l'espérance de tirer d'argent.

Une considération aussi déterminante que de n'avoir plus de moyens de pressurer pour s'enrichir, et la peste qui s'était manifestée à bord de ses vaisseaux, ayant rappelé au capitan-pacha qu'il était temps de jeter quelques vi-

vres dans la forteresse de Nauplie avant de rentrer à Constantinople, il partit de Patras le 8 septembre. Les vaisseaux grecs étaient, disait-on, retenus dans leurs ports par la crainte que leur inspirait l'armée navale du sultan. On avait transporté la population de l'île de Spetzia à Hydra, en laissant à sa place des hommes préposés aux vigies pour signaler l'ennemi. L'amiral ottoman naviguait dans cette confiance, lorsque sa flotte, arrivée dans les parages orageux de Cythère, fut assaillie par une bourrasque qui l'obligea de filer vent arrière vers l'île de Crète, où elle prit port au mouillage de la Sude.

Les Hydriotes, qui connaissaient le projet des Turcs, renforcés par les divisions navales de Spetzia et de Psara, faisaient alors les dispositions nécessaires pour empêcher les barbares d'approcher de Nauplie, lorsqu'on vit paraître un frégate française. Partie de Smyrne le 3 septembre, elle entrait le 12 dans le golfe d'Argos, suivie d'une gabare et d'une goëlette, au moment où trente-cinq bricks grecs se trouvaient sous voiles, et trente autres ancrés à Spetzia prêts à appareiller. L'amiral des Hellènes ayant aussitôt envoyé le capitaine Sahini complimenter le commandant français et le prier de ne pas communiquer avec Nauplie, il en reçut un refus formel, ainsi que la déclaration qu'il venait toucher les trente mille piastres (environ vingt-cinq mille francs), reconnues par une obligation qui n'était exigible qu'à la fin d'octobre. Ainsi se reproduisait cette honteuse affaire de l'interlope Listock. Les Grecs pouvaient réclamer l'exécution de leur contrat; mais le respect qu'ils portaient au roi très-chrétien, au nom duquel on exprimait cette volonté, les détermina à payer sans discussion la somme exigée dans le délai de six jours.

Le vice-président Kanacaris, Papadiamantopoulos, Cavakatzanys, s'étant rendus garants de son exécution, expédièrent à Tripolitza pour se procurer vingt mille piastres turques, tandis que le grammatiste Théodore Négris

se rendit à Hydra afin de compléter le restant de l'indemnité exigée. C'était à cette humiliation que les Grecs se résignèrent; et l'être le plus insensible serait ému, si on mettait sous ses yeux la dureté des injonctions faites à des hommes d'honneur à côté de leurs réponses aussi justes que respectueuses, dans lesquelles on ne remarquerait que la crainte qu'ils avaient de se montrer ingrats envers un monarque dont le nom sera vénéré d'âge en âge par tous les chrétiens orientaux.

Cet accord étant fait, la frégate, cinglant pour reprendre sa croisière au large, rencontra, le 18 après-midi, au débouquement de la passe du sud qui mène à Hydra, l'escadre grecque commandée par André Miaoulis Vôcos, se dirigeant à la rencontre de la flotte turque. La journée du 19 se passa en évolutions de la part de ces Hellènes si longtemps dédaignés, qui ne craignaient pas de tenir la mer devant un ennemi capable de les écraser avec un seul de ses vaisseaux de haut-bord; tant ils étaient persuadés que Dieu protégeait l'étendard de la Croix et combattait avec ses enfants. Le 20, la flotte turque parut; il semblait qu'elle devait foudroyer tout ce qui se présenterait devant elle. On distingua à sa manœuvre qu'elle voulait se rendre à Nauplie par la passe de Spetzia. Les insurgés avaient laissé à la garde de cette île un corps de troupes suffisant pour s'opposer à un débarquement, tandis que douze mille paysans descendus des montagnes occupaient les mouillages et les plages du littoral du Péloponèse; de sorte qu'autour du golfe et dans le golfe d'Argos tout annonçait une affaire générale et décisive.

Les Grecs, inspirés par le génie qui révéla à Thémistocle le moyen de vaincre Xerxès à Salamine, s'étant saisis du détroit situé en face de la ville de Spetzia et de cette partie du Péloponèse où fleurit Hermione, y prirent position avec dix-huit bricks et huit brûlots, qu'ils échelonnèrent sur trois lignes, de manière que six vaisseaux seulement

pouvaient être engagés et combattre de front. Rétablissant l'égalité numérique, quoique inférieurs en échantillon et en artillerie, leurs bâtiments incendiaires, que les Turcs redoutaient, compensaient les avantages au point qu'ils se crurent invincibles au moyen de la triple barrière de feux qu'ils opposaient à un ennemi assez stupide pour avoir entrepris de pénétrer dans le golfe par cette passe étroite. L'amiral des Hellènes fit aussitôt signal au restant de son escadre de manœuvrer pour cingler au vent des îles, afin d'attaquer l'arrière-garde ennemie. Le canon se fit entendre, et le combat commença par pelotons. Au même instant un brûlot lancé par les Grecs attaqua une frégate turque par la poupe. Elle commençait à s'embarrasser, quand une cinquantaine de ses matelots, s'étant précipités sur cet esquif, parvinrent à briser ses grapins, mais le feu devint si violent qu'ils furent tous brûlés ou noyés, tandis que les Hydriotes n'eurent que deux hommes blessés par la fusillade. On se battait pendant ce temps avec vivacité dans le canal, et l'artillerie de la forteresse de Spetzia était si bien servie, que c'en était fait des barbares, si les vents, qui cessèrent, n'avaient pas retenu en calme les vaisseaux destinés à les prendre entre deux feux.

Les habitants d'Hydra, ayant à leur tête le saint évêque d'Égine, réunis sur le rivage, attendaient avec anxiété le résultat d'une bataille qui allait décider du sort de la Grèce ; chacun, les yeux sur la scène du combat, admirait en tremblant la manœuvre des bâtiments grecs, au milieu d'une mer parsemée de rochers ; les mèches brûlaient auprès des canons, quand une de ces péripéties impossibles à prévoir vint attrister leurs regards.

Plusieurs fois j'ai été tenté de quitter la plume pour dérober ce fait à l'histoire, en taisant la conduite de cette frégate française, si malheureusement compromise dans une fausse démarche, lorsqu'elle attaqua une goëlette chargée des otages turcs de Nauplie, sur laquelle elle n'avait

nul droit, ni aucun contrôle à exercer. Un boulet tiré de son bord traversa ce frêle navire, et sa conserve tira quatre coups de canon dont les boulets vinrent se perdre à la plage. Témoins de cet attentat, les Grecs se précipitèrent vers leurs batteries. Mais bientôt, dociles à la voix de leurs gérontes, ils s'arrêtèrent par respect pour le pavillon du roi de France ! Le sang innocent fut épargné ; et la seule vengeance que le sénat d'Hydra tira de M. de V.... fut d'inscrire autour du trou du boulet, la date d'un événement que les Grecs s'empresseront sans doute d'oublier, en réfléchissant que des fautes de cette nature sont personnelles.

Après un combat qui dura pendant six heures de temps, les Turcs se retirèrent sans avoir pu forcer le passage, et les deux flottes s'observèrent réciproquement jusqu'au 23 après-midi. En ce moment le capitan-pacha donnait en plein dans le golfe Argolique, en doublant le sud de l'île de Spetzia, tandis que les vaisseaux grecs y entraient par le détroit d'Hermione, qu'ils avaient si vaillamment défendu les jours précédents. Les deux armées ne pouvaient manquer de se rencontrer ; et elles se rapprochaient tellement qu'un brûlot grec, stationné à la pointe de l'île, se trouva si près des Turcs qu'il n'échappa que par miracle à leur canonnade.

On était en présence, quand la frégate qui avait attaqué la goëlette chargée des otages, se trouvant alors dans la partie occidentale du golfe, s'empressa d'expédier un officier à l'amiral ottoman pour le complimenter, et régler avec lui le salut d'usage. Ce fut alors aussi qu'un nègre échappé d'Hydra, où il était prisonnier de guerre, fit connaître au capitan-pacha les dispositions prises par les insurgés pour l'incendier ; mais cette révélation lui devint plus nuisible qu'utile. Soit qu'il en fût intimidé ou non, au lieu de poursuivre sa marche, il fit aussitôt prier le commandant français de vouloir bien prendre sous sa protection un bâtiment autrichien chargé de grains destinés

au ravitaillement de Nauplie, n'osant pas l'escorter avec les quatre-vingt-quatre vaisseaux qu'on lui avait confiés pour sauver ce boulevard de la Morée. On en avait trop fait pour les Turcs, et cette fois la complaisance ayant déjà dépassé les limites de l'équité, on éluda de le satisfaire, quoiqu'il s'abaissât jusqu'aux supplications. La frégate française cingla vers Astros, et le vent ayant cessé, le calme auquel succédèrent les brises du fond du golfe s'étant opposé à la marche des Ottomans, les Grecs, qui avaient l'avantage de position, mirent en panne par groupes. Durant la soirée des grains pluvieux se succédèrent, les nuages condensés lancèrent des rafales; l'orage gronda de tous côtés sur les montagnes, et le ciel enflammé parut annoncer aux barbares qu'il s'opposait à leurs tentatives.

Le 24 au matin, après une nuit orageuse, le soleil, s'étant levé au milieu d'un horizon sans nuages, découvrit les deux armées qui étaient en ligne. Le golfe d'Argos présentait, dans cet instant, le plus beau spectacle que les mers de la Grèce eussent depuis long-temps offert aux regards des hommes. La flotte ottomane, forte de quatre-vingt-quatre voiles, au nombre desquelles on comptait sept vaisseaux de ligne, quinze frégates, des corvettes, des bricks, deux bombardes, portant plus de deux mille canons en bronze, favorisée par une belle brise du large, s'avançait contre l'escadre grecque, composée de soixante bâtiments de faible échantillon et de quinze brûlots. On voyait d'un côté la puissance courbant les flots sous ses vaisseaux chargés de soldats et d'artillerie; de l'autre la surveillance unie à l'activité, suivant tous les mouvements des infidèles qu'elle cherchait à attirer au fond du golfe. Les Turcs n'étaient plus qu'à dix milles de Nauplie, les assiégés touchaient au moment de leur délivrance, lorsque la flotte mahométane s'arrêta à la hauteur de Cavouro-Nisi et détache le brick autrichien qui, après avoir passé sous la poupe du capitan-pacha, fait voile vent arrière vers la

plage de Tirynthe. C'était sur ce bâtiment que reposait le sort de Nauplie, les Turcs le suivaient des yeux, quand deux navires grecs, l'un servant de garde à la forteresse de Bourdzi, et l'autre qui était un brûlot caché derrière l'île Pityuse, lui donnent chasse et le capturent à la vue des barbares.

A cet aspect, le capitan-pacha se couvrant de voiles, donne le signal de retraite à son armée, et ses vaisseaux consternés manœuvrent en désordre pour sortir du golfe Argolique. Les Grecs poussent en même temps le cri de *victoire à la Croix !*

Elle triomphe, ils ont saisi le bâtiment autrichien duquel dépendait la réduction de Nauplie. On trouve à bord un approvisionnement de grains et la correspondance de l'amiral mahométan (1), monument propre à démontrer,

(1) *Première lettre trouvée dans la correspondance interceptée.*

Le capoudan pacha au commandant de Nauplie :

Que le miséricordieux lui soit en aide !

Grace au tout-puissant Allah, il y a presque un mois que les affaires de l'Épire ont commencé à prendre une tournure favorable. Le château appelé Souli a été pris par S. A. le pacha de Janina, Omer Brionès; les infidèles qui étaient dedans ont été en partie mis à mort, et les autres se sont sauvés dans les montagnes. En face de Patras, plusieurs visirs sont entrés dans le lieu appelé Missolonghi, après s'être rendus maîtres de tous les pays voisins; il y a deux jours que nous avons cette nouvelle, qui est très-certaine.

S. A. le grand sérasker Khourchid pacha se dirige sur la Morée avec un nombre considérable de troupes. Notre invincible armée de Corinthe n'a rien souffert jusqu'à présent, et se prépare à descendre vers Nauplie pour vous fournir des vivres en abondance. Nous sommes sortis de Patras avec notre invincible flotte le 13 du mois dernier; mais les vents contraires ne nous ont permis d'entrer dans le golfe d'Hydra et de Spetzia que le 5 du courant mois de moubarrem. Ce jour ayant vu quatre-vingts bâtiments des Dgiaours Hydriotes et Spetziotes devant notre invincible armée, qui se dirigeaient avec intrépidité contre nous, nous avons formé une ligne de bataille; et les infidèles persistant dans la détermination de nous résister, nous avons combattu pendant près de six heures. Mais, grace au tout-puissant Allah, et par la faveur de notre Prophète, nos batteries ont coulé à fond six de leurs bâtiments, et dix autres, dont une corvette et un brick, ont été incendiés par notre feu.

à ceux qui cherchent des matériaux propres à écrire l'histoire dans les annales turques, le fond qu'on doit faire sur les récits de leurs écrivains.

La flotte turque tira des bordées pendant toute la nuit du 24 au 25 pour sortir du golfe d'Argos, en abandonnant un de ses bricks, qui fut brûlé par les Grecs. Ceux-ci, dans l'après-midi du même jour, parvinrent, en serrant le vent, à livrer des combats partiels, et ils avaient réussi à attirer plusieurs frégates turques dans l'est de l'île de Spetzia, quand un brûlot se montra. Il voulait couper la retraite aux barbares, mais il manœuvra trop tard; car ils le virent à peine débouquer qu'ils virèrent de bord, en

Grace au tout-puissant Allah, nons avons de bonnes nouvelles de toutes parts. Vous serez informés dans ce moment que dans la grande bataille que nous avons livrée aujourd'hui aux Hydriotes avec notre invincible flotte, nous les avons accablés. On va continuer à les poursuivre jusqu'à ce qu'ils soient entièrement détruits, et c'est dans ce moment que nous vous envoyons un bâtiment avec des vivres.

Le 9 mouharrem.

Seconde lettre.

Assurés du mauvais état dans lequel se trouvait la forteresse de Nauplie, à cause de la pénurie des vivres, nous vous envoyons un bâtiment autrichien chargé de sept mille kilos de maïs en farine, et fasse le ciel qu'il vous arrive! A peine entré au port, faites le débarquement de la cargaison, et vérifiez-en la quantité, pour remettre une lettre de crédit au capitaine, afin qu'il soit payé par le gouvernement impérial de S. H. à Constantinople, suivant nos conventions. Vous acquitterez le nolis, et ferez débarquer les objets sans payer de rétribution.

Comme il n'y a pas suffisamment de profondeur d'eau dans le fond du golfe, notre invincible armée ne peut y entrer; nous sommes en outre assurés que, près du petit fort de Nauplie, il y a six brûlots des Dgiaours, et de plus dix autres brûlots à l'île de Spetzia, préparés pour nous incendier.

Continuez, illustre gouverneur, à vous régler comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour. De notre côté, nous redoublerons d'efforts pour vous envoyer des vivres. C'est pour cela que nous vous écrivons la présente.

Le 9 du courant mois de mouharrem.

Une troisième lettre était relative à deux autres bâtiments autrichiens chargés de vivres, que les vents contraires avaient forcés de relâcher à la Sude dans l'île de Candie.

tirant leurs canons de poupe dans la direction qu'il tenait pour les chasser. Ce fut ainsi, en fuyant devant une frêle embarcation, que les Turcs s'éloignèrent des parages de la Hellade, où ils ne s'étaient montrés que pour attester à la face du monde leur impéritie, leur lâcheté et la honte éternelle du Croissant.

Le 27 septembre, l'amiral de l'*invincible armée* de Sa Hautesse forçait de voile pour s'éloigner des côtes de l'Argolide, lorsqu'une tempête furieuse, sortie du sein des nuages qui enveloppaient l'horizon, assaillit ses vaisseaux. Le vent, sautant d'un point du compas à l'autre, les disperse; et les vagues soulevées, l'orage, les éclats de la foudre portant l'épouvante, font perdre le courage aux matelots, qui naviguent à l'aventure. Les uns se laissent emporter vers la Sicile, où ils arrivent endommagés, tandis que les autres naufrageaient au fond de la grande Syrte, et que le superbe capitan-pacha, suivi du gros de l'escadre à moitié démâtée, entrait au port de la Sude. Suivant l'usage immémorial de sa nation, il ne se trouva pas plus tôt en sûreté, qu'il annonça à l'armée d'Égypte, commandée par Hassan, lieutenant de Méhémet Ali, qu'il avait ravitaillé Nauplie et remporté une victoire éclatante sur les Hellènes.

On le crut sur parole; car, jamais en Turquie on ne discute les bulletins d'un général ni d'un ministre, aussi longtemps qu'ils sont en place. *Le maître l'a dit*, telle est l'expression de l'esclavage; mais jamais nouvelle ne pouvait arriver plus à propos pour calmer les inquiétudes de Hassan pacha. Ce sérasker du vice-roi philanthrope, qui a régénéré l'empire des Pharaons, en s'emparant de tous les biens-fonds; en s'appropriant le monopole du commerce; en faisant nettoyer, au prix du sang de trente mille Fellahs, morts sous le bâton, un canal qui porte les eaux du Nil à Alexandrie, dont les talus sont garnis de palissades formées avec les ossements des malheureux employés à ce travail, Hassan, né, dit-on, comme son illustre seigneur, d'un

chef de brigands de la Macédoine transaxienne, ne portait plus ses regards que vers un effrayant avenir. La peste, qui régnait au Caire, avait été introduite dans son armée par les vaisseaux chargés de lui fournir des vivres. De cinq mille hommes venus avec lui sur une flottille de cent cinq bâtiments (1), au nombre desquels on comptait les chebecks de Barbarie, il n'en restait pas la moitié. La contagion régnait à la Canée, à Candie, à Réthymos, à la Sude, et il soutenait une guerre si désastreuse contre les Crétois insurgés, qu'il venait d'être obligé de demander de nouveaux renforts à son maître.

Il ne pouvait pas, à l'exemple de l'amiral de Sa Hautesse, cacher ses désastres, car il comptait à peine, de tant de soldats qui l'avaient suivi et des troupes candiotes qu'il avait réunies, quatre mille hommes effectifs sous ses drapeaux. Les plus braves avaient péri dans des combats partiels, qui consistaient à s'emparer de la plaine que les insurgés réoccupaient presque aussitôt qu'il était parvenu à les repousser dans leurs montagnes. Jamais il n'avait pu franchir les défilés du mont Ida qui conduisent à Sphakia, quoiqu'il eût accordé des primes considérables à ses soldats pour les emporter. Ils avaient été écrasés, comme les Titans armés contre l'Olympe, sous les rochers que les Crétois faisaient rouler sur leurs hordes; et un corps de Turcs sortis de la forteresse de Candie, qui avait disparu, portait l'épouvante parmi les Mahométans. Les Grecs à son aspect avaient pris la fuite, afin de se faire poursuivre, l'avaient attiré à une lieue et demie de la place, lui avaient coupé la retraite, et, de douze cents hommes qui le composaient, aucun n'avait reparu pour rapporter des nouvelles de cet événement fatal.

(1) La flotte égyptienne, sortie d'Alexandrie le 28 mai précédent, sous le commandement d'Ismaël Gibraltar, forte de quarante frégates, corvettes, bricks, et de cent vingt bâtiments de transport. Le jour de son départ plusieurs matelots du brick français *le Rusé*, furent maltraités, et le capitaine dut partir sans avoir, suivant l'usage, obtenu aucune satisfaction.

Les Turcs, qui font rarement assez de cas de leurs ennemis pour s'informer de leurs noms, savaient, à force de les avoir trouvés devant eux, qu'ils avaient eu affaire, dans ces différents combats, à Astygès, à Campo Doro et au brave Koumourlis, dont le souvenir les faisait entrer en fureur, depuis que, jetant le masque de l'islamisme, sous lequel sa famille s'était perpétuée depuis deux siècles dans l'île de Crète, il s'était déclaré le champion de la Croix. Ils connaissaient aussi celui de Comnène Aphendoulief, mais pour le mépriser; car ce sectaire de l'Hétérie et d'un pouvoir occulte ne les avait jamais combattus qu'avec des proclamations. Il vivait maintenant renfermé dans une tour qu'il refusait de remettre aux Crétois, sous prétexte qu'il en avait pris possession en vertu des pouvoirs du *Régent de la Grèce*, auquel seul il était comptable de ses actions; mais ce rôle équivoque devait bientôt finir. En attendant, le sérasker du vice-roi d'Égypte s'épuisait, lorsqu'un bâtiment autrichien, arrivant de Damiette, lui apprit qu'il ne pouvait plus compter sur les secours qu'on devait lui expédier de ce port.

Les Kasiotes, irrités d'avoir perdu quelques-unes de leurs barques, obligées de faire côte sur l'île de Crète, à l'apparition de l'escadre égyptienne dans la mer Égée, n'avaient pas tardé à tirer vengeance de cet affront. Leurs barques à vingt paires de rames avaient aussitôt mis en mer; et les prises nombreuses qu'elles firent ne tardèrent pas à obliger les bâtiments marchands turcs à ne pouvoir naviguer qu'avec escorte. Ne trouvant plus ainsi de proie à capturer, les Kasiotes résolurent d'aller chercher l'ennemi dans ses ports; et, informés qu'on préparait à Damiette un convoi destiné pour l'armée de Hassan pacha, ils se dirigèrent vers l'embouchure Pelusiaque du Nil. Quatre de leurs armements, étant en conséquence arrivés le 17 septembre dans ce parage, passèrent le Bogaz et s'emparèrent de dix-neuf transports chargés de riz, ainsi que d'un paquebot, sur lequel ils trouvèrent un million de piastres fortes d'Es-

pagne (1). Maîtres de ce butin, les Kasiotes, qu'on avait jusqu'alors qualifiés de pirates, aussi jaloux de prouver leur probité, que de causer des dommages aux Turcs, chargèrent un vaisseau qu'ils abandonnèrent sur la rade, des ballots portant la marque des factoreries européennes, parce qu'ils pouvaient appartenir à quelque maison franque établie dans le Levant, et ils se retirèrent en emmenant leurs prises à la vue dés Turcs, qui s'étaient sauvés sur le rivage du Nil.

Ce rapport, propre à consterner Hassan pacha, fut aussitôt transmis à Constantinople par le capitan-pacha, qui dénonçait à la Sublime Porte l'audace des Kasiotes, chose plus facile que de la réprimer, ainsi que celle des Samiens. Ces derniers, écrivait-il à Khalet effendi, non contents de faire des descentes presque journalières sur les côtes de l'Asie-Mineure, venaient de fortifier le port Vathi, et de creuser des fossés de soixante pieds de large sur vingt-cinq de profondeur à l'entrée des défilés des montagnes, pour en défendre l'approche. Tel était le sens de la dépêche plus que ridicule du capitan-pacha, auquel on répondit *de tenir la mer et de venir le plus tard possible hiverner aux Dardanelles, sans se présenter devant la face resplendissante de gloire du sultan, avant d'avoir calciné Samos, Psara, Hydra et Spetzia.*

La Porte, après cette réponse, tourna ses regards vers la Perse, d'où le prince royal Abbas Mirza était sorti vers la fin de juillet, après les négociations infructueuses du résident anglais Willoch, pour se diriger sur Erzeroum. Le 3 août il avait battu les Turcs, et sans le *cholera morbus* qui affligea son armée, il se serait emparé de Bagdad. Quoique la guerre fût peu de chose dans cette partie de l'empire ottoman, on jugea convenable de traiter, et la légation anglaise s'étant offerte comme médiatrice, elle trouva convenable de réexpédier en Perse son résident afin de réconci-

(1) Environ cinq millions quatre cent mille francs.

lier deux souverains qui n'avaient aucun intérêt bien marqué à se faire la guerre.

Le sultan, pour l'amour duquel M. Willoch, ministre de S. M. B. auprès du Cha de Perse, venait de reprendre la route de Théran, afin d'y négocier un arrangement favorable aux Osmanlis, et le lord Strangford, ainsi que l'internonce d'Autriche, qui avait eu l'honneur de complimenter Sa Hautesse en langue turque, cheminaient pour aller plaider la cause des barbares aux assises royales de Vérone, quand l'ordre qu'on vient de rapporter fut expédié au capitan-pacha.

Le divan était irrité contre lui; car son impéritie ne pouvait être révoquée en doute, quoiqu'en bonne justice on eût dû s'enquérir, avant de l'employer, s'il avait la capacité requise, plutôt que d'être réduit à le châtier pour une faute imputable, dans ce cas, aux ministres. Nauplie n'avait point été ravitaillée; Dramali était battu; l'armée de Khourchid s'était débandée; plusieurs familles turques de Morée, sur la foi des bulletins émanés de l'étrier impérial du successeur des caliphes, avaient péri victimes de leur empressement à se rapatrier. Les milices de Constantinople murmuraient contre Khalet effendi, qui s'en prit au janissaire aga, qu'on destitua avant d'arriver jusqu'au favori du jour. Celui-ci crut, à son tour, conjurer l'orage en rejetant la cause des malheurs publics sur ceux qui avaient suscité la guerre en faisant proscrire Ali pacha de Janina, et on se souvint à ce sujet d'Ismaël Pachô bey, exilé à Démotica. Il fut, selon l'usage, accusé, jugé, condamné, sans comparaître, sans être entendu, sur le bon plaisir du souverain, et sa tête, qui figura le 1er novembre à la porte impériale du palais de Sa Hautesse, apprit au public, par le yaphta qu'on y avait attaché, la cause de sa mort (1). Le

(1) *Traduction du Yaphta cloué à la tête d'Ismaël Pachô bey, exposée à la porte du sultan Mahmoud.*

Le ci-devant gouverneur de Janina, Ismaël Pachô bey, exilé depuis quel-

sang des Souliotes, de l'évêque de Hiéroméri, qu'il avait dénoncé, et des chrétiens épirotes, était ainsi vengé par le peuple anti-chrétien, que la providence réserve, dans sa justice éternelle, à se déchirer de ses propres mains, à défaut de ceux qui devraient le rejeter dans les landes de la Tartarie.

Il est difficile de s'arrêter dans la carrière du crime! L'exécution d'Ismaël Pachô bey fut suivie de celle de plusieurs des conseillers de l'ancien visir Ali pacha de Janina; et ce qui surprit fut d'apprendre qu'on s'était contenté de renfermer Vasiliki dans une maison particulière (où elle vit encore du pain de l'aumône), tandis que son frère Simon se trouvait à la tête des insurgés du Pinde. Les janissaires se calmèrent à la vue de ces exécutions; le prix du pain fut diminué, et le sequin de dix piastres, fixé à douze par un firman de Sa Hautesse, enrichit d'un trait de plume le trésor et les particuliers, qui ne tardèrent pas à payer les denrées un quart en sus du cours ordinaire auquel on les achetait avant cette opération fiscale.

Pendant que ces mesures d'anarchique administration s'exécutaient à Constantinople, les Hydriotes, qui avaient relâché le bâtiment autrichien violateur du blocus de Nauplie, en lui laissant jusqu'à sa cargaison, s'empressèrent de détacher dix-huit bricks, fins voiliers, à la poursuite de l'amiral. Ceux-ci, après l'avoir observé jusqu'au port de la Sude, cinglèrent aussitôt vers l'île de Samothrace, où l'on avait déposé, comme on l'a rapporté dans le cours de cette histoire, une partie des religieux du mont Athos, qui s'étaient soustraits au glaive d'Aboulouboud pacha de Salo-

que temps à Démotica, étant l'auteur de la révolte de Cacosouli, et se trouvant convaincu d'entretenir des relations en Albanie pour soulever cette province, vient d'attirer sur lui la colère de Sa Hautesse. De tout temps cet homme a été porté à ourdir des intrigues; en conséquence, pour délivrer la société de ce perturbateur, un arrêt de mort a été lancé contre lui, et il a été, en vertu de cet ordre fatal, décapité à Démotica,

ET CELLE-CI EST LA TÊTE D'ISMAEL PACHO BEY.

nique. La sollicitude des Hellènes pour les pères de la Sainte-Thébaïde et un objet plus religieux encore les attiraient vers cette île mystérieuse, qui fut de tout temps le sanctuaire des initiations, que nul mortel n'osait révéler. On y avait déposé la Croix donnée autrefois par l'empereur Constantin aux religieux de la Vierge des Blaquernes, qui la transportèrent dans la suite des temps au mont Athos.

L'amiral André Miaoulis Vôcos et ses matelots étaient trop religieux pour s'enorgueillir des succès maritimes qu'ils avaient obtenus. Ils ne pouvaient les attribuer qu'à la protection toute-puissante de la Providence, qui avait confondu l'orgueil des soldats de Mahomet, et comme la victoire vient de Dieu, on résolut de décerner les honneurs du triomphe à sa Croix en la transportant, escortée de l'escadre grecque, à travers les îles de la mer Égée, pour la déposer à Hydra. Un aviso fut aussitôt expédié pour annoncer cette résolution dans les Cyclades et à l'amirauté des Hydriotes, qui se préparèrent par des jeûnes et des lustrations à recevoir le Palladium immortel de la Grèce régénérée, mais non pas restaurée, car il lui restait encore des torrents de larmes et de sang à verser avant d'arriver à ce but désiré.

Jamais Délos n'attendit avec autant d'empressement les théories qui abordaient à ses plages avec des hécatombes parfaites; jamais Israël ne souhaita avec plus d'amour le retour des lévites chargés de rapporter l'arche d'alliance dans le temple de l'Éternel, que les chrétiens d'Hydra ne soupiraient après l'apparition du vaisseau chargé du signe auguste de notre rédemption. On devait le reconnaître à une flamme de pourpre arborée au grand mât du vaisseau amiral. Les vigies, l'œil à l'horizon, frémissaient d'impatience, et dès qu'elles signalèrent la nef sacrée, le tonnerre de l'artillerie des redoutes et le son des cloches ébranlèrent les échos de l'Argolide. On comptait les instants, et les sémaphores ayant annoncé l'approche de l'escadre, Cyrille,

évèque d'Égine, accompagné du sénat, de l'amirauté, des dicastes, des éphores, d'un peuple nombreux et du labarum, qui précédait la pompe chrétienne, descendit au rivage entouré du clergé.

L'ancre venait de tomber, lorsqu'on vit un groupe de religieux de l'ordre de saint Basile, soutenus par les matelots, descendre dans des gondoles couvertes de tapis, et former un cortége autour de la yole de l'amiral, sur laquelle un Hégoumène, tenant la Croix entre ses bras, voguait vers le môle....... Le peuple, les magistrats, une multitude de femmes se prosternent et s'inclinent à son approche le front dans la poussière, tandis que les prêtres font fumer l'encens. Le palladium sacré est remis aux mains de Cyrille, et la litanie ou cortége reprend le chemin de l'église du Pantocrator, plus connue sous le nom *de Monastère*, en chantant le *Trisagion*.

Gloire au trois fois saint, disaient Cyrille et les ministres du Seigneur; *Gloire au Dieu immortel*, répondaient les vieillards: *Étoile des mers, ô Marie!* chantaient les femmes et les enfants, *sois propice à nos nautonniers! Astre toujours brillant, qui précède et accompagne le lever et le coucher du soleil, guide à jamais nos vaisseaux et leurs équipages à la victoire!*

Que ce jour soit célébré dans les siècles des siècles, dit l'évêque Cyrille après avoir déposé la Croix dans le sanctuaire, et le peuple ayant répondu *amen*, on fit silence pour entendre de sa bouche l'oraison funèbre des martyrs de Chios, qui devait terminer cette sainte cérémonie.

Essuyant ses yeux baignés de larmes, qu'il tint longtemps élevés au ciel, Cyrille prit pour texte de son discours ces paroles du Roi prophète : *Ils ont, Seigneur, affligé ton peuple; ils ont opprimé ton héritage; ils ont mis à mort la veuve et l'étranger; ils ont tué les orphelins!*

Embrassant son sujet de toute la hauteur des idées religieuses que ce moment solennel rappelait, le prélat, après

avoir représenté à ses auditeurs les délices de Chios, son air embaumé, ses élysées enchanteurs, la vie douce et prospère de ses habitants, qu'il compara aux illusions d'un songe; soulevant tout-à-coup le linceul jeté sur les quarante mille martyrs tombés sous le fer des barbares, s'écria d'un ton souverain : « La voilà, mes frères, cette mort, ou plutôt » ce triomphe, qui, les arrachant à un monde périssable, » a transporté nos frères dans une patrie à jamais exempte » d'orages et de larmes! contemplez ces quarante mille » enfants, hommes, femmes et filles. O mort! que tu es » belle pour le chrétien! Salut, tombeaux vénérables! » Mânes des martyrs, salut! Dômes du ciel, ouvrez vos » parvis éblouissants; les vainqueurs s'avancent! Le fils de » l'homme convie les martyrs couronnés à entrer dans la » céleste Jérusalem; il les appelle : venez, vieillards des » autels, colombes du Seigneur, vierges sans tache, en- » fants bénis de mon père, approchez; et vous, mon peu- » ple chéri, entrez dans la lumière éternelle; vous avez » mérité la palme du combat. »

Cyrille, arrivé à cette partie de son discours, ne pouvant plus maîtriser les sanglots de l'auditoire, s'arrêta lui-même pour verser un torrent de larmes!....... Redevenu homme avec les hommes qui l'entouraient, il ramena leur attention sur la scène ensanglantée de la Grèce, pour les avertir de se préparer à de nouveaux dangers.

« Le dieu qui nous a suscités dans la sagesse de ses im- » pénétrables desseins va nous guider par la main contre » les implacables ennemis de son nom. Il n'admet ni par- » tage, ni transaction avec Moloch, ce dieu jaloux, qui » réunira un jour tous ses enfants autour de son trône. » Déjà il nous aurait accordé l'assistance des rois pasteurs » des peuples de la chrétienté; mais il les éprouve eux- » mêmes en ce moment; car un nuage formé des vapeurs » de la calomnie leur dérobe la vérité. On nous a montrés, » à travers ce prisme imposteur, aux princes de la terre,

» sous les couleurs de révoltés anarchiques. Mais cette ac-
» cusation tombera devant les monarques, lorsqu'ils ver-
» ront que, combattant pour la Croix, sous l'étendard de
» la Croix, nous aurons, par elle et avec elle, triomphé
» du peuple anti-chrétien.

» Déjà, mes frères, vos députés, réunis à Astros, ont
» fait choix d'hommes recommandables pour porter les
» vœux de la Hellade à la connaissance des souverains qui
» doivent se réunir à Vérone. C'est à vous de mériter qu'ils
» vous soient propices en ceignant l'épée de la valeur. Nos
» frères de l'Étolie nous appellent; la mer vous présente
» de nouveaux lauriers à moissonner, et Dieu vous or-
» donne de marcher à l'ennemi.

» Aux combats, à la gloire, au martyre, marchez sous
» l'étendard du Roi des rois! »

CHAPITRE VI.

Situation de la Hellade au mois de septembre 1822; — de Cos. — Moines sellés et bridés dans l'île de Cypre. — État prospère de Samos et de Psara. — Délibérations du congrès réuni à Astros. — Intrigues dévoilées. — Projet d'envoyer des députés à Vérone. — Discussion à ce sujet. — Rédaction et acceptation de l'adresse aux monarques chrétiens. — Désignation des envoyés chargés de la porter. — Michel Comnène Aphendoulief rappelé de l'île de Crète, — remplacé par un Harmoste, ou conciliateur. — Discussion remarquable sur les finances. — André Louriotis envoyé à Londres pour former un emprunt. — Bons territoriaux. — Plan de la campagne d'automne. — Mésintelligences entre Omer Brionès et Routchid pacha. — Intrigues funestes du consul anglais de Prévésa. — Il séduit plusieurs capitaines Acarnaniens. — Trahison infâme de Georges Varnakiotis. — Circulaire de D. Makrys. — Invasion de l'Acarnanie, et de l'Étolie par les Turcs. — Sages dispositions de Mavrocordatos. — Affaire du 4 novembre; — conduite héroïque de Marc Botzaris. — Il embarque sa famille pour Ancone. — Blocus de Missolonghi par les Osmanlis.

Les Grecs étaient vainqueurs; mais leurs regards ne se reposaient plus que sur un pays désolé. L'Argolide, délivrée des barbares, n'offrait au loin que des villages incendiés; la Mégaride, l'Attique et la Béotie étaient couvertes de décombres. L'Eubée était soulevée; mais les Turcs, qui occupaient les places fortes, continuaient à y porter l'épouvante, et les chrétiens, expulsés des plaines, vivaient retranchés dans les montagnes. On avait perdu l'Acrocorinthe; et la bande noire de Zante, composée d'hommes sans honneur, qui avaient un crédit ouvert sur le trésor impérial de Constantinople afin d'approvisionner les places fortes du Péloponèse occupées par les Turcs, pouvait prolonger l'effusion du sang. Le sultan devait à cette association la conservation de la forteresse de Lépante, de ses châteaux, de l'acropole de Patras, de Modon, de Coron, et

on pouvait encore craindre que quelques bâtiments chargés de grains ne pénétrassent dans Nauplie, quoiqu'on fût maître du fort de Bourdzi, qui forme la clef du port.

Les rapports extérieurs, dont le sénat des Hellènes prit ensuite connaissance, ne parlaient plus de Chios que comme d'un ossuaire couvert des squelettes de sa population (1). Cos et Rhodes étaient au pouvoir des Turcs, qui avaient égorgé une partie de leurs habitants. Il en était de même de Cypre, où soixante-deux bourgs et villages avaient entièrement disparu. Les Turcs, suivant leur expression familière, continuaient à y *chasser aux chrétiens.* Plusieurs églises avaient été converties en mosquées, d'autres en écuries; et le pacha de Césarée, enchérissant sur ses pareils, avait poussé la démence jusqu'à faire seller et brider les moines du couvent de Panteleïmon. Ses officiers avaient pris plaisir à parcourir les campagnes montés sur le dos de ces infortunés, dont plusieurs étaient morts de fatigue, de coups de fouet, ou étouffés par le mords, qu'on leur introduisait dans la bouche en leur brisant les dents. Un plus grand nombre avaient été empalés, avec le cérémonial ignominieux attaché à ce genre de supplice (2). Dans plusieurs parties de l'île, on avait brûlé les vignobles, coupé les arbres fruitiers, embrasé les forêts, et l'opulente île de Cypre, dépouillée de ses bosquets, ne présentait plus qu'une scène de ruines et de tombeaux.

A côté de ce tableau tracé par le comte Métaxas, il montrait Samos, la terreur des barbares, portant périodiquement le fer et le feu au sein de leurs possessions de l'Asie-Mineure, Psara, victorieuse du capitan-pacha Kara Ali;

(1) L'île est encore dans le même état. On n'y rencontre, au milieu des décombres et des ruines des maisons, que des ossements humains et des carcasses d'animaux.

(2) On fait coucher le patient sur le ventre, après lui avoir attaché les mains; on lui endosse ensuite le bât d'un âne sur lequel s'asseyent deux valets de l'exécuteur, tandis que celui-ci lui enfonce lentement le pieu dans les entrailles.

mais Lesbos était encore esclave, et Syros, non contente de rester étrangère à la cause de la Croix, était devenue le centre de l'espionnage du gouvernement ottoman (1). Tout ce qu'il y avait d'ennemis des chrétiens semblaient s'y être réunis; on y conspirait ouvertement contre les Hellènes; on s'y réjouissait de leurs désastres; on avait célébré les hécatombes de Chios, par des danses, et les concerts joyeux n'y étaient interrompus que par le récit des victoires des Grecs qui étaient des jours de deuil pour les Syriotes. Kasos, avec ses *scampa via* (2), aurait depuis long-temps châtié tant d'impudence; mais des raisons politiques obligeaient les Hellènes à dissimuler l'injure nationale.

L'île de Crète, qui appelait depuis long-temps l'attention du gouvernement hellénique, ne réclamait ni hommes ni argent, mais le rappel de Michel Comnène Aphendoulief, et l'assistance d'un magistrat éclairé pour diriger ses affaires. Enfin les Grecs, informés du départ pour Vérone des ambassadeurs Strangford et Lutzof, s'imaginant que l'équité des souverains ne consentirait pas à prononcer dans leur cause, sans entendre la voix suppliante des défenseurs de la Croix, résolurent de leur envoyer une députation. On conçut en même temps l'idée de faire partir pour Londres un commissaire chargé de faire connaître

(1) Les Grecs n'ont pas de plus cruels ennemis. Nous devons le dire, afin que nos missionnaires s'empressent de réformer la conduite des chrétiens latins. La haine aveugle des enfants d'une église de charité est telle, que nous avons connu à Paris un jeune homme de Ténos, qui s'était constitué le pourvoyeur des calomnies répandues contre les Hellènes. Il appelait cette sorte de trafic infâme : *faire la guerre aux schismatiques*.

(2) *Le scampa via*, ou bateau de chasse, en usage à Kasos, et maintenant à Psara, qui en a fait construire un nombre considérable, est une espèce de demi-chaloupe canonnière, armée d'un ou deux canons, propre à aborder les côtes, à pénétrer dans toutes les anses, et à faire les coups de main les plus hardis. Chaque barque de cette espèce est équipée de vingt paires de rames, pourvue de voiles latines taillées en aile d'oiseau, et porte soixante à cent hommes pour le service de la manœuvre, de l'artillerie et de la mousqueterie; son genre d'attaque est ordinairement l'abordage.

l'état de la Grèce à la société des Philhellènes d'Angleterre, et d'aviser aux moyens de former, par leur entremise, un emprunt hypothéqué sur les biens du Vacouf (1) ou propriétés qui avaient appartenu aux mosquées. Elles avaient, dans l'antiquité, formé l'apanage du Parthénon, du temple d'Olympie, avant d'être annexées à la mense des métropoles chrétiennes, auxquelles les mahométans les avaient enlevées pour en doter leurs imams; ainsi la reprise de ces biens était légitime.

Ce n'était point, comme on voit, sur de vaines théories ni sur des abstractions idéologiques, que les chefs de la Grèce, réunis à Astros, allaient prendre des résolutions. Les hommes appelés à délibérer n'étaient point des rêveurs égarés dans des projets chimériques, qui cherchent l'ordre où il n'existe pas, mais des gens instruits par l'adversité et empressés d'aller au devant des maux qu'ils n'avaient pu éviter. Ils étaient convaincus que, s'il est facile de combattre les grandes passions, parce qu'on peut les attaquer en face, il est presque impossible de déjouer les menées obscures. L'expérience leur avait également démontré, dans l'application de l'acte constitutionnel d'Épidaure, que les changements, pour arriver au mieux possible dans le gouvernement d'un état, doivent être lents; et que la maturité des projets fait leur force.

Des exemples récents venaient à l'appui de ces considérations. Les intrigues de Théodore Négris, qui avait entraîné dans son parti la famille des Déli-Ianéi de Caritène, jointes aux ressentiments de quelques individus contre Odyssée, avaient compromis le salut de la patrie. On avait perdu l'Acrocorinthe par un aveuglement fatal et une confiance présomptueuse dans des moyens de dé–

(1) Vacouf. La donation des mosquées, indépendamment de cette origine, se compose d'un droit pareil à celui qui s'établit en Italie en 1069, pour se soustraire à une foule de petits tyrans. C'était de donner ses biens à l'église, comme les Turcs les donnent aux mosquées, sous le titre d'*oblata*, afin d'en rester possesseur feudataire au moyen d'une légère redevance.

fense trop faibles pour résister aux Turcs, que de vains orateurs, prompts à fuir dans le danger, représentaient comme incapables de tenir la campagne. Ces démagogues hétéristes étaient maintenant réfugiés dans les îles Ioniennes, où la plupart, changeant de rôle, avaient déposé les armes, qu'ils étaient indignes de porter, pour revêtir le *tribonium*, et se faire rhéteurs ou maîtres d'école. On convenait qu'on avait accordé trop de confiance à D. Hypsilantis qui, persistant à se croire prince et délégué de son frère le soi-disant Régent de la Grèce, dédaigna le titre qu'on lui avait décerné pour prendre celui de *patriote*, que son orgueil était loin de justifier. Enfin on avouait qu'on s'était laissé trop facilement déterminer à entreprendre la campagne d'Épire, qui avait causé la ruine des Souliotes, et mis en problème le sort de la Grèce occidentale. Il fallait désormais prévenir de semblables calamités; mais avant d'y aviser, on mit en délibération l'envoi de la députation des états de la Hellade au congrès de Vérone.

En abordant cette importante question, le comte Métaxas, croyant nécessaire de prévenir les objections qu'on ferait à la démarche qu'il provoquait, essaya de démontrer qu'en principe rigoureux de justice, les augustes souverains ne se refuseraient pas à entrer en communication avec un état non reconnu, parce qu'écouter un rapport quelconque quand il est respectueux, n'est pas y donner son assentiment. Il lui semblait que, s'il est dangereux de favoriser la révolte, on ne pouvait se prévaloir de ce principe pour attaquer la révolution des Hellènes, parvenue au point de posséder un gouvernement installé, et d'avoir rendu plus que problématique, par ses victoires, le rétablissement du pouvoir de l'ancien souverain. C'était le cas où se trouvait la Hellade. Le sultan, loin de prétendre à exiger des secours des princes chrétiens contre ses anciens sujets, puisqu'il n'existait aucuns traités obligatoires à cet

égard, rejetait leur médiation. Il n'avait pas fallu des raisons aussi décisives que celles des Hellènes pour faire reconnaître Cromwell et plusieurs autres usurpations heureuses.

Sans doute, disait-il encore, ce qui est admis comme droit oblige les souverains et les peuples. Aucun avantage particulier ne doit autoriser à l'enfreindre, parce qu'il est plus important pour l'humanité que la justice triomphe, qu'il ne l'est que tel ou tel état soit conservé ; et tirant la conséquence que les Turcs sont qualifiés par Bacon de *peuple hors la loi commune*, il en concluait qu'ils étaient exclus par le fait de l'association des puissances européennes. On ne pouvait donc pas reprocher aux chrétiens une insurrection conçue dans l'intérêt de la religion, quoique les SS. Écritures aient pour but la morale plutôt que la législation des actes extérieurs des gouvernements, parce qu'elles se trouvaient, dans ce cas, inséparables. On ne peut être, disait l'orateur, chrétien et mahométan ! Et qu'a-t-on à craindre d'un peuple qui tombe par milliers sous le glaive des bourreaux, auxquels il n'opposa trop long-temps qu'une pieuse résignation ? La sagesse de notre divin législateur est telle dans l'ordre qu'il a établi entre les rois qui s'honorent de le servir, que jamais l'observation des règles de la justice ne fut préjudiciable à un état, ni ne causa sa ruine; tandis que l'empire ottoman, fondé sur l'injure et le brigandage, porte en soi le germe de sa destruction. Que de faux errements aient jusqu'à présent laissé exister les mahométans, il est désormais impossible à des monarques qui ont adopté pour principe le maintien de la morale chrétienne dans l'univers, de proclamer la divinité de J. C. dans une partie de l'Europe, et de reconnaître en Orient les droits du caliphat, fondés sur l'apostolat de Mahomet.

Ce considérant ayant été entendu, on donna lecture de l'adresse destinée à être présentée aux monarques réunis

en congrès à Vérone, qui fut arrêtée dans les termes suivants.

« Dix-huit mois se sont écoulés depuis que la Grèce » est aux prises avec l'ennemi du nom chrétien. Toutes » les forces du mahométisme sont dirigées contre elle. » L'Europe musulmane, l'Asie et l'Afrique s'arment à » l'envi pour seconder la main de fer qui opprima si long- » temps un peuple qu'elle veut maintenant anéantir.... » Deux fois, depuis que la lutte est commencée, la Hel- » lade a élevé la voix par l'organe de ses représentants » légitimes pour invoquer le secours, ou pour obtenir » au moins la stricte neutralité des puissances de la » chrétienté.

» Aujourd'hui qu'une réunion des principaux souve- » rains, formée dans la péninsule italienne, y délibère » solennellement sur les grands intérêts de l'humanité; » alors que toutes les nations en attendent le maintien de » la paix et la dispensation de la justice, le gouverne- » ment hellénique croirait manquer à son devoir s'il n'ex- » posait encore une fois aux augustes monarques alliés l'é- » tat de la nation qu'il représente, ses droits, ses vœux, » ainsi que la ferme résolution où sont tous les Grecs » d'obtenir justice des dépositaires du pouvoir sur la terre, » comme ils ont jusqu'à présent trouvé grace devant le » suprême arbitre des empires, ou de mourir tous chré- » tiens et libres.

» Des torrents de sang ont été répandus. Mais l'étendard » de la Croix, partout victorieux, flotte dans le Pélopo- » nèse, l'Attique, l'Eubée, la Béotie, l'Acarnanie, l'É- » tolie, l'Épire, partie de la Thessalie, sur le mont Ida » de Crète et au sein des îles de la mer Égée. Tels ont » été les progrès et telle est la position des armées » grecques.

» Dans cet état de choses, il est évident, pour tout » homme qui connaît la Turquie, que les Grecs ne sau-

» raient poser les armes avant d'avoir conquis ou obtenu
» les garanties d'une existence politique distincte, indé-
» pendante et nationale, seul gage de la protection du
» culte, de la vie, de la sûreté des propriétés et de l'hon-
» neur des citoyens. D'après cette manifestation des in-
» tentions de la Grèce, si l'Europe, dans le but de main-
» tenir la paix, condescendait à négocier avec la Porte
» Ottomane, dans la vue d'associer la nation grecque à un
» même système de pacification générale, le gouverne-
» ment provisoire s'empresse de déclarer officiellement
» par la présente qu'il n'acquiescera à aucune transaction,
» quelque avantageuse qu'elle puisse être en apparence,
» qu'après que ses députés auront été admis à défendre sa
» cause, à exposer ses griefs, à constater ses droits, ses
» besoins et ses intérêts les plus chers.

» Les sentiments de piété, d'humanité et de justice,
» dont la réunion des augustes souverains est animée, font
» espérer au gouvernement hellénique que sa juste de-
» mande sera convenablement accueillie. Si, contre toute
» attente, l'offre qu'il fait venait à être rejetée, la pré-
» sente déclaration équivaudra à une protestation for-
» melle, que la Grèce suppliante dépose en ce jour au
» pied du trône de la justice divine; protestation qu'un
» peuple chrétien adresse avec confiance à l'Europe et à la
» grande famille de la chrétienté.

» Faibles et délaissés, les Grecs n'espéreront plus alors
» que dans le Dieu fort, et soutenus par sa main toute-puis-
» sante, ils ne fléchiront pas devant la tyrannie.

» Chrétiens persécutés et martyrs depuis quatre siècles,
» pour être restés fidèles à Notre Sauveur et souverain
» maître, nous jurons de défendre jusqu'au dernier sou-
» pir son église, nos foyers et nos tombeaux. Heureux d'y
» descendre libres et chrétiens, ou de vaincre, comme
» nous avons vaincu jusqu'à ce jour, les ennemis de son
» culte par la force et l'assistance de Notre Seigneur Jésus-

» Christ, nous sommes résolus à vaincre ou à mourir.

» Astros, 19 août v. s. 1822.

» En l'absence du président du pouvoir exécutif, le
» vice-président : ATHANASE KANACARIS.

» Le secrétaire d'état, ministre des affaires étran-
» gères : THÉODORE NÉGRIS. »

L'adresse aux monarques chrétiens étant ainsi rédigée et acceptée, on procéda au choix de trois plénipotentiaires chargés de la porter au lieu du congrès et d'y négocier, dans le cas où ils y seraient admis. On nomma en conséquence, pour remplir cette mission, Germanos, archevêque de Patras, le comte André Métaxas, l'un des ministres du gouvernement provisoire, et Georges, fils de Pierre Mavromichalis, qui s'embarquèrent pour Ancone. Leurs instructions portaient de notifier, aussitôt leur arrivée dans ce port, à qui de droit, la cause de leur voyage en Italie; d'adresser, au nom du sénat des Hellènes, une lettre au souverain pontife Pie VII, pour remercier Sa Sainteté de l'hospitalité qu'elle avait daigné accorder dans ses états aux chrétiens fugitifs de Chios et des autres parties de la Grèce. Ce fut là tout ce qu'on connut au sujet de cette légation, et il est encore impossible de dire avec certitude si elle eut vraiment ordre d'ouvrir des communications avec l'ordre de Malte pour l'engager à demander de rentrer en possession de Rhodes et de l'île de Cypre. On ne peut fonder à cet égard que des conjectures, et nous en dirons autant de la réunion de l'église d'orient à celle d'occident, qui devraient depuis long-temps ne faire qu'une seule et même famille.

A aucune époque les Hellènes ne s'étaient occupés d'objets plus importants que ceux qui faisaient le sujet de leurs délibérations, dans lesquelles on sera sans doute aussi étonné de remarquer des considérations de haute politique, que de les voir renaissant au monde, entourés de l'éclat

des victoires dignes de leurs ancètres. Ainsi, pendant le cours du mois de septembre et d'octobre, ils avisèrent successivement aux moyens de resserrer le blocus de Corinthe et d'approvisionner l'acropole d'Athènes, dont on venait d'augmenter les fortifications. On décida ensuite de rappeler de l'ile de Crète Michel Comnène Aphendoulief, de le mettre en jugement et de le remplacer par le frère du navarque Tombazis, qui fut investi du titre d'harmoste ou conciliateur, chargé du gouvernement civil et militaire de la patrie de Minos.

On ne s'était point encore occupé de finances, de manière à comparer les recettes aux dépenses, et il fallait songer à l'avenir, en intéressant l'étranger par une de ces opérations de banque regardées de nos jours comme la prospérité des états.

On prétend, dit à ce sujet André Métaxas, qu'un état emprunte communément pour acquérir, pour conserver ou pour former de grands établissements; et, ajoute-t-on, dans tous les cas cette mesure est presque toujours mauvaise de sa nature. En effet, emprunter, n'est-ce pas appeler à son secours et indiquer qu'on est dans la nécessité, de sorte que la souveraine puissance, de qui toute loi doit émaner, reçoit la loi des publicains? Mais les Grecs n'étant pas dans ce cas, on ne peut pas objecter que, n'ayant pu subvenir à leurs besoins avant un emprunt, ils seraient encore moins dans le cas d'y faire honneur, quand on devrait liquider la restitution surchargée des intérêts. Ce n'est point ici pour remédier à des désastres, pour effacer les traces d'une guerre, d'une peste ou d'un cataclysme, qu'on emprunte, mais pour conjurer tous ces fléaux. L'argent ne doit point sortir de la bourse des citoyens pour servir à les opprimer. Il n'est pas nécessaire de créer de nouveaux impôts pour solder les intérêts; car les intérêts et le capital sont hypothéqués sur les biens des mosquées. Ces propriétés ne sont point la dépouille de la veuve et de

l'orphelin, mais un terrain arraché aux chrétiens pour en doter les temples de Mahomet, dont ceux-ci rentrent en possession par la victoire. D'après cela, n'est-il pas présumable que les états européens, qui ont en quelque sorte homologué les emprunts des Cortès d'Espagne et d'une foule de colonies, accueilleront des propositions de la nature de celle des Grecs? Le sénat des Hellènes présente des garanties bien plus positives que les Cortès et Iturbide. On désigna donc André Louriotis d'Arta pour se rendre à Londres, afin d'aviser aux moyens d'y jeter les bases d'un emprunt national.

On avait essayé de rectifier l'organisation civile au sujet des finances; mais on était entravé dans la régularité de la perception par les administrations locales formées dans chaque canton et dans chaque ville. Toutes étaient dévouées à la patrie; mais elles rejetaient les charges publiques les unes sur les autres, et il fallut continuer à faire face aux dépenses par des bons territoriaux.

On s'occupa ensuite de la campagne d'automne, en chargeant Pierre Mavromichalis, Nicétas et plusieurs autres chefs de surveiller le blocus de Nauplie. L'amirauté d'Hydra, de concert avec celles de Spetzia et de Psara, promirent de tenir des stations navales en mer. Les unes devaient observer les mouvements de l'escadre du capitan pacha, en croisant constamment dans ses eaux pour saisir le moment de le surprendre, et les autres devaient se rendre sur les côtes d'Étolie, afin de secourir le président Mavrocordatos, qui ne devait pas tarder à se trouver aux prises avec Omer Brionès. Enfin, dans les derniers jours d'octobre, le gouvernement décida, vu l'âpreté des froids qui se font sentir en hiver dans la Cynurie, le défaut de logements, et pour être plus à portée de communiquer avec Hydra, qu'il se transporterait à Cranidi ou Hermione, bourgade située à la pointe méridionale de l'Argolide.

L'Étolie, qu'on se proposait de secourir, appelait spé-

cialement l'attention des Hellènes. Depuis la fatale journée de Péta, Mavrocordatos, ayant réuni, comme on l'a déjà dit, les débris de sa troupe à Langada, s'était mis en route pour Vrachori, en laissant à la garde des défilés du Macrynoros les armatolis d'Hyscos, de Lépéniotis et de quelques capitaines de l'Agraïde (1). Il était persuadé avec raison que l'ennemi ne s'engagerait plus dans ces défilés, depuis qu'il était devenu maître de la navigation du golfe Ambracique, en détruisant les chaloupes canonnières de Passano. Il pouvait maintenant, avec ses armements, se diriger vers les ports de Vonitza et de Loutraki, y débarquer et pénétrer dans l'Acarnanie. Il fallait se tenir désormais sur la défensive, en occupant quelques positions pour lui disputer le passage.

On fut confirmé dans cette opinion par des avis qu'Omer Brionès se donna lui-même la peine de faire parvenir aux insurgés. Jaloux de voir, tandis qu'il négociait avec les Souliotes, Routchid pacha prétendre soumettre l'Acarnanie, il s'appliquait non-seulement à déjouer ses plans en les portant à la connaissance des Grecs, mais encore à empêcher les Schypetars de les seconder. La chose était facile; car ces soldats mercenaires calculaient qu'il était de leur intérêt de faire traîner la guerre afin de gagner en détail l'équivalent des trésors d'Ali pacha, dont ils se regardaient comme frustrés par les Osmanlis; et si on avait eu de l'argent à leur offrir, on les aurait facilement débauchés. Ils savaient d'ailleurs que, si l'Épire retombait sous la main du sultan, il leur donnerait des pachas de race asiatique, et qu'ils seraient ainsi pour jamais asservis.

Les choses étaient dans cet état, quand Omer Brionès, après l'évacuation de la Selléide, descendit à l'Arta, satisfait d'avoir entravé son antagoniste, mais ayant au fond dérangé et compromis le succès de la campagne qui avait été résolue antérieurement. En effet, six semaines plutôt,

(1) Agraïde. *Voy.* t. III, ch. LXXXIII de mon Voyage dans la Grèce.

lorsque Dramali pénétrait dans l'Argolide, au moment où la flotte du capitan pacha mouillait à Patras, l'exécution d'un pareil plan ne rencontrait presque aucun obstacle. Il fallait, après la défaite des Grecs à Péta, et la destruction des armements de Passano, marcher droit sur l'Achéloüs; les chrétiens étaient consternés; ils auraient abandonné Missolonghi; ainsi on avait perdu une occasion, dont ni les Turcs, ni les Anglais, qui les conseillaient, n'avaient pas connu l'importance. Enfin on crut devoir procéder par l'intrigue, ressource misérable des hommes d'état sans vues et sans moyens; et on se trompa complètement.

Le consul d'Angleterre Meyer, quoique éconduit par Khourchid, qui avait refusé ses services, était trop satisfait des succès qu'il avait obtenus en abusant les Souliotes, pour ne pas s'empresser d'accourir à l'Arta, afin d'apaiser les mésintelligences survenues entre Omer Brionès et Routchid pacha. Il s'était déjà entendu avec ce dernier pour faire des ouvertures à Georges Varnakiotis, capitaine des armatolis du Xéroméros (1); et il venait offrir le moyen de livrer toute la Grèce occidentale aux mahométans.

Il croyait avoir fasciné les yeux des insurgés; mais ceux-ci, auxquels Omer Brionès s'était adressé sous main, pour leur révéler les desseins de Routchid pacha, étaient sur la trace des complots qu'on tramait. Prévenus depuis longtemps contre Varnakiotis, les Grecs avaient intercepté des lettres, dans lesquelles on lui demandait l'échange des prisonniers, et où il était question d'amnistie. Il n'en fallut pas davantage pour les irriter. S'étant aussitôt transportés vers Mavrocordatos, ils lui firent répéter le serment de ne jamais traiter avec les mahométans, et de livrer au glaive des lois quiconque oserait émettre une semblable proposition. On décréta la levée en masse; mais il était déjà trop tard.

Varnakiotis, cédant aux insinuations du consul anglais,

(1) Xéroméros. *Voy.* t. III, ch. LXXII de mon Voyage dans la Grèce.

qui s'était rendu auprès des pachas à l'Arta, avait consommé l'acte de sa trahison, en entraînant dans son parti Jean Rhengos, et plusieurs autres capitaines Acarnaniens. Non content de cette lâche apostasie, il avait lancé des proclamations, faites long-temps d'avance; et les Agréens s'étaient enfuis dans les hautes vallées de l'Achéloüs, tandis qu'une partie des Xéromérites émigraient de leur côté, pour se réfugier à Calama et à Meganisi, îles dépendantes de l'héptarchie ionienne.

Il fallut aussitôt songer à évacuer les positions d'Agrilos, près du grand lac Ozeros, de Papadatès, de Machala, de Catouna, abandonner le Valtos(1), et se replier derrière la rive gauche de l'Achéloüs. Cependant on fit mine de vouloir conserver le poste de Stratos, ville voisine du gué de Lépénou, tandis que le capitaine Makrys s'établissait avec huit cents hommes à Angélo Castron, décidé à défendre ce passage, l'Achéloüs n'étant plus praticable qu'au moyen d'un bac, depuis cette hauteur jusqu'à la mer. Mais c'en était fait des Grecs, s'ils avaient été attaqués à cette époque de confusion; et ils l'auraient été, si la peste n'eût éclaté à l'Arta, et forcé les pachas à tenter les voies de la négociation, qui donnèrent aux chrétiens le temps de se reconnaître.

Depuis la malheureuse affaire de Péta, le président Mavrocordatos, rentré à Vrachori, ville qu'il n'aurait jamais dû quitter, convaincu, comme le général Normann et les officiers qui l'entouraient, qu'il était facile de défendre un pays montueux, couvert de forêts, avec une population entièrement armée, ne respirant qu'une indépendance farouche, habituée au pillage, s'était occupé à l'organiser en compagnies. Son infatigable activité lui avait fait parcourir tous les villages, et les lieux les plus inaccessibles de l'Açarnanie et de l'Étolie. Calmant d'un côté les superbes armatolis d'Agrapha, excitant ailleurs des peuplades engourdies par

(1) Valtos. *Voy.*, pour la topographie de ce canton, le t. III, ch. LXXXII de mon Voyage.

des siècles de misère et d'asservissement, il était parvenu, à force d'habileté, de douceur et de patience, à assoupir ou à éteindre les haines et les rivalités des capitaines; à faire goûter aux primats grecs un genre d'administration moins vexatoire pour les paysans; à créer dans chaque lieu des moyens de défense, et à établir l'harmonie entre des peuplades jusqu'alors discordantes (1).

A la faveur de sa longanimité le président avait réussi à composer un corps d'environ cinq mille hommes de milices, qui se trouvaient campés au village de Paradisi, voisin de Vonitza, quand Varnakiotis, auquel il en avait confié le commandement, trahit sa confiance et la patrie.

A cette nouvelle Mavrocordatos, qui se trouvait à Anatolico, informé que ces mêmes troupes s'étaient débandées et que les défilés étaient ouverts à l'ennemi, rassemblant ce qu'il put trouver d'hommes capables de porter les armes, marcha en avant le 19 septembre à dix heures du soir. Arrêtant de toutes parts les fuyards et les déserteurs, il arriva à Vrachori le 24, et la tranquillité publique se rétablit à son aspect.

Les capitaines auxquels il avait envoyé des ordres n'ayant pas tardé à se rendre auprès de lui, il quitta aussitôt Vrachori pour se rendre à Calivia Zygotica, petit village situé au-delà d'Angelo Castron, sur le bord de l'Achéloüs. C'était le rendez-vous assigné aux troupes pour leur organisation; et ayant eu à son arrivée connaissance de l'amnistie proposée par les pachas, il exhorta les chefs à feindre de l'accepter afin de gagner du temps, tandis qu'on aviserait aux moyens de se défendre.

(1) Le 28 juillet Alexandre Mavrocordatos vint de Missolonghi à Anatolico, pour assister à l'oraison funèbre des braves morts à Péta.

Le 31 juillet il partit pour se rendre au camp de Maro Botzaris; la flotte turque se trouvait devant Missolonghi.

Le 12 août son bivouac se trouvait à deux lieues de Vrachori.

Le 4 septembre il se rendit à Stamna, où il apprit la trahison de Varnakiotis. — Mémoires manuscrits communiqués à l'auteur.

Cet avis ayant été adopté à l'unanimité dans un conseil de guerre, le capitaine Makrys, qui avait la confiance des paysans, sentant la nécessité de contrebalancer l'effet des proclamations du transfuge Varnakiotis, leur adressa une circulaire de la teneur suivante, en réponse à une lettre que les troupes débandées lui avaient fait parvenir :

« Acarnaniens, mes frères, par cette lettre fraternelle » je vous fais savoir que j'ai reçu celle que vous m'avez » adressée. J'ai fort bien compris son contenu, et je re- » connais avec joie que nous sommes tous du même avis, » c'est-à-dire d'attaquer de concert nos ennemis. Nos frè- » res de Crayari, d'Aponéro, d'Involucos, de Zygos se réu- » nissent dans ce moment à Vrachori. Tous se rassem- » blent autour du président Mavrocordatos; et moi, à la » tête de treize cents hommes, je suis ici, à Castrounia. » Demain, avec l'aide de Dieu, nous serons en marche » ainsi que les autres chefs; nous nous porterons contre » les Turcs, que chacun de nous doit abhorrer comme ses » péchés, et ne jamais craindre. Nous serons fidèles au re- » doutable serment que nous avons prononcé avec une » foi sincère en Dieu; et s'il faut mourir, ce sera en hom- » mes, et non pas comme des femmes timides. Enfin, si » Dieu le permet, il faut que nous soyons tous réunis de- » main à Machala.

» Je vous recommande de ne prendre avec vous aucuns » bagages. Ne vous munissez que de vos armes, et mettez- » vous en marche pour courir sus à l'ennemi, comme je » vais le faire avec mon camarade Zongos. »

DÉMÉTRIOS MAKRYS.

Le président Mavrocordatos, non moins actif que Makrys, tout en faisant fortifier l'emplacement de Tousonia, ainsi que les ponts de Primicos et de Nescio, situés à la décharge du lac Trichon ou Soudi, dans l'Achéloüs, était parvenu à réunir deux mille hommes, avec lesquels il réso-

lut de fermer à l'ennemi les défilés de Laspès et de Machala. Calculant sa ligne de retraite en cas de revers, il ordonna d'élever un retranchement à la tête de la vaste chaussée qui sépare le grand lac en deux parties, et il plaça à Dougri, près des ruines de Thermos, un corps de Cravariotes chargés de défendre le passage de la forêt de Koudounia, qu'il faut traverser pour pénétrer dans l'Apocoro, contrée située sur l'Événus. Il détacha en même temps des commissaires dans tous les villages, avec la mission de tranquilliser les esprits, de réunir les hommes capables de porter les armes, et de les diriger suivant le système de défense dont on était convenu. Il envoya, dans les îles et en Morée, des commissaires chargés de demander des secours en hommes et des vaisseaux. Enfin, tout ce que la prudence humaine, tout ce que le patriotisme pouvaient suggérer, fut mis en usage par Mavrocordatos pour remédier à des affaires aussi désespérées que l'étaient celles des chrétiens insurgés de la Grèce occidentale.

Vain espoir! Mavrocordatos avait en tête un ennemi non moins actif que lui, dont la prévoyance, mise en défaut, mais bientôt réveillée par les agents anglais, le détermina à marcher, avant que les Grecs eussent occupé les défilés de Laspès et de Machala. Leurs desseins lui avaient été révélés par Georges Varnakiotis, qui avait eu connaissance de la circulaire adressée par Makrys aux Acarnaniens; et les pourparlers relatifs à l'amnistie avaient été rompus. Omer Brionès venait en même temps de recevoir un convoi de poudre et de munitions de guerre, tiré de l'arsenal de Corfou, qui avait été débarqué à Prévésa, par la corvette de S. M. B. la *Médina*, et il entra immédiatement en campagne.

Son armée, composée de douze mille Schypetars, qui sont les meilleures troupes de la Turquie, ayant de l'artillerie, et une nombreuse cavalerie, conduite par le traître Varnakiotis, franchit les défilés à la vue des paysans soulevés par D. Makrys, qui s'enfuirent dans les escarpements

les plus inaccessibles de l'Agraïde. Les eaux de l'Achéloüs se trouvant très-basses dans cette saison, qui était le milieu de l'automne, l'armée turque passa facilement le fleuve au gué de Stratos, et Routchid pacha, qui commandait la cavalerie, inonda dans un instant la plaine de ses Kersales, et des Tolpaches des Dibres. Au même instant les Grecs, qui avaient fait passer leurs familles dans les forêts du mont Callidrôme, mirent le feu à Vrachori, ainsi qu'à tous les villages du Vlochos (1), et l'arrivée des barbares fut célébrée par un vaste incendie. Étonnés de ce spectacle, ils s'étaient arrêtés, lorsque Marc Botzaris avec ses palicares, qui avaient dirigé l'embrasement, poussant un cri funèbre, annoncèrent aux enfants d'Agar qu'ils foulaient une terre destinée à devenir leur tombeau.

Six cents palicares, commandés par le héros de la Selléide, font aussitôt retraite vers le défilé de Douzi, sans que les Turcs osent les poursuivre. A cette vue D. Makrys, intimidé par le nombre, toujours croissant, des ennemis, abandonne inopinément la position qu'il occupait, pour se jeter dans le mont Aracynthe. Le poste de Calivia Zygotica est également évacué, sur la fausse nouvelle que les Turcs ont passé l'Achéloüs au-dessus de Stamna. Le corps d'observation qui défendait l'accès de la chaussée du lac Trichon n'a que le temps de gagner le défilé de Gérasovo; et si l'ennemi se fût aperçu du désordre qu'il avait causé dans l'armée grecque, ce jour aurait marqué l'entière destruction des Hellènes.

Mavrocordatos, qui comprit que les Turcs avaient perdu le moment de l'anéantir, passa la nuit à combiner les moyens de lui disputer le terrain, et de défendre les inextricables défilés du mont Aracynthe. Il avait déjà fait plusieurs dispositions, lorsqu'on aperçut le 24 octobre au matin, huit cents familles grecques, abandonnant la plaine

(1) Vlochos. *Voy.*, pour la topographie de ce canton, le t. III, ch. LXXXIV de mon Voyage dans la Grèce.

formée par les Échinades, qui sont maintenant réunies au continent, se précipiter du côté des lagunes, pour se réfugier à Anatolico (1), et dans les îles de ses vastes pêcheries. C'était le signal de l'approche de l'ennemi, et il fallut renoncer à la défense de la grande chaussée du lac, dont on fit sauter quelques arches. On se retira du côté de Dervendista, où Mavrocordatos fit sa jonction avec Marc Botzaris.

Cependant la cavalerie ennemie, devant laquelle on avait vu fuir les paysans de la campagne, gagnait du terrain. Elle débordait la position de Stamna, et indépendamment de la perte de l'Acarnanie, il fallait se résigner à quitter le Zygos, qui est le dernier canton de l'Étolie, pour ne pas se trouver enveloppé dans le mont Aracynthe. La trahison se réunissait à des malheurs qu'on n'avait pu conjurer! Déjà plusieurs capitaines grecs, embauchés par l'apostat Varnakiotis, non contents de déserter les drapeaux de la Croix, avaient joint leurs armes à celles de l'ennemi. Il fallait choisir son point de retraite et se décider sans perdre un seul instant. On se compromettait visiblement si on descendait en plaine; et cette tentative ne réussissant pas, tout espoir de salut était perdu. Une seule voie semblait ouverte; c'était de passer l'Événus, et de gagner les montagnes de Cravari. Arrivés dans cette partie de la Locride Ozole, on pouvait se retirer du côté où se trouvait Odyssée, ou bien choisir un moment favorable pour entrer en Morée. Les officiers qui donnaient ce conseil à Mavrocordatos ignoraient que cette retraite même était impossible. Les Turcs sortis de Névropolis d'où on n'avait pu les débusquer, franchissant rapidement les défilés de Gravias et de Zéménos venaient de s'emparer de Salone, de façon

(1) Pour l'intelligence de toutes ces manœuvres, il est nécessaire de relire le ch. LXXXV du t. III de mon Voyage. Qu'on me pardonne de me citer; mais comme c'est le seul ouvrage qui ait fait connaître ces contrées, je suis obligé d'y renvoyer. Il faut également consulter la carte jointe à ce volume, qui donne toutes les positions.

qu'on se trouvait réduit à combattre, à vaincre, ou à s'ensevelir dans les lagunes de Missolonghi.

Le président sembla cependant avoir déféré à l'avis de son conseil, lorsqu'on le vit traverser la plaine Lélante, en se dirigeant vers l'Évènus; mais c'était pour tromper les regards de l'ennemi. Rétrogradant bientôt après, en trompant à la fois les Turcs et les siens, il revient au village de Gérasovo, et entre le 17 octobre, à midi, avec la rapidité de l'éclair, à Missolonghi.

On le presse de quitter cette ville; de ne plus s'obstiner à défendre l'Étolie; mais Mavrocordatos, plus affligé de la trahison des Acarnaniens qu'affecté du malheur de sa position, répondit : « les habitants de ces provinces sont peu » dignes que nous nous sacrifions pour eux; mais si je » m'éloigne ils se soumettront, et les hordes albanaises » passeront à Patras; le Péloponèse, qui peut à peine ré- » sister à l'armée ottomane, sera accablé par ces nou- » veaux ennemis, et c'en est fait de la cause des Hellènes : » C'EST ICI QUE NOUS DEVONS PÉRIR. »

Tandis que ces choses se passaient, Marc Botzaris, avec six cents palicares, soutenait le poids et les efforts de l'armée mahométane, commandée par Omer Brionès et Routchid pacha! Les Thermopyles pâliront un jour à ce récit! Retranchés auprès de Crionéro, fontaine située à l'angle occidental du mont Aracynthe, en face d'Anatolico, ses braves, après avoir peigné leurs belles chevelures, suivant l'usage immémorial des soldats de la Grèce, conservé jusqu'à nos jours, se lavent dans les eaux de l'antique Aréthuse; et revêtus de leurs plus riches ornements, ils demandent à s'unir par les liens de la *fraternité*, en se déclarant *Vlamia*. Un ministre des autels s'avance, et prosternés au pied de la Croix, ils échangent leurs armes; ils se donnent ensuite la main en formant une chaîne mystérieuse; et recueillis devant le Dieu rédempteur, ils prononcent les paroles sacramentelles : *ma vie est ta vie*,

et mon ame est ton ame. Le prêtre alors les bénit ; et ayant donné le baiser de paix à Marc Botzaris, qui le rend à son lieutenant, ses soldats, après s'être mutuellement embrassés, présentent un front menaçant à l'ennemi (1).

C'était le 4 novembre 1822, au lever du soleil ; on apercevait de Missolonghi et d'Anatolico, le feu du bataillon immortel, qui s'assoupit vers midi. Il reprit avec une nouvelle vivacité deux heures après le passage du soleil au méridien, et il diminua insensiblement jusqu'au soir. A l'apparition des premières étoiles, on aperçut dans le lointain les flammes des bivouacs ennemis, répandus dans la plaine. La nuit fut calme, et le 5 au matin Marc Botzaris entra à Missolonghi, suivi de trente hommes ; le surplus de ses braves avait vécu.

A la faveur de leur courageuse résistance, le président Mavrocordatos, qui n'avait pu secourir le bataillon de Marc Botzaris, s'était occupé à faire entrer dans la place des bestiaux, et tous les vivres qu'on avait trouvé moyen de réunir. Il avait en même temps songé au salut des habitants, en faisant embarquer pour le Péloponèse les vieillards, les femmes, les enfants et les bouches inutiles.

Marc Botzaris, époux, père et chef de famille, après avoir rempli ses devoirs de soldat, avait aussi des mesures de sûreté à prendre pour des objets qui lui étaient plus chers que la vie. Au premier bruit de la défection de Var-

(1) J'ignore d'où vient le mot Vlam et Vlamia au pluriel ; mais cette cérémonie est connue sons le nom de Ἀδελφοποΐα, ἢ Ἀδελφοποίησις, *adoptio in fratrem*, chez les écrivains du Bas-Empire. *Voy*. Démétr. Cho. Archiep. Bulgar., p. 135, et l'Euchologe, p. 898. Leo. grammat. in Mich. Theophil. F. P. 460, de Basilio postmodùm imperatore : ἀπελθὼν εἰς τὸ λουτρὸν, ἤλλαξεν αὐτὸν, καὶ ἐλθὼν ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ ἐποίησεν ἀδελφοποίησιν. *V*. Nomocanon Coteler. n. 511, et in Concil. Chalcedon., act. 10 de Iba episcopo et ejus accusatoribus, deindè reconciliatis : Ποιήσαμεν δὲ αὐτοὺς φίλους. Τὰ ἅγια δῶρα ἄνω ἐν τῷ ἐπισκοπείῳ ἐκοινώνησαν μετ' ἀλλήλων, αὐτὸς καὶ οἱ πρεσβύτεροι. Alter est Evagrii, lib. 1, Hist., c. 13 ubi Domnus, Antiochiæ episcopus, et S. Simon Stylites, ἄμφω συνελθέτην, καὶ τὸ ἄχραντον ἱερουργοῦντες Σῶμα, τῆς Ζωοποιοῦ κοινωνίας ἀλλήλοις ἀντέδωσαν.

nakiotis et de ses complices, il les avait envoyés à Missolonghi; et sa sœur mariée à un des apostats qui étaient passés sous les drapeaux du Croissant, ne voulant plus porter un nom déshonoré, avait demandé le divorce. On avait différé jusqu'à ce jour de prononcer la redoutable sentence qui brise les liens que l'Éternel a ratifiés; mais la cause majeure de haute trahison étant manifeste, le divorce fut accordé par Porphyre, archevêque d'Arta, qui s'était attaché à la cause des chrétiens depuis qu'il les avait vus trahis et malheureux; il demandait à Dieu d'expier ses fautes, en répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la Croix.

Rendue libre par cet acte, Marc Botzaris résolut de la faire embarquer avec sa famille sur un vaisseau prêt à faire voile pour Ancône. Sa sœur, empressée de quitter une terre qui lui rappelait l'opprobre du nom qu'elle venait de réprouver, ne demandait qu'à partir; mais il n'en était pas de même de la tendre et douce Chrysé.

Par combien de détours ingénieux elle essaya de fléchir son époux! Tantôt elle lui proposait de l'envoyer à Ithaque, et tantôt à Céphalonie, où se trouvait le polémarque son oncle : « Je vaincrai, » disait-elle, « la rigueur des » Anglais, je désarmerai ces insulaires au cœur de fer! » pourraient-ils résister aux larmes d'une mère? —Chère » Chrysé, que dis-tu, fléchir les Anglais? ils sont durs » comme l'Océan. Ils ont vendu Parga, l'aurais-tu oublié? » L'intérêt est leur dieu; et, s'il l'exigeait, ils te ven- » draient ainsi que nos chers enfants. — Je n'ai plus que » des attraits vulgaires, cher Marc, et toi seul peux encore » trouver ta Chrysé belle; ces pauvres innocents ne sau- » raient être séparés de leur mère. — Et leur mère pour- » rait-elle habiter dans un pays gouverné par ceux qui » viennent de consommer la perte de Souli, et d'organiser » la trahison de Varnakiotis? — Non jamais, » s'écria Chrysé, « l'épouse de Marc ne devra l'hospitalité aux

» ennemis des chrétiens. Mais dans quel pays dois-tu
» m'envoyer ? sous quel ciel est située Ancône ? — Sous
» le ciel du patriarche auguste de Rome, ma bien aimée,
» c'est le père commun des fidèles ; et si ton époux.....
» — N'achève pas, conserve-toi pour tes enfants. J'o-
» béis, je pars. »

Elle dit, et tombant à ses pieds avec les timides créatures qui le nommaient leur *seigneur* et leur *père*, Marc Botzaris bénit son épouse ainsi que ses enfants au nom du dieu des batailles. Il accompagne ensuite sa famille au port; il suit des yeux le vaisseau dont les vents sonores du midi enflent aussitôt les voiles ; il la salue, il lui fait long-temps signe encore en tendant les bras. Le vaste sein des mers ravit la nef rapide à ses regards.

Le même jour, le clergé célébrait les obsèques du stratarque Cyriaque, dont les soldats avaient débarqué la dépouille mortelle au fort de Vasiladès. On l'avait ainsi transporté dans la ville, où il semblait s'établir comme les ombres généreuses des héros indigènes toujours propices à la patrie, pour inspirer de nobles sentiments aux Hellènes. Le 6 les barbares arrivèrent à la tête de la chaussée qui commence au-dessous de Plevrone ; et Jousouf pacha ayant fait sortir de Lépante deux bricks de guerre, Missolonghi fut investie le 7 novembre, par terre et par mer.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs des Péloponésiens pour secourir Missolonghi. — Désintéressement de Nicétas. — Projets de l'amirauté d'Hydra. — Audace des insulaires de Ténos. — Débarquement des Barbaresques à Mycone. — Ils sont battus par Modéna Mavrogénie. — Servilité des habitants de Syros. — Translation du gouvernement à Hermione. — Arrivée de l'escadre hydriote à Psara. — Résolution de détruire la flotte ottomane. — Départ des brûlots commandés par Constantin Canaris et Cyriaque. — Incendie d'un vaisseau de ligne. — Naufrage et dispersion de l'armée turque. — Notice sur Constantin Canaris. — Son retour à Psara. — Allégresse des Grecs. — Troubles à Constantinople. — Mécontentement des janissaires. — Révolution dans le sérail. — Exil de Khalet effendi. — Sa mort. — Empoisonnement de Khourchid pacha. — Refus d'admettre les envoyés des Hellènes au congrès de Vérone, — et d'entendre les réclamations de l'ordre de Malte. — Tentatives pour ravitailler Nauplie. — Prise de cette forteresse. — Défaite du dernier corps d'armée de Dramali. — Convocation des états de la Hellade.

Les courriers porteurs des dépêches de Mavrocordatos, qui annonçaient l'invasion de l'Acarnanie et de l'Étolie, arrivaient sur ces entrefaites à Astros. Loin de se laisser abattre par le récit des désastres que le vice-président fit connaître, chacun rivalisa de zèle pour y remédier. Pierre Mavromichalis, Canelos de la famille des Déli-Ianeï de Caritène, André Zaïmis de Calavryta, Londos de Vostitza, offrirent leurs services, qu'on accepta, et tous se préparèrent à partir, en convenant de se rendre à Andravida (1),

(1) *Voy.* t. IV, ch. cxxi de mon Voyage en Grèce.

près du golfe de Cyllène, où des vaisseaux viendraient les embarquer pour les transporter à Missolonghi.

Cette expédition fut décidée sans aucune difficulté; mais il n'en fut pas de même du départ des vaisseaux. Les matelots demandaient un salaire pour nourrir leurs familles pendant leur absence; on avait besoin d'approvisionnements de bord pour tenir la mer, *dès qu'on se serait séparé de la terre nourricière des hommes*; et plus prodigue de son sang que de son argent, quoiqu'on fût généralement riche des dépouilles des Turcs, on se regardait. Tout le monde se disait pauvre, et chacun balançait à faire des sacrifices, quand Nicétas s'avança au milieu de l'assemblée; déposant un sabre de grand prix qu'il avait enlevé au général turc dans les derniers combats, il dit: *Voilà tout ce que je possède; j'en fais hommage à la patrie!* D. Hypsilantis, se levant à son tour, fit don de son argenterie. Ces exemples faisant monter la rougeur au visage des plus avares, chefs, navarques, capitaines, tous s'empressèrent d'offrir leurs tributs volontaires, et l'armement fut décrété.

L'amirauté d'Hydra soumit ensuite ses plans au conseil des Hellènes. Informée que le capitan pacha se préparait à quitter le port de la Sude pour rentrer aux Dardanelles, elle avait résolu de le suivre, de le harceler et de lui faire éprouver quelque échec considérable dans sa traversée, afin de terminer d'une manière éclatante la campagne de 1822. C'était là son but principal; car on n'avait rien à craindre de la part des Turcs contre les Cyclades. L'esprit public y était monté au plus haut point d'exaltation, et les moindres îles étaient sur un pied de défense formidable. Ainsi, au simple avis donné par une barque venant de Syros, que la flotte ottomane croisait dans ces parages, on avait vu à Ténos, le 20 octobre, les habitants courir spontanément aux armes, et sept mille hommes border la plage du port Saint-Nicolas. Depuis cette fausse alarme, on l'avait fortifié au moyen de deux redoutes, et les Grecs y faisaient le

service avec la régularité d'une garnison européenne, quoiqu'ils eussent encore à craindre le fléau de la peste, qui les avait affligés pendant tout l'été.

Mycone venait également de se signaler. Le 22 octobre, au moment où l'armée navale turque défilait dans ses eaux, les Grecs avaient arboré le pavillon de la Croix, et tiré sur un brick algérien qui rasait la côte à portée du pistolet, en accompagnant leur fusillade, contre les *plagiaires* (1), du chant patriotique de Rigas, et d'un torrent d'injures adressées au prophète Mahomet. Le capitan-pacha, dans sa rare prudence, avait trouvé au-dessous de sa dignité de répondre à de semblables provocations; mais le Barbaresque irrité en jugea autrement. Après avoir tiré plusieurs volées perdues, au bruit desquelles quelques armements rallièrent le pavillon vert de l'Africain, il voulut se venger en opérant un débarquement sur l'île de Mycone.... Il met aussitôt ses embarcations à la mer, il s'approche de la plage, et y jette deux cents volontaires, qui marchent en vociférant : *Allah! Mahomet! Mort aux dgiaours!*

A cet aspect, la noble fille d'Étienne Mavrogénis, Modéna, qui jura autrefois, devant les prétendants à sa main, *de ne jamais épouser qu'un homme libre,* réunissant la compagnie d'élite qu'elle forma dès le commencement de l'insurrection, s'avance à la rencontre des Barbaresques. Fondant sur eux avec la rapidité de l'aigle, elle les attaque, les presse, les bat, et les force à se rembarquer en laissant une partie de leurs armes, dix-sept morts et soixante blessés au pouvoir des Myconiens. Elle foule aux pieds la tête du chef des barbares, qu'elle frappe dédaigneusement du talon, en s'écriant : *Honneur aux braves! Victoire à la Croix! — Victoire au sang des héros!* répondent les My-

(1) C'était le nom qu'on donnait dans l'antiquité aux écumeurs de mer qui volaient des enfants et des esclaves. On ne l'applique plus maintenant qu'aux frelons et aux monopoleurs en littérature, qui se nourrissent du travail des abeilles.

coniens. *Gloire à Modéna Mavrogénie, fille du martyr Étienne! Que ses palmes soient immortelles!*

Pendant que ces choses se passaient à Mycone, le capitan-pacha, après avoir reconnu de loin Paros et Amorgos, recevait les hommages des primats de Syros, auxquels il décernait les honneurs du kafetan, toge de l'esclavage, en leur demandant, à la vue de Chios qui fumait encore du sang des chrétiens, pourquoi les habitants des îles de la mer Égée ne venaient pas déposer leurs armes à ses pieds? Il voulait, disait-il, oublier leurs torts; il était toute clémence depuis la tentative inutile qu'il avait faite pour ravitailler Nauplie. Les Syriotes lui répondirent par des flatteries; et les Algériens, battus par Mavrogénie, l'ayant rejoint, il cingla vers Ténédos : *Statio malè fida carinis.*

C'était le 5 novembre. Le sénat des Hellènes s'était, depuis huit jours, transporté d'Astros à Hermione, comme ces oiseaux de passage qui suivent les vents tempérés, en se réfugiant à l'extrémité des promontoires méridionaux du Péloponèse, quand les neiges couvrent les hautes régions du Parnasse : ainsi les législateurs ambulants de la Grèce arrivaient avec les orthygies ou cailles en face d'Hydra, au moment où trois divisions navales, déployant le pavillon de la Croix, appareillaient pour se porter du côté de l'Étolie, aux plages de la Crète et vers les rivages de l'Asie-Mineure, tandis qu'une station navale partait afin de renforcer le blocus de Nauplie.

Le son des cloches, le bruit du canon et les acclamations du peuple ayant accompagné l'armée aussi long-temps qu'on crut se faire entendre, les occupations habituelles reprirent leur cours. On était calme, lorsque, le 11 novembre, des barques venant de Kasos rapportèrent qu'elles n'avaient trouvé devant elles qu'une mer libre, mais que pendant la nuit, elles avaient aperçu, vers l'orient d'été, un météore lumineux, signe de quelque incendie. L'indice était vague; mais à peine les préposés à la garde du port en eurent fait

part à quelques personnes, que le peuple, qui n'avait pas encore eu le temps d'en avoir connaissance, mu par une de ces inspirations spontanées qu'on ne saurait définir, s'attroupa tumultueusement en criant que *la flotte turque était en feu et dispersée.*

En effet, les Hydriotes avaient à peine touché à Psara, qu'on vota unanimement la destruction de l'escadre ottomane qui se trouvait à Ténédos. Une division navale, composée de douze bricks Psariens, détachés à sa suite, avait observé ses mouvements et sa position. L'entreprise était difficile; les Turcs, sans cesse aux aguets depuis la catastrophe de Chios, se gardaient avec un soin particulier, et visitaient les moindres barques. Cependant, comme l'amirauté avait une confiance entière en ses marins et dans les services de Constantin Canaris, qui s'offrit de nouveau pour remplir cette mission périlleuse, on se décida à la hasarder.

On ajouta un brûlot à celui que le plus intrépide des hommes de mer de notre siècle devait monter, et malgré le temps orageux qui régnait, les deux armements appareillèrent le 9 novembre à sept heures du soir, accompagnés de deux bricks de guerre fins voiliers. Arrivés le jour suivant à leur destination, les gardes-côtes de Ténédos les virent sans défiance doubler un des caps de l'île sous pavillon turc. Ils semblaient chassés par les bricks de leur escorte qui battaient flamme et pavillon de la Croix, le costume ottoman que portaient les équipages des brûlots complétait l'illusion, lorsque deux frégates turques placées en vedettes à l'entrée du port les signalèrent, en les laissant se diriger vers le mouillage qu'ils cherchaient.

Le jour commençait à baisser, et il était impossible de distinguer le vaisseau amiral au milieu d'une forêt de mâts, quand celui-ci répondit aux signaux des frégates d'avant-garde par trois coups de canon. *Il est à nous*, dit aussitôt Canaris à son équipage, *courage, camarades! nous le tenons.* Manœuvrant directement dans la direction d'où le canon

s'était fait entendre, il aborde l'énorme citadelle flottante en enfonçant son mât de beaupré dans un de ses sabords. La torche à la main il met deux fois le feu à son brûlot, et le vaisseau ennemi s'embrase avec une telle rapidité, que de plus de deux mille individus qui le montaient, le capitan-pacha et une trentaine des siens parviennent seuls à se dérober à la mort.

Au même instant un second vaisseau est mis en feu par le brûlot de Cyriaque, et la rade n'offre plus qu'une scène de désordre et de confusion. Les canons, qui s'échauffent, tirent successivement, ou par bordée, et quelques-uns, chargés de boulets et d'obus, propagent l'incendie, tandis que la forteresse de Ténédos, croyant les Grecs entrés au port, canonne ses propres vaisseaux. Ceux-ci coupent leurs câbles, se pressent, se heurtent, se démâtent, arrachent mutuellement leurs bordages ou s'échouent, et la majeure partie, ayant réussi à s'éloigner, malgré la confusion inséparable d'une telle catastrophe, est à peine portée au large, qu'elle est assaillie par une de ces tempêtes qui rendent une mer étroite aussi terrible que dangereuse pendant les longues nuits du mois de novembre. Les vaisseaux voguent à l'aventure ou s'abordent dans l'obscurité. Plusieurs périssent corps et biens; douze bricks font côte sur les plages de la Troade; deux frégates et une corvette abandonnées de leurs équipages sont emportées par les courants jusqu'aux attérages de Paros.

Pendant que les Turcs se débattaient au milieu des flammes et des flots, les équipages des brûlots, formant un total de dix-sept hommes, assistaient à la destruction de la flotte du sultan. Ils virent successivement sauter le vaisseau amiral, et se sauver à terre dans un canot, celui qui montait, quelques minutes auparavant, le plus beau navire des mers de l'Orient. Le second vaisseau s'abîma ensuite avec seize cents hommes, sans qu'il en échappât que deux individus à demi brulés qui s'accrochèrent à des débris que

la vague mugissante porta vers la plage, sur laquelle étaient échouées deux superbes frégates.

O Ténédos! Ténédos! ton nom, rendu célèbre par la lyre d'Homère et de Virgile, ne peut plus être oublié quand on parlera de la gloire des enfants des Grecs. Le chantre des Messéniennes, Casimir Delavigne, a dit leurs douleurs et leur héroïsme; mais qui célébrera leur triomphe en racontant comment les bricks des Hellènes, après avoir recueilli Constantin Canaris, Cyriaque et leurs braves, présentant leurs voiles à la tempête, et naviguant sur la cime des vagues, reparurent le 12 novembre au port de Psara (1)? Les éphores, suivis d'une foule nombreuse de peuple, de soldats et de matelots, s'étaient portés à leur rencontre dès qu'on eut signalé leur approche. Mille cris de joie éclatent au moment qu'ils prennent terre! *Salut aux vainqueurs de Ténédos! Honneur et gloire aux braves! — La patrie reconnaissante*, dit le président des éphores en posant une couronne de lauriers sur la tête de Canaris, *honore en toi le vainqueur de deux amiraux ennemis.*

Il dit, et remontant vers la ville, le cortége, précédé de Canaris, se rend à l'église. Là, le héros déposant sa couronne aux pieds de l'image de la Vierge mère du Christ, le front prosterné dans la poussière, en disant que toute victoire vient de Dieu, s'humilie devant le Seigneur. Il confesse les péchés de la faiblesse humaine aux pieds d'un ministre des autels, et, après avoir reçu le pain de vie, aussi modeste que grand, *le vainqueur de deux amiraux ennemis*, se retire au sein de sa famille.

Mais il veut en vain se dérober aux hommages; son nom a retenti avec trop d'éclat pour rester ignoré. Le capitaine

(1) M. Népomucène Lemercier, qu'il faut toujours nommer quand on veut citer une grande idée, a célébré les Souliotes, augustes ruines de la Grèce; et nous apprenons dans ce moment que M. Lebrun s'occupe de chanter les Hellènes.

du vaisseau anglais le *Cambrian*, qui arrivait à Psara, demande Canaris et l'interroge; il veut savoir comment les Grecs préparent leurs brûlots pour en obtenir de pareils résultats? — *Comme vous le faites, commandant; mais nous avons un secret que nous tenons caché ici*, dit-il en montrant son cœur, *l'amour de la patrie nous l'a fait trouver* (1).

Une goëlette, qui accompagnait le *Cambrian*, déployant

(1) C'était en ces termes, et en d'autres non moins simples, que ce même homme racontait au capitaine Clotz, commandant la corvette de S. M. B. *la Rose*, les deux faits d'armes les plus mémorables de la marine moderne.

Constantin Canaris, dit le commodore anglais, est âgé de 29 à 30 ans. M. Clotz s'étant rendu à son domicile, il y trouva sa femme avec quelques voisines occupées à faire des cartouches. — *Vous avez un brave homme pour mari!* — *Sans cela je ne l'aurais pas épousé.* Il entra dans ce moment, et le commodore fut étonné de voir un petit homme sans apparence, ayant le regard vif, perçant, et l'air mélancolique. Il lui demanda des détails sur ses deux expéditions, et celui-ci les donna avec simplicité.

« Nous étions, dit-il, deux brûlots pour l'expédition de Chios. Le calme » nous surprit devant les îles Spalmadores, à la vue de deux corvettes enne- » mies qui étaient en observation. Mes matelots eurent peur que nous ne » fussions reconnus et massacrés; ils se soulevèrent contre moi: alors je » leur dis : *Que me voulez-vous? Si vous craignez, jetez-vous à la* » *mer et regagnez Psara; pour moi, je reste.* Ils se décidèrent alors à res- » ter. *Que ce calme ne vous inquiète pas*, leur dis-je; *il arrête nos en-* » *nemis aussi bien que nous : à dix heures nous aurons du vent.* En effet, » à neuf heures et demie il se leva une brise qui nous poussa dans le canal » de Chios, et à une heure après minuit le vaisseau turc était en feu. »

Canaris, poursuivant son récit, dit à M. Clotz : « Nous étions encore » deux brûlots pour l'expédition de Ténédos, un Hydriote et moi. Les gar- » des-côtes de Ténédos nous virent sans défiance doubler un des caps de » l'île. Nous portions pavillon turc, et paraissions fuir la poursuite de quel- » ques bâtiments grecs. Obligés de passer entre la terre et les vaisseaux » turcs, il me fut impossible de m'accrocher comme la première fois au » bossoir de l'amiral. Je profitai donc du mouvement de la vague pour » faire entrer mon beaupré dans un des sabords du navire turc, et dès qu'il » fut ainsi engagé, j'y mis le feu en criant aux Ottomans : *Cornus, vous* » *voilà brûlés comme à Chios!* La terreur se répandit aussitôt parmi eux, » fort heureusement, car mon brûlot ne s'étant pas bien enflammé je re- » montai à bord pour y mettre une seconde fois le feu, et je pus me retirer

ses voiles, cingle aussitôt vers Hydra, et arborant le pavillon de la Croix à côté de celui d'Angleterre en entrant au port, le capitaine transmet, avant de jeter l'ancre, la nouvelle du succès obtenu par Canaris à Ténédos. Le peuple court en foule aux églises pour remercier Dieu d'une victoire marquée du sceau de sa toute-puissance. On se félicite; et cette nouvelle, passant dans les Cyclades, y répand une allégresse générale. La Croix triomphe; les Grecs propagent, jusque sur les rives occupées par l'ennemi, le récit des exploits de leur marine. Ils l'apprennent à coups de canon à l'aga de Clazomène, qui voit enlever sous ses yeux les barques chargées de fruits destinées pour Smyrne. Les Turcs cantonnés dans l'île de Mitylène s'en effraient, et le sérail des sultans, agité par des factions, est dans l'épouvante.

Il touchait à une de ces crises dont il est toujours difficile de prévoir les conséquences. Depuis quelque temps des chansons et des pamphlets séditieux circulaient dans les casernes des janissaires. En vain on voulut faire trève à leurs pensées, en leur offrant le spectacle du supplice de Constantin Négris, ancien caïmacan de Valachie, injustement accusé de correspondances criminelles avec son frère Théodore, secrétaire-d'état du gouvernement des Hellè-

» dans mon canot sans aucun danger; car ils ne tirèrent pas même un coup » de fusil. »

Le capitaine Clotz fit ensuite plusieurs questions à Canaris, auxquelles il répondit avec clarté, et il lui offrit son poignard d'abordage, qu'il accepta.

Quelque temps après cette entrevue, l'amirauté d'Hydra décerna à Canaris une récompense considérable, qu'il refusa, quoique pauvre, en se contentant de demander des secours pour les gens de son équipage. On lui proposa ensuite de le créer amiral et de lui donner un commandement; mais il s'excusa d'accepter ces avantages, en répondant qu'il était capitaine, et ne se sentait pas les moyens nécessaires pour remplir un emploi supérieur. Canaris content de ses filets pour vivre, fait ordinairement le service de simple matelot sur la flotte, en attendant qu'on lui donne la direction de quelque brûlot.

nes ; l'ochlocratie militaire de Constantinople voulait un sang plus illustre, à défaut de celui de son souverain, qu'elle ne respecte que parce qu'il n'a pas de successeur en âge de lui succéder; elle avait juré la perte de Khalet effendi.

Ce favori du jour, trop confiant dans la protection du sultan, était accusé par les grands de l'empire, envieux de son crédit, de vouloir substituer des milices régulières aux hordes des janissaires; et le grand-visir, Salik pacha, qui était sa créature, donnait, disait-on, activement les mains à ce plan, de concert avec le mouphti ou cheik-islam. Tel était, aux yeux d'une soldatesque anarchique, le crime d'hommes remplis de bonnes intentions, qui n'avaient pas compris à quel point est dangereux le poste de réformateurs dans un pays gangrené d'abus, toujours profitables à la haute domesticité qui environne et assiége le trône d'un maître absolu.

Le mécontentement des janissaires éclata, dans les premiers jours de novembre, par des cris et des menaces contre les chrétiens, étrangers à toute espèce d'affaire politique. Les séditieux se rassemblèrent en tumulte autour du sérail, et Khalet effendi ne parvint qu'à suspendre l'orage en répandant l'or à pleines mains, tandis qu'il excitait leur fureur en les menaçant de faire marcher contre eux les troupes asiatiques campées à Scutari. Sa perte fut accélérée; et les séditieux, ayant rédigé une requête dans laquelle ils demandaient l'éloignement du favori, chargèrent un nommé Abdoulla de la présenter au sultan en l'accompagnant d'un mémoire : il était à peu près conçu en ces termes :

« On a remarqué de tout temps, avec raison, que les
» ministres accoutumés à violer leur foi et leurs serments
» ne se sont jamais arrêtés au premier parjure. Race de
» Bélial, habituée à faire usage du mensonge, ces illustres
» esclaves ont réduit ce crime en art et couvert du nom

» de politique leur mauvaise foi. Funeste aveuglement
» qui sous le prétexte d'une précaution affectée a long-
» temps caché le parjure et la dissimulation de Khalet
» effendi. Sultan, *fils d'esclave*, ouvre les yeux : Allah,
» le Prophète, notre sainte religion demandent la pu-
» nition des traîtres; n'attends pas que le bras de nos
» invincibles janissaires s'arme du glaive de la ven-
» geance. »

Cette démarche jointe à quelques incendies, signal ordinaire du mécontentement public, décidèrent le Grand-Seigneur à se convaincre personnellement de l'état de la ville. Le 9 novembre, veille de la destruction de la flotte à Ténédos, il parcourut les rues de Constantinople, sans autre escorte que celle de deux bourreaux, cachés comme lui sous le voile de l'*incognito*. Il visita les cafés, s'entretint avec plusieurs personnes, et les renseignements qu'il recueillit l'ayant éclairé, il se détermina à accéder au vœu de ses gardes prétoriennes.

Rentré dans son palais, il prononça la déposition du grand-visir, qui fut remplacé par Abdalla, créature des factieux ; il changea également le mouphti, auquel il donna pour successeur Sidik Zadé, député des oulémas, l'un des provocateurs du mécontentement des soldats. Dans la lettre d'usage, Sa Hautesse annonçait à Abdalla qu'elle avait destitué son prédécesseur à cause de son caractère *avide et opiniâtre*, et lui recommandait de se concerter à l'avenir avec les oulémas et les chefs des Odgiaklis (janissaires) pour le bien de la religion et de l'empire. Le ton de ce protocole disait assez sous quelle influence il était dicté. Enfin le noble barbier perdit l'emploi qui le mettait en possession de raser la tête et d'être le gardien des archives de son maître, il fut exilé avec Khalet effendi. On renvoyait en même temps des offices du sérail une foule de scribes, d'employés; et la Kasnadar ousta, livrée, pour être fustigée, au bras séculier du chef des eunuques noirs,

ainsi qu'un grand nombre d'odaliques, fut renfermée dans les lieux de correction du harem.

Comme on ne versa pas de sang, on pouvait dire que jamais révolution de sérail ne s'était opérée avec autant de ménagement. L'éloignement de Khalet effendi, surtout, ne fut accompagné d'aucune mesure de rigueur; on ne touchait ni à sa fortune, ni à ses propriétés. On lui avait assigné la ville d'Iconium (Kényeh) pour lieu d'exil.

Il sortit de Constantinople en plein jour, entouré de ses serviteurs et de ses clients, moins en proscrit qu'en homme qui allait prendre possession d'une de ces riches satrapies de l'Anatolie, objets de l'envie des courtisans. On croyait même à son prochain retour; mais l'événement ne tarda pas à prouver qu'un favori écarté des yeux de son maître est bientôt loin de son cœur. A peine se trouvait-il à quelques journées de marche que ses ennemis, qui connaissaient l'avidité du Sultan, le décidèrent à faire apposer d'abord les scellés sur les papiers de son esclave; et le séquestre s'étant étendu jusqu'à ses biens, on n'eut pas de peine à obtenir le firman de mort, qu'un nommé Arif, aga des janissaires, fut chargé de mettre à exécution, tandis qu'on faisait conduire dans les prisons du bostandgibachi le juif Hazakiel, banquier du proscrit, avec ses commis et toute sa famille.

Dans cet intervalle, Khalet effendi, qui voyageait avec une suite considérable, cheminait vers le lieu de son exil; et quoiqu'il eût douze journées de marche d'avance sur Arif, chargé de son firman de mort, celui-ci, prenant des chemins détournés, arriva avant lui à Blavoudoun. Il se rendit sur-le-champ auprès du cadi, afin de lui donner connaissance de l'objet de sa mission, et requérir, en cas de besoin, l'appui de la force armée. Il se retira ensuite, et Khalet, étant arrivé aux portes de la ville, y fut reçu par une foule de derviches d'Iconium, accourus à sa rencontre pour le complimenter. Ils l'accompagnèrent au

logement qu'on lui avait préparé, et il se disposait à prendre du repos, lorsqu'on introduisit Arif, qui lui présenta le firman fatal, en l'engageant à se soumettre à sa destinée et à se préparer à la mort.

Vainement Khalet effendi, accablé d'un coup parti de la main d'un prince dont il se croyait aimé, voulut s'appuyer d'un écrit autographe, par lequel le sultan garantissait ses jours contre tout ordre contraire. Arif persista à demander sa tête. Mettant alors la main sur ses pistolets il allait se défendre, quand l'aga des janissaires, se précipitant sur lui, le terrasse et réussit, après une lutte violente, à l'étrangler avec le cordon en soie de son sabre. Il tranche lui-même la tête du favori; il s'en empare, et, le 4 décembre, elle était exposée sur un plat d'argent, à l'endroit où avait figuré celle d'Ali Tébélen, dont tous les ennemis étaient destinés à périr de mort violente, et à subir l'affront du yaphta ou sentence infamante (1).

Le yaphta du favori était encore attaché à sa tête expo-

(1) *Yaphta attaché à la tête de Khalet effendi.*

Cette tête, exposée aux regards du public pour servir d'exemple, est celle de Khalet effendi, ci-devant Nichandgi. S'il fut élevé aux premières dignités de l'empire, et comblé des graces de son souverain, le but de cette faveur était qu'il servît l'état avec droiture et fidélité, et qu'il travaillât à maintenir cet esprit de concorde qui, dans les circonstances actuelles, devrait former de tous les croyants un seul corps, les porter à renoncer au goût d'un luxe effréné, que réprouve la loi de notre Prophète, et leur inspirer le zèle de servir la foi par le sacrifice de leurs passions particulières.

Telles étaient les obligations sacrées de cet homme pervers. Loin de les remplir, il s'est livré aux impulsions de son caractère perfide. Il a employé un grand nombre d'artifices, dont une foule de malheureux ont été les victimes. Il s'est fait une habitude de semer la zizanie et la discorde entre les croyants, tandis qu'il revêtait les dehors d'une droiture et d'une fidélité sans bornes, qualités dont il se servait comme d'un masque pour mieux cacher son extrême égoïsme et sa perversité. Cette conduite, si opposée aux intentions du monarque, avait été découverte. Un traître pareil ne pouvait s'attendre à une punition moindre que la peine capitale; elle a été consommée envers lui d'après un ordre du Grand-Seigneur,

ET CELLE-CI EST LA TÊTE DE KHALET EFFENDI.

sée à la porte de son maître, quand les oulémas, unis aux janissaires, présentèrent à la sanction du sultan une liste de proscription contre les adhérents et fauteurs de Khalet effendi. Khourchid qu'ils surnommaient Dgiaour pacha, à cause qu'il était né chrétien, y figurait en première ligne. Son armée s'était débandée; il n'avait pas rendu compte des trésors du satrape de Janina, et on oublia qu'il avait terrassé cette hydre, pour ne voir, dans un vieux serviteur de l'état, qu'un vil concussionnaire. La sentence fatale fut lancée contre lui, et si sa chevelure ne figura pas au pilori impérial des sultans, c'est que le poison prévint l'arrivée à Larisse du capigi-bachi chargé de trancher les jours du vainqueur d'Ali Tébélen.

Khourchid mourut, dit-on, sans regretter une vie dont il n'avait guère connu que les amertumes. Géorgien d'origine, arraché du sein de sa famille, vendu comme esclave, devenu le favori de l'amiral Kutchuk Hussein, il avait été promu au grade de pacha, en 1803, à la recommandation de Mouhamed Khosrouf ou Khoreb pacha. Ainsi, il avait été esclave, favori d'un esclave son compatriote, et protégé d'un esclave; car Hussein et Khosrouf ses compatriotes, étaient, comme lui, enfants de tribut. Nommé visir du Kaire, on le vit tour à tour flotter entre le parti des Schypetars commandés par Omar bey (plus connu sous le nom d'Omer Brionès), et celui des mamelouck's et des Osmanlis, dont il éprouva successivement l'ingratitude, aussi long-temps qu'il fut chargé du gouvernement anarchique de l'Égypte. Vainqueur des Serviens, lorsqu'il fut nommé grand visir, on paya ses services par une disgrace. Non moins malheureux à Alep, la fortune ne sembla lui sourire un instant en Épire que pour lui rendre plus sensible la perte de ses faveurs. Il descendait dans la tombe affligé du déshonneur d'une épouse qu'il chérissait, et, moins favorisé qu'Ali pacha, dont il envia le sort, il n'excitait aucuns regrets. Il fut enseveli par ses esclaves dans

le linceul qu'il portait (1), à l'exemple de tous les Turcs élevés en dignité, qui ont sans cesse présente à la pensée l'image d'une fin tragique, et aucun ami ne versa des pleurs sur ses restes inanimés.

Les officiers du fisc impérial, étant arrivés à Larisse, saisirent les dépouilles de Khourchid au nom du sultan, qui s'empara de ses propriétés, et la ligue impie des janissaires unis aux oulémas s'applaudit de ce nouveau forfait.

Tout prospérait à son audace! les éphémérides mensongères de Smyrne et de Vienne, qui célébraient naguère la sagesse de Khalet effendi et les prouesses de Khourchid, avaient changé comme leur fortune. Non contentes de déverser le blâme sur leur mémoire, elles semblaient prêter main-forte à l'inflexible opiniâtreté du divan, qui avait refusé de prendre part aux négociations du congrès de Vérone, en haine de la Russie, qu'il s'obstinait à considérer comme la cause de l'insurrection des Grecs. Un des ministres mandés de Constantinople à Vérone, pour y faire connaître le véritable état des affaires de l'Orient, semblait excuser la barbarie des Turcs, par le rapport qu'il fit devant le sénat des rois chrétiens. « La rébellion, disait-il, » est anéantie! L'armée de Dramali a envahi le Péloponèse; le capitan-pacha avec une flotte redoutable, appuie » son entreprise, et il ne tardera pas à purger l'Archipel » des pirates impunis jusqu'à présent, qui osent l'infester. » Les chefs des révoltés sont achetés, ceux qui semblent » encore tenir sont en marché pour se vendre, et les trésors d'Ali pacha achèveront de tout pacifier. On a donné » trop d'importance à une pareille émeute ».

Les esprits étaient ainsi prévenus dans le congrès, quand on apprit l'arrivée à Ancône de l'archevêque Germanos,

(1) C'est un usage constant parmi les Turcs élevés en dignité, de se précautionner d'un drap mortuaire, persuadés que tout homme en place a un pied dans la tombe.

du comte André Métaxas et de Georges, fils de Mavromichalis. Une police hostile leur défendit de passer le Rubicon, et ils furent retenus loin de Vérone. Ils envoyèrent leur requête, mais on ne fit que hausser les épaules de pitié à la lecture de cette adresse touchante dictée par la religion, dont elle empruntait la voix, et elle fut écartée sur la demande d'un individu (1), qui prouva à sa manière que *les Grecs étaient suspects d'être suspects d'idées révolutionnaires.* Ce fut ainsi que se trouva condamnée une cause sanctifiée par le martyre du patriarche Grégoire, de son synode, de la majeure partie des prélats de l'église d'Orient, et de quarante-cinq mille chrétiens assassinés dans l'île de Chios.

Les réclamations des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem pour le rétablissement de l'ordre de Malte, que sa destination primitive et ses statuts constituaient en état de guerre perpétuelle contre les ennemis du nom chrétien, n'eurent pas, dit-on, plus de succès que ceux des Hellènes (2). L'Angleterre avait intérêt à éloigner une semblable négociation, qui laissa cependant des arrière-pensées plus faciles à signaler qu'à discuter dans l'état actuel de la politique européenne, et que nous rapporterons comme un de ces projets aventurés dont il était question parmi les Grecs.

L'ordre de Malte se présentait au congrès avec ses souvenirs historiques et des institutions avouées, mais dans l'hypothèse d'une restauration qui était entièrement à recomposer. Ses commanderies aliénées sans retour, le siége de son gouvernement englobé dans l'empire britannique, mettaient les chevaliers dans l'alternative de recevoir un territoire qu'on leur aurait concédé en toute souveraineté

(1) Comme on pressait ce diplomate de donner une réponse aux envoyés des Grecs, il répondit avec humeur : Je mettrai ces canailles à leur place! — *Mais*, dit un personnage auguste, *rangez-vous Mavrocordatos dans cette catégorie?* — Le *visigot musqué*, fronçant le sourcil, changea de conversation.

(2) Pas un chevalier de Malte ne s'est montré sous le drapeau de la Croix : que seraient-ils venus faire à Vérone?

pour y relever la bannière de la religion, ou de reconquérir un état par la voie des armes. Le dernier de ces partis était le plus convenable à la gloire des vieux champions de la Croix; mais, dans tous les cas, ils devaient être assistés au début de leur entreprise, qu'il convenait de discuter sans préventions ambitieuses, sans vues d'un passé auquel il ne fallait emprunter que le souvenir de ses héros et l'humilité plébéienne de son fondateur.

Cette question subséquente aux moyens donnés pour la restauration de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, devait conduire ses chefs à examiner de quel côté ils tourneraient leurs armes. Si, par un sentiment de justice qu'il eût été si beau de voir émaner de l'Angleterre pour compenser l'occupation de Malte, qui ne fut jamais ratifiée par ses souverains légitimes, l'Angleterre, qui n'a que la protection des îles Ioniennes, eût rétrocédé ses droits à la religion sur une Heptarchie impatiente de son joug, les chevaliers se trouvaient aussitôt et à peu de frais à même de signaler leur zèle contre les infidèles, et d'acquérir, par la plus sainte des conquêtes, une indépendance bien différente de celle qu'ils eurent dans les plus beaux siècles de l'Ordre.

Remuant, avec l'assistance du Souverain Pontife, les missions catholiques de la haute Albanie, aidés d'une Langue Russe agrégée à l'ordre depuis le règne de Paul I[er], les chevaliers pouvaient remplir le but de leurs statuts, et porter un coup funeste à l'empire ottoman, sans alarmer les Hellènes, dont le territoire antique ne dépassa jamais la région de la froide Dodone. Ils relevaient, à l'aide des Mirdites, des Poulati, des Clémenti et des peuplades latines, les marquisats, comtés et baronies de Scodra, d'Antivari, d'Alessio, de Dulcigno, de Durazzo, d'Avlone et du Musaché, qui furent les apanages des seigneurs normands et des paladins attachés aux maisons d'Anjou et de Roger roi de Sicile. Qui sait même où une pareille entreprise pouvait les conduire, si on réfléchit que l'Herzegovine et la Bosnie

ont pour fond de population des chrétiens catholiques, et que les Schypetars ne sont peut-être pas aussi éloignés qu'on le croirait de rentrer dans le sein d'une église dont la violence seule arracha leurs ancêtres.

Si les chevaliers tournaient au contraire leurs armes vers l'Orient, ils ne pouvaient guère songer à s'emparer de Candie sans se rappeler que cette île ne fut qu'imparfaitement soumise aux Vénitiens, et que les Crétois ne supporteraient pas volontiers un joug étranger. Ils pouvaient reconquérir Rhodes, s'emparer de Cos, de Chios et même de Lesbos, mais l'ordre ne fondait, avec ces possessions, qu'un établissement précaire, à moins de conquérir quelques satrapies de l'Asie-Mineure, et de les transformer en commanderies.

Telles étaient les considérations que fit naître dans le public le souvenir de l'ordre de Malte; et quoique la question des Grecs fût plus directe et moins compliquée, on se sépara sans vouloir rien entendre sur leurs dispositions. Ainsi fut justifié ce qu'a dit un historien moderne, *que la folie des anciennes croisades a toujours empêché qu'on en fît de nouvelles, lorsqu'elles étaient raisonnables* (1). Les envoyés des Hellènes restèrent à Ancône, tandis que l'ambassadeur d'Angleterre, qui était le 7 décembre à Trieste, se préparait à retourner à Constantinople. Il devait probablement savoir que les assertions qu'il avait émises dans le congrès étaient plus que hasardées; mais quelle dut être sa surprise, car on aimait à croire qu'il avait parlé de bonne foi, lorsqu'il apprit, en abordant aux îles Ioniennes, que Dramali, *qni avait envahi l'Argolide*, se trouvait bloqué sous les murs de l'Acrocorinthe; que *la superbe flotte du capitan-pacha* était anéantie ou dispersée, que Nauplie de Romanie venait d'ouvrir ses portes à *ces Grecs vendus ou en traité pour se vendre*, et que l'étendard de la Croix, victorieux, dominait dans la mer Égée?

(1) Annales de l'empire, an 1460. Voltaire.

Les Grecs, commandés par Nicétas et Staïcos Staïcopavlou, avaient repris le blocus de Nauplie dès que Dramali eut abandonné l'Argolide, et les assiégés ne tardèrent pas à se repentir d'avoir rompu la capitulation qu'ils avaient réglée avec les Hellènes. Témoins de la fuite honteuse du capitan-pacha, qui n'avait pu réussir à les ravitailler, les croisières grecques ne leur présentaient plus qu'un vaste filet dans lequel tombaient tous les secours qu'on essayait encore de leur faire parvenir. En vain le zèle des Francs établis à Smyrne s'était hautement manifesté pour secourir une place à laquelle était lié le sort politique du Péloponèse; le navire autrichien le *Sincère*, capitaine Pallina, ainsi que le *Palémon*, capitaine Calvi, chargés de vivres, escortés par le brick de guerre le *Rapide*, commandé par un nommé Buratovich, avaient été interceptés et saisis sous leurs yeux à l'entrée du port de Nauplie.

Peu de jours après ils avaient été témoins d'une capture qui les consternait entièrement. Une goëlette chargée à Ancône pour le compte du consul anglais de Patras' Green, montée par deux des frères de cet agent, gens capables de tout oser quand il s'agit de s'enrichir, avait, à deux reprises différentes, essayé de franchir la ligne de blocus; quand les Grecs, l'ayant inutilement sommée de se retirer, déployèrent les moyens de répression pour l'écarter. Il s'engagea un combat dans lequel le bâtiment anglais fut obligé d'amener pavillon. Conduit à Hydra, il fut déclaré bonne prise, la cargaison confisquée, et l'amiral Graham Moore, indigné des pirateries restées trop long-temps impunies, laissa à la justice un libre cours qui enleva en même temps les dernières ressources aux Turcs assiégés.

C'est à cette époque aussi qu'il faut rapporter cette espèce de variation dans le système de sévérité des agents de S. M. B. dans les îles Ioniennes contre les Grecs, qui ne manquèrent pas d'en rapporter la cause à la mort du lord Castlereagh. Ils en parurent pleinement convaincus, quand

ils apprirent qu'on refusait de délivrer des expéditions aux bâtiments chargés de vivres pour les places véritablement assiégées par les Grecs. Cette mesure devait changer les dispositions des agioteurs établis à Smyrne et à Zante, qui n'avaient plus à brocanter qu'avec les places fortes de l'île de Crète, et à faire mentir leur *Spectateur Oriental.* Dans leur fureur, ils firent entendre le cri de détresse des assiégés de Nauplie jusque sous les murs de l'Acrocorinthe.

Alors Dramali, qui avait reçu quelques renforts et des vivres, essaya d'en faire parvenir aux assiégés Naupliens; mais toutes ces tentatives devinrent inutiles, et les partis qu'on essaya de mettre en campagne furent taillés en pièces. La situation de la garnison turque était désespérée; car elle n'osait plus même invoquer la clémence d'un ennemi qu'elle avait trompé.

Les derniers aliments manquèrent dans la place le 28 novembre (10 décembre). La garnison de la Palamide poussée par la faim, descendit dans la ville et ne remonta pas le soir. Un Turc et sa femme, sortis de la forteresse à la faveur de la nuit, se rendirent au camp des Grecs pour implorer leur pitié. Ils firent un tableau déplorable de l'état des assiégés, exténués, en proie aux maladies, et tellement affaiblis, qu'ils avaient abandonné la Palamide pour se concentrer dans le quartier d'Itchkhalési, où ils étaient décidés à attendre du sort ce qu'il déciderait de leur existence.

Le chefs des Hellènes, voulant profiter d'un avis qu'ils croyaient d'autant plus certain qu'il n'avait pas été provoqué, résolurent d'en tirer parti, en escaladant avec précaution les rochers de la Palamide du côté des montagnes. La nuit du 29 au 30 novembre (v. s.), à la faveur d'une obscurité profonde et d'un vent impétueux, les Hellènes avancèrent à bas bruit, prêtant l'oreille, et ils arrivèrent ainsi à la porte de la citadelle, qu'ils trouvèrent ouverte. Ils s'y établirent, et après avoir successivement occupé tous

les postes où ils ne trouvèrent qu'un petit nombre de soldats, qui ne firent aucune résistance, ils attendirent le jour pour attaquer la garnison réfugiée dans la basse ville; mais elle se rendit à la première sommation, et il n'y eut pas de sang répandu (1).

Au point du jour, le canon de la Palamide annonça aux habitants de l'Argolide la prise de l'importante forteresse de Nauplie. C'était le jour de la fête de l'apôtre saint André, patron du Péloponèse; elle ne pouvait être mieux célébrée que par le double éclat d'une victoire et d'un acte de clémence. On octroya aux Turcs une capitulation, en vertu de laquelle on leur garantissait la vie et la faculté d'être transportés à Scala-Nova dans l'Asie-Mineure, en donnant pour gage de la sûreté de ceux qui seraient chargés de cette commission les deux pachas, parmi lesquels se trouvait Ali d'Argos, qu'on transféra à Tripolitza avec leurs harems. On convint à cet égard qu'ils ne seraient rendus qu'au moyen d'une rançon, et de leur plein gré les Grecs distribuèrent à chaque prisonnier une somme de vingt francs, une chemise et une couverture pour les abriter pendant la traversée. Enfin ces dispositions ayant été ratifiées par le congrès, une proclamation qu'il adressa aux Hellènes,

(1) Au milieu d'une nuit obscure et pluvieuse, les Grecs, qui avaient escaladé les rochers, appliquèrent deux échelles contre les remparts de la Palamide. Elles pliaient, à cause de leur longueur, sous le poids d'un seul homme, qui, étant arrivé aux derniers échelons, se trouva à six pieds au-dessous des embrasures de la première enceinte. Détachant alors sa ceinture qu'il noua avec la toile roulée en turban autour de sa tête, il parvint à enlacer la volée d'un canon, et il se hissa de cette façon jusqu'à l'embrasure qu'il franchit. Il fit monter ensuite huit de ses camarades, en prévenant ceux qui se trouvaient en bas de se diriger vers une porte dont le seuil en pierre était usé. Il s'y rendirent, dégagèrent ce passage qu'un habitant d'Hermione venait de leur indiquer, en se glissant par-dessous la porte, et deux cents hommes occupèrent ainsi la Palamide, en s'emparant des redoutes jusqu'au dernier étage supérieur qui couronne ce formidable rocher.— Extrait d'un mémoire manuscrit qui m'a été envoyé de Nauplie par un membre du gouvernement, en janvier 1825.

en annonçant le grand événement du jour, répandit partout l'allégresse (1).

Les Grecs, qui avaient rivalisé de zèle pour secourir les vaincus, se disputaient en quelque sorte à qui les transporterait dans l'Anatolie, quand la frégate anglaise le *Cambrian*, capitaine Hamilton, demanda à participer à cette

(1) *Gouvernement provisoire de la Grèce.*

Le vice-président du pouvoir exécutif :

Dieu est avec nous. O miracles de nos jours, pareils à ceux qu'il opéra en faveur d'Israël !

Le 18 juin (v. s.) les Ottomans avaient accepté et souscrit une capitulation restée entre nos mains, revêtue de quatorze sceaux des chefs, commandants et agas de Nauplie.

Une proclamation vous annonça à cette époque que la persévérance fait la gloire des hommes généreux. Eh bien ? cette même persévérance du gouvernement, jointe aux efforts de nos guerriers et au courage du stratarque Staïcos Staïcopavlou, aidé de la protection divine, a obtenu sa récompense. Le jeudi, jour de la fête de l'apôtre saint André, à six heures de nuit, la Palamide de Nauplie est tombée en notre pouvoir, et nos soldats y ont arboré l'étendard de la Croix. Réjouissez-vous, Hellènes régénérés, réjouissez-vous.

Que la sagesse et l'humanité, qui caractérisent les ames généreuses, soient désormais votre partage. Imitez le nouvel Achille de la Grèce, Nicétas, qui vous rappelle et surpasse celui des siècles héroïques qui combattit devant Troie. Vainqueur des barbares, c'est à son bras, c'est à sa valeur, en repoussant les attaques des Turcs, en les écrasant dans les défilés, en leur présentant sans cesse un front redoutable, qu'est due cette famine qui nous a livré les Turcs de Nauplie. Mais plutôt louons et bénissons le Seigneur.

Que la Croix accompagne partout la justice et la philanthropie ; que la sagesse dirige partout la valeur, et que la clémence marche toujours à la suite de la victoire. Loin de vous les désordres, la pusillanimité et la vaine gloire. Grands et généreux, épargnez les vaincus, et montrez au monde qu'aussi intrépides que disciplinés, vous êtes dignes de remonter au rang des nations, et alors les monarques chrétiens s'empresseront de reconnaître et de proclamer l'indépendance, objet de nos vœux.

Donné à Hermione, le 1-13 décembre 1822, l'an 2 de la régénération.

Le vice-président,

ATHANASE KANACARIS.

L'archi chancelier d'état, ministre des affaires étrangères,

THÉODORE NÉGRIS.

œuvre généreuse. » Ce n'est point, dit-il à Jacques Tom-» bazis, pour assurer le salut des prisonniers de guerre, » qui m'ont été recommandés par le pacha de Smyrne ; » mais je désire porter ces Turcs, pour qu'on ne puisse » pas dire encore que je ne cherche à être utile qu'aux » Grecs ».

On se rendit à ces raisons ; et ce qui servira à peindre la férocité de ceux qu'aucuns bienfaits ne gagnèrent jamais, c'est que ces mêmes Turcs, qui ne firent jamais quartier à un malheureux, n'eurent pas plus tôt touché le sol de l'Asie-Mineure, qu'ayant inutilement essayé de tuer les Hydriotes qui les y déposèrent, ils fondirent, dès qu'ils eurent ressaisi des armes, sur les chrétiens de Scala-Nova, dont ils égorgèrent ceux que l'autorité locale ne put dérober à leur fureur.

La nouvelle de la prise de Nauplie étant, sur ces entrefaites, parvenue à Corinthe, Dramali, n'ayant plus de diversion à opérer de ce côté, résolut de faire passer la presque totalité de son armée à Patras. Il en confia la direction à un chef expérimenté, qui partit, croyant les passages libres, depuis que Colocotroni, entraîné par son avidité, s'était rendu à Nauplie, où il espérait s'enrichir comme il l'avait fait à la prise de Tripolitza. Mais le brave Nicétas, qui n'aspirait qu'à moissonner des lauriers, venait de prendre le commandement de la Corinthie, et prévenu des desseins de l'ennemi, il avait jugé convenable de ne l'attaquer que quand il serait trop avancé dans sa marche pour ne plus avoir la faculté de rétrograder.

La côte septentrionale du Péloponèse, que les Turcs devaient parcourir pour se rendre à Patras, est susceptible d'être disputée à chaque pas, dès qu'en partant de Corinthe on a quitté le territoire de la Sicyonie (1), parce

(1) *Voy.* t. III, ch. CII et CIII de mon Voyage dans la Grèce, pour l'intelligence de cette marche, des mouvements et des opérations des Grecs et des mahométans.

qu'elle est coupée de défilés et de rivières torrentueuses formées par les égoûts et les promontoires escarpés des montagnes. Ainsi les Turcs, après avoir défilé sans obstacle à travers les campagnes d'Aspro-Chôma et de Vasilica, ne furent pas plus tôt arrivés au défilé de Mavra Litharia, qui ferme la frontière orientale de l'Achaïe, qu'ils se trouvèrent dans la nécessité de combattre l'avant-garde des Hellènes. L'affaire fut sanglante, et les mahométans ne purent forcer cette espèce de gorge, défendue par cinq cents Grecs, qu'en perdant un nombre d'hommes presque égal à celui des chrétiens, qu'ils parvinrent à repousser. Ils durent encore payer de leur personne au pont du Crathis, fleuve impétueux qui a pour source primitive le Styx, dont la cascade sort des glaciers du mont Cyllène (1). Ils s'y fortifièrent en plaçant quatre cents hommes au caravanserail d'Acrata.

Les Hellènes, qui marchaient par les hauteurs, laissèrent, sans les inquiéter, les Turcs se retrancher à Acrata. Ils leur permirent de franchir tranquillement la vallée de Zacoula, ainsi que le défilé de Kaki-Scala, chemin abrupte taillé dans le roc à une hauteur perpendiculaire effrayante. Après être sortis de ce passage, les barbares s'avançaient dans un espace fourré, en se dirigeant vers Vostitza, quand un taxiarque, ayant donné avis de leur approche à André Zaïmis, celui-ci, qui descendait du défilé de Sainte-Irène, marcha aussitôt à leur rencontre, tandis que les Grecs s'emparaient de Kaki-Scala, que l'ennemi avait négligé de garder.

Maîtres des positions, les insurgés font sommer les mahométans de se rendre, et six cents hommes que les infidèles perdirent dans un clin-d'œil après avoir rejeté cette proposition, ayant convaincu les Schypetars de l'inutilité de leurs efforts, trois cents d'entre eux mirent bas les armes, à la seule condition d'être conduits à Tripo-

(1) T. III, p. 570 et 571 de mon Voyage dans la Grèce.

litza. Mais on pressa vainement les Osmanlis de prendre ce parti. Ils ne répondirent que par des paroles insultantes, et soit qu'ils se crussent trop coupables pour obtenir leur pardon, soit qu'un orgueil funeste les aveuglât, ils furent taillés en pièces jusqu'au dernier. Ainsi finit le combat de Sainte-Irène, dans lequel les chrétiens perdirent deux cent soixante hommes tués, trois cents blessés; et la prise du khan d'Acrata, qui eut lieu quelque temps après, ayant coûté aux Turcs quatre cents hommes, on évalua leurs dernières pertes à près de trois mille hommes, qui étaient l'élite de l'armée d'invasion commandée par Dramali pacha.

Telle fut l'issue de cette campagne, annoncée hautement comme devant être le tombeau de *la folle insurrection des Grecs*, que le ciel, à défaut des secours de la chrétienté, protégea d'une manière visible. Ils venaient d'anéantir la fleur de l'armée d'extermination lancée contre le Péloponèse. Le *Labarum* flottait sur la Palamide; ils avaient trouvé dans Nauplie quatre cent quatre-vingts pièces de canon, un grand nombre de fusils, sans y comprendre ceux de la garnison qui avait déposé les armes, et ils étaient maîtres de la première place forte du Péloponèse. C'était à dater du jour de son occupation que le gouvernement Hellénique devait se flatter d'avoir un point fixe pour résider, un arsenal et une place de sûreté, d'où, assistés de la marine d'Hydra, les Hellènes pouvaient se relever des plus grands désastres.

Après avoir rendu de solennelles actions de graces à la divinité, le sénat résidant à Hermione, dont les pouvoirs étaient au moment d'expirer, adressa aux Hellènes une proclamation tendante à convoquer les états de la Grèce. Elle avait été décrétée dans une séance solennelle et elle fut communiquée au peuple par l'organe du clergé, chargé d'en faire la lecture dans toutes les églises.

Elle était conçue en ces termes, que nous rapporterons comme un monument historique.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

« Le vice-président du pouvoir exécutif.

» La première période du gouvernement provisoire » touche à son terme, et elle nécessite la convocation des » colléges électoraux, auxquels appartient l'élection des » représentants des états de la Grèce. Avant d'entrer en » aucune explication à ce sujet, le conseil exécutif sent » la nécessité de prévenir les Hellènes que, malgré ses » constants efforts, les difficultés survenues pendant sa » session ne lui ont pas permis d'établir un gouverne- » ment ferme et stable. Cependant les travaux auxquels » il s'est livré sans relâche depuis son installation lui » font concevoir l'espérance de parvenir à ce but, pen- » dant l'année législative qui est prête à commencer. » Lorsque cette époque désirée arrivera, la nation, à » laquelle il appartient de délibérer sur ses intérêts par » l'organe de ses députés, sera convoquée en assem- » blée générale afin de décider du sort politique de la » Grèce.

» En attendant ce moment heureux, le peuple conti- » nuera à être régi par son gouvernement provisoire, » choisi en vertu d'une loi d'élection promulguée. Si elle » n'est pas la plus parfaite qu'on puisse souhaiter, elle est » au moins la meilleure que les circonstances de la guerre » nous ont permis d'adopter. Prêtres et citoyens, tous » sont appelés par cette loi à élire leurs représentans.

» Comme les difficultés résultant des embarras de la » guerre s'opposent à ce que les Hellènes se réunissent » sans inconvénients dans les chefs-lieux de leurs épar- » chies, la loi transporte chez eux les élections primaires. » Elle prend de plus les députés dans le sein même des » électeurs; elle veut que ce soient des hommes bien con- » nus de vous, et dans lesquels vous ayez une confiance

» entière ; qu'ils vous connaissent également, et qu'ils
» affectionnent jusqu'à vos intérêts particuliers. Le seul
» devoir du peuple est d'éloigner dans ces élections tout
» sentiment de haine ou de partialité, et de chercher
» dans la personne de ses députés les lumières et les vertus
» qui seules peuvent assurer à la nation un bonheur cer-
» tain et durable.

» La tâche que le gouvernement s'est imposée comme
» une des plus importantes, a été de n'épargner aucun
» effort pour réintégrer la nation dans toute la plénitude
» de ses droits, droits pour lesquels elle a pris les armes,
» et fait tant de sacrifices.

» La forme du gouvernement destiné à être le plus
» propre à notre pays et à notre situation particulière a
» spécialement occupé notre attention, et fixé l'objet de
» nos délibérations. Ainsi dans l'état de dévastation où la
» tyrannie ottomane, par son système de spoliation,
» avait réduit notre pays, il n'y a que le gouvernement
» représentatif qui puisse convenir à la Grèce. C'est celui
» entre tous qui offre le plus de ressources pour relever
» notre patrie du sein de ses ruines et de la barbarie
» dans laquelle elle a si long-temps gémi.

» Cependant plus une nation tient à la véritable liberté,
» plus elle doit être en garde contre l'abus de cette même
» liberté. C'est surtout dans les révolutions pour acquérir
» son indépendance, c'est dans le chemin des peuples vers
» l'affranchissement, que l'esprit de licence s'introduit sous
» le voile d'un patriotisme jaloux. C'est là que se présente
» l'écueil qui fait dévier vers l'anarchie, source de toute
» subversion, et par conséquent cause inévitable de la
» perte des nations.

» Si des hommes nourrissant ces principes pernicieux
» se présentaient au milieu de vous, votre propre intérêt
» vous commande de vous en méfier et de combattre cet
» esprit dangereux, dont vous deviendriez nécessairement

» les victimes. La liberté est le fruit des vertus politiques. » Le citoyen jaloux de l'obtenir, ou de la conserver quand » il la possède, repousse d'un côté l'anarchie, qui ravale » l'homme à la condition des animaux des forêts; et fier » d'appartenir à une société d'hommes libres, il ne désire » pas, de l'autre, de s'élever au-dessus de ses semblables.

» Le conseil exécutif termine en déclarant au peuple » grec qu'il attend avec impatience ses nouveaux députés » pour leur rendre compte de sa gestion. La publication » de ce compte fera mieux connaître à la nation les avan- » tages du gouvernement représentatif; chaque citoyen » verra avec quelles faibles ressources le conseil exécutif » a fait face aux dépenses de la guerre, qu'il n'a négligé » aucun moyen d'économie pour ne pas charger le peuple » d'impôts trop onéreux, et rendre le gouvernement plus » cher à la nation. Tel a été le but principal de nos efforts.

» Donné à Hermione, le 21 novembre 1822 (v. s.), » et le second de la régénération.

Signé, le vice-président du conseil exécutif,
ATHANASE KANACARIS.
L'archi-chancelier,
TH. NÉGRIS.

Cette adresse fut reçue favorablement: mais de plus grands intérêts fixaient l'attention des Grecs. Leurs vues étaient portées vers l'Étolie, où Mavrocordatos se trouvait aux prises avec les Turcs. La place de Missolonghi réclamait le secours du Péloponèse, et on dut encore une fois ajourner les mesures législatives jusqu'après le résultat d'un événement qui tenait les esprits suspendus entre la crainte et l'espérance.

Ainsi la *prospérité*, qu'un orateur chrétien nomme *une persécution continuelle contre la foi, à moins de lui opposer le courage des martyrs*, ne s'était montrée aux Hellènes que pour les convier à de nouveaux combats.

L'Éternel voulait encore éprouver « ceux qui n'avaient » passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur » la terre, sans cesser de le bénir dans leur affliction et » de l'invoquer dans leur délaissement. Mais ils savaient » que le Seigneur a toujours soufflé le vent de sa colère » sur des maîtres impies! que les vases d'argile, entre » les mains de l'ouvrier souverain, deviennent bientôt » des vases de gloire et de magnificence; et que tout » chrétien est né grand parce qu'il est né libre et pour » le ciel. »

CHAPITRE II.

Dévouement héroïque des Grecs. — Mavrocordatos prend la défense de Missolonghi. — État de cette place; — attaquée par onze mille Turcs. — Négociations entamées par Omer Brionès. — Marc Botzaris contribue à l'abuser, — comment. — Moyens de défense améliorés. — Secours envoyés à Missolonghi. — Jousouf pacha croise les négociations d'Omer Brionès. — Avantages que Mavrocordatos retire des rivalités des pachas. — Bombardement. — Apparition d'une division navale grecque. — Elle fait lever le blocus des Turcs par mer. — Arrivée des secours du Péloponèse. — Mort du général Normann. — Mesure des agents anglais favorable aux Grecs. — Noms des chefs Péloponésiens. — Intempérie, mauvais état de l'armée ottomane. — Ébranlement insurrectionnel des Étoliens. — Diversion. — Révélation des projets d'Omer Brionès. — Assaut donné par les Turcs. — Ils sont battus. — Affliction d'Omer pacha. — Sage temporisation de Mavrocordatos. — Levée du siége. — Les Grecs s'emparent de l'artillerie, des tentes et des bagages des mahométans. — Tentative pour passer l'Achéloüs. — Ils sont battus. — Passent l'Acheloüs. — Leur arrière-garde taillée en pièces. — Omer se réfugie à Prévésa. — Routchid rentre à l'Arta. — Troubles dans l'Albanie. — Marc Botzaris nommé stratarque. — — Lettre du comte Métaxas. — Mavrocordatos rentre dans le Péloponèse.

Dans l'état de notre civilisation moderne, les armées se composent, en général, d'hommes qui versent leur sang pour des intérêts qu'ils ne connaissent pas. De là ces ambitions toutes personnelles qui ne montrent aux soldats, dans la mort de leurs semblables, qu'un mode d'avancement par lequel ils sont portés en avant, comme ces vagues soulevées par la tempête, qu'un grain de sable arrête à la plage : leur sphère se borne à la terre destinée à leur servir de tombeau. Il n'en était pas ainsi des Grecs. La cause pour laquelle ils s'étaient armés faisait qu'ils regrettaient la perte du moindre de leurs guerriers autant qu'ils se montraient prodigues de la vie pour soutenir la

cause de la Croix. Fiers de leur noble pauvreté, leurs couronnes étaient des bandelettes trempées du sang de leurs frères égorgés à Chios, des lambeaux arrachés des vêtements de leurs évêques morts en témoignant la vérité du Dieu vivant ; les ordres militaires de leurs officiers, une parcelle du linceul qui servit à envelopper les restes vénérés du patriarche Grégoire; leurs encouragements, la parole d'un ministre du Seigneur, et leur unique ambition la liberté ou le martyre.

Il fallait un aussi puissant mobile pour déterminer Mavrocordatos à se renfermer dans un cloaque tel que Missolonghi, et pour envisager de sang-froid la déplorable position dans laquelle il s'était engagé, contre l'opinion des officiers étrangers, au nombre desquels nous citerons MM. Graillard, et Daniel, car le général Normann ne traînait plus que les restes d'une vie languissante. La ville, si on peut donner ce nom à un assemblage de maisons bâties sur un terrain plus bas que la mer, contre laquelle les attérissements continuels de l'Achéloüs lui servent de digue, renfermait, dans les temps ordinaires, une population de quatre à cinq mille ames, qui venait de se réfugier en Morée, à l'exception de trois cents pêcheurs aussi pauvres que ceux de Théocrite dont leurs établissements rappelaient le souvenir (1).

On avait formé quelques compagnies de ces hommes et des marins, pour servir quatorze vieux canons en fer, destinés à la défense de la place du côté de terre. Comme on ne pouvait l'attaquer que sur cette ligne, située en face de l'ancienne Plévrone, on y avait élevé des fortifications exécutées contre toutes les règles de l'art, et si étendues que leur développement, qui était trois fois trop grand, aurait nécessité une garnison de plus de quatre mille hommes. Un fossé de sept pieds de largeur sur cinq de profondeur, qui n'était pas terminé dans

(1) *Voyez* le t. III, c. LXXXV de mon Voyage dans la Grèce.

plusieurs endroits, enveloppait un parapet en pierres sèches élevé de quatre pieds au-dessus da la contrescarpe, et son peu de solidité était tel qu'il présentait à peine une épaisseur de deux pieds et demi. Tels étaient les remparts derrière lesquels on attendait les Turcs! On avait de la poudre pour un mois et de la farine de maïs pour longtemps, car la garnison, commandée par Mavrocordatos, ne présentait qu'un effectif de trois cent quatre-vingts hommes.

Comme il n'y avait pas à délibérer, on mit aussitôt la main à l'œuvre pour réparer le parapet auquel des éboulements, occasionés par les pluies, avaient fait de larges brèches. On plaça trois canons en fer en batterie vis-à-vis la chaussée qui aboutit à la terre ferme. On fit de la mitraille avec des bombes qu'on brisa sans peine, tant elles étaient oxidées. De vieilles baïonnettes qu'on trouva dans un magasin, mises au bout de pieux, servirent à garnir la muraille et à armer quelques paysans; et on travaillait à s'éclairer en faisant des abattis d'oliviers sur l'esplanade qui s'appuie au mont Aracynthe, quand les Turcs parurent au bord des lagunes, le 7 novembre au matin. Comme on n'était pas en force pour leur disputer le col de la chaussée, ni le passage des salines, Omer Brionès et Routchid pacha commencèrent presque au même instant les opérations du siége avec onze mille hommes. Ce fut ainsi que trois cent quatre-vingts insurgés se trouvèrent tout-à-coup réduits à tirer des moyens de défense de leur seule industrie; car ils étaient bloqués du côté de la mer par deux bricks et par une goëlette de guerre que Jousouf pacha avait fait sortir de Lépante.

A la vérité on n'avait rien à craindre d'un débarquement, car les hauts fonds interdisent l'approche de Missolonghi aux barques; mais on pouvait être accablé par terre, si un ennemi plus entreprenant eût su profiter de ses avantages. Omer Brionès se chargea lui-même de compromettre

le succès de son entreprise. Au lieu d'assaillir l'enceinte sur plusieurs points à la fois, il dirigea ses attaques vers la porte, où les trois cent quatre-vingts hommes d'élite, réunis en masse, lui opposèrent un feu si opiniâtre, qu'il s'imagina que leur nombre était beaucoup plus considérable. La vue des pieux armés de baïonnettes dont la muraille était garnie dans cet endroit, le bruit du tambour que les Hellènes ne cessaient de faire entendre, le rebutèrent au point qu'il se décida à faire des propositions d'accommodement, s'imaginant sans doute réussir comme il l'avait fait à Souli, plutôt que par la voie des armes; car, s'il avait beaucoup d'hommes, il comptait peu de soldats.

Varnakiotis l'avait flatté de cette espérance, en lui faisant entendre qu'en engageant les Anglais à intervenir comme garantie, on viendrait facilement à bout de s'emparer de Missolonghi, et qu'on pourrait aussitôt entrer dans le Péloponèse. Cette idée ayant été proposée dans le conseil y fut adoptée, malgré l'opposition de Routchid pacha et peut-être parce qu'il s'y montra contraire; car la division régnait dès l'ouverture de la campagne entre les Schypetars et les Mahométans, qui avaient toujours eu des vues différentes. Un parlementaire fut envoyé aux assiégés; ceux-ci ayant feint de se prêter aux propositions dont il était porteur, on convint d'un armistice de six jours pour tenir des conférences, et chacun voulut aussitôt négocier.

Un des aides-de-camp d'Omer Brionès, qui avait autrefois connu Marc Botzaris, fut mis en avant par son chef, afin de tâcher de le séduire; et le guerrier de la Selléide, qui était aussi perspicace que brave, sut se servir du corrupteur qu'on lui adressait, pour tromper l'ennemi sur l'état des assiégés. « J'ai sous mes ordres, lui disait Marc, » huit cents hommes; le capitaine Makrys en compte au- » tant; les Francs qui sont ici forment un corps d'élite » de six cents soldats, tu sais combien ils sont fiers! Il faut » de la patience et de l'adresse pour les amener à capituler.

» Ne brusquons rien, car, en désespoir de cause, nous » pourrions, avec la population de Missolonghi, opposer » quatre mille fusils à ton maître. » Et chaque jour l'officier d'Omer Brionès, en rentrant au camp, engageait son général à traîner les affaires en longueur.

Mavrocordatos, non moins habile à flatter Omer pacha, lui persuada sans peine qu'avec des ménagements il pourrait déterminer sa garnison, fatiguée de la perfidie des Étoliens, à composer pour évacuer la place, d'après la garantie connue de la loyauté avec laquelle il s'était comporté vis-à-vis des Souliotes. On se vit fréquemment sur ce pied, tandis qu'à la faveur des pourparlers les assiégés poursuivaient leurs travaux de défense, auxquels les ennemis ne semblaient faire aucune attention. On arma ainsi, avec l'artillerie d'un brick turc qu'on avait capturé quelque temps auparavant, deux barques destinées à flanquer la muraille située en face de la chaussée, qu'on pouvait tourner par ses extrémités, où la mer et la vase n'avaient que peu de profondeur. Deux chapelles situées en arrière de la porte d'entrée furent crenelées et jointes par un fossé de manière à offrir un point de défense concentré, dans le cas où la première enceinte serait forcée. Enfin on parvint à tirer cinq cents hommes de renfort d'Anatolico, seule ville de l'Étolie que les barbares n'avaient pas envahie, à cause de sa position dans une île située au milieu des pêcheries.

Les conférences étaient au moment de se rompre malgré toute l'adresse de Mavrocordatos et de Marc Botzaris, lorsque, le 10 novembre, Jousouf pacha, non moins jaloux des succès d'Omer Brionès que celui-ci l'était de Routchid pacha, qui lui portait également envie, entra en pourparlers avec Mavrocordatos. La tête du président était un objet ambitionné, que les contendants auraient voulu pouvoir envoyer à Constantinople. Le barbare, après de grandes protestations de clémence, exigeait pour conditions la mise

à sa discrétion d'une vingtaine d'individus et l'exil d'un pareil nombre dont il envoyait la liste ; c'étaient tous les capitaines et le chef même du gouvernement hellénique, Mavrocordatos (1).

Rien ne pouvait arriver de plus heureux. Le président s'étant empressé de communiquer les propositions de Jousouf pacha aux séraskers Omer Brionès et Routchid comme s'il n'eût pas été éloigné d'y accéder, ceux-ci en conçurent un dépit extrême. Dans leur mauvaise humeur, ils consentirent d'autant plus volontiers à une nouvelle trêve que des pluies pareilles à celles des tropiques les empêchaient de rien entreprendre. Cet incident, favorable aux assiégés, auxquels il donnait du temps, était cependant moins rassurant que les dispositions qu'ils virent bientôt prendre aux Turcs. Ceux-ci recevaient journellement des canons, des obusiers, et dressaient des batteries ; d'où on pouvait conclure qu'ils ne songeaient plus à une escalade, à laquelle il aurait été difficile de résister ; et on ne pensa qu'à augmenter la solidité du rempart, qui fut porté à cinq pieds d'épaisseur.

Les assiégés avaient obtenu ce résultat, quand l'armée turque, démasquant ses batteries, ouvrit son feu avec des pièces de vingt-quatre, dont elle se promettait le plus grand succès. Mais les Grecs étaient aguerris ; et, bientôt accoutumés à ce fracas, ils n'y firent d'autre attention que celle qu'on prête à une scène de pyrotechnie. C'était surtout pour eux un spectacle aussi nouveau qu'amusant de voir tomber des bombes, qu'ils étouffaient presque toutes et qu'ils rapportaient, ainsi que les boulets, après lesquels ils couraient, pour gagner le modique prix auquel on les

(1) Les propositions apportées par l'agent de France, Antoine Maritza, étaient de la teneur suivante :

1° Le sérasker demande la tête d'Alexandre Mavrocordatos, celles de Capsali, Marc Botzaris, Makrys et de trente autres capitaines.

2° La remise, comme esclaves, de tous les Francs, Souliotes et soldats.

3° Le peuple retournera sans être molesté aux travaux de la campagne.

payait. Chaque jour ils attendaient avec impatienee la canonnade; et on raconte qu'on vit un montagnard, qui n'avait peut-être jamais entendu tirer le canon, courant au-devant d'un bombe, s'amuser à jeter des pierres contre la fusée enflammée, jusqu'à ce qu'averti par les cris des siens, il put encore s'éloigner avant qu'elle éclatât.

Pendant que ces combats avaient lieu, le président, feignant de se rapprocher de Jousouf pacha, parvint à exciter une telle jalousie dans l'esprit d'Omer Brionès et do Routchid pacha, indignés de voir que leur antagoniste pouvait leur ravir la gloire de leur succès avec quelques vaisseaux, qu'ils firent cesser, pour la troisième fois, les hostilités afin de recommencer les négociations.

C'était ce que souhaitait Mavrocordatos; mais l'ennemi pouvait s'apercevoir d'une ruse, qui n'avait pour but quo de temporiser afin d'attendre les secours qu'on devait lui envoyer du Péloponèse. Avec quelle anxiété on les désirait! « Nos regards, dit le lieutenant-colonel du génie, M. Graillard (1), cherchaient à découvrir à l'horizon quelque » point mobile qui finit par se dessiner en forme de voile! » Combien de fois, dans notre attente déçue, ne primes- » nous pas pour des navires l'aspect trompeur de quelques » nuages fugitifs! Enfin le 20 novembre au matin, nous » vîmes la goëlette turque, qui faisait partie des arme- » ments de Jousouf pacha, manœuvrer pour rentrer dans » le golfe de Patras, tandis qu'un des bricks ennemis, trop » avancé pour suivre la même direction, à cause du vent » contraire, cinglait toutes voiles dehors vers Ithaque. Ils » avaient aperçu l'étendard de la Croix flottant aux mâts » de six bâtiments Hydriotes, qui arrivaient avec la rapi- » dité des alcyons, poussés par le vent du midi.

» Ils portent le cap sur l'ennemi, ils le poursuivent, ils » gagnent, ils l'approchent, ils le serrent, l'éclair brille,

(1) Relation manuscrite de la défense de Missolonghi, par M. Graillard, datée du 22 janvier 1823.

» le canon tonne, le combat s'engage; le brick turc se bat » bord à bord avec un brick hydriote commandé par le » navarque Lazaros, et après avoir perdu la moitié de son » équipage, il s'échoue sur la plage d'Ithaque.... Nous sui- » vons des yeux l'escadre libératrice, mais le vent tombe, » et la nuit qui survient la dérobe à notre vue.

» Partagés entre le bonheur d'un secours désiré et quel- » ques craintes, avec quelle impatience nous passâmes la » nuit! Le 21 novembre au matin, nous aperçûmes les » vaisseaux grecs à l'ancre près du fort de Vasiladès! Quels » transports! quel moment de bonheur! Il nous sembla » voir le génie tutélaire de la Hellade sortir du sein des » eaux, pour dominer encore et la terre et la mer. »

La division navale grecque n'eut pas plus tôt rendu la navigation libre entre l'Étolie et le Péloponèse, que quatre de ses vaisseaux mirent à la voile, pour aller prendre, dans le golfe de Cyllène, les troupes que le gouvernement des Hellènes envoyait au secours de Missolonghi. C'était le 23 novembre; mais ce jour d'allégresse fut troublé par la mort du général Normann, qu'une fièvre ataxique, résultat de sa funeste campagne en Épire, conduisit au tombeau. Infortuné! Il sentit approcher son heure suprême avec l'unique regret de mourir loin d'une jeune épouse qu'il chérissait; car il entrevoyait la certitude de la victoire, dès qu'il eut appris l'arrivée de l'escadre hydriote. Le président perdait en lui un ami, ses camarades un frère, les soldats un chef intrépide. On lui rendit les honneurs funèbres dus à son grade, et il fut enterré auprès de Cyriaque Iatrani, qui avait perdu la vie quelques mois auparavant, en combattant aux bords de l'Achéron.

C'était la dernière perte sensible que l'armée devait éprouver dans cette campagne. On venait d'apprendre qu'Odyssée et le stratarque André Londos avaient réoccupé Salone, les Turcs s'étant enfuis à l'approche de ces deux généraux, qui s'étaient emparés d'une partie de leurs bagages. On vit

entrer, quelques jours après, au port, un vaisseau chargé de munitions de guerre, commandé par Spiros Vitalis, Zantiote, qui venait de Livourne. Il avait fait voile vers Missolonghi à la première nouvelle du blocus de cette ville. Le même jour les frères Kalergys firent don au gouvernement, de fusils et de canons; mais les Maniates en volèrent une partie. La fortune commençait à sourire aux chrétiens. Mavrocordatos, satisfait d'avoir obtenu, à la faveur de la discorde qu'il avait excitée entre les pachas, le temps nécessaire pour recevoir du secours du Péloponèse, allait être non moins secondé par la haine aveugle que les agents anglais des îles Ioniennes portaient aux Hellènes.

On a dit avec quelle joie cruelle les émissaires du gouvernement britannique de Corfou avaient publié l'invasion de Dramali en Morée; le parti qu'ils tirèrent de cet événement pour abuser les Souliotes; la part que le consul de Prévésa prit aux succès des barbares dans l'Acarnanie, en coopérant à la défection de Varnakiotis et des complices de ce criminel de lèse-patrie. Informés qu'une foule de Grecs Acarnaniens et Étoliens s'étaient réfugiés, à l'approche des Turcs, à Leucade, à Ithaque, ainsi qu'aux îles Téléboënnes, un ordre supérieur leur enjoignit d'en sortir pour rentrer sur le continent. On fut sourd à leurs réclamations; celui qui semblait prendre plaisir à se baigner dans les larmes qu'il faisait alors couler des yeux des chrétiens, le lord haut-commissaire Maitland, avait parlé; tous durent partir dans le délai de trois jours pour se rendre au port de Dragomestre.

A cette nouvelle, Mavrocordatos détache un bâtiment hydriote vers ce mouillage pour annoncer aux Acarnaniens de prompts et efficaces secours. Ils s'enfoncent aussitôt dans les bois, où retrouvant les armes qu'ils y avaient cachées, tandis que leurs familles se rendaient dans les escarpements du mont Berganti, onze cents Acarnaniens se dévouent à la défense de leur pays. Ils se nomment des

chefs, et ne prenant conseil que de leur désespoir, la rive droite de l'Achéloüs est purgée dans le délai de huit jours des postes turcs que les séraskers Omer Brionès et Routchid pacha avaient établis depuis le bac de Catochi jusqu'au gué de Stratos. Enfin une de leurs bandes ayant taillé en pièces une escorte turque, qui accompagnait cinq otages choisis entre les notables Étoliens qu'Omer pacha faisait transférer à l'Arta, les Acarnaniens les envoyèrent à Mavrocordatos. Ils mirent dans la barque chargée de ce dépôt sept beys qu'ils avaient faits prisonniers, en lui faisant connaître le détail de leurs opérations.

On criait, sur ces entrefaites, à la trahison dans le camp ottoman! On accusait les Anglais; on accusait Varnakiotis de déloyauté et de perfidie! L'Acarnanie et l'Étolie avaient été traversées par les bandes turques, mais ces provinces n'étaient pas soumises. Leurs populations s'étaient retirées dans les montagnes, sans vouloir rendre les armes et en maudissant les chefs qui s'étaient lâchement rangés sous les drapeaux du Croissant. Les Acarnaniens expulsés des îles Anglo-Ioniennes, en reprenant les armes, avaient écrit de tous côtés aux armatolis de se réunir pour tomber sur les derrières de l'ennemi. Prêtres, éphores, primats, paysans, chacun se levait pour courir contre les infidèles. Un mouvement spontané s'organisait, quand les vaisseaux hydriotes, revenant du golfe Cyllénien, apportèrent les premières troupes que le Péloponèse envoyait au président Mavrocordatos.

Sa noble conduite attirait auprès de lui l'élite des guerriers du Péloponèse. On vit aussi descendre des vaisseaux Hydriotes et Spetziotes, Pierre Mavromichalis, ancien bey du Magne, que son âge avancé n'avait pas empêché de marcher à la tête de ses Lacons; Canélos Déli-Ianeï, commandant des Arcadiens; Zaïmis de Calavryta, suivi de soldats nés dans les riches vallées du Ladon et du Cérynite; et André Londos de Vostitza, qui conduisait les montagnards

du Crathis et du Cyllène. Depuis ce moment, il ne cessa plus d'arriver à Missolonghi des députations armées des diverses parties de la péninsule, pour renouveler une Béotie non moins illustre que celle conviée par Méléagre à la chasse du sanglier de Calydon, emblème anticipé du chef et des barbares qui désolaient dans ce moment l'Étolie.

Les Péloponésiens, au nombre de deux mille, enorgueillis de leurs victoires récentes, habitués à attaquer l'ennemi en face, s'indignaient de voir leur courage enchaîné derrière des murailles. Enflammant les esprits les plus timides par le récit des combats d'Argos et de Nauplie, montés dès l'aurore sur les remparts, ils chantaient la gloire et les triomphes de la Croix. Défiant les Turcs par les insultes les plus outrageantes contre le Prophète et son culte, sans échanger aucune parole injurieuse contre les Guègues et les Toxides qu'ils estimaient autant qu'ils en étaient estimés, ils provoquaient sans cesse les indolents et lâches Asiatiques. Enfin, comme on avait reçu du canon expédié de Navarin, ainsi que des munitions de guerre, Mavrocordatos, qui ne pouvait plus maîtriser le courage des soldats, leur ayant permis de faire une sortie dans la matinée du 10 décembre, ils rapportèrent cent dix têtes ennemies, sans éprouver d'autre perte que celle d'une quinzaine d'hommes tués ou blessés.

Depuis cette éruption belliqueuse les combats devinrent fréquents. Les mahométans, irrités d'avoir perdu cent dix têtes qu'ils voyaient plantées sur la muraille de Missolonghi, ne cessaient de faire des attaques nocturnes pour tâter les assiégés, qui eurent encore l'occasion de faire une grande différence entre le courage des Schypetars et celui des Turcs de race osmanlique. Ces derniers se rebutaient ordinairement après le premier feu, et il était assez rare qu'ils ne fissent pas leur retraite à la débandade. Ils éprouvaient, en outre, la funeste influence des pluies qui continuaient avec violence. Constamment dans la boue jusqu'aux genoux,

n'ayant pour abri que des tentes ou des cabanes en roseaux; accablés de fatigues, privés de sommeil; des fièvres meurtrières firent de tels ravages dans l'armée ottomane, que le sérasker Routchid pacha fut contraint de porter son camp sur les bords de l'Évênus.

Cantonné dans les villages de Galata et d'Hypochori (1), situés à l'extrémité de la plaine Lélantique, territoire toujours fertile (2), Routchid pacha se proposait d'y passer l'*hivernage* ou saison des pluies, tandis qu'il surveillerait les mouvements des insurgés de l'Étolie Épictète. Il établissait en même temps ses communications avec Lépante, Patras, et les châteaux des petites Dardanelles, où commandaient Jousouf pacha, Derviche Aga et Adgem Oglou, fils d'un Mirza des bords de l'Euphrate. On jugea convenable d'y transférer les malades et le dépôt général de l'armée, qu'on pouvait embarquer facilement en cas de malheur, pour les soustraire aux Grecs, qui prenaient chaque jour une attitude de plus en plus menaçante.

En effet les armatolis du Valtos, répondant au signal des Acarnaniens que les Anglais venaient d'expulser des îles de l'Heptarchie ionienne, avaient propagé le cri de guerre jusque dans les hautes vallées de l'Achéloüs, d'où Stournaris, stratarque du Pinde, avait détaché son lieutenant Christos Tzavellas, pour observer le pont de Coracos, de sorte que les communications étaient interceptées de ce côté avec l'Athamanie et le Radovich. On avait vu en même temps des bandes d'armatolis descendus du Callidrome et du mont Tymphrestos, voltiger dans le bassin de Thermos et insulter les postes turcs établis sur les bords du Lac Trichon. On savait d'une autre part que les Craviotes et des troupes parties de Salone étaient au mo-

(1) Galata et Hypochori. *Voyez* t. III, p. 200, 201, 214, 498, 198, 199; et t. IV, p. 39 de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Lélante, campagne. *Voy.* t. III, p. 184, 196, 198, 199, 200 et 203 de mon Voyage dans la Grèce.

ment de pénétrer dans l'Apocoro. Chaque soir le mont Corax étincelait des feux allumés par les insurgés, qui tenaient ainsi les Turcs dans de vives alarmes.

L'armée qui se trouvait devant Missolonghi continuait cependant à y lancer des bombes, lorsqu'un boulet tiré des batteries grecques contre la tente d'Omer Brionès ayant tué son *tchiboukdgi* ou donneur de pipe, au moment où celui-ci lui présentait le narguilet (1), il se détermina à s'éloigner de la tranchée. Il apprit au même instant la fin tragique de Khourchid pacha, qu'on a précédemment rapportée. Il avait servi pour et contre ce sérasker en Égypte; car, homme de tous les partis, il n'avait jamais eu de guide que cette ambition vulgaire qui a l'argent pour mobile et pour objet. Cependant il ne put retenir ses larmes en se rappelant que Khourchid avait souhaité de mourir comme Ali pacha. Ce souvenir, celui d'Ali Tébélen, la crainte de succomber victime de la perfidie du divan, le déterminèrent à tenter un coup de main que l'insurrection des montagnards Étoliens nécessitait impérieusement.

Cependant, afin d'abuser les assiégés qu'il avait constamment en tête, Omer Brionès recommença ses conférences avec Marc Botzaris. On se revit; et l'aide-de-camp turc, qui ne manquait jamais d'exagérer les forces de son pacha, ayant parlé de l'arrivée prochaine d'une armée dont l'avant-garde se trouvait au gué de Stratos, Marc Botzaris ne put s'empêcher de rire. — Douterais-tu, ami, de ce que je te dis? Eh bien, si tu veux envoyer deux hommes de confiance, je leur donnerai des passe-ports pour se rendre jusqu'à l'Arta, où ils verront tous les défilés occupés par nos soldats. — Ami, je sais que ton pacha avait envoyé sept beys pour prendre le commandement de troupes qui n'existent plus, et qu'ils conduisaient cinq de nos primats enchaînés dans les prisons d'Arta. Eh bien, les esclaves chrétiens

(1) Narguilet, ou pipe persane; elle n'est guère usitée que chez les pachas et les grands seigneurs dans la Turquie d'Europe.

sont délivrés ; et les beys, qu'il lui nomma, sont ici dans les fers ! Ainsi, ajouta-t-il, ce sera bientôt à moi à te donner un sauf-conduit pour sortir de l'Étolie. — A ces mots le Schypetar se frappa le front, quitta Botzaris, et toute communication cessa entre le camp ennemi et Missolonghi.

On était alors au 28 décembre, les cataractes du ciel versaient des torrents de pluies, et Omer, informé de l'état des choses, résolut d'en finir. Il se concerta de nouveau avec Routchid pacha, mais les tracasseries inséparables des conciliabules turcs firent qu'il dut, de l'avis de ceux qui l'entouraient, ne fixer l'attaque contre Missolonghi qu'au 6 janvier 1823.

Ce jour, qui correspond, suivant le calendrier non réformé, au 25 décembre style grec, fut choisi par Omer pacha, dans l'espérance que les chrétiens, qui célébraient alors la fête de la Nativité pendant la nuit, ne seraient probablement pas aussi bien sur leurs gardes que dans un temps ordinaire. Suivant toute apparence, les assiégés, qui n'avaient pas quitté le rempart depuis deux mois, le dégarniraient pour se répandre dans les églises, et il ne trouverait que peu ou point de résistance. Il avait de longue main fait préparer des fascines pour combler le fossé, et des échelles afin d'escalader la muraille, lorsqu'un Grec, prisonnier de guerre, parvenu à s'échapper du camp des barbares, fit connaître ces préparatifs au président Mavrocordatos. Il lui confirma ce qu'il ne savait que d'une manière confuse ; que les Grecs des montagnes, revenus de leur consternation, se soulevaient de toutes parts et semblaient animés du plus ardent patriotisme. Les Acarnaniens rentrés dans le Xéroméros avaient fait insurger le Valtos et reporté le théâtre des hostilités jusque sur le golfe Ambracique. Varnakiotis avait inutilement essayé d'arrêter les progrès de l'incendie ; également méprisé des Grecs et des Turcs, il avait perdu toute espèce d'influence. Les communications entre l'Arta, Prévésa, Vonitza et le quar-

tier-général ottoman avaient cessé, et les défilés étaient au pouvoir des insurgés.

Tout leur prospérait! Dramali venait de mourir à Corinthe. La Porte, pour le punir du mauvais succès de sa campagne dans l'Argolide, le tenant pour suspect du pillage des trésors d'Ali Tébélen, de concert avec Khourchid pacha, avait envoyé vers lui un émissaire par lequel il fut empoisonné. Telle fut la fin du beau-père de Pachô bey, dont la mort porta le mécontentement dans son armée et dans le camp des Turcs qui se trouvaient en Étolie.

Mavrocordatos, qui connaissait les dispositions haineuses des séraskers turcs et l'envie qu'ils se portaient mutuellement, saisissant d'un coup d'œil la question militaire qu'il avait à résoudre, se décida à une entreprise qui étonna d'abord les chefs des Hellènes. Après leur avoir fait part des révélations du prisonnier parvenu à s'échapper du camp d'Omer Brionès, il n'eut pas de peine à prouver que ce sérasker se trouvait dans une position très-fâcheuse. Les insurrections qui se manifestaient ne devaient pas tarder à le tenir bloqué dans ses propres lignes. Il ne lui restait qu'une ressource, celle d'emporter d'assaut Missolonghi et de disperser ensuite les armatolis, en divisant son armée pour leur donner la chasse, dès qu'il aurait laissé garnison dans la place dont il se serait emparé. Il avait dû faire ce raisonnement.

Partant de cette hypothèse, Mavrocordatos, ayant démontré qu'il avait des moyens suffisants pour soutenir une attaque de vive force, avec une partie des troupes réunies sous ses ordres, d'autant mieux que l'ennemi comptait sur une surprise déjouée puisqu'elle était prévue, proposa de détacher une division pour appuyer les Acarnaniens. Son arrivée, en leur fournissant un secours qu'on leur avait fait espérer, enflammerait le courage des armatolis, qui se grouperaient autour de ses drapeaux. Enfin l'ennemi, échouant dans l'entreprise qu'il projetait, se

trouvant obligé de battre en retraite, serait cerné, harcelé, et peut-être exterminé en détail. Entrant à cet égard dans des détails de localités, le président démontra si clairement les avantages de la diversion qu'il proposait, que Pierre Mavromichalis se chargea de la diriger.

Le vieux bey du Magne s'embarqua, en conséquence, le 5 janvier avec douze cents hommes, pour se rendre, en remontant l'Achéloüs par l'embouchure des Œniades appelée Bocca Kolo Syrtis (1), jusqu'à Catochi, dont les Acarnaniens s'étaient emparés.

Le départ de Mavromichalis ne laissait que dix-neuf cents hommes dans la place de Missolonghi, pour résister à plus de dix mille Turcs; et on aurait été dans de mortelles inquiétudes, si on avait présumé qu'on devait être immédiatement attaqué. Le président, mieux éclairé, y comptait heureusement contre l'opinion de plusieurs de ses officiers, qui regardaient la chose comme éloignée, et il n'en douta plus à l'arrivée d'un bateau venant d'Anatolico. Le patron qui le montait avait été hélé par le canot d'un chrétien inconnu caché dans les roseaux, qui lui avait dit que l'ennemi attaquerait Missolonghi deux heures avant le lever du soleil, au signal d'une décharge d'artillerie, et que les Turcs monteraient à l'assaut.

Le président prit, en conséquence, ses mesures de défense dès le 24 au soir, en faisant défendre, par le ministère de l'archevêque Porphyre, de sonner les cloches, et en relevant les chrétiens de l'obligation d'assister au service divin. Chacun reçut en même temps l'ordre de se rendre à son poste. On doubla le nombre des sentinelles et des patrouilles. Pour lui, parcourant sa ligne d'opération, il expliquait à chacun ce qu'il devait faire, en rappelant aux capitaines ainsi qu'aux soldats leurs devoirs, et en engageant tout le monde à ne rien craindre d'un ennemi qui n'avait plus en sa faveur que la chance, plus que douteuse,

(1) Voyage dans la Grèce, t. III, pag. 134 et suiv.

de cette dernière attaque, si on lui résistait, ainsi que la religion et le devoir le commandaient.

On passa la nuit, dit M. Graillard, auquel j'emprunte une partie de ces détails, dans les batteries et sur les remparts. Il était près de cinq heures du matin quand l'ennemi se mit en mouvement; la pâleur de la lune, à moitié voilée de nuages, semblait favoriser l'audace des Turcs. Déjà huit cents des plus déterminés étaient parvenus, sans être découverts, à se glisser dans le fossé avec des échelles et des fascines. A deux cents pas en arrière se trouvaient deux mille hommes de leur infanterie, prêts à les seconder, en dirigeant leurs feux contre le parapet, de manière à diviser l'attention des Grecs et à les attirer d'un côté opposé à celui du véritable point d'attaque, pour faciliter l'assaut à ceux qui devaient l'exécuter. Omer Brionès, Routchid et deux autres pachas devaient se précipiter, au même instant, avec le reste de leurs soldats, et faire main basse sur les chrétiens. Le succès leur semblait immanquable; Omer en avait informé d'avance Varnakiotis, qu'il avait contraint de se rendre sur la frontière du Xéroméros, en lui écrivant : *Je dîne demain à Missolonghi.*

A cinq heures précises du matin, le signal ayant été donné par une décharge générale de l'artillerie turque, l'attaque commence sur toute la ligne avec une furie inconcevable. La fusillade s'engage, et, des deux côtés, le feu du canon éclate avec vivacité. Les Turcs embusqués dans le fossé s'élancent et montent à l'assaut en poussant des hurlements affreux. Armés de sabres et de poignards afin d'être plus légers à l'attaque, ils atteignent le sommet du rempart, où les chrétiens, attentifs à la voix du commandement, persuadés que le moment décisif est arrivé, les saisissent par fois corps à corps et les terrassent. De deux porte-drapeaux turcs, qui avaient planté leurs étendards sur le parapet, l'un tombe percé d'une balle, et l'autre

est fait prisonnier dans la place où il était entré; les barbares sont renversés. Le carnage commence ! un peloton, parvenu à franchir la muraille, est égorgé par les Arcadiens du mont Cyllène; les soldats de Canelos, unis aux Étoliens, écrasent les Turcs qui se débattent dans le fossé. Des décharges d'artillerie à mitraille foudroient les deux mille hommes d'infanterie qui s'avançaient pour soutenir les assaillants; et ceux qu'un zèle religieux pousse à vouloir enlever les blessés et les morts tombent victimes de leur fanatisme sur les glacis de la place..... Mais le jour augmente, la campagne s'éclaire, et les premiers rayons du soleil, en dévoilant cette scène nocturne, révèlent aux barbares l'étendue de leurs pertes, en même temps qu'ils font connaître aux Hellènes l'importance de leur victoire. Mille des plus braves soldats d'Omer Brionès étendus sur la fange, dix drapeaux enlevés aux infidèles, tels étaient, à huit heures du matin, les résultats d'une victoire due à la sagesse de Mavrocordatos. Il l'avait méritée par sa rare prudence, autant que les Grecs par leur valeur; et chose qui semblerait incroyable, si des officiers français témoins oculaires de cette action ne l'attestaient, les chrétiens ne perdirent que six hommes dans cette affaire mémorable.

On apprit, le même jour, par quelques Grecs esclaves, échappés du camp des Turcs à la faveur du désordre qui y régnait, qu'ils étaient consternés de leurs pertes. Omer Brionès avait versé des larmes; et, au lieu de l'attaquer, comme quelques capitaines le demandaient, Mavrocordatos, qui avait des vues d'un ordre supérieur, jugea nécessaire de lui laisser reprendre confiance, et défendit de faire aucunes sorties.

Il venait d'apprendre que Pierre Mavromichalis était arrivé à Catochi, et que les Souliotes qui se trouvaient à Céphalonie depuis la perte de la Selléide, se disposaient à se rallier sous ses drapeaux. Ils en avaient obtenu la permission des Anglais, en faisant valoir la capitulation qu'ils

avaient consentie sous leurs auspices, et en représentant qu'étant une peuplade de soldats, ils ne pouvaient nourrir leurs familles qu'en faisant la guerre aux Turcs, leurs ennemis naturels. La politique britannique s'était accommodée de ces raisons, et la seconde partie de la grande catastrophe préparée par Mavrocordatos devant s'accomplir de concert avec les insurgés, il voulait par cette raison temporiser. Mais comment modérer l'ardeur des lions intrépides qui venaient de vaincre les infidèles?

La marine grecque se chargea de distraire les soldats. Par une de ces singularités qui leur sont assez ordinaires, les Anglais, qu'on avait vus négocier, pour procurer sur terre des succès aux Turcs, semblaient les abandonner sur mer à des bricks marchands, devenus la terreur du Croissant. Le ministère de S. M. B. avait reconnu le blocus des places assiégées par les Hellènes; et les Grecs, informés que la *bande noire* chargée de leurs approvisionnements attendait un bâtiment de guerre étranger, pour escorter un convoi de vivres qu'elle voulait envoyer à Patras, résolurent d'empêcher cette expédition.

Le navarque, informé à point nommé de l'expédition projetée par la compagnie des agioteurs de Zante, avait à peine établi sa croisière au promontoire Araxe, que ses vigies signalèrent un bâtiment suspect escortant un convoi. Il porte soudain le cap dans cette direction, et, parvenu à distance, il assure le pavillon de la Croix par un coup de canon, auquel le navire inconnu répond en hissant sa bandière. On l'approche; c'était un brick armé de quatorze pièces de canon, *le Montecuculli*, et on lui signifie que la ligne du blocus ayant été déterminée et reconnue jusqu'à cette hauteur, il ne pouvait naviguer au-delà. Il insiste pour passer, en prétendant au titre de bâtiment de guerre! On lui répond qu'il n'est qu'un pacotilleur, et on lui en fournit la preuve, en lui envoyant la liste des marchandises qui se trouvaient sur son bord. On l'entoure; on saisit

son convoi, qui, amariné sous ses yeux est conduit à Missolonghi, et il est obligé de virer de bord, sous l'escorte de trois bâtiments grecs, jusqu'au port de Zante où il rentre honteusement, à la vue des Anglais qui félicitent les Hellènes de soutenir des droits qu'ils ont si glorieusement acquis.

La marine impériale d'Autriche favorable aux Turcs dut feindre d'ignorer cet affront, dont elle ne tarda pas à faire retomber la vengeance sur Antoine Maritza, agent consulaire de France. Dénoncé comme complice de baraterie dans une affaire atroce qui s'était passée aux Scrophes, il est enlevé d'un bâtiment autrichien qu'il avait sauvé, par le lieutenant de vaisseau Angelo Soardo. Arraché au milieu d'une foule de femmes et d'enfants réfugiés sur ce navire, on le charge de chaînes, ainsi que son neveu, son écrivain, et ils sont bientôt après traînés dans les prisons de Trieste (1).

Ces incidents ayant fait trève à l'impatience de la garnison de Missolonghi, Mavrocordatos trouva le moyen de l'amuser ensuite par des escarmouches, qui durèrent jusqu'au 11 janvier (30 décembre), jour auquel Omer Brionès reçut une lettre de Varnakiotis, qui l'obligea de prendre un parti décisif. Il lui mandait que J. Rhengos, oubliant la foi jurée lorsqu'il embrassa la cause du sultan au mois d'octobre précédent, s'était de nouveau rangé dans le parti des Grecs Acarnaniens rentrés en terre ferme. A la suite d'une violente altercation avec le vieux Gôgos Bacolas, capitaine

(1) Ils arrivèrent le 13 janvier suivant à Trieste, et reconnus innocents, ils furent relâchés le 2 juillet 1823, après cinq mois d'incarcération. Les auteurs de leurs maux furent Nicoletto Zen, et son collègue. Voici un état des objets qu'Antoine Maritza réclame de la probité des agents de l'Autriche, qui s'empresseront sans doute de faire droit à ses réclamations : quarante-quatre chemises, une ceinture avec agrafes estimées quarante sequins de Venise, cent louis d'or monnayé, trois cents roubiés, trente sequins vénitiens, six rosponis, une double pontificale, dix-huit ducats, ses meubles embarqués sur le bâtiment, sa batterie de cuisine, et les effets appartenant à son épouse.

de l'Athamanie, dont la fidélité était, disait-il, équivoque, il avait déclaré publiquement qu'il voulait désormais combattre et mourir pour la cause de la Croix. Qu'il marchait, par Langada, à la tète de trois cents palicares, pour lui couper la retraite dans le Macrynoros. Enfin il le prévenait de l'arrivée à Catochi, de Pierre Mavromichalis, qui avait déjà réussi à rassembler plus de deux mille cinq cents hommes sous ses drapeaux; de l'occupation des défilés des lacs Ozeros par les insurgés de l'Agraïde, de la levée en masse des paysans du Valtos, et de la nécessité de pourvoir à sa sûreté avant que toute espèce de retraite lui fût coupée. Pour comble d'embarras, on venait d'apprendre qu'Odyssée manœuvrait sur l'Événus, et qu'il était au moment de pénétrer dans le Vlochos.

La nuit qui suivit la réception de cette dépêche fut extrêmement agitée, sans que les assiégés en connussent la cause. Le 13 janvier, à deux heures du matin, on aperçut les feux d'un vaste incendie. C'étaient les tentes des Turcs auxquelles ils avaient mis le feu. Mais on craignait quelque ruse, et on attendit le jour pour faire une reconnaissance. En effet, à sept heures on sortit. Omer Brionès s'était mis en route à deux heures du matin, et son armée le suivait en désordre. On n'osait encore ajouter foi à une retraite aussi précipitée, on craignait qu'elle ne couvrît un stratagème, et ce ne fut qu'au retour de quelques éclaireurs détachés pour reconnaître le camp ennemi, qu'on apprit qu'il était en pleine retraite.

Une partie de la garnison, conduite par Mavrocordatos, se porte aussitôt sur les lieux. On s'empare de huit pièces de canon en bronze, montées sur affûts de campagne, de leurs caissons, de deux obusiers, d'un mortier, des munitions de guerre, des fusils, des effets de campement et d'une quantité considérable de provisions de bouche. On montre le lieu où était dressée la tente d'Omer Brionès, qu'on trouve renversée; on voit les tables qu'il n'avait

pu emporter, une partie de ses harnais. On visite le quartier des Toxides, celui des Guègues, et le lieu où les Asiatiques avaient dressé leurs somptueux pavillons. A chaque pas on découvre des armes, des selles, des bagages, on fait main basse sur quelques traînards, après avoir tiré d'eux des renseignements relativement à la route que l'ennemi suivait dans sa fuite.

Informé qu'Omer Brionès se retirait par le défilé de Cleïsoura, tandis que Routchid pacha, traversant la forêt de Coudouni, marchait vers Gérasovo, on détache cinq cents hommes à leur poursuite. Ils volent sur leurs traces, en passant au fil de l'épée les fuyards qui tombent sous leur main; arrivés à Cleïsoura, ils enlèvent aux Turcs la dernière pièce d'artillerie qu'ils avaient sauvée, et ne les quittent qu'en vue du lac Trichon (1).

Ils rentraient au camp en même temps qu'un détachement envoyé à l'embouchure de l'Évènus, où Routchid pacha avait établi son camp. Instruit à temps de la résolution de son collègue, il avait évacué les malades et les blessés sur Lépante; et on avait saisi une grande quantité de bagages abandonnés dans les villages de Galata et d'Hypochori. Les Grecs ramenaient en triomphe deux canons et un mortier, dont ils s'étaient emparés. Leur bonheur était au comble; ils étaient désormais invincibles; ils triomphaient du superbe Omer Brionès. Il ne s'agissait plus que d'anéantir son armée; et dès que Mavrocordatos leur

(1) Ce fut à peu près dans ce temps que le docteur Lucas, médecin d'Ali Tébélen, et frère de l'infâme Athanase Vaïa, déserta du camp d'Omer Brionès pour se réfugier à Missolonghi. Il donna à Mavrocordatos plusieurs renseignements utiles, qu'il n'est pas encore temps de révéler. On sut par lui que ce sérasker avait fait un médecin d'un des Philhellènes pris à Péta, auquel il avait sauvé la vie. L'esculape de sa façon tuait journellement une foule de malades sans rien perdre de sa considération, Omer soutenant envers et contre tous que c'était un fort habile homme, quoiqu'il eût dépêché un des éphèbes, *Delicias domini!* En revanche l'archiatre s'était décidé à prendre le turban; nous nous abstenons de nommer cet individu par respect pour sa famille.

eut permis de la poursuivre, les chrétiens prirent la route de Vrachori, vers laquelle l'ennemi opérait sa retraite.

C'était de 26 janvier. Omer Brionès, au moment où l'on découvrit ses avant-postes, en s'éloignant des bords de l'Achéloüs, rétrogradait. Le fleuve, gonflé par les pluies qui n'avaient pas cessé de tomber depuis six semaines, ne lui avait pas permis d'opérer son passage au gué de Stratos. Cependant quelques éclaireurs qui avaient gagné la rive droite, à la faveur des chevaux dressés pour franchir ce passage à la nage, lui en avaient assez appris pour connaître que la position de Lépénou était occupée par un corps d'insurgés, ainsi que les principaux défilés. Dès-lors il conçut le projet d'attirer l'attention des Grecs sur plusieurs points, et de chercher ainsi le moyen de se frayer un passage pour rentrer dans l'Épire.

Après avoir formé cette résolution, il vint s'abriter au milieu des ruines de Vrachori, afin de reprendre haleine, et il y séjourna jusqu'au 2 février, où, apprenant que les eaux de l'Achéloüs étaient considérablement baissées, il voulut de nouveau tenter le passage du gué de Stratos. Sa cavalerie pouvait lui donner la facilité de l'effectuer, en prenant en croupe un fantassin qu'elle déposerait sur la rive droite du fleuve. Ceux-ci devaient, à leur tour, former une espèce de tête de pont, tandis que les cavaliers transporteraient successivement les hommes de pied; et tous, partant de là en masse, avaient assez de moyens pour forcer les passages, et regagner les bords du golfe Ambracique; mais ce projet, sans être déraisonnable, n'eut aucun succès.

A peine les premiers pelotons de l'infanterie turque avaient pris pied sur la berge opposée de l'Achéloüs, que les compagnies de Lépéniotis, unies aux Acarnaniens et à quelques détachements des soldats de Mavromichalis, les ayant chargés, ils furent culbutés dans le fleuve, et la cavalerie qui arrivait à leur secours partagea leur désastre.

Les chevaux qui n'avaient pas eu le temps de respirer, obligés de se remettre aussitôt à la nage, furent emportés par la rapidité des courants et se noyèrent. Ce fut un spectacle affreux de voir les cavaliers saisissant les bordures de lauriers-roses lorsqu'ils parvenaient à se dégager de leur selle, lutter contre la mort, ou ne gagner quelques bas-fonds que pour y servir, en quelque sorte, de but aux tirailleurs grecs qui les perçaient de balles. Le cœur d'Omer Brionès, quoique endurci dans le métier des armes, ne put résister à ce spectacle; et, après avoir vu périr quinze cents de ses meilleurs soldats, il se retira du côté de Zapandi, en versant des larmes.

Il y apprit, durant la nuit, par le retour de quelques Iapyges qu'il avait envoyés à la découverte dans l'Acarnanie, que ceux de ses soldats qui avaient été d'abord assez heureux pour gagner les montagnes, avaient été tués ou faits prisonniers par les Grecs, dès qu'ils eurent passé le fleuve. Ils lui confirmèrent la nouvelle de la défection de Rhengos, qui occupait les passages du Macrynoros, et que les routes jusqu'à l'Arta étaient interceptées par les insurgés. Ainsi, il fallait vaincre ou périr; car le Vlochos n'offrait de toutes parts que des villages incendiés, une campagne désolée, et les maladies faisaient de tels ravages parmi les Turcs, que pour sauver ceux que la nécessité retenait encore sous les drapeaux du Croissant, il n'y avait plus un instant à perdre.

Ainsi, après avoir chargé Routchid pacha d'injures ainsi que les Osmanlis qu'il commandait, auxquels il attribuait les désastres d'une campagne commencée sous d'heureux auspices, Omer Brionès se décida à tenter le passage du pont de Coracos. Mais il ne fut pas plus heureux dans cette troisième tentative. Prévenu par Hyscos et Christos Tzavellas, qui campaient depuis quinze jours aux environs de Véternitza, les bandes du mont Phrycias qui faisaient cause commune avec eux n'eurent pas plus tôt

aperçu l'avant-garde Albanaise, qu'ils l'enveloppèrent, et Omer n'échappa à leur poursuite qu'en laissant cinq cents de ses Toxides sur le champ de bataille. Rejeté ainsi en dehors du canton de Carpénitze, son armée se trouva réduite à manger ses chevaux.

Omer Brionès détacha du côté de l'Événus Aslan bey d'Argyro-Castron, qui était un de ses plus braves officiers, en faisant répandre le bruit qu'il se proposait de traverser le mont Callidrone, et de pénétrer, par la vallée du Sperchius, dans la Thessalie. Il n'en fallut pas davantage pour attirer une partie des Grecs de ce côté, vers lequel Georges Hyscos, frère d'André, chiliarque d'Agrapha, se porta en toute hâte; et, les insurgés qui gardaient la rive droite de l'Achéloüs s'étant dégarnis à cette nouvelle, Omer Brionès, dirigé par ce même Passano d'Ancône, dont nous avons parlé précédemment (1), effectua son passage dans la nuit du 27 février, au gué de Stratos, qu'il n'aurait jamais dû franchir, sans la faute commise par les insurgés. Le 28, il avait dépassé les Ozeros ou lacs de l'Acarnanie, et, une partie de ses soldats ayant abandonné armes et bagages pour mieux courir, il arriva le 5 mars à Vonitza avec quatre mille hommes, tristes débris d'une armée florissante, composée de près de dix-sept mille combattants lorsqu'il était entré en campagne, au mois d'octobre précédent. Il resta pendant trois jours dans cette ville pour attendre des embarcations qui n'avaient pas encore reçu tous ses soldats, quand son arrière-garde fut attaquée par Marc Botzaris (2), qui lui tua et prit une partie de ce corps ainsi que ses bagages.

Accablé du malheur de sa situation, Omer Brionès

(1) Il le considérait comme son esclave. Cet aventurier, après avoir végété long-temps dans les fers, est parvenu à se tirer des mains des Turcs, et il se trouve maintenant en Italie.

(2) Marc Botzaris avait pénétré à plusieurs reprises dans le camp des Turcs. Il osa même entrer dans la tente de Routchid pacha; il avait plusieurs fois usé de ce stratagème pour découvrir la situation des ennemis.

s'empressa de se réfugier à Prévésa auprès de son ancien ami, Békir Dgiocador, qu'il trouva, suivant sa coutume, jouant tranquillement aux cartes avec quelques débauchés qui formaient son entourage habituel. Routchid pacha s'embarqua de son côté pour rentrer à l'Arta; et les Schypetars, après avoir chargé de malédictions Omer, Routchid, le Sultan, ainsi que toutes les dynasties passées, présentes et futures d'Ottman, mirent Vonitza au pillage. Arrachant aux Osmanlis des armes *dont ils ne savaient pas se servir*, ils s'équipèrent à leurs dépens; et, dès qu'ils eurent passé le golfe Ambracique, ils surent si bien s'indemniser aux dépens des paysans de la basse Albanie, qu'ils rentrèrent dans leurs montagnes mieux pourvus qu'ils n'en étaient sortis.

Cependant le Musaché, en voyant reparaître les débris de ses vieilles bandes, fut plongé dans la douleur. Les femmes firent retentir les vallons du mont Ismaros d'imprécations contre Omer Brionès et la Majesté des Sultans. On chassa tout ce qui était Osmanli à Bérat; Avlone se donna des magistrats, et la Toscaria dressa un *arzugal* (pétition), afin de demander le fils d'Ibrahim pour visir, en déclarant que la prière cesserait dans les mosquées si on ne faisait pas droit aux réclamations du peuple. On envoya quelques derviches en députation à Constantinople; mais la brigue, qui ne laissait plus depuis long-temps retentir la voix de la vérité jusque sous le dais impérial de Sa Hautesse, sut enchaîner leur langue.

Omer pacha ferma lui-même les yeux sur les troubles de la moyenne Albanie; c'était le meilleur moyen de les apaiser. Mais quelques efforts qu'il fît ainsi que le consul anglais de Prévésa, ils ne purent soustraire au mépris public Varnakiotis et ses complices. Le traître, obligé de quitter l'Acarnanie, obtint la permission de se retirer à Zante (1).

(1) On l'y vit paraître avec autant de plaisir que le buste du lord haut-

Tel fut le résultat de la campagne des Turcs dans l'Acarnanie et l'Étolie, où Mavrocordatos venait de nommer Marc Botzaris stratarque de la Grèce occidentale, quand il reçut des dépêches du comte Métaxas, qui l'informait du résultat de sa mission auprès du congrès de Vérone.

La lettre d'André Métaxas, écrite d'Ancône, le 15 janvier 1823, contenait, parmi une foule de lieux communs, certaines observations dignes d'être rapportées. « Dans ma » correspondance avec les ministres des augustes souve- » rains réunis à Vérone, écrivait-il, en parlant de la si- » tuation politique et militaire de la Grèce, ainsi que des » exploits des Hellènes combattant sous l'étendard de la » Croix, j'ai évité soigneusement toute expression suscep- » tible de pouvoir être qualifiée de séditieuse et d'incen- » diaire. Le sénat m'avait chargé d'exposer les griefs, les » besoins des Hellènes, et de défendre leurs droits. Malheur » à moi si je les avais soutenus avec des armes propres au » mensonge et à l'erreur ; j'ai dû témoigner, et j'ai témoi- » gné la vérité. J'ai fait le mieux qu'il m'a été possible, » car il n'était pas en mon pouvoir de m'élever à la hau- » teur de mon sujet. Que n'aurais-je pas donné pour » posséder le génie et le talent de l'éloquent Athénagore! » A défaut de ses moyens, si un vif désir de servir la » patrie avait pu y suppléer, j'aurais sans doute réussi (1).

commissaire Maitland. Mais comme on n'avait pas de sentinelles pour éloigner le public, il dut en partir, et, après avoir erré dans plusieurs îles de l'Heptarchie, se retirer sur l'écueil de Calama, où il vécut l'objet des anathèmes de l'église qui l'a rejeté de son sein. Il se trouvait en 1824 auprès d'Omer Brionès, mais il est probable qu'il ne tardera pas à recevoir le châtiment dû à ses forfaits.

(1) Que ferons-nous de la Grèce? Que ferons-nous de Constantinople? se demandaient, dit-on, les diplomates réunis à Vérone. La réponse la plus simple et la plus naturelle à ces questions ambiguës aurait été de dire : Faites de Constantinople ce qu'elle a été, ce qu'elle doit être, c'est-à-dire un trône chrétien, indépendant, et vous ne serez plus embarrassés de faire de la Grèce ce qu'elle doit être, ce qu'elle ne devait jamais cesser d'être, une nation européenne, légalement libre et politiquement indépendante.

» Eh quoi! des individus, parce qu'ils occupent quel-
» ques postes éminents parmi les hommes, et prêts comme
» eux à devenir la pâture des vers, sans penser qu'ils au-
» ront à rendre compte à Dieu de leur passage sur la terre,
» ont osé nous représenter aux monarques chrétiens
» comme des *Carbonari*? Hélas! Dieu en est témoin! il
» n'y a peut-être pas trente personnes en Grèce qui sa-
» chent, dans le sens qu'on l'entend, ce que c'est que
» cette secte, dont le peuple même ignore le nom.

» Il n'existe point parmi nous de ces esprits inquiets
» qui peuvent tout souffrir excepté le repos, et qui ont
» besoin de troubler l'ordre public des états! mais je dois
» vous dénoncer les complots des ennemis du genre hu-
» main, qui veulent nous enlever, comme ils l'ont déjà
» ravie aux Parguinotes, jusqu'à la consolation de mêler
» nos cendres avec celles de nos aïeux. A la faveur de
» leurs calomnies, ils sont venus à bout d'empêcher les
» rois pasteurs des peuples de la chrétienté de nous tendre
» une main secourable. Ils vont oser plus encore : frémis-
» sez! ils vont intriguer auprès du Grand-Seigneur pour
» tâcher de vous porter le dernier coup.

Cessez de mentir à votre conscience en défigurant le motif de la cause nationale des Grecs, qui est essentiellement celle du christianisme et de la civilisation européenne. Renoncez à l'idée de représenter comme dangereuse aux souverains une insurrection sacrée, et tout évangélique!

Dans vos théories fallacieuses la nation grecque n'est comptée pour rien; personne ne l'interroge, aucun de vous ne daigne consulter ses besoins, ni embrasser ses intérêts. Seule, isolée, attaquée même par quelques lâches chrétiens, elle verse son sang par torrents; tandis que vous proclamez l'abolition de la traite des nègres, disons le mot, vous cherchez à remettre les Grecs sous le joug du successeur des caliphes. Pourquoi avez-vous refusé d'entendre les envoyés des Hellènes? Il eût été moins inique de les faire renfermer dans les cachots de Mayence. Là on les aurait interrogés à huis-clos; ils auraient parlé; et la vérité, qui plus d'une fois a retenti du fond des prisons, aurait peut-être produit quelques grandes conversions. — *Voy.*, pour l'éclaircissement de cette question, une brochure intitulée : *Lettre Messénienne*, sur l'intervention des puissances alliées dans les affaires de la Grèce. Paris, 1824.

» Si on peut vaincre l'orgueil du Sultan, on vous pro-
» posera une amnistie; on vous donnera de l'argent, des
» terres, en vous promettant des garanties pour votre
» existence et votre fortune. Si vous acceptez, vous êtes
» perdus !..... A peine vos tyrans auront ressaisi le pou-
» voir, que vous ne pourrez plus sortir de la Grèce; et,
» ce qu'ils vous auront accordé, ils le reprendront avec
» usure. Enlevés à vos familles, vous serez bientôt après
» transportés comme esclaves dans l'Asie-Mineure, en ne
» laissant sur le sol paternel que vos enfants pour les faire
» élever dans la servitude la plus abjecte, afin de les par-
» quer et d'en user comme on le fait des nègres dans les
» colonies. Ces créatures infortunées, qui formeront une
» espèce dégradée, deviendront la propriété des barbares,
» et seront rangées au nombre des animaux exclusivement
» attachés à la glèbe.

» Tel est le plan projeté par des maîtres impitoyables,
» et tel est le sort qui vous attend si vous fléchissez. Ne
» frémissez-vous pas d'horreur à une pareille idée ? Et,
» pour vous la rendre plus sensible, ramenerai-je vos re-
» gards sur l'affligeant tableau des maux que vous avez
» endurés ? Vous montrerai-je l'humanité dégradée par la
» servitude; la vie rendue à charge par la barbarie de vos
» maîtres; le luxe et la décadence de ces lâches mahomé-
» tans; l'arbitraire de leurs pachas; leurs déprédations ?

» O Grèce, comment a pu ton antique et majestueux
» vaisseau résister à un si long orage ?.... Elle a été ébran-
» lée, elle a chancelé, elle tombait, notre chère patrie,
» si le Seigneur, le seul miséricordieux, ne l'eût pas sou-
» tenue.

» Bénissez son bras puissant; et, en vous rappelant ce
» que vous étiez hier, jugez des bienfaits de Dieu par ce
» que vous êtes aujourd'hui. Vous étiez esclaves, il vous
» a rendus libres. Voudriez-vous donc transiger avec vos
» anciens maîtres et redevenir leurs esclaves ?

» De tous les biens dont l'Éternel combla l'homme créé » à son image, le premier, c'est la liberté, sa jouissance » est son besoin le plus impérieux. Vous l'avez prouvé en » résistant, non à des hommes, mais aux tigres altérés de » sang qui ont dévasté l'île de Chios. Que dis-je? ce n'est » ni le sang que les Turcs ont répandu, ni les plaies que » leurs mains impies ont faites à notre patrie que je veux » attester contre leur barbarie, c'est eux-mêmes!

» Les voyez-vous? ils se déchirent; soldats, généraux, » ministres, monarque, ils s'égorgent; ils nagent dans une » mer de sang; on ne distingue leurs physionomies qu'à » la lueur des incendies. Autour d'eux, parmi eux, dans » leurs cités, au sein des campagnes, tout n'est que bri- » gandage, meurtre, immoralité, anarchie, et ils n'in- » voquent le ciel, ils ne lui adressent leurs prières que » pour demander la mort des chrétiens. Mais, diront les » instigateurs qui vous approcheront, les Turcs ne se sont » livrés à tant d'excès que parce qu'ils ont trouvé de la » résistance. S'ils n'avaient pas craint pour eux-mêmes, » si le succès... Comme si la Providence pouvait trahir la » cause de la religion et de l'humanité!

» Ainsi les augustes souverains, trompés par de faux » rapports, car il est probable que nos lettres ne sont pas » venues à leur connaissance, nous abandonnent à nos » propres moyens. Qu'ils nous accordent au moins une » stricte neutralité. Nous avons vaincu jusqu'à présent » avec l'aide de Dieu, sous l'étendard de la Croix; et » pleins de confiance dans la sainteté de notre cause, nous » triompherons des barbares. »

Le contenu de ce rapport, qui signalait de nouveaux dangers, et l'expulsion des Turcs au-delà du golfe Ambracique, ne nécessitant plus la présence de Mavrocordatos, il se décida à rentrer dans le Péloponèse.

Le cours des événements qui s'étaient passés pendant l'absence du président, avait mis les fonctionnaires pu-

blics dans le cas de prolonger l'exercice de leurs attributions au-delà du temps prescrit par l'acte constitutionnel d'Épidaure, qui était loin d'avoir lui-même reçu son application dans les différentes branches de l'administration. Il devenait donc indispensable, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, par la proclamation du vice-président Athanase Kanacaris, de convoquer les assemblées électorales, afin de donner un caractère légal à toutes les autorités constituées.

CHAPITRE III.

Existence de l'empire ottoman devenue problématique. — Destruction de l'arsenal de Tophana. — Fetwa qui exempte le sultan de se rendre aux incendies. — Prophéties du cheik Achmet. — Firman rendu à ce sujet. — Les armements grecs désolent le commerce turc. — Importance et force de l'île de Psara, — ainsi que de Samos. — Désolation de Chios. — Cruautés d'Abouloubound, pacha de Salonique. — Conspiration qu'il invente ; — parti qu'il en tire. — Sa conduite approuvée. — Percepteurs grecs envoyés dans l'Archipel. — Prises faites par les insurgés. — Événements de l'île de Crète. — État des insurgés de l'île d'Eubée. — Secours que leur amène Modéna Mavrogénie. — Croisières des Grecs ; — leur position maritime. — Remarque politique importante. — Nouvelle révolution de sérail. — Mariages et dissensions des Péloponésiens. — Congrès d'Astros. — Moyens et plans militaires des Turcs. — Proclamation du congrès. — Installation du gouvernement à Tripolitza. — Armée navale turque. — Anarchie des Schypetars Épirotes. — Jousouf pacha envoyé pour les commander. — Déclaration du congrès de Vérone. — Départ de la flotte ottomane de Constantinople.

Le soleil, qui répand la vie dans l'univers, suit comme un serviteur docile la route que l'Éternel lui a tracée : l'univers a ses limites ; la mer a ses bornes, qu'elle ne peut franchir, et l'esprit insensé d'un despote de l'Orient a pu seul concevoir l'orgueilleuse pensée de dire : *Je suis tout! Tout doit céder à mon autorité*, répétait sans cesse le successeur des caliphes, Mahmout II, en voyant périr ses flottes et ses armées. Accoutumé à ne régner que sur des esclaves, car l'Orient, suivant l'expression de la Sagesse divine, ne posséda jamais, au lieu de nations, que des races asservies ; plus il éprouvait de défaites, et plus sa vanité humiliée formait de projets de vengeance.

Cependant, au milieu de l'agitation de la Turquie, ce

n'était plus l'indépendance des Grecs qui était problématique; mais l'existence de l'empire ottoman que la démence de son souverain mettait en question. Né dans une cour où les vertus étaient depuis long-temps oubliées, le sultan entouré de délateurs qui ne cessaient, au sein des misères publiques, de lui répéter l'adage trop ordinaire des courtisans : *tout va bien*, sa politique anti-européenne annonçait une catastrophe dont on pouvait retarder le dénoûment par quelques péripéties machiavéliques, mais que rien ne pouvait conjurer. Ainsi, à moins de participer à l'aveuglement du divan, ou de partager son opinion, M. Strangford dut se convaincre, en rentrant à Constantinople, que Sa Hautesse, indifférente à ce qui s'était passé au congrès de Vérone, ne voulait écouter aucune proposition, qu'afin de gagner du temps pour être en mesure d'agir contre les Hellènes. Décidée à régner par le glaive, elle promettait des amnisties, avec l'intention de n'en respecter aucune. En cela elle était aussi conséquente que dans le désir d'un rapprochement avec la Russie, en prétendant que cette puissance lui rendît les châteaux du Phase, et laissât le commerce de la mer Noire soumis au bon plaisir des douaniers de Constantinople. Le Pont-Euxin ne devait plus être qu'un bassin clos, dont le sultan aurait ouvert ou fermé l'entrée à ceux qu'il aurait daigné favoriser. De pareilles propositions semblaient inadmissibles.

Aussi orgueilleux que perfide, le chef des croyants et ses conseillers, attentifs à mécontenter les envoyés des puissances chrétiennes, n'avaient pas montré plus de ménagements pour la France. Son ambassadeur venait de demander ses passeports pour se retirer, en laissant un chargé d'affaires à sa place, quand un incendie terrible éclata le 1er mars à Constantinople. Trente mosquées, les casernes des canonniers de Tophana, le faubourg de ce nom, la fonderie, les quartiers de Kobatach et de Fondouckli, devinrent la proie des flammes, sans qu'aucune

des demeures appartenant aux chrétiens éprouvât, dit-on, le moindre dommage.

On attribua, suivant l'usage, cet événement à un accident fortuit, quoiqu'on eût remarqué, au fort de la bourrasque, des brandons lancés par les janissaires. Des cris séditieux s'étaient fait entendre au milieu du désordre, où l'on fut étonné de ne pas voir paraître le sultan, qui est tenu de se rendre en personne sur le terrain où éclate un incendie. On fut plus inquiet encore quand on sut qu'il était dispensé de cette obligation par le mouphti (1). Le fetwa ou oracle du grand-prêtre d'Ismaël étant motivé sur ce que, « depuis la connaissance que l'on avait eue des com» plots criminels formés contre les jours précieux de Sa » Hautesse, ils ne devaient jamais être compromis », on en conclut que le Grand-Seigneur craignait, comme Tibère, « la multitude, quelque faibles que soient les par» ties qui la composent ».

Cependant, comme il est d'anciens usages qu'on ne change pas impunément, le peuple alarmé de cette mesure murmura contre le divan, et ne vit plus, dans le cours des événements, que les signes de la colère céleste qui frappait les musulmans. Ce qui se passait, et une prophétie émanée du sanctuaire de la Mecque, que le divan accrédita, répandirent la terreur parmi les Ismaélites, sans les rappeler à la pratique de la vertu.

Un de ces enthousiastes qui sont assez communs en Turquie, le cheik Achmet, réputé l'ami de Allah et son vase d'élection par un peuple ignorant et superstitieux, au moment où, retiré dans le temple de la Mecque, il faisait seul sa prière devant la pierre noire sur laquelle Abraham voulait offrir Isaac en sacrifice au Seigneur, Achmet avait entendu la voix de Mahomet, qui se plaignait à lui des péchés des musulmans. « Je n'ose plus me présenter, » disait-il,

(1) *Voy.* le journal turc de Smyrne ou Spectateur Oriental, rédigé sous le bâton du cadi de cette ville, et digne d'être l'écho des ukases du divan.

« devant Allah; les autres prophètes me tournent en dérision. Les croyants ne sont plus dignes des saintes lois » qne je leur ai données. Sur cent quatre-vingt mille d'entre eux qui ont péri à la guerre dans l'espace de deux » années, à peine dix mille ont eu le bonheur d'entrer » dans le Jardin promis aux fidèles. Lève-toi, cheik Achmet; va, retrempe la foi de mon peuple. Arrache-le à » ses désordres, qu'il redevienne digne de moi et de » Allah (1) ».

Le divan, après un long commentaire sur cette prophétie, et une énumération fastidieuse des délices du paradis de Mahomet, promis à ceux qui meurent dans les combats pour la foi, y avait joint un firman non moins merveilleux, dont on fit lecture dans toutes les mosquées. Il était enjoint à chaque Turc de donner croyance pleine et entière à la prophétie du cheik Achmet, de s'en procurer une copie, de la porter sur son cœur, et d'éteindre soigneusement les mangals ou réchauds avec lesquels on se chauffe à Constantinople, afin d'éviter à l'avenir les incendies. On diminuait en même temps le prix du pain de quelques deniers, et l'ochlocratie militaire de Stambol recommença aussitôt à glorifier l'invincible sultan, ses flottes et ses armées, en se promettant que la campagne de 1823 verrait la fin de la rébellion des Grecs. Le grand-visir reprit le cours

(1) Journal turc de Smyrne, *id.* Ce cheik est de la secte des Santons Gomorrhéens dont parle Baugmarten, quand il dit : *Audivimus hæc dicta et dicenda per interpretem Mucrelo nostro insuper sanctum illum quem eo loco vidimus, publicitùs apprime commendari eum esse sanctum, divinum, ac integritate præcipuum, eo quod nec fœminarum unquàm esset, nec puerorum, sed tantummodò asellarum concubitor atque mularum.* — Baugmarten, lib. II, cap. 1, pag. 73. C'est la légitimité du maître d'un pareil peuple, qu'on ose assimiler à celle des princes chrétiens ! et la vérité outragée n'a pas encore fermé la bouche au sycophante qui l'outrage.

Que penser, d'après cela, de la morale des Islamites, et de leurs apologistes ? Répétons avec un des pères de l'église romaine : *Gens ignominiosa, immunda, fornicaria, quo usque ?* — Æn. Sylv., pontif. Pius II.

de ses assises avec les oulémas. Le reis effendi se remit à ses écritures; le sultan recommença ses courses en bateau, en s'amusant à faire pendre quelques janissaires ivres, et chaque chose reprit son train ordinaire dans la capitale du bas empire ottoman.

En attendant les prodiges qu'on se promettait, la marine grecque, restée maîtresse de la mer, arrachait au journal turc de Smyrne des réflexions qui n'annonçaient rien de propice à la cause des barbares. Il s'écriait dans son style baroque : « Notre horizon est sombre et gronde à l'est et » au sud, sans être encore tout-à-fait éclairci au nord. La » plus grande partie de l'Archipel est en feu, la Crète et » la Morée sont volcanisées ».

En effet, les armements grecs montraient leur pavillon jusque dans le golfe Herméen, et quoique, suivant ce rédacteur stupide, les bals de Smyrne, où l'on dansait *inter cædes et funera*, fussent très-animés, le pacha faisait fortifier autant qu'il le pouvait les approches de la ville où les insurgés pouvaient tenter des débarquements. Les Turcs, dont l'imagination était encore effrayée par les derniers événements de Ténédos, avaient retrouvé de l'activité pour mettre le château en état de défense; mais comme rien ne protégeait les mahométans de Clazomènes et des plages de la Carie, plusieurs avaient transporté leurs familles dans l'intérieur des terres.

Ce n'était pas sans raison; car les Psariens, dont l'île était hérissée de redoutes, venaient de transformer cette place en un arsenal que l'exagération orientale comparait au formidable rocher de Malte. Indépendamment du fort Saint-Nicolas, qui était garni de trente-six canons du plus fort calibre, on y avait récemment mis en batterie quarante autres pièces d'artillerie en bronze, qui, comprises avec les canons provenant du vaisseau turc brûlé à Sygrium au commencement de la guerre, présentaient un front de défense tel, que les Turcs ne devaient plus songer à atta-

quer cette place imposante (1). Il régnait un ordre si parfait à Psara, et une police si active, que les Grecs, bien informés de tous les mouvements des Turcs, avaient fait saisir un espion du pacha de Smyrne, après lui avoir laissé remplir sa mission. On avait trouvé sur lui des plans, un contrôle détaillé des vaisseaux, un état des magasins; et après l'avoir fait brûler vif, châtiment capable de rebuter ceux qui auraient eu envie de l'imiter, les Psariens avaient, disait-on, résolu de faire un débarquement à Mitylène. Tout semblait préparé pour une expédition dont on ignorait le but. Un embargo général avait été mis sur les vaisseaux. Indépendamment des brûlots que les Psariens possédaient, ils venaient d'en construire vingt-quatre ayant très-peu de carène, d'une coupe légère et propres à se porter sur les plages, pour y incendier les navires qui chercheraient à s'y abriter.

Samos était animée du même esprit guerrier que Psara; quant à Chios, il ne restait plus dans cette île désolée qu'une seule église, située à Pirghi, et deux prêtres septuagénaires, destinés à consoler une population de sept cents individus, qu'on faisait travailler à la récolte du mastic, avec la précaution de les tenir à la chaîne pendant la nuit, dans la crainte qu'ils ne s'évadassent. Le chef de la police turque, ayant saisi un bateau monté par deux Autrichiens, en avait fait décapiter un par mégarde; mais comme il s'était empressé de rendre la tête de cet individu au vice-consul de S. M. A., l'amitié de ces deux agents n'en était que plus fervente (2). Tel était l'ordre admirable, vanté par le *Spectateur Oriental*, et l'état des infortunés sur lesquels s'était étendue l'amnistie philanthropique du

(1) Psara n'est plus, et l'iniquité qui a livré cette île aux infidèles sera un jour dévoilée. En attendant, nous dirons qu'un Franc établi à Smyrne a osé donner un bal, pour célébrer le massacre de six mille femmes et enfants, exterminés dans cette catastrophe. Le nom de ce cannibale ne restera pas ignoré.

(2) Spectateur Oriental, n°. 101.

sultan..... On venait d'envoyer deux cents canonniers pour maintenir ce beau idéal de l'administration turque.

Tout était également tranquille à Salonique et aux environs, où Abouloubound pacha continuait à maintenir, disait l'*Observateur Autrichien*, *une excellente police*. Le tyran, parvenu à force d'argent à se faire proroger au poste qu'il ensanglantait, n'eut pas plus tôt promulgué ses nouvelles lettres patentes que la consternation devint générale. Il avait attenté à toutes les fortunes, et on n'envisageait l'avenir qu'avec effroi, dans l'idée qu'il mettrait tout en œuvre pour se perpétuer dans sa résidence. Craignant également d'être envoyé à l'armée et d'être promu au grade de Romili vali-cy, Abouloubound, sans cesser de critiquer les généraux qui se trouvaient en première ligne devant les insurgés, feignait d'être inquiet sur les progrès des Grecs, en disant qu'il était seul capable de borner l'incendie au cours du Vardar. Occupé jour et nuit à se fortifier, il déplorait *la nécessité à laquelle il était réduit de grever ses administrés d'impôts pour subvenir à ses dépenses. Il sentait le malheur des temps*, disait-il à la face d'un population qu'il écrasait; car tout tremblait devant sa tyrannie. Grecs, Juifs, Turcs, étaient également ses victimes. Chaque nuit des puits et des fosses, creusés à l'avance, étaient remplis des victimes de ses fureurs. Enfin il poussa l'hypocrisie jusqu'à faire proclamer, au milieu de ces assassinats, un de ces firmans qu'on tient toujours en réserve pour abuser la multitude, par lequel il était prescrit de respecter les Grecs *innocents*, et surtout de n'user d'aucuns sévices envers les esclaves pour les contraindre à embrasser le mahométisme. Mais un trait qui ne pouvait sortir que de la tête d'un scélérat consommé, fut de recourir à l'invention d'une conspiration qui devait l'enrichir et le consolider au poste de Salonique, en faisant servir à ses desseins un antagoniste de sa fortune et de ses crimes.

Jousouf pacha de Lépante, dont on a si souvent parlé

dans le cours de cette histoire, qui était un des plus riches tenanciers de cette partie de la Macédoine que les anciens désignaient sous le nom d'Amphaxie, n'avait pu voir sans déplaisir, et peut-être sans envie, qu'Aboulouboud se fût enrichi aux dépens de cette contrée, devenue le théâtre de ses déprédations. Ses plaintes à ce sujet avaient été portées jusqu'à Constantinople, lorsqu'Aboulouboud découvrit inopinément un complot tendant à expulser de Serrès Moustapha, fils de Jousouf, qui avait été substitué aux honneurs de son père. Tous les beys auteurs de cet attentat, dont il n'eut pas besoin d'administrer les preuves, furent mandés à Salonique, où ils n'eurent pas plus tôt mis le pied, que saisis, dépouillés, chargés de fers et livrés au bâton des Juifs, on les fit périr ou disparaître au fond des cachots. Ainsi Aboulouboud, en se réhabilitant auprès de Jousouf, qui était alors puissant, gagna son suffrage au point qu'il ne fut plus question de l'éloigner de Salonique.

Le malaise général, résultant de tant de froissements, était d'ailleurs la conséquence d'une campagne désastreuse pour les Turcs, qui ne comptaient au nombre de leurs succès, depuis le mois d'octobre 1821, où ils détruisirent la marine marchande de Galaxidi, que le massacre de l'innocente population de Chios. Combien était différente la position des Hellènes, qui n'éprouvaient plus que le choc des passions d'hommes étrangers au joug des lois auxquelles ils avaient peine à se plier, moins par esprit de résistance, que par la crainte de passer des entraves de la tyrannie dans celles de quelques dominateurs.

Malgré ces fausses alarmes, l'administration marchait insensiblement vers un meilleur ordre de choses. Dès le 23 janvier, Constantin Métaxas, frère d'André, parcourait les îles de la mer Égée afin de percevoir les tributs tels que leurs habitants les payaient autrefois au Grand-Seigneur, mais avec les modifications qu'on a fait connaître. Il suffisait que les riches s'exécutassent, pour que leur exemple

fût suivi par les citoyens les moins opulents. Ainsi Mélos, Ténos, l'une quoique pauvre et l'autre désolée par la peste, Céos, Andros, Mycone, Seryphe, Amorgos, Paros, Naxos et toutes les Cyclades avaient acquitté leurs redevances avec empressement; mais il n'en était pas de même à Santorin, où il avait fallu employer l'autorité pour obliger les catholiques à solder leur contingent.

A ce rapport des Zétètes, ou percepteurs, était jointe une lettre de Samos portant que Lycurgue Logothète, qui avait échappé à la rigueur des lois, ayant chassé un certain *Moralis* ou Moraïte, son compétiteur, avait réussi à s'emparer de nouveau d'une autorité qu'il était indigne d'exercer. Il avait refusé les tributs dus au gouvernement, et on résolut de charger, en temps et lieu, les Psariens du redressement de ce grief.

Ils rentraient dans ce moment, chargés de butin, à la suite de deux expéditions faites l'une à Mitylène et l'autre dans le golfe d'Adramytte. Ils avaient enlevé à Mosconisi des magasins de vivres et de marchandises appartenant aux Turcs de l'Asie-Mineure, qui les mettaient à même de pourvoir à la défense de leur île, par le prix qu'on en retirerait. Ils n'avaient pas été moins heureux à Lesbos. Vingt-six de leurs bâtiments ayant réussi à opérer une descente sur la côte de Plumari, ils s'étaient dirigés contre cette bourgade, qui n'était presque occupée que par des musulmans depuis l'insurrection. Parvenus à s'en emparer, après une légère résistance de la part des barbares, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, ils l'avaient pillée en vidant les magasins, et s'étaient rembarqués, en écrivant au visir, campé au port des Oliviers, *qu'ils auraient l'honneur de venir lui rendre une nouvelle visite le* 3 *mars suivant.*

Les six frères Déli-Ianaki, de Sphakia, qui avaient les premiers foulé aux pieds les ordres de Comnène Aphendoulief, Théodore Svigna et Anagnoste Papadakis, avaient,

à force de bravades, forcé les Turcs à sortir des forteresses pour les attirer et les battre en rase campagne. Hassan pacha, lieutenant du visir d'Égypte Méhémet Ali, s'était avancé contre les Crétois insurgés pour les débusquer de la position de Spina-Longa, qu'ils occupaient; mais il avait échoué dans cette entreprise. Obligé de se retirer avec perte de deux mille hommes, il avait eu le déplaisir de voir ses soldats tués ou blessés, entassés sur d'énormes bûchers, brûlés par les Crétois, qui n'approchaient des Turcs qu'à la distance du coup de fusil, afin de ne pas gagner la peste, à laquelle ceux-ci étaient en proie. Ainsi les Crétois, qui n'avaient pas de lazaret pour renfermer les prisonniers tombés en leur pouvoir, étaient devenus cruels par nécessité, sans qu'il fût, à la rigueur, possible de leur en faire un crime.

Depuis ces affreuses exécutions, Hassan pacha, ainsi que les commandants turcs de la Sude, de Candie, de Rhéthymos et de la Canée, vivaient renfermés dans les places fortes, où la peste exerçait de grands ravages. Ne buvant qu'une eau insalubre, les soldats qui n'étaient pas atteints par l'épidémie mouraient de dyssenteries, ou devenaient la proie des fièvres. Tous souffraient; et non-seulement les nègres qu'on détachait pour se procurer du bois de chauffage ne reparaissaient plus, mais des convois entiers, partis des côtes de l'Asie-Mineure et de l'Égypte, étaient fréquemment interceptés par les armements de Kasos. La dernière espérance d'Hassan pacha reposait sur les secours qu'on préparait à Constantinople, et surtout à Alexandrie, où la contagion sévissait avec autant de véhémence qu'en Candie. En attendant, le sérasker entra en accommodement pour racheter le pacha de Rhéthymos, ainsi que plusieurs officiers de distinction, pris dans les combats antérieurs, tant il était effrayé de la férocité des Crétois, ne pouvant comprendre que la crainte de la peste fût le motif de leur conduite.

L'île d'Eubée, entourée de croiseurs grecs, n'était pas, pour le gouvernement turc, dans un état plus rassurant que la Crète. La ville de Nègrepont, défendue par une garnison de dix-huit cents hommes, en y comprenant ceux qui s'étaient renfermés dans le château de Kara-baba, souffrait de dures privations. L'île entière, habitée par des Grecs, était dans une insurrection si complète, que Vassos et Diamantis, qui commandaient les chrétiens, y avaient établi un gouvernement provisoire. Le premier s'était échappé par ruse des mains des Turcs, auxquels il faisait chèrement expier les maux qu'il avait endurés. Il agissait, et administrait au nom du sénat Hellénique avec un tel empire qu'on n'y parlait du sultan que dans les deux places de Nègrepont et de Carystos, lorsqu'on y vit, dit-on, débarquer Modéna Mavrogénie.

Aux temps anciens les Hellènes auraient cru voir apparaître Pallas venant des rivages de l'Attique; mais la croix en diamants de son malheureux père, cette croix de Saint-Vladimir, dérobée aux Turcs, lorsque ceux-ci tranchèrent sa tête vénérable, annonçait que c'était une guerrière chrétienne, fille d'un martyr, armée pour l'autel et la patrie. Insensible aux larmes de sa mère, oubliant la faiblesse de son sexe, appelant autour d'elle les hommes jaloux de partager sa gloire, elle était parvenue à former seize compagnies de cinquante soldats, à la tête desquelles elle marchait armée de l'épée que Mavrogénis reçut autrefois de l'auguste Catherine, impératrice du Nord. Elle était déjà teinte du sang des Algériens, et elle ne demandait pour se signaler que de nouveaux hasards.

Les Hellènes étaient ainsi victorieux sur terre et sur mer, lorsque l'amirauté d'Hydra réélut à l'unanimité André Miaoulis Vôcos pour son navarque général pendant la campagne de l'année 1823. Il devait réunir sous ses ordres, de concert avec les capitaines de l'Union, quarante-huit bâtiments Psariens, trente-cinq Hydriotes, douze Spetziotes,

tandis qu'une escadrille de quarante barques, à voiles et à rames, sorties de Kasos, se rendrait sur les côtes de l'Anatolie, de la Syrie et de l'Égypte. Déjà des corsaires, répandus dans ces mers, avaient capturé une corvette algérienne aux attérages de Cos; d'autres avaient enlevé plusieurs transports ottomans à Pholiéri, à Tchesmé, sur les côtes de la Troade et jusqu'en vue des Dardanelles. Encouragés par ces succès, les Hydriotes venaient de détacher seize armements légers, destinés à se mettre en rapport avec Suleyman, pacha de Saint-Jean d'Acre, qui était en révolte contre le Grand-Seigneur. Une autre division navale fut envoyée en croisière sur le cap Bon, une seconde sur celui de Guardia, et toutes deux eurent le bonheur de délivrer un grand nombre de Grecs de Chios, que les spéculateurs de Smyrne envoyaient vendre dans les régences barbaresques.

C'était par ces travaux et leur constance à tenir la mer au fort de l'hiver que les Grecs se préparaient à mériter de nouvelles victoires navales. Ils avaient compris la question de leur indépendance mieux que ceux qui demandaient s'ils avaient des institutions civiles, des régiments disciplinés d'après notre tactique, un crédit public et des finances. Ils venaient à peine de briser leurs entraves, qu'ils jetaient les bases d'une puissance destinée à renverser, après beaucoup de temps et de combats, le trône d'Ottman. L'expérience leur avait révélé que Constantinople, objet de la jalousie des nations, n'est, sans les îles de la mer Égée, qu'un port en état de blocus perpétuel. Il ne s'agissait pas pour cela de posséder Cypre, Rhodes, Chios, ni Ténédos; il suffisait aux Grecs, comme aux Anglais, qui tiennent sous leur trident la partie occidentale de la Méditerranée, d'avoir une marine et des positions telles que Gibraltar et Malte (1), pour être maîtres de l'Archipel.

(1) Les Anglais pourraient avec ces deux positions se dispenser de garder les îles Ioniennes, que le désir d'en éloigner les Russes a pu seul leur faire

Ainsi, avec les îles de Psara et de Samos (1), les Hellènes sont maîtres de la navigation du golfe de Smyrne et des côtes de l'Asie-Mineure, sans craindre pour ces postes avancés des forces plus imposantes que celles des sultans.

Les Grecs en disaient autant avec orgueil du rocher de Kasos, relativement au grand cabotage entre les îles de Crète, de Cos, de Rhodes et de l'Égypte avec la capitale de l'empire ottoman, parce que ses navigateurs, cachés au milieu des écueils de la mer Carpathienne, peuvent à volonté intercepter les communications, sans craindre d'être forcés dans leur repaire. Cymé présentait également un point de départ et de retraite non moins favorable pour les croisières; et Samos, placée comme une tête de pont aux attérages de l'Asie-Mineure, ne permettait déjà plus aux mahométans d'habiter à poste fixe sur les côtes de la Lycie et de la Carie.

Enfin on pouvait se convaincre de la réalité du blocus maritime de Constantinople en jetant les yeux en arrière de ces postes avancés, où l'on remarque une foule d'îles que les barbares ne peuvent se permettre d'attaquer sans encourir le danger des brûlots grecs, que leur inexpérience ne saurait guère éviter dans une mer entrecoupée de canaux. Les Cyclades, à la vérité, devaient être sous la protection des voiles de la marine grecque, en attendant qu'on pût s'emparer de Syra et fortifier cette île, qui doit tôt ou tard faire partie de la confédération hellénique. On devait partir de là pour conquérir Lemnos ainsi que Ténédos, qui devront être encore pendant long-temps possédées par les Turcs, si la sagesse préside aux conseils des Hellènes.

ambitionner. Corfou n'est point, comme on l'imagine, la clef de l'Adriatique; c'est le port de Brindes, s'il était mis en état de recevoir une flotte.

(1) L'île de Psara n'existe plus, et la question reste encore la même par la supériorité maritime que les Grecs ont acquise pendant la campagne de 1824. Kasos a subi le même sort; mais Samos a plus que compensé ces malheurs qui furent l'œuvre de la trahison.

Ces avis leur prescrivent de marcher comme ces marins prudents qui naviguent la sonde en main, à la vue d'une terre ennemie; car les destins ainsi que les flots sont inconstants, et la Fortune, fille de l'Océan, redoute les naufrages. Avec Hydra, maintenant hérissée de batteries, les Grecs ne doivent s'étendre que progressivement, et en songeant aux moyens de conserver ce qu'ils auront conquis; car il ne faut jamais reculer devant les barbares. L'exemple de Chios était trop récent pour ne pas servir à cet égard de règle de conduite. En suivant cette marche qui est la pensée des marins de la mer Égée, ils savent qu'indépendamment des avantages qu'ils en retireront, ils obtiendront tôt ou tard l'assentiment des puissances maritimes, et cela par des raisons que tout homme d'état peut concevoir, sans qu'il soit nécessaire de les indiquer.

Ces vues, soit qu'elles fussent on non appréciées par le divan, lui causaient assez d'inquiétudes pour l'arracher à sa léthargie habituelle, en le forçant d'aviser aux moyens d'entreprendre une troisième campagne; mais la diplomatie européenne ne pouvait faire entendre raison au Sultan. Il s'en tenait à ce qu'il avait dit depuis le commencement des troubles : « Que la Russie fasse le premier pas » en envoyant un négociateur à Constantinople, et on » s'expliquera relativement à ses prétentions. Quant aux » Grecs, ma souveraine volonté ne consentira jamais à » leur accorder qu'une amnistie sans garantie ». Comme l'une de ces prétentions était plus facile à satisfaire que l'autre, il fallait donc, en facilitant les moyens d'un rapprochement entre la Russie et la Porte, procurer à celle-ci la faculté de déployer toutes ses forces contre les rebelles de la Croix.

Pour parvenir à ce but, il s'agissait de réconcilier le Cha de Perse avec les Turcs, qui avaient été battus à plate couture aux environs de Mendouli par les soldats de Feth Ali. Le commerce de Smyrne réclamait des Anglais, qui

tenaient une flottille d'armements légers dans le golfe Persique, où ils occupaient l'île de Chismé, de faire cesser une guerre dont le contre-coup s'était fait sentir en dernier lieu jusqu'à Damas. La caravane avait été pillée par un Bédouin nommé Abdallah, chef des Anazis, chassés dans ces derniers temps de la Mésopotamie, et la légation britannique de Constantinople redoubla de zèle pour rétablir la paix entre la Perse et la Turquie.

En attendant le résultat des négociations que l'Angleterre entamait en faveur des Turcs, Sa Hautesse renouvelait son ministère en exilant et en faisant bientôt après étrangler son grand-visir Abdalla (1), ainsi que le janis-

(1) *Kiat-y-chérif de Mahmout II, au grand-visir Ali pacha.*

Moi, qui par l'excellence des faveurs infinies du Très-Haut, et par les miracles remplis des bénédictions du chef des prophètes, suis le sultan des glorieux sultans, l'empereur des puissants empereurs, le distributeur des couronnes aux Cosroës qui sont assis sur les trônes, l'ombre de Dieu sur la terre, le soleil de justice, le maître de la surface du globe, le défenseur des faibles et des malheureux, l'exterminateur des infidèles et des polythéistes, le second Alexandre qui règne sur l'Orient et l'Occident, le soutien de l'islamisme, le porte-étendard de la loi divine, le maître de la vie des nations, le motif de la paix et de la sûreté des mortels, la cause de la tranquillité d'esprit des humains, le roi des rois, le centre de la victoire, sultan, fils de sultan, Mahmout II, etc.

A toi, mon visir azem et gouverneur suprême, Ali pacha, après t'avoir honoré de mon salut impérial; apprends ce qui suit :

Ton prédécesseur, Abdallah pacha, n'avait fait, à la vérité, jusqu'à présent aucun acte directement contraire à mon bon plaisir impérial; mais comme c'est un homme de mœurs simples, et surtout d'un cœur sans énergie, il a négligé les affaires du visiriat et l'administration est tombée en décadence. Il est évident que le moment est arrivé où tous les visirs, oulémas, et autres employés dans ma servitude, doivent travailler au soutien de mon inébranlable empire, et par conséquent il est nécessaire de le congédier.

Comme ta probité et ton intégrité me sont connues, je t'ai choisi pour remplir les hautes fonctions de visir absolu; je t'ai envoyé avec ce noble écrit impérial, par l'intermédiaire de mon second écuyer, un cheval de selle richement caparaçonné de ceux qui sont destinés à mon usage particulier. Montre-toi, afin que je te voie; agis de concert, selon ta probité et ton intégrité, avec mes visirs, mes oulémas, mes séraskers et mes esclaves; n'ayez qu'un cœur et qu'une main.

saire Aga, qui s'étaient ligués, quelques mois auparavant, pour perdre Khalet effendi. On les remplaça, suivant l'usage, par des prédestinés au cordon; car tout prétendant aux hautes fonctions de l'état n'a que ce sort en perspective; et on se rappela à ce sujet de Khousrouf ou Khoreb pacha, qui avait été vice-roi d'Égypte et visir de Bosnie, pour en faire un amiral. Ces choix, applaudis comme ceux des hommes promus aux dignités le sont par les gens qui cherchent à exploiter leurs faveurs, furent suivis de mouvements extraordinaires dans l'arsenal, afin d'équiper une flotte destinée à appareiller aux premiers jours du printemps. Elle pouvait, d'après les conseils des turcophiles, qui avaient tracé jusqu'alors au divan des plans de campagne, avoir les plus heureux résultats. La flotte devait ne se composer que de frégates, de corvettes et de bricks de guerre; c'était le moyen infaillible de saisir bord à bord les armements grecs; et cette campagne fut proclamée comme le terme des prospérités de ces esclaves présomptueux qui osaient aspirer à l'indépendance.

Ces choses se passaient au mois de février, temps où les Hellènes de retour de l'Étolie, ainsi que ceux qui avaient vaincu les barbares aux Thermopyles, à l'isthme, aux plaines d'Argos et sur les frontières de l'Achaïe, célébraient par des mariages le retour du printemps. Les familles des braves formaient des liens nouveaux, lorsque la discorde, secouant ses torches au milieu du conseil des Grecs, montra que, s'ils étaient unis devant l'ennemi, ils étaient malheureusement encore les descendants de ces mêmes

Pense jour et nuit à diriger les affaires pressantes de Morée et de Perse, d'une manière qui convienne à la dignité de la foi et de la religion; emploie toutes tes forces, et que tout s'accorde avec la noble loi; mets tout ton zèle à garantir le repos et la sécurité de ma haute résidence, ainsi que de toutes mes hautes possessions.

Que Dieu te garde avec sa providence divine et éternelle, ainsi que tous ceux qui servent avec zèle et probité dans les affaires de mon immense empire.

1er jour de la Lune de Redgeb 1238.

hommes que l'antiquité nous représente, après la victoire, en proie aux factions qui firent le malheur de la Hellade.

L'anarchie menaçait de désoler la Grèce. Les autorités civiles et militaires étaient en présence. Les unes invoquaient le règne des lois, les autres voulaient du pouvoir, et l'intrigue aux aguets rendait Théodore Négris un des personnages les plus importants de cette époque désastreuse. Incapable d'élévation, vivant au jour le jour, il s'attachait à tous ceux de qui il pouvait espérer du crédit et de l'argent. D. Hypsilantis, qui a montré en Grèce beaucoup de vertus publiques, voulait, quoique indolent, rentrer en scène; et Mavrocordatos, se défendant d'aspirer à aucun emploi, prêt à figurer dans les derniers rangs pourvu qu'il servît sa patrie, ne cherchait qu'à rétablir la concorde entre des chefs divisés par des rivalités d'intérêt et de cupidité.

Plusieurs députés de la Grèce orientale et des îles de l'Archipel étaient déjà arrivés dans le Péloponèse, quand le gouvernement hellénique, qui se trouvait à Hermione, demanda à transférer le siége de ses délibérations à Nauplie. Il en fit part à Panos, fils de Colocotroni, commandant dans cette place, qui osa répondre qu'il ne les admettrait que comme simples citoyens; et pour éviter une rupture, ils durent se rendre à Argos, d'où ils ne tardèrent pas à s'acheminer vers Tripolitza.

Théodore Colocotroni, accusé depuis long-temps d'avidité, ne s'était pas plus tôt uni à la famille des Déli-Ianeï, de Caritène, par le mariage d'un de ses fils, qu'il montra une ambition démesurée. Enorgueilli des succès qu'il avait obtenus pendant la dernière campagne, et livré aux suggestions de Théodore Négris, qu'on avait éloigné des conseils du gouvernement, le vieux chef de bande, qui fit toujours son dieu de l'argent, prétendait forcer ses compatriotes à le choisir aux prochaines élections pour président du

conseil exécutif. Déclamant avec le ton des démagogues, qui n'invoquent la liberté que pour s'emparer du pouvoir, il ne cessait de se plaindre des prétentions des Phanariotes, qui regardaient la Grèce comme l'apanage des prétendues familles historiques dont ils avaient usurpé les noms. Il pouvait citer avec raison Michel Comnène Aphendoulief, qui ne parlait qu'imparfaitement le grec, Cantacuzène et Caradjea, qu'on avait vus disparaître successivement; D. Hypsilantis, qu'une vanité ridicule, quoique bon, aveuglait; mais il osait répandre des soupçons injurieux contre Mavrocordatos; et la fourbe fut démasquée. Il parut même se trahir lorsqu'il déclara qu'il ne remettrait la citadelle de Nauplie au gouvernement hellénique, qu'à condition qu'il serait élu président, ce qui aurait équivalu à confier le soin de l'administration à Négris; car Colocotroni, qui sait à peine signer son nom, fut de tout temps étranger au maniement des affaires publiques.

Sans donner trop d'importance aux prétentions d'un homme incapable de soutenir le rôle auquel il aspirait, on réunit les assemblées électorales de la Hellade, dont les choix ne furent pas plus tôt connus, que le gouvernement précédent s'empressa d'annoncer la cessation de ses fonctions. Mavromichalis avait été nommé président d'un congrès qui venait de succéder au gouvernement provisoire, tel qu'il avait été organisé dans la session tenue à Épidaure au mois de janvier 1822. Déjà plus de trois cents députés étaient réunis à Astros, dans la Cynurie, où l'on avait établi le siége des états, quand on reçut les propositions de Colocotroni, qui s'expliquait article par article sur la nature de ses prétentions. Elles furent toutes mises au néant; sommé de remettre les clefs de Nauplie de Romanie, il évacua cette place, en laissant son fils Panos à la tête de la garnison; et on le nomma généralissime du Péloponèse. Odyssée fut confirmé dans le commandement de la Grèce orientale, et Marc Botzaris dans celui de la Hellade hespérienne.

Telle était la situation du gouvernement hellénique, qui semblait prendre modèle sur la marche tortueuse de la Porte Ottomane. En même temps qu'elle faisait arrêter à Jassy et à Bukarest les boïards qui y étaient rentrés en vertu de son amnistie, le consul autrichien de Zante inondait la Morée et les provinces adjacentes de prétendues déclarations des puissances alliées, adressées aux chrétiens, dans le but de les engager à s'en remettre au bon plaisir de leurs oppresseurs. Ces notes fallacieuses portaient qu'à la suite de la médiation de la Sainte-Alliance, les différends qui étaient survenus entre la Russie et la Turquie venaient d'être arrangés à l'amiable; que les puissances chrétiennes, toujours animées des sentiments les plus religieux et les plus philanthropiques, étaient ensuite intervenues auprès de la Sublime Porte, pour l'engager à pardonner à ceux qui reviendraient promptement à une soumission sincère, tandis que les récalcitrants contre cet acte de clémence seraient livrés à toute la rigueur des peines réservées aux rebelles.

Ces paroles retentissaient dans le désert (1), car tout s'élevait contre la Porte pour en démontrer l'absurdité; il n'était plus temps de tenir un pareil langage à un peuple qui, ennuyé d'attendre le Messie politique qu'on lui avait annoncé, aspirait à changer le *Provisoire* par un état fixe d'institutions.

(1) Le consul autrichien, étonné du manque absolu de succès de ses homélies, en demandait la raison à un député du congrès qui se trouvait à Zante. — « Hélas! monsieur, nous savons à quoi nous en tenir sur l'oubli du passé et les paroles des Turcs. Voyez les suites de l'amnistie de Chios et des garanties données par des consuls tout aussi désintéressés que vous. Sachez, pour vous guérir de la manie des interventions, que la Porte, ne doutant pas, au commencement de la dernière campagne, qu'elle reconquerrait la Morée, avait enjoint à Jousouf pacha de publier une amnistie, et de passer au fil de l'épée tous les chrétiens dès qu'il aurait réussi à les désarmer. Épargnez-vous donc la peine de répandre des proclamations, et surtout ne vous donnez plus une importance inutile auprès de votre gouvernement, à moins qu'il ne juge à propos de continuer à être abusé sur le compte des Grecs. »

Quoique l'ordonnance de convocation (1) qui indiquait le mode à suivre dans les nouvelles élections, en insistant sur la nécessité de choisir des hommes distingués par leurs vertus, spécifiât strictement le nombre des représentants fixé par l'acte d'Épidaure, l'ardeur des communes, pour installer une confédération capable de contribuer au bien-être général, était telle, qu'environ trois cents députés étaient réunis au commencement du printemps à Astros. Il s'y trouvait également un corps considérable de troupes, une foule de chefs militaires, tels qu'Odyssée, Mavrocordatos, D. Hypsilantis, l'archimandrite G. Dikaios, et un grand nombre d'étrangers. Les séances et les délibérations du congrès se tenaient à l'ombre d'un bocage de citronniers et d'orangers, entre le lever du soleil et midi, tandis que l'auditoire et les spectateurs restaient à l'écart sous le couvert d'un plant d'oliviers.

Le premier soin du congrès ainsi constitué fut de réviser et corriger quelques articles de la constitution d'Épidaure. Les députés, prenant pour leurs modèles les législations connues, et y cherchant ce qui était applicable à leur situation, avaient nommé une commission. Sur sa proposition on déclara que les diverses gérousies ou juntes locales seraient dissoutes, à cause des entraves que leur complication apportait à la marche de l'administration, en statuant qu'à l'avenir les provinces ainsi que les îles dépendraient du pouvoir exécutif légalement institué par les états de la Grèce.

En vertu d'un autre décret, il fut statué que l'archinavarque (amiral en chef) et l'archistratége (généralissime) n'auraient qu'un pouvoir temporaire, relatif à la durée de leurs expéditions; chacun de ces chefs devait rentrer à leur

(1) *Voy.* le rapport du chevalier Édouard Blaquière sur l'état actuel de la confédération grecque, et sur les droits à l'assistance et aux secours de la chrétienté, lu au comité grec à Londres le 13 septembre 1823; traduit et imprimé à Paris, 1823.

expiration, dans son premier grade militaire, la direction générale des forces de terre et de mer n'appartenant à perpétuité qu'au gouvernement hellénique.

Il fut question d'introduire l'épreuve par jury dans la procédure légale; mais on se contenta préalablement du code pénal français, en chargeant un comité, composé de neuf jurisconsultes, de corriger nos lois draconiennes, par des décisions tirées des Basiliques qui ont succédé aux Institutes de Justinien, sous le titre de Droit grec-romain.

On présenta à l'assemblée un projet de décret sur l'organisation ecclésiastique, qui fut renvoyé au ministère de la religion, pour être médité et discuté par les archevêques, évêques et autres ecclésiastiques de la Hellade. On abolit, en attendant, la prison ainsi que la bastonnade, que les membres du haut clergé faisaient infliger aux prêtres séculiers, avant le temps de la régénération politique des Hellènes, en déclarant ces usages *barbares et tyranniques*. Le pieux Théoclet, évêque de Bristhènes dans l'Éleuthéro-Laconie, qui était vice-président du congrès, fut chargé de l'exécution de ces mesures, en tempérant autant que possible ce qu'il y avait d'abusif dans les excommunications et diverses autres pratiques superstitieuses de l'église orthodoxe.

On entama ensuite la question des finances, et on s'aperçut aussitôt qu'on ne pouvait plus s'entendre: car, sous ce rapport, tout a changé dans le monde avec le progrès des lumières; et la politique est, sur ce point, aussi versatile que le calendrier des différentes bourses de la chrétienté. Il fut impossible de régulariser les comptes. La caste militaire avait tout dévoré sous les prétextes les plus frivoles, et elle demandait encore des indemnités, tant l'insatiabilité des successeurs de Nemrod est dévorante en tout pays: que de maux son ambition préparait à la patrie !

On examina également sans succès la loi qui accordait la faculté de distribuer une portion des domaines nationaux

entre les chefs et les soldats. On n'avait pas fait attention que, les dix-neuf vingtièmes du territoire étant arrachés aux usurpateurs, il était équitable, pour ceux qui avaient passé leur vie dans les travaux de l'agriculture comme esclaves, de désirer, quelque peu considérable qu'il fût, la possession d'un morceau de terre qu'ils pourraient appeler leur propriété. Le congrès était, à cet égard, dans les meilleures dispositions; mais telles furent les difficultés qui s'élevèrent dans la discussion, quand on vint à examiner l'aliénation du domaine public; les obstacles résultants de l'état de guerre avec un partage impartial, et sur toutes choses, l'effet que cela produirait relativement au crédit public de la confédération, lorsque le pouvoir exécutif serait autorisé à contracter un emprunt étranger, qu'on ajourna la question d'un consentement unanime, jusqu'à l'époque où l'expérience des affaires porterait plus de clarté dans une opération aussi capitale.

Le congrès fit ensuite une enquête sur l'étendue des forces navales et militaires de la confédération, afin d'adopter les plans les plus efficaces pour repousser les attaques de l'ennemi. Les divers comités de la guerre, de la marine, des affaires étrangères et de l'intérieur, furent entendus le 9 mars en ce qui les concernait. Ils proposèrent de décerner pour récompenses militaires *des couronnes de laurier, dans des solennités pareilles à celles des jeux olympiques, aux guerriers qui se seraient distingués, ou qui se signaleraient à l'avenir par des actions d'éclat* (1).

On apprit ensuite, par les ministères réunis de la police et de l'intérieur, que le sultan se préparait à faire sortir des Dardanelles, sous le commandement du capitan-pacha, soixante-huit frégates, corvettes ou bricks qui, réunis aux escadres barbaresques, présenteraient un effectif de cent douze voiles de guerre, montées par plus de vingt mille matelots, et portant en batterie au-delà de deux mille ca-

(1) Extrait du procès-verbal des séances du congrès d'Astros.

nons de tout calibre. Le commandement suprême de ces forces redoutables, dans d'autres mains que celles de Khoreb pacha, qui n'avait aucunes connaissances maritimes, était cependant plus inquiétant que les armements des années précédentes; mais comme il n'y a pas *de bâtiments légers pour des marins turcs* (1), on laissa le soin aux navarques grecs de faire justice des infidèles par mer, tandis qu'on leur tiendrait tête sur les frontières.

Un rapport de Marc Botzaris, stratarque de la Grèce occidentale, informait le congrès que les débris des armées d'Omer Brionès et de Routchid pacha rentraient à peine dans l'Épire, lorsque des ordres, émanés de Constantinople, leur prescrivirent de rejoindre les drapeaux du sultan avec de nouvelles levées qui devaient se réunir à Larisse et à Janina. Les firmans de guerre, publiés dans les différents cantons des Albanies, par lesquels on promettait vingt-cinq piastres de solde par mois aux Schypetars, ne compensaient pas à leurs yeux le prix du sang versé dans une guerre qu'ils soutenaient depuis plus de trois années. Le rocher de Souli leur avait coûté onze mille hommes, la dernière campagne dans l'Étolie autant: « Et l'œil du voyageur, disaient les chefs des Toxides, ne voyait bientôt plus que des femmes dans des montagnes naguère habitées par une population florissante. »

L'année précédente, la Porte Ottomane avait inutilement appelé les Bosniaques à la défense du trône d'Ottman, et il était probable qu'ils seraient aussi indifférents à sa cause pendant le cours de cette campagne (2). Il ne devait pas en être de même de Moustaï pacha, pourvu qu'on le tranquillisât sur les dispositions des Monténégrins, chose à laquelle

(1) Extrait d'une lettre d'un officier de la station navale française.

(2) Il existe des capitulations en vertu desquelles les Bosniaques ne marchent à l'armée qu'en cas de guerre contre l'Autriche. Leur présence était d'ailleurs nécessaire pour surveiller et maintenir les Serviens dans l'obéissance.

le congrès savait qu'une puissance limitrophe du Czerna Gòra travaillait activement. Il était donc probable que ce jeune visir descendrait en Épire, et que les principaux efforts des Turcs seraient dirigés contre l'Étolie. Marc Botzaris travaillait en conséquence à rendre Missolonghi une place de refuge pour toute la population de cette province. Déjà il était parvenu à faire creuser un fossé large de quarante pieds sur vingt-cinq de profondeur, du côté de la terre ferme, où l'on avait établi soixante-douze pièces de canon en batterie. On s'était également occupé de fortifier l'île d'Anatolico, située à l'entrée des pêcheries. On avait fait approvisionner le rocher d'Apocleïstra, mais Botzaris recommandait en cas de danger imminent, de ne pas perdre de vue Missolonghi, au sort duquel était liée la défense et la sûreté du Péloponèse, aussi long-temps qu'on ne serait pas maître du château de Patras, ainsi que des Petites-Dardanelles et de Lépante, qui étaient toujours occupés par les Turcs. Enfin, un rapport d'Odyssée faisait connaître, en ces termes, les moyens de sauver la patrie (1).

« Mon opinion relativement à la manière de nous défendre sur la frontière de la Grèce orientale, est d'attaquer l'ennemi pendant l'hiver et de nous tenir sur la défensive en été. La Grèce étant coupée de golfes et entourée de la mer, une force navale est indispensable. Mon opinion serait que le gros de nos escadres fut stationné aux environs de Psara, ou bien à Samos pour défendre ce passage contre la flotte ottomane.

Il y a deux grandes routes par lesquelles on peut envahir la Grèce, Arta et Zeïtoun. Pour empêcher les Turcs d'avancer jusqu'à Livadie, Salone, etc., on doit placer deux mille hommes à Stretezza, appuyés par des croiseurs qui

(1) C'est ce document que le colonel Stanhope vient de faire imprimer, quoique Odyssée lui en eût donné communication, sous la conditiou expresse de le tenir secret. Nous nous étions abstenu d'en faire mention, et ce n'est que parce qu'il est rendu public que nous le rapportons.

se tiendraient dans le golfe Maliaque, tandis que mille hommes de ces troupes seraient embusqués entre Zeïtoun et Thaumacos, afin de couper les lignes de communication des barbares. Deux mille hommes doivent être établis dans le pas des Thermopyles. L'espace entre la mer et les montagnes sera fortifié par des redoutes et des travaux de campagne. Le troisième corps, fort de trois mille soldats, sera envoyé dans la province de Patradgick. De cette dernière division, deux mille hommes camperont à Altos, et le surplus, près de la place, embusqué dans les bois. Attaqués sur ce point par les Turcs, nos soldats, cachés dans les bois voisins de Nea Patra, tomberont sur les barbares pendant la nuit et les disperseront.

Un autre corps de cinq mille hommes sera envoyé dans le district de Macrynoros; trois mille de ceux-ci seront portés dans le défilé de ce nom, et le restant s'étendra aux environs.

Par ces moyens, l'armée ennemie, que j'évalue à soixante mille hommes, ne pourra essayer de pénétrer dans la Grèce que par l'une des deux routes dont j'ai fait mention; et douze mille fantassins, pourvus de ce qui est nécessaire, seront suffisants sur ces points pour arrêter l'ennemi. Il est toutefois bien entendu que les Grecs doivent être maîtres de la mer, ou mon plan est impossible. »

Le ministre de la guerre, en faisant ce rapport, ne manqua pas de prouver à l'assemblée que la Macédoine et la Thessalie, situées en première ligne, étaient hors d'état de fournir une armée aux Osmanlis. Ces provinces, épuisées de leurs populations turques par trois années consécutives de guerre, avaient au contraire besoin de secours étrangers pour être à l'abri d'une invasion de la part des Hellènes. Du nombre des Sangiac-beys, ou seigneurs, qui auraient pu rassembler l'arrière-ban des milices mahométanes, vingt-six avaient été vendus aux dernières enchères publiques à Tripolitza, et presque tous les autres étaient morts.

Le recrutement d'une armée dans la Macédoine transaxienne était à peu près illusoire, car la fausse position dans laquelle se trouvait Aboulouboud vis-à-vis de son gouvernement, annonçait qu'il paralyserait les forces de son pachalick. On était même porté à croire qu'après avoir créé une conspiration à Serrès, pour se donner une grande importance, il n'était pas étranger aux troubles qui s'étaient récemment manifestés à Philippopolis ainsi que dans plusieurs autres villes de la Bulgarie, où l'on s'était prononcé contre toute espèce de recrutements forcés. Enfin, il était positif que les janissaires, qui avaient mis le feu à l'arsenal de Tophana, loin de prendre part à la guerre, s'appliquaient à la dépopulariser; et, leur système se trouvant conforme à l'apathie de la masse du peuple de Constantinople, Sa Hautesse ne parviendrait pas à faire sortir de sa capitale un seul orta de janissaires pour combattre les insurgés.

Telle fut la première partie du rapport ministériel; mais, comme on savait que Sélim, pacha d'Andrinople, était parvenu à rassembler douze mille hommes, il fallait songer à prendre des mesures afin de le combattre. Ce visir, nommé sérasker, s'était mis en marche pour combattre les Hellènes dès le commencement du mois d'avril, en réunissant sous ses drapeaux quelques contingens de la Macédoine transaxienne. En passant en Salonique il s'était renforcé d'un corps de trois mille quatre cents hommes et de mille canonniers, qui avaient un parc de soixante pièces de canon de campagne. Les coups qu'on méditait contre la Hellade devaient partir de Larisse; et les Grecs chargèrent, en vertu d'une décision décrétée le 7—19 avril, le général Panorias de se rendre dans la Phocide et de donner le signal d'alarme aux montagnards par la proclamation suivante.

« Très-chers frères, habitants de la Grèce orientale, le
» congrès national, attentif aux dispositions nouvelles de
» nos oppresseurs contre la Hellade, vous annonce le re-

» tour des combats. Quoique sans inquiétude sur leur issue, » car les Grecs ne peuvent plus être vaincus par les Turcs, » vos députés, sachant que vous n'étiez pas en mesure de » repousser l'ennemi, vous offrent, en attendant les se- » cours qui vous seront envoyés, de recevoir dans les pro- » vinces de Vostitza, de Corinthe et de Calavryta, les » femmes, les vieillards et les enfants que vous jugerez » à propos d'éloigner de votre pays. Pour vous, courez » aux armes. Nous avons déjà obtenu de grands et de nom- » breux succès sur nos tyrans; encore quelques sacrifices, » et le triomphe de notre liberté est certain. »

Par suite des dispositions qu'on arrêta en conséquence de cette proclamation, Odyssée, Jean Gouras, Panorias, et les frères Hyoldaches, furent nommés stratarques de la Grèce orientale. Le béotarque Diamantis et Cara Tassos du mont Olympe eurent ordre de couvrir Trikeri ainsi que la Magnésie; et, Constantin Métaxas ayant été nommé éparque de Missolonghi, l'assemblée porta son attention sur des objets d'une importance moins directe.

Emmanuel Tombazis fut confirmé en qualité d'Harmoste de l'île de Crète, à laquelle on permit de conserver son gouvernement particulier. Depuis qu'elle était délivrée de la funeste influence de Michel Comnène Aphendoulief, les insurgés s'étaient emparés du fort de Sélino. Les suites de l'occupation de cette place avaient eu pour résultat l'affranchissement des cantons voisins de la ville de Candie, dans laquelle les barbares avaient été obligés de se renfermer, et où ils s'étaient aussitôt trouvés en proie au fléau de la peste.

Des considérations pareilles décidèrent le congrès à permettre que l'Eubée, qui est une des sept principales îles de l'Archipel, fût régie par une gérousie particulière. On plaça à la tête de ce sénat Théoclet Pharmacide, archimandrite de l'église grecque de Vienne en Autriche, et rédacteur du *Mercure hellénien*, qui s'imprimait autrefois dans

cette ville (1). On nomma ensuite à la présidence du pouvoir exécutif Pierre Mavromichalis, à celle du sénat législatif Georges Condouriotis, d'Hydra; enfin, l'assemblée des états de la Hellade ayant décidé que le siége du gouvernement serait fixé à Tripolitza, en attendant qu'il fût, conformément à l'acte d'Épidaure, établi à Athènes, le dernier acte du congrès fut la déclaration suivante adressée au peuple grec :

« La troisième année de guerre, que nous soutenons » pour mériter l'indépendance, vient de commencer. L'en- » nemi, vaincu jusqu'à présent partout où il s'est présenté, » n'a recueilli, pour prix de ses efforts, que des humilia- » tions et des pertes constantes; tandis que nos armées » victorieuses soutenaient la gloire de nos armes. Leur bruit » retentissait au sein des remparts de Constantinople quand » les Hellènes accomplissaient à Épidaure l'acte de leur in- » dépendance politique : depuis cette époque, le gouver- » nement a tout fait pour consolider la régénération.

» Seize mois se sont écoulés jusqu'au jour où le nouveau » congrès national a été convoqué à Astros, et une révi- » sion scrupuleuse de nos lois fondamentales a fait le sujet » de ses premières délibérations. L'assemblée a porté en- » suite son attention sur l'état approximatif des dépenses » de l'année, réglé ce qui est relatif aux armements de » terre et de mer. Conformément à la loi organique d'Épi- » daure, elle remet aujourd'hui le pouvoir à des délégués » auxquels elle recommande la haute importance de leurs » devoirs.

» Avant de se séparer, le congrès, organe légitime de » la nation qu'il représente, proclame pour la seconde » fois, à la face de Dieu et devant les hommes, *l'existence* » *et l'indépendance politique des Grecs.* Forts de leurs

(1) Avant l'influence antilittéraire d'un personnage qui aspire à gouverner par l'ignorance; moyen conseillé aux pauvres d'esprit par Machiavel.

» droits imprescriptibles, ils continueront la lutte dans la-
» quelle ils sont engagés avec la ferme volonté d'arracher
» à l'usurpateur les prérogatives inaliénables dont il les
» dépouilla par la violence, en combattant pour la sainte
» religion chrétienne, pour le bonheur de la nation à la-
» quelle ils appartiennent, pour leur indépendance abso-
» lue, résolus à vaincre ou à descendre jusqu'au dernier
» dans le tombeau en chrétiens et en hommes libres. Telle
» est la tâche que les Grecs se sont imposée pour parvenir
» à une indépendance qui n'est point la chimère d'une
» suggestion étrangère, comme on a voulu le faire croire,
» mais un sentiment national, unanime et inné parmi eux.
» La terre classique qu'ils habitent leur rappelle que la
» liberté est leur patrimoine, et les souvenirs qu'elle re-
» trace leur disent à chaque pas les efforts de leurs ancêtres
» ainsi que les victoires à jamais mémorables qu'ils rem-
» portèrent sur les barbares.

» Indépendamment des travaux législatifs dont le con-
» grès s'est occupé, il était donc essentiel que les manda-
» taires du peuple proclamassent encore une fois, en pré-
» sence du monde entier, la cause pour laquelle la nation
» Grecque a pris les armes. Sa manifestation est l'expres-
» sion simple des volontés de tous les habitants de la Hel-
» lade. Leur but est et sera de rétablir dans leur pays la
» civilisation qui répand ses bienfaits sur les états policés
» de l'Europe, dont ils espèrent plus que jamais de mériter
» et d'obtenir la bienveillance et les secours que la justice
» et la religion réclament en faveur des Hellènes.

» Le congrès est, de plus, chargé par ses commettants
» de remercier de leur part les armées de terre et de mer
» des nobles efforts avec lesquels elles ont soutenu depuis
» seize mois, si glorieusement, la cause sacrée de la patrie.
» Du nombre des hordes innombrables, accourues des ex-
» trémités de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, déjà plus
» de quatre-vingt-dix mille hommes ont péri sur le sol

» qu'ils osèrent souiller de leur présence. Enfin, le congrès » vote des remercîments au gouvernement et aux gérou- » sies qu'il vient de dissoudre, en les félicitant sur les ser- » vices qu'ils ont rendus à la patrie.

» Le congrès, en terminant sa session, invoque pour » les Hellènes la faveur et les graces éternelles du Dieu » vivant des chrétiens, dont ils défendent la religion contre » les ennemis de son nom.

» Donné à Astros, le 18-29 avril 1823, et le troisième » de l'indépendance.

» *Signés*, PIERRE MAVROMICHALIS, président
» du congrès ;
» THÉODORET, évêque de Bristhènes,
» vice-président ;
» TH. NÉGRIS, premier grammatiste. »

Le congrès ayant déclaré sa session extraordinaire close et terminée, les membres du gouvernement, après avoir rendu une loi relative à l'organisation de l'administration publique (1), se mirent aussitôt en route pour se rendre à

(1) *Gouvernement provisoire de la Grèce.*
Article XVI du Code des lois.

Le président du pouvoir exécutif,

Considérant que le premier intérêt de l'état est une sage et équitable administration, etc., etc. ;

Le conseil exécutif a décrété, et le pouvoir législatif a sanctionné ce qui suit :

I. Afin de régulariser les fonctions publiques, nous avons cru nécessaire d'adopter la forme d'organisation suivante.

II. Cette forme sera la même pour toutes les provinces organisées ou à organiser.

III. L'état actuel de la Grèce ne permettant pas de fixer les limites des éparchies, cette tâche est ajournée.

IV. Le corps exécutif indiquera les démarcations provisoires.

Corinthe, 30 avril 1822.

En vertu de la loi ci-dessus, il est décrété ce qui suit.

Organisation des Provinces ou Éparchies.

I. Le territoire de la Grèce est divisé en provinces.

II. Les provinces sont subdivisées en bourgs et villages.

Tripolitza. Plus de dix mille hommes s'avancèrent à leur rencontre dès qu'ils parurent sur le plateau de la Tégéatide, et, précédés de croix, de bannières, de drapeaux, de pal-

III. Chaque province a un éparque, un chancelier public, un économe, un receveur des denrées, et un édile qui remplira les fonctions de capitaine de port dans les places maritimes.

IV. Chaque village a des représentants dont le nombre est proportionné à celui des familles ou maisons qui le composent: savoir, ceux qui sont composés de cent feux élisent un député; ceux de deux cents en élisent deux; ceux dont le nombre excède quatre cents, n'en peuvent pas élire plus de quatre.

V. Chaque capitale ou bourg nommera des députés en observant la proportion ci-dessus.

Des Éparques.

VI. L'éparque est immédiatement nommé par le gouvernement. Il ne doit pas être choisi parmi les individus de la province où il est né, et un habitant de cette province ne peut être éparque de celle où le premier a été choisi.

VII. L'éparque représentant le gouvernement doit avoir l'administration de la province.

VIII. Il doit correspondre avec le gouvernement par l'intermédiaire des ministres pour tout ce qui concerne les affaires intérieures de sa province.

IX. Il surveillera avec beaucoup de vigilance la conduite des employés.

X. Il a un pouvoir exécutif proportionné à l'étendue de sa province. Les deux tiers des forces mises à sa disposition sont immédiatement nommés par le gouvernement central, ainsi que le chef qui les commande, et le tiers restant est pris parmi les habitants de cette même province.

XI. Il prête main forte pour l'exécution des jugements.

XII. Il seconde pareillement de son pouvoir les chefs, employés, notables, édiles, dans leurs fonctions.

XIII. De concert avec les députés ou notables, il juge les procès, fait exécuter les ordres du gouvernement, et met les troupes recrutées à la disposition du chef désigné par le gouvernement.

Du Chancelier.

XIV. Le chancelier est immédiatement nommé par le gouvernement.

XV. Il est directeur du bureau.

XVI. Il contre-signe tous les actes officiels signés par l'éparque.

XVII. En l'absence de l'éparque, il en remplit les fonctions.

Des Députés.

XVIII. Les députés sont choisis parmi les personnes les plus respectables et les distinguées de la province, de la manière suivante.

mes, de lauriers, les Princes de la patrie firent leur entrée en ville au bruit du canon, aux acclamations d'un peuple couronné de fleurs, qui renaissait aux lois et à l'espérance d'un avenir de gloire et de liberté.

Constantinople éprouvait en même temps une phase d'allégresse pour les Osmanlis. Le 22 avril, des salves d'artillerie, qui furent suivies de feux d'artifice tirés à midi par le soleil le plus brillant, avaient annoncé la naissance d'un prince nommé Abdoul-Medschid. Les minarets furent

XIX. Chaque village nomme un ou plusieurs électeurs, ainsi que les villes et la capitale, en proportion de leur population. 1° Les électeurs se rendent à la capitale pour élire les députés. 2° Les votes des deux tiers des électeurs suffisent pour qu'une élection soit valable.

Receveurs.

XX. Le receveur des impôts perçoit les contributions de sa province, et en tient un compte exact. Il ne fait aucun paiement sans un ordre signé par l'éparque.

XXI. Il présente ses comptes tous les deux mois, par l'entremise de l'éparque, au ministre des finances.

XXII. Il reçoit les ordres du ministre des finances par le canal de l'éparque, et il s'en entend avec ce dernier.

(Suivent plusieurs dispositions locales.)

De l'Édile.

XXVII. L'édile ou chef de la police est immédiatement nommé par le gouvernement, qui le dirige dans ses opérations.

XXVIII. Le ministère de la police lui fait parvenir ses ordres par le canal de l'éparque, et correspond avec lui.

Des Gérontes, Vieillards ou Notables.

XXIX. Sont élus par le peuple (suit le mode d'élection).

XXX. Ils font exécuter les ordres de l'éparque.

XXXI. Vérifient les recettes et les dépenses.

XXXII. Présentent leurs comptes tous les mois au corps législatif.

XXXIII. Remplissent les fonctions de juges de paix.

Donné à Corinthe, 30 avril (v. s.) 1823.

Article XXXI des actes du congrès d'Astros.

Ordonne que la présente loi soit enregistrée et exécutée.

Astros, 15 avril (v. s.) 1823.

Signés, Pierre Mavromichalis, président.

Th. Négris, archigrammatiste.

illuminés le soir ; et le sultan, qui avait dépouillé le juif Hazakiel, banquier de Khalet effendi, ainsi que le visir et les ministres récemment disgraciés, en signe du joyeux événement du nouveau-né que lui avait donné une esclave Circassienne, s'était rendu à son palais de Bechik-Tach pour s'y livrer tout entier aux plaisirs. La naissance d'Abdoul-Medschid le consolait de l'imbécillité de l'héritier présomptif de sa couronne, qui était atteint d'épilepsie, maladie regardée comme un châtiment du ciel dans la personne de ceux qu'elle afflige.

Sa Hautesse, qui considérait dans la naissance d'un héritier une longue sécurité pour sa personne, ne portait pas ses regards avec moins de complaisance sur sa flotte prête à appareiller, qui couvrait dans ce moment le golfe de Céras. Le succès de la campagne ne semblait pas douteux. Le plan en avait été dressé de nouveau par ce cabinet officieux qui prétendait que les affaires des Grecs ne devaient se traiter qu'avec l'épée. Moustaï pacha de Scodra, rassuré sur les dispositions des Monténégrins, devait marcher à la tète de quarante mille hommes tirés de la Prévalitaine, des Dibres, du sandgiac d'Ochrida et de la partie de l'Illyrie-Macédonienne qui avoisine l'Haliacmon. Omer Brionès et Routchid pacha, réunissant encore une fois les Toxides, les Chamides et les Iapyges, avaient ordre de pénétrer, en prolongeant le golfe Ambracique, dans l'Acarnanie, tandis qu'une armée rassemblée à Larissse se porterait vers les Thermopyles. Cent mille hommes se trouveraient ainsi prêts à agir dans les premiers jours de juin, au moment où le signal serait donné par l'arrivée du capitan-pacha sur la rade de Patras.

Tel était en somme le plan de campagne adopté par le divan. Il ne s'agissait plus que d'obtenir la réponse des astrologues pour connaître le jour et l'heure favorable au départ de la flotte; car, comme le remarque Plutar-

que (1), les despotes de l'Orient ne manquent jamais de recourir aux oracles pour se diriger, à défaut de sagesse et de jugement dans leurs opérations. Du reste, les baguettes divinatoires, les sentences du Coran qu'on avait tirées au sort, ainsi que les réponses du cheik Achmet de la Mecque, dont nous avons rapporté les extases mystiques, n'annonçaient que des succès aux mahométans pour l'année 1239 de l'hégire, correspondant à celle de 1823 ; et la chose était si bien démontrée, que le Spectateur Oriental prophétisait la conquête du Péloponèse dans le terme d'un mois, à dater du jour où les hostilités commenceraient autour de la Chersonèse de Pélops. L'Observateur Autrichien faisait chorus avec son confrère de Smyrne, et l'Europe, attentive aux événements, devait bientôt apprendre qu'il ne restait plus de la Grèce insurgée que des ruines couvertes de carnage et de cendres.

Cependant les Grecs savaient que les deux pachas, Omer Brionès et Routchid Méhémet, loin de parvenir à rassembler les tribus belliqueuses de l'Épire, pouvaient à peine subvenir aux besoins de quinze cents hommes qu'ils comptaient sous leurs drapeaux. Ces tristes débris de l'armée, qui avaient survécu à la dernière campagne de l'Étolie, ne leur restaient attachés que pour recevoir l'arriéré de la solde qu'on leur devait et qu'ils demandaient avec menaces. Ils avaient récemment tenu aux arrêts Routchid pacha, appelé à un commandement particulier dans l'armée qu'on réunissait à Larisse, en lui déclarant qu'il ne partirait pas sans les avoir payés. Il avait inutilement cherché à engager ses effets les plus précieux pour se procurer de l'argent, et l'annonce seule de l'arrivée de Jousouf, pacha de Lépante, qu'on disait puissamment riche, avait pu calmer l'effervescence du soldat.

C'était ainsi sur des ressources éventuelles que reposaient les moyens de créer et de maintenir une armée dans

(1) De Orac. Pyth.

la basse Albanie, tandis que les Grecs, remplis d'énergie, envisageaient de nouveaux jours de gloire. Déjà leurs vaisseaux ramenaient des prises ou recueillaient les tributs des îles de la mer Égée, qui ne s'empressaient pas toutes à acquitter avec un zèle égal les redevances imposées pour le salut de l'État. Il s'était même élevé à cet égard des discussions fâcheuses à Santorin. Le délégué du gouvernement hellénique, choisi par l'amirauté d'Hydra, à laquelle on avait abandonné le soin du recouvrement des impositions de l'Archipel, avait trouvé les Grecs catholiques de cette île aussi récalcitrants à payer que les orthodoxes s'étaient montrés empressés à s'exécuter. C'étaient chaque jour de nouvelles difficultés de la part des Latins, qui attendaient tantôt des ordres de Constantinople pour délier le cordon de leur bourse, et qui tantôt invoquaient une protection étrangère à laquelle ils n'avaient pas plus de titres que celle-ci à s'immiscer dans les affaires intérieures de la Grèce. Enfin il était évident que toutes ces tergiversations n'avaient pour but que d'attendre l'apparition de la flotte ottomane pour se refuser à toute espèce de paiement. La même chose avait eu lieu à Naxos, où la soi-disant noblesse de l'ère des croisades s'était déclarée en faveur de la légitimité du Grand-Turc, quand un bâtiment hydriote parut devant cette dernière île le 27 avril (v. s.), en faisant signal à la ville d'envoyer quelqu'un pour lui parler à la rade de Saint-Procope, où il jeta l'ancre.

On obéit à cette sommation laconique, et une députation de deux notables s'étant rendue au lieu désigné, ils ne tardèrent pas à rentrer en ville accompagnés du capitaine Lazare Lâla, Hydriote. La gérousie s'étant aussitôt rassemblée, le navarque lui déclara en termes précis, comme le sont ceux des gens de mer, qu'on eût à tenir prêts dans le délai de deux jours, pour le service de la flotte grecque qui arriverait au mouillage de Saint-Procope, cent bœufs et autant de moutons, six cents oques d'huile, trois

cents barils de vin, quarante quintaux de fromage et trente-quatre mille piastres en espèces.

Le président de la gérousie ou sénat, Michel Marcopolitis, ainsi que les archontes grecs, opprimés jusque-là par le bas peuple que les dissidents avaient soulevé, trouvant ces demandes aussi modérées que légales, y consentirent. On dressa l'état de répartition, et l'escadre, forte de douze voiles de guerre, ayant paru à jour fixe, chacun paya, à l'exception des nommés Francopoulos et François Somma-Ripa. Ils prétendaient, en leurs qualités, l'un d'agent consulaire d'Angleterre et l'autre de Hollande (1), s'exempter des impositions qu'ils devaient comme propriétaires indigènes, et il fallut recourir aux voies de rigueur pour leur faire entendre raison. L'exemple fut salutaire, car les catholiques de Santorin ainsi que ceux de Patmos n'en eurent pas plus tôt avis qu'ils payèrent; mais on dut ajourner l'apuration du rôle des comptes avec les insulaires de Syros, qui avaient donné des fêtes tandis qu'on égorgeait les habitants de Chios.

Ces affaires étaient à peine réglées, lorsqu'on signala une escadre sortie d'Hydra, qui cinglait vers l'île de Crète. On avait nommé pour la commander le navarque Skourtis d'Hydra, chargé d'escorter deux mille hommes que le gouvernement hellénique avait mis sous les ordres d'Emmanuel Tombazis, promu au grade d'Harmoste des peuplades belliqueuses de la Crète. Elles ne devaient pas tarder à être attaquées par une armée que le visir d'Égypte se disposait à faire sortir du port d'Alexandrie. La flotte turque était en même temps chargée de ravitailler les places de la rive septentrionale de l'île, et il fallait nettoyer sa surface de quelques partis turcs qui occupaient des positions dans l'intérieur, afin de les rejeter dans les forteresses où la peste exerçait ses ravages.

(1) Depuis ce temps l'Angleterre a signifié à ses agents domiciliés dans les îles de l'Archipel qu'étant propriétaires d'immeubles, ils eussent à payer les impôts dus au gouvernement hellénique.

Il n'était pas moins urgent de rassurer les insulaires de la mer Égée contre les trames politiques qu'on essayait de renouer à la faveur de certaines propositions d'amnistie qui pouvaient servir à intimider quelques peuplades isolées. Déjà Mavrocordatos avait fait échouer de pareilles tentatives dirigées par la haute police des îles Ioniennes, qui répandait en Étolie un prétendu manifeste du congrès de Vérone (1). La Porte, de son côté, en s'adressant à quel-

(1) Voici l'analyse fidèle de cette pièce singulière, qu'on répandit avec profusion dans l'Archipel et sur le continent.

Vérone, 14 décembre 1822.

Au moment où le congrès de Laybach allait être terminé, un nouvel incident survint. L'esprit de sédition qui s'était manifesté en Espagne et en Italie, parvint à se déclarer à l'orient de l'Europe. Lorsque les troupes stationnées à Naples et à Turin venaient de subjuguer les forces de *la tactique la mieux combinée*, le feu de l'insurrection a éclaté au centre des provinces turques. Ces mouvements ayant eu lieu en même temps, démontrent qu'ils partent d'une même source (1), parce que les mêmes malheurs qui ont frappé l'humanité dans tant de lieux divers, et qui étaient accompagnés des mêmes formes et des mêmes discours, quoique, dans le fait, *le motif fût différent*, ont prouvé qu'ils dérivaient d'une cause commune.

Comme les hommes qui ont été les auteurs de cette machination espéraient par ce moyen jeter plus facilement la division dans l'assemblée des souverains, et détourner des forces dont le secours peut devenir aujourd'hui nécessaire dans d'autres parties de l'Europe pour repousser de nouveaux dangers, leur espoir est déçu. Les souverains sont occupés à détruire le principe et la source de toutes les insurrections, en quelque lieu et sous quelques formes qu'elles éclatent; et ils se sont empressés, d'un accord unanime, de les condamner. Mus par le même désir, et pour remplir le vœu qui les anime, ils ont repoussé toute idée qui pourrait les détourner du but qu'ils se proposent; mais en même temps écoutant la voix de la conscience et des devoirs sacrés, ils défendent les droits de l'humanité en s'occupant à protéger ceux qui n'étaient que les victimes innocentes de cette imprudence et de cette entreprise digne de blâme (2).

Les différents points qui ont été agités parmi les cinq grandes cours, dans

(1) Conséquence ridicule.

(2) Comment ont-ils protégé Chios, le patriarche Grégoire, le clergé et les négociants grecs égorgés par milliers? On n'abuse plus personne. Le temps des déceptions est passé! Leur peur conseille mal; on gouverne aussi impolitiquement par la tromperie que par la terreur. Louis XI traita avec les Suisses, lorsqu'il n'y avait encore que huit cantons d'unis . . . . . La Grèce est plus avancée.

ques îles sans défense avait vu échouer les efforts de sa vieille politique; mais il fallait se hâter, et présenter l'attitude de la force afin de déjouer tous les complots. Ainsi l'escadre grecque reprit la mer pour se porter à la rencontre du capitan-pacha.

Les auspices étaient favorables; cet amiral avait enfin appareillé du golfe de Céras, au bruit du canon et des *houras* de ses matelots. Afin de donner plus de solennité à sa sortie, il avait ensuite mouillé à Koum-Capi, à l'entrée de la Propontide, où le sultan s'était rendu dans sa gondole d'apparat pour passer une dernière fois la revue de son escadre. Il avait revêtu Khoreb pacha d'une pelisse magnifique, en lui remettant son cimeterre enrichi de diamants; il avait fait distribuer de l'argent à ses chiourmes, et annoncé, dans un fort beau discours, qu'il remettait entre leurs mains la défense de la gloire et des destinées du trône d'Ottman.

cet intervalle de temps qui était le plus honorable de leur alliance, ont confirmé clairement la bonne harmonie des souverains sur l'état politique des nations orientales. En conséquence, le congrès de Vérone n'avait rien autre chose à faire que de confirmer vigoureusement les intentions ci-dessus énoncées. Ainsi les puissances amies de la Russie peuvent se flatter que, par le moyen de leur coopération commune, elles surmonteront tous les obstacles qui pourraient retarder la réalisation de leur vœu.

CHAPITRE IV.

Avis et plans donnés aux Turcs. — Préparatifs des Grecs. — Mesures de défense des Psariens. — Trait d'audace d'un de leurs capitaines. — Arrivée d'Emmanuel Tombazis dans l'île de Crète. — Capitulation qu'il accorde aux Turcs de Castelli. — Comment ils la violent. — Le capitan-pacha ravitaille Carystos ; — menace Trikéri ; — arrive à Patras. — Réunion d'une armée à Vonitza. — Expéditions des Psariens. — Jalousie d'Omer Brionès contre Jousouf pacha. — Révolte des Schypetars ; — se débandent. — Expédition contre les bergers valaques. — Terreur des Turcs de la Thessalie. — Armistice. — Arrivée d'Édouard Blaquière dans le Péloponèse. — Origine des dissensions entre Mavrocordatos et Colocotroni. — Plan de campagne d'Odyssée. — Division de douze mille Turcs envoyée dans la Magnésie ; — battue. — Invasion de la Phocide par les Turcs ; — rejetés dans la Béotie. — Ils y égorgent trois cents femmes et enfants. — Défaites successives qu'ils éprouvent. — Ils rentrent en Thessalie. — Courage de Modéna Mavrogénie. — Apathie et monopole du capitan-pacha. — Peste sur sa flotte. — Ne peut ravitailler l'Acrocorinthe. — Le président du pouvoir exécutif part pour l'armée. — Anarchie. — Discours de Mavrocordatos. — Il se démet de la présidence. — Mort du Réala bey. — Audace de quatre femmes de Iolcos. — Seconde invasion des Turcs dans la Hellade. — Défection de Khoreb pacha. — Nouvelles qu'il colporte dans l'Anatolie.

« Conquérez le Péloponèse, » disait au divan le comité directeur de ses plans ; « car, en attaquant les îles de » l'Archipel, leurs populations reflueraient vers cette » partie volcanisée du continent, et leurs désastres tour» neraient au profit de l'insurrection qu'il faut étouffer » dans le sang de ses fauteurs. »

Du sang, toujours du sang ! ce cri parti de Smyrne et le ton menaçant, quoique amphibologique, de la prétendue déclaration du congrès de Vérone, annonçaient aux Grecs qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la victoire. Déjà leurs croisières éparses se rapprochaient de l'Ar-

chipel, comme ces corps d'éclaireurs qu'un général rappelle au moment d'une grande bataille. Les navarques chrétiens savaient qu'en y comprenant les escadres barbaresques, la flotte du capitan-pacha se composerait, dans le courant du mois de mai, de cent vingt voiles de guerre.

D'après les dispositions du gouvernement hellénique, on s'était mis en mesure d'opposer à ces forces, non des bâtiments de l'échantillon de ceux des Turcs, puisqu'on n'en avait pas, mais ces navires agiles, convenables à une mer entrecoupée d'îles, qui avaient immortalisé jusqu'alors l'étendard de la Croix. Les Hydriotes avaient en conséquence armé quarante bricks de premier rang, portant huit cents canons, montés par quatre mille huit cents marins, auxquels ils avaient joint douze brûlots (1). Psara équipait vingt-quatre navires de même rang, équipés de quatre cent quatre-vingts canons et de deux mille huit cent quatre-vingts hommes, l'élite de leur marine, avec six brûlots. Spetzia fournissait le même nombre de bâtiments, d'équipages, d'artillerie et de brûlots, de sorte que, sans compter les armements particuliers des autres îles de l'Archipel, l'escadre grecque devait être composée de quatre-vingt-huit voiles de guerre, armées de dix-sept cent soixante canons et de dix mille cinq cent soixante matelots.

Malgré ces moyens de défense, comme on n'était pas en mesure de se présenter en ligne devant l'ennemi à cause de la supériorité de ses frégates, les Psariens, qui croyaient leur île menacée, redoublaient d'activité pour se mettre en état de résister aux forces de terre et de mer de l'empire ottoman (2). Hommes, femmes, enfants étaient sans

(1) Tous les bâtiments grecs sont maintenant armés de manière à devenir à volonté des brûlots.

(2) Convaincus qu'ils ne pouvaient résister à une attaque sérieuse, les Psariens avaient songé à évacuer l'île qu'ils habitaient : ils devaient venir coloniser dans l'Eubée; mais il fallait en chasser les Turcs, et c'est ce dont on ne put venir à bout pendant la campagne de 1823. Nous n'avions pas

relâche occupés aux travaux des fortifications, en s'animant tour-à-tour par des chants religieux ou guerriers, qui enflammaient les esprits de la multitude du plus véhément enthousiasme, quand un de leurs bâtiments vint annoncer que la flotte des barbares était arrivée aux Dardanelles. Il avait échappé miraculeusement à l'escadre algérienne au milieu de laquelle il était tombé. On avait aperçu sa manœuvre des hauteurs de Psara, lorsque, canonné et poursuivi, il s'était subitement entouré d'une fumée épaisse, au moyen d'une grande quantité d'algue marine étalée sur ses gaillards, à laquelle il avait mis le feu. On le reçut au milieu des acclamations, et on ne douta plus que la Providence ne veillât au salut de Psara, dont on compléta le système de défense, en établissant deux télégraphes qui servaient à communiquer et à recevoir les avis de l'intérieur et de l'extérieur de la place.

Ces mesures étaient relatives à une attaque par mer, car les levées qu'on faisait alors dans l'Anatolie n'étaient importantes qu'aux yeux du Spectateur Oriental, qui annonçait emphatiquement l'arrivée de *vingt-six chameaux* chargés de munitions de guerre destinées à composer le fonds d'une nouvelle expédition contre Samos. Nous ignorons si l'Observateur Autrichien signala cette particularité importante; mais ce qu'aucun de ces héroïques avocats de la cause antichrétienne n'osa sans doute publier, c'est que les Samiens ne furent pas plus tôt informés de l'arrivée de ces vingt-six chameaux à Scala-Nova, qu'ils débarquèrent aux douanes de ce port, où ils enlevèrent les munitions qui devaient servir à les foudroyer.

Pendant ce temps, un navire Spetziote coupait les vivres aux Turcs assiégés dans la place de Candie. Il avait aperçu, en relâchant à Standia, deux bricks ottomans occupés à *transborder* des provisions de bouche sur trois

jugé convenable de faire connaître jusqu'à présent cette particularité, qu'il n'y a plus d'inconvénient à rendre publique.

navires anglais, qui devaient les consigner au sérasker Hassan pacha. Il s'en empara (quoique les connaissements fussent au nom de la maison anglaise Briggs d'Alexandrie); il saisit également les transports ennemis, en donnant, pour prix du fret, aux bâtiments étrangers, quelques tonneaux de marchandises, ainsi que les esclaves turcs qu'il leur abandonna.

Le héraut des bazars des Smyrne, en rapportant cette mésaventure, s'en dédommageait en annonçant qu'il venait de partir pour Constantinople dix-huit compagnies de cinquante hommes chacune, pour grossir l'armée destinée à agir contre les Hellènes. C'étaient les contingents d'autant de *Dérébeys* ou *princes des vallées* de l'Anatolie, qui s'étaient rachetés à prix d'argent de l'honneur d'aller en personne moissonner des lauriers dans le Péloponèse, qu'on devait reconquérir (1).

Les palmes du mont Ida ne tentaient pas davantage les mahométans asiatiques, informés que les Crétois brûlaient tout ce qui était turc, dans la crainte que leurs soldats, en s'emparant des dépouilles des vaincus, ne répandissent la peste dans les campagnes. Depuis ces effroyables mesures sanitaires, les garnisons ottomanes épouvantées, n'osaient sortir des forteresses, où elles s'éteignaient en détail. Chaque jour la mortalité s'accroissait, quand l'insurrection en masse des habitants de Kissamos et de Sélino, auxquels les Péloponésiens avaient envoyé des armes, dès qu'ils se furent emparés de l'arsenal de Nauplie, refoula ce qui restait de barbares, dans les forteresses de la Sude et de Spina-Longa.

Tel était l'état des choses au moment où l'Harmoste Emmanuel Tombazis, ayant pris terre dans le golfe de Cydon avec deux mille Péloponésiens, établit son quartier-géné-

(1) De ces dix-huit bayracks ou compagnies, il n'arriva à Constantinople que 72 hommes portant, à la vérité, les 18 drapeaux; le reste ayant déserté chemin faisant.

ral à Saint-Théodore. Voulant justifier le titre de conciliateur dont il était revêtu, il s'empressa de proposer une capitulation aux Turcs renfermés au nombre de dix-huit cents à Castelli, fort situé sur le cap Spada, à l'occident de la Canée, et on entra en pourparlers. Comme il ne fut pas difficile de s'entendre, on convint, pour toutes conditions, de la remise immédiate de la place aux Crétois, et de l'échange des familles grecques qui se trouvaient à la Canée ainsi qu'à Rhétymos, contre les Turcs renfermés à Castelli. Emmanuel Tombazis se contentant de quatre otages pour l'exécution de la teneur de cette convention, les assiégés furent aussitôt embarqués à bord de quelques bâtiments anglais et sur un nombre suffisant de bateaux qui les transportèrent à la Canée.

Les affaires ne se passaient pas aussi tranquillement du côté de Sélino. Une population mahométane de huit mille ames s'y soutenait depuis la levée en masse des paysans, quand les Turcs de la Canée, informés de l'état précaire de leurs co-religionnaires, résolurent de faire une trouée pour les délivrer. Ils savaient que Georges Polyanakis, qui commandait dans cette province, se trouvait en tournée dans les montagnes, et que les Coumourlis, étaient occupés aux travaux de la campagne. A la faveur de cette espèce de suspension d'armes occasionée par la récolte, ils avaient communiqué un plan d'évasion aux assiégés. Ceux-ci devaient partir à une époque fixe et être rejoints en route par les Turcs candiotes, qui auraient couvert leur retraite.

Ce plan aurait obtenu un plein succès, si les Turcs ne s'étaient pas amusés à brûler un village grec situé sur leur chemin. A la vue de l'incendie qui dévorait leurs maisons, les Crétois, poussant des cris effroyables, réveillent l'Harmoste Emmanuel Tombazis et ses soldats occupés à mettre en défense le poste qu'ils venaient de conquérir. On se précipite sur les mahométans, qu'on oblige de se replier vers la Canée, en laissant plus de deux mille femmes ou enfants

au pouvoir des insurgés. Comme ils sortaient d'une contrée où la peste n'avait pas pénétré, on leur accorda quartier, et l'Harmoste fit consentir la gérousie à épargner les prisonniers, en les parquant dans les montagnes où l'on se hâta de les faire passer.

Une partie de la flotte turque sortie des Dardanelles était en vue le 15—3 juin, et les Turcs de la Canée, oubliant la foi jurée, avaient aussitôt détaché une bombarde pour réclamer les quatre otages remis à Emmanuel Tombazis, sans prétendre relâcher les familles chrétiennes qu'ils retenaient. Ils offraient une rançon qu'on rejeta, et aussi téméraires que coupables, ils osèrent s'exhaler en menaces qu'ils expièrent dès le lendemain. Enorgueillis d'un renfort de trois cents canonniers qu'ils venaient de recevoir, ils osèrent faire une sortie dans la matinée du 16; mais ils furent si complètement battus par les frères Déliyanaki de Sphacia, qu'ils perdirent jusqu'à la pensée d'oser à l'avenir s'aventurer hors des remparts de la Canée. Telle fut l'honorable vengeance que les assiégeants tirèrent des infidèles, tandis qu'ils voyaient avec douleur ravitailler la Canée, Rhétymos et Candie, qu'une escadre égyptienne grossie d'une foulè de navires autrichiens ne devait pas tarder à renforcer de nouvelles garnisons.

Pendant ce temps, le grand-amiral Khoreb pacha jetait huit cents hommes dans la place de Carytos, approvisionnait Nègrepont, menaçait Trikéri, et arrivait bientôt après à Patras, pour seconder les armées de terre destinées à reconquérir le Péloponèse. Il croyait, au moment où il laissa tomber l'ancre sur la rive Achéenne, l'armée de Jousouf pacha et d'Omer Brionès campée aux bords de l'Achéloüs, celle de Moustaï pacha de Scodra devant Missolonghi, et le sérasker de Larisse, Dgéladin pacha, maître des Thermopyles. On lui avait annoncé, au moment de quitter Constantinople, que toutes les bandes de l'Arnaoutlik et de la Romélie étaient en pleine marche. Mais personne ne parais-

sait, et les rapports de deux frégates algériennes, laissées par l'amiral dans le canal de Chios, lui prouvèrent que les Grecs avaient repris une nouvelle énergie depuis son apparition dans les mers de la Grèce.

Tandis que le pacha de Smyrne guerroyait en amateur autour du golfe Herméen, les Psariens sortis de leur île avec cent cinquante bateaux chargés de Schypetars chrétiens qu'ils avaient pris à leur service, avaient fait une descente à Sanderli, échelle de l'Anatolie, où la Porte tenait une partie des magasins destinés à l'approvisionnement de l'armée qu'elle se proposait d'envoyer en Morée. Débarqués inopinément au fond du golfe Éléen, les Albanais, à la faveur de quelques pièces de campagne, s'étaient emparés de la ville de Sanderli, où ils avaient pris une partie des trésors, ainsi que les femmes et les enfants du prince de la Phrygie, Cara Osman Oglou, seigneur de Pergame. Se répandant ensuite dans les campagnes, ils en avaient arraché les populations turques, incendié leurs villages, et s'étaient rembarqués avec un butin considérable. Ils avaient également enlevé des îles Mosconèses ce qui s'y trouvait encore de chrétiens; enfin, jaloux de rendre la visite qu'ils avaient annoncée au pacha de Mitylène avant de rentrer à Psara, ils avaient abordé dans cette île, où ils avaient levé une contribution de guerre.

Les mêmes lettres portaient que les Samiens, à l'exemple des habitants de Psara, étaient débarqués à Carabournou ainsi qu'à Clazomènes, où ils avaient pris des Turcs, des troupeaux et des vivres. Ainsi toutes les espérances de recevoir des secours de l'Asie-Mineure s'évanouissaient, et les événements qui venaient de se passer en Épire annonçaient au capitan-pacha que le succès de sa campagne était plus que douteux.

Omer Brionès, jaloux de voir Jousouf pacha à la tête de l'armée albanaise qui s'organisait dans l'Acarnanie, n'avait pas appris avec moins de déplaisir l'élévation de Khoreb

ou Khoussrouf au poste de capitan-pacha; car si l'un était son rival dans la carrière militaire, l'autre était son ancien ennemi. Il avait puissamment contribué à le déposséder de la vice-royauté d'Égypte, et il savait qu'il lui portait une haine égale à celle qu'il lui avait vouée. Enfin, pour comble de complications politiques entre les chefs turcs divisés par de vieilles jalousies, Khoreb se trouvait le même capitan-pacha chargé en 1816 de faire décapiter Condouriotis d'Hydra (1), qui venait d'être nommé par le congrès d'Astros président du corps législatif de la Hellade. Ainsi jamais plus d'intérêts contraires et d'animosités privées ne s'étaient trouvés en présence, que dans le conflit prêt à s'engager entre les Grecs et les Turcs.

Au milieu de cette fluctuation d'animosités, Jousouf pacha, à force de firmans et d'argent, était venu à bout de réunir, dans les premiers jours du mois de mai, environ huit mille hommes qui campaient à Vonitza. Il avait choisi cet emplacement, afin de les séparer de l'Amphilochie par le diamètre du golfe Ambracique, et de les empêcher ainsi de déserter, en fermant sa ligne par un corps de deux mille Asiatiques qu'il avait établis à Olpé, poste situé à l'entrée des défilés du Sparton-Oros. On entassait en même temps des magasins considérables de grains, de biscuit et de fourrages sur la plage d'Actium, et on n'attendait que l'arrivée de quelques vaisseaux du capitan-pacha pour transporter ces troupes par mer à Patras, afin de concourir à l'invasion du Péloponèse. Ainsi le portait le plan donné par le divan; mais il en devait être de ces préparatifs comme de ceux qu'on avait faits à Sanderli et à Scala-Nova.

Omer Brionès, qui ne voulait ni maître ni compétiteur, s'était servi, pour neutraliser les plans de Jousouf pacha,

(1) Lorsque j'étais consul-général dans la Grèce, la Porte, qui enviait les richesses de Condouriotis, essaya de le faire assassiner. J'eus le bonheur de lui faire donner avis du danger qui le menaçait, par l'entremise d'un homme que sa position actuelle ne me permet pas de nommer.

de l'entremise de ce lieutenant resté le constant ami de Marc Botzaris, qu'on a fait connaître en donnant l'historique du siége de Missolonghi. Il ne manquait pas de tenir, par cet intermédiaire, le stratarque de la Grèce occidentale au courant de ce qui se passait, et ils résolurent d'un commun accord de travailler à dissoudre l'armée réunie à Vonitza. Omer, qui vivait dans une condition presque privée auprès de son ami Békir Dgiocador, dont la tête, ainsi que la sienne, était proscrite par le capitan-pacha, savait que les Schypetars réclamaient la paie qui leur était due par Routchid pacha. Impatients de toucher ce qui leur revenait, ainsi que les avances convenues pour entrer en campagne, ils convoitaient la caisse militaire de Jousouf pacha, qui renfermait plus de six millions de piastres. Ils se seraient depuis long-temps payés à ses dépens; mais, comme on l'a dit, resserrés par le golfe Ambracique et le Sparton-Oros, qui était gardé par deux mille Osmanlis, n'ayant aucun moyen de retraite assuré pour rentrer dans leurs montagnes, quand ils se seraient révoltés, ils restaient sous les drapeaux de Jousouf pacha.

Cependant le temps d'entrer en campagne approchait et il fallait prendre un parti, quand Marc Botzaris communiqua à Omer Brionès un plan qui conciliait ses vues particulières avec les intérêts des Schypetars. Il se chargeait de faciliter leur retraite en débusquant les Osmanlis qui gardaient le Sparton-Oros, et il leur garantissait sûreté à travers le Macryn-Oros pour regagner leurs montagnes; c'était à lui d'aviser aux moyens de les faire insurger et déserter.

La chose fut facile en se servant d'émissaires apostés par Omer Brionès pour augmenter le mécontentement des Schypetars, et la catastrophe éclata au moment où l'on apprit que Marc Botzaris ayant attaqué pendant la nuit du 7 mai les Turcs campés à Caravanserail ou Olpé, les avait mis en déroute. Quelques barques chargées de fuyards

échappés au glaive des Hellènes en apportèrent la nouvelle au port de Vonitza, où il se manifesta aussitôt une vive rumeur dans l'armée. Les Albanais commencèrent à demander leur paie, en disant qu'il fallait les transporter sur l'autre rive du golfe ou bien à Prévésa, d'où on les embarquerait plus facilement pour Patras que dans un lieu où ils pouvaient à chaque instant être accablés par les insurgés de l'Acarnanie.

Jousouf pacha, accoutumé aux séditions qui sont le partage des camps anarchiques des mahométans, crut apaiser les Schypetars par des promesses; mais la nuit était à peine venue, qu'on aperçut un vaste incendie dans le lointain. Marc Botzaris venait de faire mettre le feu aux magasins et aux meules de fourrages entassés sur la plage d'Actium.

A ce signal, les Schypetars se précipitent vers la tente de leur sérasker Jousouf pacha; ses gardes sont égorgés, son trésorier est assassiné, sa caisse livrée au pillage, et lui-même n'a que le temps de monter sur une barque pour gagner le large, tandis que les officiers de sa maison se réfugiaient, sans qu'on fît attention à eux, dans la citadelle de Vonitza. Les révoltés passent la nuit à se disputer à coups de sabre les dépouilles de leur général, et le 11 mai, ils avaient disparu de Vonitza pour regagner leurs montagnes, où Marc Botzaris, fidèle à la parole qu'il avait donnée, les laissa rentrer, sans permettre à ses palicares de dépouiller les spoliateurs de Jousouf pacha, dont les richesses, provenant du sac de Patras, étaient le fruit du brigandage.

Il fallait avoir le bandeau du fatalisme sur les yeux, pour ne pas reconnaître, dans les événements qui marquaient le commencement de cette campagne, que la démoralisation des armées turques ne permettait pas de compter sur aucun succès possible contre les Grecs. Mais telle est l'habitude dominante des mahométans, qu'ils seraient réduits à la possession de l'espace compris entre les

longs murs auxquels se bornait l'empire des derniers Constantins, qu'ils se croiraient encore le premier peuple du monde. Pour la même raison, Khoreb pacha, maître de la mer à cause de la masse de ses forces, indépendamment de la confiance qu'il avait dans ses talents comme marin, fondait son espoir sur les armées qui se trouvaient en Thessalie; et un avantage obtenu pendant le mois de mai contre les Grecs aux environs de Tricala, lui fit oublier la défection de l'armée réunie à Vonitza, avec d'autant plus de facilité qu'Omer Brionès lui mandait qu'il allait la recomposer plus forte et mieux disciplinée qu'elle ne l'était, avant un mal-entendu qu'il fallait attribuer à l'impéritie de Jousouf pacha.

Les avis qu'on recevait de Larisse n'étaient guère plus rassurants. Sultzios Ghéortcha, nourri dans les monts Candaviens, ayant remarqué que les bergers Mégalovlachites, qui descendent chaque année dans les plaines de la Thessalie, se préparaient à rentrer dans leurs parcours d'été, avait surpris dix mille de ces nomades avec leurs troupeaux. Se portant aussitôt vers la vallée de l'Achéloüs, où il comptait également faire esclaves les pasteurs errants dans cette contrée solitaire, il fut arrêté dans son entreprise par Stournaris et Christos Tzavellas, qui le battirent si complètement aux environs de Clinovo (1), qu'il regagna Tricala avec un très-petit nombre des siens.

C'étaient les détails du beau côté de ce coup de main qui avaient consolé le capitan-pacha des événements de Vonitza. On n'avait voulu l'informer que de ce qui était avantageux aux mahométans, car au moment où Sultzios sortait des montagnes, Cara Hyscos avait vengé les chrétiens. Tombant sur un corps de Turcs Coniarides, qui marchaient en chantant des cantiques dans lesquels ils priaient Allah et Mahomet *de leur livrer la Morée sans*

(1) *Voy.* tom. II, c. 39, 40 et 41 de mon Voyage dans la Grèce, pour ce qui concerne les Mégalovlachites et Clinovo.

combat, afin de conquérir au plus tôt à la vraie foi Vienne, Rome, Pétersbourg et Moscou, il avait taillé en pièces *ces bons croyants*(1). Brûlant ensuite la petite ville de Cardista, qui est la capitale de ces anciennes tribus d'Iconium, il avait répandu une telle épouvante sur les rives du Pénée, que le sérasker de Larisse, Dgéladin pacha, n'avait trouvé moyen de rassurer les esprits qu'en lui proposant une suspension d'armes.

La première condition offerte par Dgéladin pacha, neveu d'Ali Tébélen, était de mettre en liberté les nomades Valaques et de leur rendre leurs troupeaux, sans empêcher qu'ils remontassent dans leurs parcours d'été. Il reconnaissait ensuite spontanément l'autorité de Stournaris et de Hyscos, comme chefs militaires indépendants des montagnes d'Agrapha, avec la faculté de pouvoir prêter assistance aux Étoliens, partout où ils en seraient requis, pourvu que ce fût en dehors du bassin de la Thessalie. Ce traité, trop avantageux pour ne pas cacher quelque perfidie, fut ratifié, et l'Agraïde forma ainsi une autonomie militaire qui n'était plus ni grecque ni turque, quoiqu'elle conservât une apparence de liaison avec les Hellènes.

Un armistice ambitieux conclu au moment où l'armée ottomane, commandée par le sérasker Sélim pacha, se réunissait à Thaumacos, ne fut pas plus tôt connu à Tripolitza, qu'il y produisit un mécontentement général. Stipuler une transaction pareille sans faire mention du gouvernement hellénique, était un attentat politique qu'il ne pouvait ratifier. On suspecta la fidélité de Stournaris, qui n'avait jamais agi avec une franchise prononcée, ainsi que les sentiments de Christos Tzavellas, qu'on savait divisé de Marc Botzaris, par d'anciennes rivalités de famille qui se rapportaient aux guerres de la Selléide. Comme on était pressé par la marche des événements depuis que le capitan-

(1) Coniarides. T. II, 427 et n. 1, 431; III, 97, 98 de mon Voyage dans la Grèce.

pacha se trouvait à Patras, et que de funestes dissensions s'étaient élevées parmi les chefs du Péloponèse, on résolut de renvoyer à d'autres temps l'examen de la conduite de Stournaris, qu'il était à propos d'entendre avant de le juger.

L'attention était occupée dans ce moment de l'arrivée d'André Louriotis, qui revenait de Londres avec le chevalier Édouard Blaquière, député du comité grec établi en Angleterre. Cet envoyé des philhellènes de la Grande-Bretagne était débarqué le 30 mai au matin dans une baie voisine de Pyrgos (1). L'aspect du Péloponèse avait charmé ses regards (2).

« Les premiers objets, a-t-il dit depuis à ses commettants, » qui frappèrent ma vue, furent beaucoup d'hommes et de » femmes occupés aux travaux de l'agriculture, tandis » qu'on voyait de nombreux troupeaux paître dans une » plaine de la circonférence de quinze milles environ, » bordée par un rang de collines couvertes d'oliviers et » d'autres arbres fruitiers. Arrivé à Pyrgos, ville entourée » de vignobles, de champs couverts de moissons et de » vergers remplis de mûriers, je ne voyais que des grou- » pes de femmes et d'enfants autour des puits, tous occupés » à puiser de l'eau ou à arroser, comme si l'on eût joui de » la plus parfaite sécurité. Nous suivîmes bientôt le cours » de l'Alphée en admirant ces scènes ravissantes, et nous » parcourûmes un espace de plus de soixante milles, en- » tourés de ces sites délicieux, avant de gravir la chaîne » de montagnes qui hérissent le centre de la Morée. Ici le » chemin est bordé de rocs et des plus affreux précipices, » formant un nombre de défilés presque impénétrables. » Passant ensuite dans un pays couvert de pins magnifi- » ques, nous voyageâmes sur un plateau bien cultivé,

(1) Pyrgos. *Voy.* t. IV, p. 231 et suiv. de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Rapport sur l'état actuel de la confédération grecque, traduit de l'anglais. Paris, 1823.

» avant d'atteindre celui de la Tégéatide où l'on trouve » Tripolitza.

» Le gouvernement hellénique venait d'être installé » dans cette ville. Pierre Mavromichalis, un des hommes » les plus opulents de la Grèce, était président du pouvoir » exécutif, et Georges Condouriotis, proèdre du corps » législatif. Des triomphes obtenus au milieu des plus » grands dangers, des difficultés les plus accablantes, et » des privations qui auraient effrayé les cœurs les plus » intrépides (1), semblaient être plutôt l'ouvrage du Dieu » tout-puissant, invoqué par l'éloquente proclamation » d'Astros, que d'un peuple sans armes, dispersé, aban- » donné ou réprouvé de l'univers.

» Hélas ! ils avaient cependant tout fait pour mériter » l'appui de la chrétienté. Ils invoquaient son secours, » et jamais rien de plus juste ni de plus légitime n'aurait » eu lieu. Leur appel était fondé sur les faits les plus con- » nus et les plus incontestables ; car il n'y a pas un Grec, » quelque ignorant et sans culture qu'il puisse être, qui » ne sache que le flambeau des lumières, éteint depuis si » long-temps par la tyrannie, et qui éclaire maintenant » la plus grande partie des deux hémisphères, fut d'abord » allumé en Grèce, et que tout ce que nous possédons » pour animer et embellir notre existence nous vient de » leurs ancêtres.

» Quel autre sentiment qu'une vigueur d'ame innée, » unie à la résolution la plus héroïque, avait pu rendre » les Grecs capables non-seulement de soutenir l'honneur » de la chrétienté, mais de chérir les qualités et les talents » qui font la splendeur et l'ornement des autres nations?... » Amour de la religion, amour de la charité mutuelle,

(1) L'auteur aurait pu ajouter, et de la terreur ; car les femmes et les filles du Péloponèse se trouvèrent, par le fait des événements, privées tout-à-coup des signes de la fécondité, qui ne reparurent qu'après les victoires des Grecs, comme si le ciel ne les eût plus destinées qu'à donner le jour à des hommes libres.

» assistance dans le malheur, valeur et intrépidité per-
» sonnelles, où les femmes même ont bravé les périls et
» les dangers des batailles, tant de vertus mériteraient
» d'être gravées en caractères indélébiles, s'il n'y avait
» pas une passion plus fortement enracinée dans le carac-
» tère grec que celle de la gloire des armes, *la soif de*
» *l'instruction.*

» Ce besoin, supérieur à tous les autres, avait engagé
» le gouvernement à donner tous ses soins à l'établisse-
» ment des écoles lancastriennes, pendant que l'ennemi
» était si près et que les troupes manquaient souvent de
» subsistances. On venait de convertir une des plus gran-
» des mosquées de Tripolitza, en école d'enseignement
» mutuel, où soixante-dix enfants des deux sexes
» au-dessous de dix ans recevaient une éducation aussi
» instructive que religieuse. Alexandre Mavrocordatos en
» avait établi deux autres, presque à la vue des trou-
» pes mahométanes, à Missolonghi et à Gastouni dans
» l'Élide. »

Tel est succinctement le récit du chevalier Édouard Blaquière, qui traçait ces notes véridiques, tandis que son ambassadeur réfutait en dialecticien du Bas-Empire (1) les prétentions ambitieuses de la Sublime Porte. Si cette pièce diplomatique et le rapport qu'on vient de faire connaître passent à la postérité, ils suffiront presque à eux seuls pour montrer l'esprit divergent des cabinets et des peuples qui vivaient au commencement du dix-neuvième siècle.

Le tableau de la situation du Péloponèse, que traçait le chevalier Édouard Blaquière, était ce calme trompeur qui

(1) *Voy.* dans l'annuaire historique la note du lord Strangford, adressée au reis-effendi; Constantinople, 23 mai 1823. Il est déplorable qu'un homme du mérite de ce diplomate ait été réduit à jouer un pareil rôle. Il a trop prouvé le cas qu'il fallait faire des *longanimités*, de la *générosité* et d'autres lieux communs répandus dans certains protocoles, pour croire qu'il ait pris le change sur la véritable attitude que l'Angleterre devait tenir dans les affaires de la Grèce.

précède la tempête dans les mers de la Grèce. La discorde, qui n'était qu'assoupie allait éclater dans le conseil des Hellènes, qui n'avaient pu s'accorder relativement à la division des pouvoirs entre le civil et le militaire. Mavrocordatos, qui aurait voulu faire dominer l'empire des lois, était contrarié par Colocotroni, dont l'opinion était que les généraux devaient réunir le pouvoir administratif à celui du glaive. Il ne fallait, à l'entendre, que de l'or, du fer et des soldats. Entretenu dans son erreur par la faction des Déli-Ianéi de Caritène, que Théodore Négris animait de ses ressentiments personnels, le vieux chef de bande ne dissimulait pas ses prétentions au pouvoir, quoique persuadé de son incapacité pour tenir les rênes du gouvernement. Ambitieux sans élévation, il n'avait encore vu dans le changement des choses, que le moyen de se substituer aux Turcs; et le beau idéal de ses conceptions était de jouer en Morée le rôle qu'Ali pacha avait si funestement rempli dans l'Épire. A défaut de chefs d'accusation, le texte de ses déclamations roulait constamment sur l'ambition des princes Phanariotes; mais, comme il ne pouvait rien arguer contre Mavrocordatos, il fallait lui supposer des arrière-pensées criminelles.

La chose était difficile; car sa conduite, comme chef du gouvernement pendant le siége de Missolonghi, et le refus qu'il avait fait d'être réélu président, mettaient Mavrocordatos au-dessus du soupçon de toute espèce de vues ambitieuses. On accusa alors sa modestie, en prétendant qu'il n'avait fait porter aux emplois supérieurs Pierre Mavromichalis et Georges Condouriotis que pour gouverner à l'ombre de leur autorité. Il fallait, disait la faction militaire, non des idéologues, mais un dictateur, afin de faire face aux dangers. Ces propos retentissaient journellement en public et en particulier à Tripolitza, quand on y apprit qu'Odyssée, à la suite d'un conseil de guerre tenu à Athènes, avait résolu de retirer ses troupes des Thermo-

pyles, et de laisser l'entrée de la Béotie ouverte à l'armée mahométane réunie à Thaumacos en Thessalie.

On crut reconnaître dans cette manœuvre la tactique de l'année précédente pour mettre les Péloponésiens d'accord, quand Odyssée écrivait au vice-président du pouvoir exécutif, Athanase Kanacaris, vieillard estimable, que la mort venait de ravir aux Hellènes (1) : *Je vous envoie trente mille Turcs, faites-en ce que vous pourrez; je me charge de Khourchid pacha et de ceux qui restent en Thessalie.* Mais les choses étaient bien changées : car l'Acrocorinthe, qu'Odyssée regardait alors comme suffisante (quoique l'événement prouvât le contraire) pour arrêter une invasion, étant au pouvoir des Turcs, elle portait d'un trait leur armée au centre de l'Argolide. Sa détermination était fondée sur un plus puissant motif.

L'armistice conclu entre Stournaris, Cara-Hyscos et Dgéladin pacha de Larisse, rejetant sur l'armée de la Grèce orientale toutes les forces ottomanes réunies en Thessalie, il ne fallait pas attendre, pour les attirer en champ clos, l'arrivée de Moustaï pacha de Scodra, qui s'avançait à la tête d'une armée de plus de vingt mille combattants. On était informé (car l'œil des Grecs ne cessa jamais de pénétrer ce qui se passait dans le conseil des Turcs), que le capitan-pacha, jaloux d'enlever au visir des Scodrians la gloire de reconquérir le Péloponèse, ne s'était autant empressé de se rendre à Patras que pour le devancer dans ses opérations. Déjà Khoreb pacha avait eu le déplaisir de voir échouer les espérances qu'il fondait sur l'armée de Jousouf pacha et d'Omer Brionès, qu'il avait intention de faire décapiter s'il parvenait à les attirer sur ses vaisseaux,

(1) Il expira sur une natte de jonc, sans regretter les dons de la fortune dont il avait été comblé. Vieillard infortuné! puisse la justice trop tardive que je rends à ses vertus civiques lui mériter les hommages de sa patrie et de ceux qui l'ont mal jugé, comme je m'empresse de le faire! car moi-même je fus long-temps abusé sur ses intentions.

afin de payer l'armée avec leurs trésors ; car tel était le texte de ses instructions, et il voulait agir avec les forces turques disponibles qui se trouvaient en Thessalie.

Un commandement impérial plaçant Sélim pacha leur chef sous les ordres de Khoreb ; celui-ci lui avait prescrit d'éviter l'Attique ainsi que l'isthme où les Grecs étaient retranchés, en dirigeant son armée à travers la Béotie et la Phocide vers le golfe de Salone, où il l'embarquerait afin de la transporter à la plage de Sicyone ou Vasilica. Tel était le plan du capitan-pacha; et Odyssée, instruit que cette armée ne se montait pas à plus de dix-huit mille combattants, s'était concerté avec les chefs militaires de la Grèce orientale pour la détruire dans le trajet de terre qu'elle devait parcourir. Indépendamment de l'avantage de battre l'ennemi en détail, les Grecs y trouvaient un résultat qui ne les touchait pas d'une façon moins directe. Jamais leurs soldats n'avaient été aussi dénués. Manquant souvent de pain, sans habits pour se couvrir et sans argent pour subvenir aux besoins de leurs familles, ils attendaient l'approche des infidèles avec plus d'impatience que les Israélites, campés dans le désert, ne soupiraient après le passage des cailles, puisqu'ils comptaient sur les magasins ennemis ainsi que sur leurs dépouilles pour avoir des vivres, des vêtements et de l'argent.

Ces considérations avaient décidé les stratarques de la Grèce orientale à ouvrir l'entrée de la Hellade aux barbares. Ils savaient que le sérasker Sélim étant arrivé à Larisse avec plusieurs pachas et agas, parmi lesquels on citait le Bulgare Abdoulla de Smocôvo, le redoutable visir de Procovitza, le fameux bim-bachi Ali du mont Orbelos, et Ismaël Potta, ou Podèz, ancien sélictar d'Ali pacha, avait détaché douze mille hommes pour porter le ravage et la désolation à Volo, à Trikéri, ainsi qu'à Xérochori, contrée qui fut le patrimoine antique d'Admète, pasteur des peuples, dont la cour était l'asile des proscrits.

Sans s'étonner du nombre des barbares, Diamantis et Cara-Tassos, assistés de Modéna Mavrogénie et d'une foule de braves sortis de l'île d'Eubée, s'étant renforcés à l'entrée des gorges du mont Pélion, reçurent l'ennemi avec une telle vigueur, qu'Ismaël Potta ne put se refuser à rendre hommage à la valeur des chrétiens. Abdoulla, au contraire, irrité de la résistance de ces *raias révoltés*, ne cessait de redoubler d'efforts pour triompher des obstacles qu'ils lui opposaient, et étant parvenu à pénétrer dans les défilés, il insultait aux Schypetars. Il leur reprochait de reculer devant des rebelles qui n'avaient que le désespoir pour courage, lorsque, environné et accablé, il expia sa témérité avec plus de trois mille de ses Kersales, que les insurgés passèrent au fil de l'épée. Effrayés d'un pareil carnage, les Turcs, qui avaient déjà perdu près de cinq mille hommes dans les différentes attaques, se sauvèrent à Larisse, en abandonnant aux vainqueurs les bagages, provisions et munitions de guerre qu'ils traînaient à leur suite.

Les Grecs se gardèrent de les poursuivre, dans la crainte que le sérasker ne vînt les attaquer avec des troupes fraîches; mais celui-ci, comptant sur un succès certain, s'était porté en avant. Arrivé à Zéïtoun, il avait lancé ses troupes dans la Béotie et dans la Phocide par le défilé de Pétra, dont l'issue aboutit au Triodos.

La campagne était déserte; le territoire des antiques peuplades d'Aba, d'Hyampolis, de Philobéotie et de Daulis était dépouillé de moissons; et ne trouvant que des villages abandonnés à incendier, les Turcs parcouraient la Phocide la torche à la main. Le sérasker Sélim venait de brûler Arachova, qui est la clef du Triodos; Castri, village situé sur l'emplacement de Delphes; lorsqu'en approchant de la vallée d'Amphise, Panorias lui apparut à la tête des Criséens, qu'il était parvenu à rassembler. Il avait réuni ce qui restait de braves dans cette contrée, en disant :

qu'on ne fuyait pas les armes à la main. Puissant par la parole, fort par sa volonté, grand par son courage, dès qu'il avait été rejoint par les montagnards du Parnasse, il s'était embusqué à l'entrée du défilé où l'on trouve la fontaine Castalie.

Les sources ont conservé quelque chose de divin dans la Grèce; l'*Aphétor* (1), humble prêtre de J. C. qui préside à cet *Agiasma* (2), n'eut pas plus tôt béni son onde inspiratrice qu'il répandit sur les soldats de la Croix, en les déclarant lavés de leurs souillures, que ces pauvres paysans parurent animés d'une ardeur surnaturelle. Ils voyaient pour la première fois des janissaires réguliers, accompagnés de Sakas, ou porteurs d'eau, vêtus de dalmatiques en cuir de vache de Russie, et des tolpaches, coiffés de bonnets en peau de renards. Ils commencèrent le combat au nombre de cinq cents contre une nuée de ces barbares, auxquels ils résistaient depuis plus de trois heures, quand le chiliarque Scaltzodîmos arriva à leur secours avec trois cent cinquante Doriens. Il fait entendre le cri de *Victoire à la Croix*, et tous se réunissant, chargent les Turcs, qui replient leurs colonnes vers les plaines de la Béotie, où leur cavalerie empêche les Grecs de les poursuivre.

En exécutant leur retraite, ils se raillent, et s'étant portés vers le golfe d'Anticyre sans apercevoir aucuns vaisseaux du capitan-pacha, ils cherchaient à pénétrer vers Dobréna, échelle principale de la Livadie. Ils remontaient du côté de cette bourgade, que leurs coureurs avaient à moitié détruite quelques jours auparavant, lorsque, ayant dépassé l'emplacement d'Ascrée, ils s'arrêtèrent devant le vaste couvent de Saint-Luc. Leur fureur s'était rallumée à la vue de cette chartreuse, défendue par quatre cents religieux, qui les arrêtèrent assez de temps pour permet-

(1) *Aphétor*, gardien des sources sacrées.

(2) *Agiasma*, nom moderne donné aux sources auxquelles on attribue des vertus particulières.

tre à Odyssée de joindre l'ennemi et de les venger; car ils n'existaient plus au moment où il arriva dans la vallée du Permesse.

Dès que le fils d'Andryscos, Odyssée, avait eu connaissance de l'entrée des Islamites dans la Phocide, il était sorti d'Athènes en se dirigeant par Thèbes et Livadie pour leur couper la retraite du côté des montagnes qui bordent le bassin du Céphise. Son but, par cette manœuvre, était de surveiller en même temps les mouvements d'un certain Bercofezli, visir de l'Eubée, qui, se trouvant débarrassé des meilleures troupes grecques cantonnées dans cette île, qu'on avait envoyées au secours des insurgés de Volo et de Trikéri, pouvait faire une irruption soudaine dans l'Attique. Il craignait donc avec raison de se trouver entre deux feux, tandis que les braves, commandés par Diamantis et Modéna Mavrogénie, combattaient *dans les champs de la fertile et populeuse Phtiothie, contrée toujours environnée de montagnes ombreuses et baignée des flots de la mer retentissante* (1). Il aurait ainsi été obligé de se retirer de prime abord dans la Mégaride. Mais Odyssée avait pesé les conséquences de ces mouvements, lorsqu'il apprit que deux mille Péloponésiens, conduits par Nicétas le Turcophage, sortaient de l'isthme pour le secourir. Rassuré par ces auxiliaires qui ne pouvaient tarder à le rejoindre, et voyant que rien ne bougeait encore du côté de l'Eubée, il se porta à Platée, où il avait établi son quartier le 19 juin (v. s.), quand quelques paysans lui annoncèrent que les barbares attaquaient le monastère de Saint-Luc.

Franchissant aussitôt les coteaux des Cynocéphales Béotiennes et les hauteurs du mont Sphingis, Odyssée arriva en vue de Saint-Luc au moment où les flammes achevaient de consumer cet édifice, justement appelé les archives de la Grèce à cause de la quantité de marbres chargés d'inscriptions, employés dans ses constructions. A cet aspect

(1) Homer., Il., lib. I.

qui les transporte de fureur, les Grecs chargeant cependant avec une froide impétuosité les barbares, les délogent successivement de toutes les positions qu'ils occupaient, sans leur faire aucun quartier. Ils les poursuivent de vallée en vallée, de plateaux en plateaux, en les foudroyant partout où ils pouvaient les attaquer sans s'exposer aux charges de la cavalerie. Ils les pressent, les fusillent, tantôt en leur coupant le chemin de la mer, et tantôt en leur disputant un terrain fourré d'arbustes. Sans leur donner de relâche, sans leur accorder un seul instant de repos, jour et nuit, sous le poids du midi le plus brûlant comme au lever de l'aurore, ils les harcèlent; et forcés d'évacuer Dobréna, battus devant Thèbes ainsi qu'à Pétra, défilé qui s'ouvre entre la Béotie et la Phocide, les Hellènes ne cessent de poursuivre les Barbares qu'à l'entrée des plaines de la Livadie. Ceux-ci, quoique harassés de fatigue, s'empressent de les traverser, afin de s'emparer du grand défilé du Parnasse, où ils touchaient après dix jours de combats. Satisfaits d'en être quittes pour la perte d'un quart de leur armée et d'une partie de leurs équipages, ils espéraient se sauver, lorsqu'ils se trouvèrent devancés au poste de Fontana par Panorias et Scaltzo Dimos.

Obligés de redescendre en rase campagne, où ils conservaient la supériorité contre les Hellènes à cause de leur cavalerie, les Turcs, conduits par le redoutable visir de Procovitza, vinrent camper près de Chéronée, où ils purent respirer en liberté. Contents de trouver des pâturages pour leurs chevaux, suffisamment encore pourvus de vivres pour satisfaire à leurs besoins, ils se flattaient d'y être bientôt secourus par le visir de Nègrepont. Cette idée leur rendant le courage, ils mirent à mort quelques vieillards qu'ils avaient faits esclaves, et ayant découvert dans les fondrières du lac Copaïs trois à quatre cents femmes ou enfants, qui s'y étaient réfugiés à leur approche, ils les égorgèrent impitoyablement. Ce fut

la perte la plus sensible que les Grecs éprouvèrent; car ils n'avaient à regretter jusque-là que cinquante hommes tués et le double à peine de blessés.

Les Turcs, après cette expédition, étaient rentrés dans leur camp de Chéronée, où le sérasker Sélim était resté, lorsque, pendant la nuit du 16 au 17 juin, Odyssée les ayant surpris dans leur sommeil, en tua quatre cents, leur enleva cents chameaux, quatre cents mulets, et répandit une telle confusion dens leur armée, qu'elle se divisa en deux colonnes, sans trop savoir de quel côté elle se dirigeait. Une d'elles, ayant pris son chemin du côté de l'Hélicon pour pénétrer dans l'Attique, fut rencontrée par Jean Gouras, qui était sorti d'Athènes, et si complètement battue dans la journée du 20 juin, qu'elle dut faire un mouvement rétrograde. Elle reprenait la route de la Béotie, lorsqu'elle se vit attaquée par le Turcophage Nicétas, qui tua de sa main le visir de Procovitza. Quinze cents hommes périrent dans cette affaire, et deux jours après, ses débris ayant été assaillis par le stratarque Diamantis du mont Olympe au moment où ils cherchaient à rentrer dans l'Eubée, il les chargea avec une telle furie, qu'à peine cinq cents des mieux montés parvinrent à regagner la forteresse de Karababa, qui défend l'entrée de l'Euripe.

Cependant la seconde colonne ottomane, qui se composait encore de plus de six mille combattants, conduits par le sérasker Sélim, restait tranquillement campée près de Calomi, village situé au milieu de la grande plaine de Livadie, où les insurgés se seraient bien gardés de l'attaquer à cause de la supériorité de la cavalerie, qui constituait sa principale force, quand le feu ayant pris à ses munitions de guerre, le hasard procura un succès qu'on ne se flattait pas d'obtenir. Quatre cents Turcs furent brûlés vifs, et l'épouvante régnait dans leurs rangs, lorsqu'ils virent apparaître une foule de paysans, hommes et femmes, sortis du Péloponèse, de la Mégaride, de l'Attique, qui accou-

raient au partage de leurs dépouilles, en chassant devant eux des bandes de chevaux, d'ânes et de mulets. Ils s'étaient mis en route à la nouvelle des premiers succès remportés par Odyssée; et les montagnards de la chaîne du Parnasse arrivant de leur côté guidés par la soif du pillage, la Grèce entière apparut en quelque sorte dans la Béotie.

Les Turcs, à cet aspect, prennent la fuite, en croyant voir les sillons ensemencés par Cadmus avec les dents du serpent Python reproduire encore des bataillons armés. Ils abandonnent tentes, bagages, munitions, artillerie, trésor; et à la faveur de la confusion occasionée par l'arrivée des pillards, cinq mille spahis bien montés parviennent à regagner la Thessalie. Tel fut le résultat des opérations du second corps d'armée, sur lequel la Porte Ottomane fondait ses espérances pour reconquérir le Péloponèse.

Ses débris étaient en fuite, tandis que les Hellènes vainqueurs, mais aussi avides que braves, se disputaient les dépouilles des barbares avec les populations accourues pour les partager. On s'arrachait des tentes, des selles, des armes, des chevaux, des turbans et des pelisses, au lieu de poursuivre l'ennemi. On en vint même aux mains dans plus d'un endroit pour quelques lambeaux d'étoffe, et chacun ayant pris sa part du butin, l'armée se dispersa et se fondit si rapidement, qu'Odyssée, Nicétas, ainsi que les autres chefs, purent à peine retenir un dixième de leurs soldats, chacun voulant mettre en sûreté dans son village les richesses dont il s'était emparé. Ainsi on n'avait obtenu que des succès sans résultats pour la cause publique; trop heureux même de ne pas reperdre ces avantages; mais les Turcs n'étaient ni plus disciplinés, ni surtout mieux dirigés que les Hellènes.

Le capitan-pacha, qui comptait sur l'armée qui venait d'être anéantie, n'avait, comme on l'a remarqué, fait aucune tentative pour l'utiliser lorsqu'elle parut en vue des

golfes de Salone, d'Anticyre et de Dobréna, où il aurait dû se trouver. Fier de déployer son superbe pavillon au milieu d'une flotte composée de quatre-vingt-douze voiles de guerre, il restait à l'ancre sous le château de Patras, occupé à brocanter avec quelques bâtiments marchands qui allaient acheter des raisins de Corinthe à Vostitza, Acrata, Xilo-Castron, et sur la côte septentrionale de la Morée, où les Grecs exploitaient leurs vignobles comme en pleine paix.

Sans calculer les avantages que les rebelles retiraient de ce commerce, ou plutôt empressé à en tirer parti, Khoreb pacha l'encourageait, moyennant une taxe de 16 talaris (84 francs) par millier, qu'on versait dans son épargne. Afin d'exploiter toutes les ressources présentes, il n'avait porté le tarif sur les munitions de guerre que les étrangers fournissaient aux Grecs, qu'à dix pour cent. Ainsi, comme Son Altesse savait par expérience qu'il faut vivre et s'enrichir de son emploi en Turquie, sans compter sur la munificence d'un prince dont les ministres n'ont guère à attendre que le cordon pour pension de retraite, elle s'était bien gardée de pénétrer dans le golfe des Alcyons, où la présence de sa flotte aurait été nuisible à l'état de sûreté exigé par un commerce aussi légitime que celui qu'elle encourageait.

Cependant, afin de faire preuve d'hostilité, le grand-amiral entretenait une croisière devant Missolonghi. Il y brûlait de la poudre; mais il ne se passait guère de jours sans que les scampavia des Étoliens ne lui tuassent beaucoup de monde, ou ne s'emparassent des convois qu'on lui expédiait de Prévésa. Jousouf pacha et Omer Brionès s'empressaient de le dédommager de ses pertes. Ils épuisaient l'Amphilochie afin de pourvoir aux approvisionnements de sa flotte; mais ils n'avaient garde de se rendre à ses invitations pour se concerter avec lui sur les mesures militaires de la campagne. Ils étaient trop riches; et s'ils savaient

comment on entre sur le vaisseau d'un capitan-pacha, ils n'ignoraient pas de quelle façon on en sort. Aussi ne cessaient-ils pas de le combler de présents pour être dispensés de l'honneur qu'il leur faisait, en désirant prendre conseil de leur expérience.

Il est probable qu'aucun des grands personnages qui ne cherchaient qu'à se tromper n'était dupe de ce qui se passait entre eux, lorsque Khoreb pacha, dont la peste commençait à infester les chiourmes, résolut de ravitailler l'Acrocorinthe. La garnison de cette citadelle formidable éprouvait de grandes privations. L'amiral, sans se porter en personne à son secours, forma le plus lentement possible un convoi composé de trois armements turcs et d'autant de bâtiments marchands autrichiens chargés de provisions de bouche, qui entrèrent dans le golfe. Arrivés, au bout de quelques heures de navigation, au Léché, la forteresse arbora son pavillon, qu'elle assura de deux coups de canon. Le pacha qui y commandait fit en même temps sortir cent trente cavaliers chargés de couvrir le débarquement et de protéger le transport des vivres jusqu'à Château, qui est éloigné d'un mille et demi de la mer.

Les cavaliers partirent avec ces instructions, et quelques Grecs qui se trouvaient en embuscade ayant pris la fuite à leur approche, on se crut en sûreté. On accéléra néanmoins le débarquement, et on se disposait à effectuer le transport des vivres sous l'escorte des cavaliers, lorsque deux mille insurgés, descendus brusquement des hauteurs du mont Penté-Scouphi, les chargèrent si impétueusement, que le tiers à peine de cette troupe parvint à leur échapper. Les Turcs débarqués à la plage n'ayant eu de leur côté que le temps de se rembarquer, les provisions qu'ils avaient mises à terre restèrent au pouvoir des Hellènes, qui purent dès-lors calculer l'époque à laquelle l'Acrocorinthe retomberait en leur pouvoir.

La nouvelle de cet échec étant parvenue à l'amiral Kho-

reb pacha, il jura Allah et Mahomet de s'en venger. Faisant aussitôt signal à une division de sa flotte d'appareiller, il lui commanda de se rendre dans la baie de Cyllène située en face de Zante, de réparer l'insulte faite au pavillon du Croissant, en dévastant les villages de l'Élide, et en réduisant leurs habitants en esclavage.

Ils portent aussitôt le cap dans cette direction, et quinze bâtiments de guerre embossés sous la plage du golfe de Chiarenza ayant commencé à canonner une petite église et quelques magasins situés auprès du mouillage de Caloscopi, apprirent aux Hellènes que les barbares menaçaient la campagne d'Andravida. Dans un instant deux mille Grecs prirent position entre les rochers, et voyant que le débarquement ne s'effectuait pas malgré le vacarme de l'artillerie ottomane, ils résolurent de le provoquer. Ils firent en conséquence paraître en vue des armements ennemis un troupeau de moutons conduit par un berger, et le stratagème réussit. Les Turcs, voguant vers la côte, avec quatre embarcations, chargées de soldats, prennent terre en poussant de grands cris. Les Grecs, trop empressés de les attaquer, les chargent; et les barbares, auxquels ils auraient pu couper la retraite en temporisant, se rembarquent en laissant quinze morts et quelques blessés sur la grève.

Ce fut à ce brillant exploit que se réduisirent les tentatives du capitan pacha contre le Péloponèse, quoique son intrépide champion, le Spectateur Oriental de Smyrne, fit parcourir aux phalanges imaginaires qu'il lui prêtait le grand diamètre de la presqu'île compris entre Patras et Coron, où l'on peut circuler sans peine sur la carte, franchir l'Alphée, les lacs et les sables de la Triphylie, ainsi que le territoire escarpé du Gérennios, mais qu'aucune armée n'entreprendrait pas impunément de traverser. Hélas! laissant de côté l'imposture, le journaliste turc aurait pu, sans descendre à l'ignominieuse parodie de ce qui se passait à Tripolitza, fournir un triste et plus

véridique tableau de la discorde qui déchirait les Hellènes.

Le congrès d'Astros, qui voulait cicatriser les plaies encore saignantes de la patrie, les avait irritées en prescrivant au gouvernement d'en sonder la profondeur. Dès que les pouvoirs exécutif et législatif furent installés à Tripolitza, leur attention s'était portée sur l'état des finances. On savait que le Péloponèse payait, avant l'insurrection, vingt millions de francs à la Porte Ottomane. Depuis ce temps on avait supprimé l'impôt du caratch ou capitation, ainsi que les droits arbitraires des pachas ; mais comme on avait compensé ce qu'on retranchait, par un octroi sur les denrées, la somme restant égale, on pouvait se flatter de faire face aux dépenses de la campagne. Deux millions et demi avaient été perçus pendant le premier trimestre de l'année 1823, quand on apprit l'invasion de la Phocide par l'armée turque de la Thessalie.

On avait fait partir Nicétas, général aussi brave que désintéressé ; mais la faction de Colocotroni s'étant ranimée avec une nouvelle exaspération, on n'avait trouvé d'autre moyen d'apaiser ce vieux chef de bande qu'en l'admettant au pouvoir exécutif en qualité de vice-président. On avait aussitôt expédié Pierre Mavromichalis dans l'Attique, qui devait être le théâtre de la guerre, la Morée se trouvant à l'abri de toute attaque. Mavrocordatos, accoutumé à ne voir aucun poste au-dessous de son mérite, s'était offert de l'accompagner en qualité de secrétaire-général, lorsqu'on s'aperçut que le trésor public était entièrement épuisé. Les généraux qui se trouvaient à la tête de la force armée avaient dévoré toutes les ressources, sous prétexte de se payer des avances qu'ils avaient faites pour entretenir leurs soldats.

Sur ces entrefaites, le président du gouvernement exécutif, qui s'était d'abord établi à Mégare, avait dû transporter sa résidence au monastère de Saint-Lavrenthios

dans l'île de Salamine (1). On ne comptait plus que deux mille hommes chargés de la défense de l'isthme, deux mille cinq cents en observation devant Patras; et la marche des troupes, que la pénurie d'argent arrêtait, ne permettant pas d'envoyer les renforts qu'on demandait de toutes parts, le service public était compromis. En vain Mavrocordatos, de concert avec le président et les membres du corps législatif, essayait d'aviser aux moyens de combler le déficit, quand deux bataillons, l'un composé de Spartiates commandés par Iatracos, et l'autre formé d'Arcadiens dirigés par plusieurs capitaines, vinrent augmenter les embarras dans lesquels on se trouvait.

Ces deux corps, qui devaient marcher, l'un vers Corinthe et l'autre du côté de Patras, excités par les haines auxquelles leurs chefs étaient en proie, ne se furent pas plus tôt reconnus, qu'ils en vinrent aux mains avec une telle animosité, qu'une vingtaine d'entre eux furent tués dans les rues de Tripolitza. Alors le gouverneur de la ville, qui était frère du chiliarque Iatracos, craignant les suites d'un événement qu'il n'avait pu ni prévenir ni réprimer, quitta son poste pour se réfugier dans la Laconie. Il ne tarda pas à y être suivi par l'évêque de Brysthènes, vice-président du corps législatif; et le président du sénat législatif s'étant démis de son emploi, le parti de Colocotroni resta maître du terrain.

Cependant, comme il n'y avait jusque-là que défection de la part de ceux qui auraient dû faire tête à l'orage, le corps législatif, pénétré de l'importance de ses fonctions, résolut d'élire un nouveau président. Les députés s'étant réunis aux termes de la loi, tous, à l'exception d'un seul, donnèrent leurs voix à Mavrocordatos, qui fut proclamé président. On lui notifia aussitôt le choix qu'on venait de faire; mais il refusa d'y obtempérer, en représentant com-

(1) *Voyez* t. IV depuis la page 57 jusqu'à la 123e de mon Voyage dans la Grèce.

bien il était dangereux d'irriter les passions dans un moment où l'on avait à soutenir le choc des armées turques, et par conséquent le plus grand intérêt à ménager les chefs militaires. Déjà la retraite de Iatracos et de l'évêque de Brysthènes faisait craindre un schisme public ; et les clameurs de Colocotroni, propagées par Anagnoste Déli-Ianeï, contre lui, ne permettaient pas de douter que la dignité qu'on lui conférait ne devînt funeste à la chose publique.

Sans s'arrêter à ces considérations, le corps législatif ne répondit à Mavrocordatos qu'en lui faisant signifier officiellement sa nomination à la présidence ; et sur son refus motivé par écrit de l'accepter, il fut sommé de se présenter à la barre de l'assemblée. Il y comparut, et menacé d'être considéré comme rebelle en cas d'obstination, il dut accepter la charge que la patrie lui imposait.

Hélas ! la Grèce n'avait fait que changer de maîtres ; l'intérêt et l'avidité étaient les seuls mobiles de la faction qui composait le pouvoir exécutif ; et tous ses membres, à l'exception d'André Zaïmis de Calavryta, semblaient autant de pachas chrétiens ligués pour dévorer l'héritage de la liberté. Colocotroni aspirait à une espèce de dictature militaire. Sa demeure était remplie d'une foule de Grecs armés ; il disait publiquement que, si Mavrocordatos parlait plus long-temps du règne des lois, *il le ferait attacher sur un âne, et chasser à coups de fouet de la Morée !* C'était une espèce de tyran féodal, qui avait succédé aux visirs de Tripolitza ; car, s'il les égalait en orgueil, il leur était encore comparable sous le rapport de l'avidité et de l'ignorance.

Mavrocordatos, pénétré de la pensée douloureuse que les militaires sont aussi dangereux à un état libre qu'ils lui sont utiles dans la guerre, convaincu d'ailleurs qu'il ne pouvait opérer le bien, ayant convoqué le sénat le 14 juillet, trois jours après son entrée en fonctions, il lui parla en ces termes, en demandant, avec l'acceptation de sa dé-

mission, que le discours qu'il prononça fût consigné au procès-verbal de ses séances.

« Sénateurs,

» Mon devoir m'impose l'obligation de vous exposer » mes vues relativement au repos public, et de justifier un » bien qui m'est plus cher que la vie, mon honneur, qu'on » a cruellement compromis.

» Je ne sens que trop combien il est difficile à quelqu'un » de parler de soi-même; mais obligé de le faire dans les » circonstances où je me trouve placé, j'invoquerai votre » indulgence en vous suppliant de me pardonner, et de » daigner prêter une oreille attentive à mes paroles.

» Si, depuis que j'ai mis le pied sur le territoire grec, » je n'ai pas rempli mes devoirs; si, comme citoyen et » comme homme public, je n'ai pas fait tout ce qui dépen- » dait de moi pour le bien de la patrie; si, pour opé- » rer ce bien, je ne me suis pas exposé aux plus grands » dangers, j'en appelle à tous ceux qui, pendant ce temps, » se sont trouvés près de moi dans les camps et dans les af- » faires publiques, où ils ont pu observer et juger ma con- » duite : c'est à eux que je m'adresse pour rendre le témoi- » gnage le plus rigoureux.

» Ce que je désire encore vous rappeler, sénateurs, si, » par système, je me suis tenu constamment éloigné de » toute espèce de faction, gardant la neutralité au milieu » des partis, occupé uniquement à maintenir la concorde » et l'union, que je regarde comme les principaux moyens » de salut public, il serait aussi absurde qu'impolitique de » changer de direction, à celui qui s'est entièrement dé- » voué à la défense des libertés nationales.

» Lorsque vous me fîtes notifier, sénateurs, le choix » dont vous m'aviez honoré en m'élevant à la présidence » du corps législatif, j'eus l'honneur de déduire à vos en- » voyés les raisons qui m'obligeaient de refuser cet hon-

» neur. Je priai l'assemblée de vouloir bien réfléchir sur le » choix qu'elle venait de faire; je promis de mon côté d'y » penser, de lui communiquer à ce sujet mes idées par » écrit. Ainsi toutes mes réflexions ayant été conformes à » ma première résolution, je persistai à vous prier de » porter vos vues sur une autre personne, lorsque je fus » appelé devant vous.

» J'exposai toutes les raisons propres à vous convaincre » que je n'étais pas celui qui convenait pour remplir les » desseins de l'assemblée, qui me répondit, le 11 juillet, » qu'après les plus mûres délibérations elle persistait dans » une résolution où elle apercevait beaucoup d'avantages et » aucuns inconvénients. Vous protestâtes d'avance contre » les raisons que je pourrais alléguer afin de motiver mon » refus, et je parus devant vous pour obéir aux pères de » la patrie.

» J'essayai cependant encore, sénateurs, comme vous » le savez, de remémorer les raisons qui subsistaient » pour décliner votre choix. Je demandai la parole, » lorsque vous vous écriâtes d'une voix unanime : *que » j'allais occasioner la dissolution du gouvernement en ne » me rendant pas à vos vœux, et que je serais comp- » table un jour à la patrie de ma désobéissance*. Je cé- » dai, mais à regret et contre ma volonté, en décla- » rant que je déférais à vos ordres, afin qu'on n'eût pas » à me reprocher d'être le moteur de quelque grande » catastrophe.

» Si mes refus, sénateurs, ont été sincères ou non, c'est » par les faits que vous devez répondre. Je laisserai donc » de côté les accusations portées contre moi, *d'avoir pro- » voqué votre choix*. Dieu, ma conscience et vous-mêmes, » savez et pouvez déclarer si jamais je recherchai à cet » égard l'honneur de vos suffrages; si, lorsque je vous fus » proposé au congrès d'Astros pour faire partie du conseil » exécutif, je ne me défendis pas d'être promu à cette

» dignité, en me contentant de l'emploi de secrétaire-
» général que j'ai accepté.

» En vain dira-t-on que j'affaiblis l'action du gouver-
» nement en m'éloignant des affaires publiques; vous
» trouverez au contraire, sénateurs, qu'en prenant un
» parti différent, je réveillerais les animosités existantes
» entre les deux premiers corps de l'état, dont l'harmonie
» est si essentielle à la chose publique. Je ne veux être
» ni directement ni indirectement la cause d'aucun scan-
» dale national. Fidèle à mon système, et aussi empressé
» à calmer les discordes qu'à en éloigner la cause, je re-
» nonce aux fonctions de président dont vous m'avez
» investi. Le plus âgé d'entre nous, comme il est tant de
» fois arrivé, peut présider; et il est de votre devoir de
» conserver un gouvernement que vous avez juré de dé-
» fendre. Cette tâche vous appartient, ainsi qu'à moi de
» me démettre d'un emploi que la patrie me commande
» de résigner.

» Tripolitza, 14 — 26 juillet.

» A. Mavrocordatos.

» *Contre-signé* A. Polyzoitis. »

La voix patriotique de Mavrocordatos finissait à peine d'exprimer ces nobles sentiments, quand le gouvernement reçut l'avis d'un dernier effort tenté par le capitan-pacha contre l'Étolie Épictète. Les vivres qu'on lui expédiait de Prévésa ne suffisant pas aux besoins de ses équipages, Khoreb résolut d'établir un camp volant composé de deux mille hommes tirés des garnisons de Lépante, des châteaux des Petites-Dardanelles et de ses propres vaisseaux, qu'il se proposait de placer au port de Calydon, maintenant appelé Cavouro-Limni (1). Le Réala bey ou vice-amiral devait en avoir le commandement. Il aurait dirigé de ce

(1) Cavouro-Limni. *Voy.* t. III. p. 205 et 209 à 214; t. IV, p. 39 de mon Voyage dans la Grèce.

point des fourrageurs dans l'intérieur du pays pour enlever des bestiaux, faire des esclaves et saccager les villages qui étaient encore occupés par les Grecs.

Tel était le plan médité par le chef des barbares; mais les Étoliens, depuis l'arrivée de sa flotte dans leurs parages, soupçonnant qu'il pourrait tenter quelques descentes sur les côtes, s'étaient réunis en nombre suffisant pour s'y opposer. Ainsi ils ne virent pas plus tôt la division ottomane partie de la plage de Patras, aborder à la source de Calydon, située au fond de son port, que, se levant à un signal convenu, ils tombèrent sur les premières troupes qui prirent terre. Celles-ci, protégées par l'artillerie des chaloupes qui les avait apportées, espérèrent un moment de pouvoir se maintenir. Mais, sans s'effrayer de la mitraille, les Grecs, après avoir tué cent cinquante Turcs et pris un nombre considérable de blessés, contraignirent les barbares à se rembarquer, en remportant leur Réala bey blessé, qui expira dès qu'on l'eut reconduit sur son bord.

La fortune étant aussi contraire au capitan-pacha, dont les chiourmes étaient rapidement moissonnées par la peste, il songea à rentrer dans l'Archipel, d'où il lui arrivait des nouvelles aussi peu propres à le rassurer que les événements qui se passaient sous ses yeux. Quoiqu'il fût au courant des divisions funestes qui déchiraient les chefs des Hellènes, et qu'il n'ignorât pas qu'elles seraient long-temps fomentées par Colocotroni, il savait qu'au plus léger signal d'alarme toutes les populations grecques de la Morée se lèveraient pour combattre les Osmanlis. Au premier coup de tambour, quarante mille hommes, abjurant aussitôt leurs discordes, étaient prêts à marcher, et ce nombre, en cas de danger réel, pouvait former une masse de plus de soixante mille fusils (1), qui, bien que maniés par

(1) M. Leicester-Stanhope porte le nombre des milices en 1824 à près de cent cinquante mille.

des paysans, n'en portaient pas pour cela des coups moins homicides. En pareil cas, chacun était prêt à courir aux armes; et les femmes de l'Arcadie, aussi bien que les filles du Taygète, ayant fait preuve de bravoure, le meilleur moyen d'affaiblir les Grecs était de les abandonner à leurs orages politiques.

Cependant on avait éprouvé une espèce de répit à Tripolitza dès que Mavrocordatos eut donné sa démission de la présidence du corps législatif, et les véritables amis de la patrie en avaient profité pour diriger quelques troupes du côté de Modon et de Coron. Constance Zacharie, reprenant le casque et l'épée, s'était portée vers ces places, situées à l'extrémité méridionale de la Chersonèse de Pélops. On savait leurs garnisons tellement affaiblies, qu'elles avaient fait murer une partie des portes, et ce n'était qu'à la pointe de l'épée qu'elles se procuraient les bestiaux nécessaires à leurs besoins.

Elles venaient d'entreprendre une de ces excursions le 12 août au matin, quand elles furent rencontrées par Constance Zacharie, qui leur tua quarante-cinq hommes, et leur fit six prisonniers, en les poursuivant jusque sous le canon de Modon, devant lequel elle dut s'arrêter. Elle plaça ensuite des embuscades autour de cette forteresse et dans les environs de Coron où elle se porta bientôt après. C'était tout ce qu'elle pouvait faire; car la bande noire des agioteurs établie à Zante s'était, dès le commencement de l'insurrection, chargée de ravitailler les places maritimes turques, qui auraient, sans cela, capitulé depuis long-temps. Des bâtiments autrichiens et anglo-ioniens, car il n'y avait que ces deux nations qui servissent de pourvoyeurs aux mahométans, faisaient le commerce sacrilége qui prolongeait l'effusion du sang humain. Leurs bénéfices avaient été, suivant les besoins des assiégés, qu'ils laissaient affamer, de 100, 200 et jusqu'à 300 pour cent. Ils n'avaient pas à la vérité tous les profits nets; car, étant

payés en lettres de change sur le trésor du sultan, ils devaient partager leurs gains usuraires avec les banquiers de Constantinople, qui étaient eux-mêmes obligés à de grands sacrifices pour obtenir le remboursement d'effets que tout le monde n'était pas disposé à négocier.

On écrivait à ce sujet que le banquier de Sa Hautesse avait déjà refusé d'accepter plusieurs de ces traites (1), et qu'un esprit de mutinerie, qui ne cessait de se manifester parmi les janissaires, faisait craindre quelque événement sinistre. La misère publique, la cessation absolue des affaires commerciales, l'altération rapide des monnaies, qui réduisait la piastre turque à cinquante-cinq centimes, compromettaient toutes les classes de la société, lorsqu'un incendie vint augmenter la confusion.

On ne sait comment le feu fut mis à l'arsenal de Constantinople, qui parut tout-à-coup embrasé. Mais la terreur devint générale quand on vit une frégate de premier rang enflammée se détacher dès que ses câbles eurent cédé, consumer un vaisseau et quelques navires qui étaient en désarmement. Poussée par le vent, sans que personne osât s'en approcher pour la couler, elle parcourut pendant une demi-heure les diverses parties du port, menaçant tantôt le sérail, tantôt la ville, et successivement plusieurs établissements. On attendait avec anxiété la fin d'un événement qui glaçait le peuple d'effroi, lorsqu'une brise qui s'éleva porta ce bâtiment du côté des bas-fonds, où il s'échoua.

Cet incendie, qui épouvanta le sultan, fit dire au peuple que le ciel se déclarait pour les Grecs, et le bruit s'en étant répandu jusqu'à Patras, où le capitan-pacha apprit

(1) On voit la confirmation de ce fait dans une lettre de M. Leicester-Stanhope, datée du 26 novembre 1823. « J'ai la satisfaction, mon cher Bowring, de vous apprendre que les billets de M. Green, qui se montaient à 2,000 livres sterling, n'ont pas été acceptés à Constantinople. *Chron. du Lev.*, t. I. p. 287.

en même temps que Hassan pacha, lieutenant du visir d'Égypte, venait de mourir de la peste, il résolut de rentrer dans l'Archipel. Ayant rassemblé tous ses capitaines, il déclara son intention de remettre en mer. Mais, indépendamment de ces raisons, des motifs plus puissants le portaient à sortir du golfe.

On a vu, par ce qui précède, comment Khoreb pacha étant à peine entré dans la mer Ionienne, les Psariens et les Samiens avaient détruit les magasins établis sur les côtes de l'Asie-Mineure, et dispersé les milices qui devaient contribuer à la conquête de la Morée. Depuis cette époque, une flottille sortie d'Hydra et de Spetzia avait opéré un débarquement dans la baie de Carystos; et les Grecs descendus des montagnes, joints aux habitants du bourg de Cumes qui avait été incendié par les barbares, les avaient repoussés dans la ville, où ils les tenaient bloqués.

D'autres troupes, transportées par les Hydriotes dans le golfe de Vôlos, étaient arrivées assez à temps à Trikéri pour se trouver en mesure de secourir Tassos qui commandait dans cette ville, et de battre Ismaël Podèz, l'un des plus vaillants capitaines de Dgéladin pacha de Larisse. A la suite de ces succès, quatre héroïnes, dont nous regrettons de ne pas connaître les noms, sorties du port de Iolcos avec autant de navires pourvus des marins les plus intrépides du golfe Pagasétique, portant le fer et la flamme sur les côtes du Mont Olympe, avaient répandu la terreur jusqu'à Salonique. Chaque peuplade de la mer Égée avait fait sortir jusqu'à ses barques de pêcheurs afin de se répandre sur toutes les plages où il se trouvait des Turcs ou des propriétés mahométanes à ravager, et l'audace des corsaires était telle, qu'ils venaient de détruire un entrepôt de vivres appartenant au gouvernement de Sa Hautesse qui se trouvait à Imbros, île située à l'embouchure de l'Hellespont. Enfin, on annonçait l'apparition prochaine d'une flotte grecque de soixante-quinze voiles

qui devait sortir d'Hydra vers le 24 août, pour se rendre dans la mer de Patras.

Ces événements méritaient sans doute de fixer l'attention du capitan-pacha, mais au moment où tant d'incidents semblaient se réunir pour l'accabler, la fortune se déclarait encore une fois contre les Hellènes.

Diamantis et Tassos qui se trouvaient aux prises avec les Turcs, dans la Phthiotie, après les avoir expulsés des environs du golfe Pagasétique, étaient au moment de faire prisonnier Bercofezli pacha de Nègrepont, quand une nuée de cavaliers conduits par Ismaël Podèz parut inopinément sur leurs flancs. « Tels alors, comme le dit Homère (1), » que des chasseurs suivis de leurs meutes, prêts à fondre » sur un cerf à la haute ramure, se troublent et se dispersent à l'aspect d'un lion à l'épaisse crinière accouru à » leurs cris, les Grecs, tout-à-coup épouvantés, sont saisis » de frayeur et toute leur force est dans leurs pieds. » En vain Tassos l'Olympien et le béotarque Diamantis veulent les retenir, leur voix n'est plus entendue. Les Hellènes se débandent; ils venaient d'apprendre que Moustaï pacha de Scodra, à la tête de trente mille Schypetars Guègues, avait pénétré dans la Thessalie, et qu'une armée de vingt mille barbares thraces, macédoniens et bulgares, sortis de Larisse, s'avançaient vers les Thermopyles.

Le bruit d'une nouvelle invasion des mahométans passe aussitôt du continent dans l'Eubée, que les habitants de la plaine s'empressent de quitter pour se réfugier dans les îles voisines, tandis que les Hydriotes, appareillant de la baie de Carystos, reprenaient la direction de l'Argolide. Odyssée replie ses troupes dans les escarpements du Parnasse. Tassos et Diamantis rentrent dans les forêts du mont Pélion; Gouras, qui s'était avancé vers Thèbes, rétrograde précipitamment sur Athènes, suivi de toutes les

(1) Iliad. lib. XV a. v. 271 ad 276. Cette phrase se trouve citée dans les lettres d'un témoin oculaire de ce combat.

populations de la Béotie et de la Phocide, qu'on embarque aussitôt pour Salamine, où elles trouvent Pierre Mavromichalis et une partie du gouvernement hellénique établis.

C'était, pour le capitan-pacha, le moment de ressaisir la victoire. Sa coopération, unie à tant d'éléments nouveaux de succès, aurait été fatale aux Hellènes ; mais, comme il n'avait pour conseillers que les infâmes étrangers qui avaient partagé son monopole et quelques intrigants subalternes, il se contenta de charger l'escadre algérienne de bloquer Missolonghi, tandis que Moustaï pacha assiégerait cette place par terre. Pour lui, qui n'aurait pas aimé à voir réussir les séraskers envoyés par le divan, satisfait de la collecte pécuniaire qu'il avait recueillie, il mit à la voile avec l'intention d'établir sa croisière dans le canal de Chios, où il arriva vers les premiers jours de septembre.

Pour rassurer les Asiatiques épouvantés d'une récidive de descentes faites sur leurs plages par les Samiens, qui avaient brûlé cinq villages et emmené une foule de Turcs en esclavage, le capitan-pacha répandit la nouvelle de la destruction complète des Hellènes. L'Attique était, disait-il, au pouvoir du visir Bercofezli; Moustaï pacha s'était emparé de Missolonghi ; la majeure partie de la Morée était envahie par les armées du sultan; Colocotroni, qui célébrait dans ce moment à Tripolitza les noces d'un de ses fils avec une fille de Pierre Mavromichalis, avait été assassiné à Mégare par une femme; Mavrocordatos, qui avait voulu vendre le Péloponèse aux Anglais, allait être pendu.

Quelle joie pour les enfants d'Islam! Quelle allégresse parmi les turcophiles étrangers ! Le pacha de Smyrne, fidèle interprète de leurs communs sentiments, ne crut, en conséquence, pouvoir faire au grand-amiral Khoreb un plus agréable cadeau de bien-venue, qu'en lui envoyant, chargés de chaînes, vingt-deux pauvres marins grecs qui

lui avaient été livrés par le commodore de la station navale de S. M. l'empereur d'Autriche dans le Levant (1).

(1) *Voyez* le Spectateur Oriental pour les détails de cette affaire.

CHAPITRE V.

État de la Grèce comparé à celui où elle se trouvait au temps de Mardonius. — Anarchie des stratarques du Péloponèse. — Retraite de Mavrocordatos. — Indignation des habitants de l'Archipel contre les Péloponésiens. — Mavrocordatos engage les Hydriotes à secourir l'Étolie. — Politique adroite de Moustaï pacha. — L'île d'Eubée est ravagée par Sélim pacha. — Changement de conduite de Moustaï pacha. — Réunion du gouvernement hellénique à Salamine. — Mesures diverses qu'il adopte. — Précautions prises par Marc Botzaris pour défendre Missolonghi. — Arrivée de l'éparque Constantin Métaxas dans cette ville. — État malheureux des Grecs bannis des provinces russes. — Hospitalité qu'ils reçoivent en Allemagne et en Suisse. — Moustaï pacha pénètre dans le canton d'Agrapha. — Lettre de Marc Botzaris à l'archevêque Ignace. — Combats partiels de Stournaris, Zongos et Makrys. — Forces de l'armée ottomane. — Arrivée de Marc Botzaris avec les Souliotes devant l'ennemi. — Attaque nocturne qu'il exécute. — Blessure mortelle qu'il reçoit. — Consolation qu'il donne à ses amis. — Défaite des Turcs. — Dernières paroles de Marc Botzaris. — Sa mort. — Honneurs funèbres qu'on lui décerne.

Hérodote rapporte (1) que, l'armée perse ayant atteint la Béotie, les Thébains conseillèrent à Mardonius de s'arrêter dans un point d'où il pourrait soumettre la Hellade sans courir les hasards d'un combat. « Si vous suivez notre » conseil, lui disaient-ils, vous vous rendrez sans peine » maître de toutes leurs délibérations. Bornez-vous à en- » voyer de l'argent aux hommes influents dans les diffé- » rentes villes; vous semerez ainsi la division dans la » Grèce, ensuite, à l'aide de ce moyen, vous viendrez » facilement à bout de ceux qui n'auront pas voulu s'en- » tendre avec vous ».

Ce moyen, comme on l'a vu dans un des livres précédents de cette histoire, avait été mis en usage, non à la

(1) Calliope, c. II.

demande des Béotiens, mais des agents de la police britannique, qui avaient séduit plusieurs chefs étoliens, quand Omer Brionès vint établir le siége devant Missolonghi, au mois d'octobre 1822. Depuis ce temps, des divisions, plus dangereuses que l'or de Mardonius ne l'avait été pour leurs aïeux, affaiblissaient les modernes Hellènes. Les ennemis de Mavrocordatos, non contents de l'attaquer par des libelles diffamatoires, en étaient venus au point de menacer ses jours, quand le sénat législatif et le peuple, dont il était chéri, lui conseillèrent de se condamner à un ostracisme volontaire, en se retirant à Hydra.

Il céda; et, tel que Phocion, avec lequel il avait déjà plus d'un trait de ressemblance, il entrevit dans son éloignement un nouveau moyen de servir se patrie. Mais, avant de quitter Tripolitza, Mavrocordatos conseilla au corps législatif de se rendre à Salamine, où, réuni au président du pouvoir exécutif, il pourrait contribuer aux moyens de salut public que nécessitaient les événements qui agitaient la Grèce orientale. On consentit à suivre son avis; et, comme il eut encore la satisfaction de voir qu'on mettait à la disposition du ministre de la marine une somme de deux cent mille piastres, il espéra que cet achemi-nement à un retour vers l'ordre lui donnerait le moyen de calmer l'amirauté d'Hydra, qui était en rupture ouverte avec le gouvernement hellénique.

Les habitants des Cyclades, indignés de savoir les escadres grecques amarrées dans leurs ports sans tenir la mer, faute d'argent pour payer leurs équipages, avaient envoyé leurs contributions à Hydra, à Spetzia et à Psara; et les navarques, dans un conseil tenu à Métochi, persuadés de l'urgence du danger, n'eurent pas plus tôt entendu Mavrocordatos, qu'ils résolurent d'équiper une escadre pour secourir Missolonghi, place regardée comme le boulevard du Péloponèse, du côté de l'Étolie. C'était le meilleur moyen de faire cesser l'anarchie qui désolait la presqu'île. On pou-

vait espérer qu'en apprenant ces préparatifs les Arcadiens, qui venaient de prendre les armes contre la faction de Colocotroni et des Déli-Ianéi, Zaïmis et Londos, qu'on savait retirés dans l'Achaïe, formeraient aussitôt un faisceau pour combattre l'ennemi commun, et que le danger forcerait un chacun à faire franchement son devoir; sauf à se déchirer quand on n'aurait plus les Turcs sur les bras.

L'ennemi était aux portes. Le moderne Mardonius, Moustaï pacha, guidé par les conseils de ceux qui avaient empêché les Monténégrins d'opérer une diversion en faveur des Grecs, était à peine arrivé à Tricala qu'il s'était empressé de ratifier le traité conclu entre le visir de Larisse, Stournaris et Cara Hyscos, pour la neutralité respective d'Agrapha et de la Thessalie. Non content d'adopter cette mesure politique, le jeune visir, qui unissait une prudence qu'on était loin d'attendre de sa part à une extrême affabilité, s'était appliqué à rassurer les esprits au point qu'une partie des villages d'Agrapha, instruits des dissensions qui déchiraient le Péloponèse, avaient consenti à déposer les armes. Accordant sûreté et amnistie, et faisant remise des impôts, la renommée de sa justice avait attiré jusqu'à son quartier un grand nombre d'armatolis plus contents de servir sous ses drapeaux que sous ceux de chefs avides dont ils n'avaient qu'à se plaindre. Enfin, Moustaï pacha ayant fait pendre un de ses propres beys, ainsi que les Guègues qu'il commandait, parce qu'ils avaient pillé un village grec, cet acte de sévérité lui aurait gagné tous les cœurs s'il n'avait pas été dans sa destinée de rentrer dans la voie de l'iniquité, pour complaire aux fanatiques dont il était entouré.

Elle se dévoilait, cette iniquité, à l'extrémité orientale de la Thessalie par les œuvres du sérasker Sélim et du visir de Nègrepont. Ces chefs, informés de ce qui se passait au camp de Moustaï pacha, rappelant subitement les troupes qu'ils avaient portées dans la Béotie, étaient rentrés dans

l'Eubée, qui se trouvait momentanément dégarnie de ses meilleurs soldats. Traversant cette île dans tous les sens, ils y avaient égorgé trois mille femmes ou enfants, et répandu une telle épouvante, que les habitants qui n'avaient pu gagner les montagnes s'étaient réfugiés à Skiathos, à Scopélos et jusqu'à Ténos, où la peste avait cessé ses ravages. L'intention des Turcs, par cette mesure d'extermination, était de ne laisser aucun ennemi sur leurs flancs, avant de pénétrer dans l'Attique, qui était défendue par le stratarque Gouras.

Moustaï pacha, connaissant les événements de l'Eubée, résolut, à l'exemple de ses collègues, de purger le Pinde des bandes dont l'attitude pouvait compromettre le succès de ses opérations. Élevant d'abord des difficultés contre la teneur de l'armistice qu'il avait ratifié, il voulut que les capitaines grecs se réunissent à ses troupes; et, ceux-ci s'y étant refusés, il les somma de lui livrer leurs armes. Sur leur refus, il entra dans les montagnes; et Stournaris, pris au dépourvu, eut la douleur de voir les Guègues envahir la vallée entière de l'Achéloïde jusqu'au pont de Coracos. Il dut prendre position dans le canton des Tripoloïdes (1), sans pouvoir secourir les villages que les Turcs incendiaient, les paysans qu'ils traînaient en esclavage ou qu'ils massacraient : il en fut de même de Cara Hyscos qui se retira dans les escarpements du mont Œta, et l'attention publique se partagea entre l'Étolie et l'Attique.

Le pouvoir exécutif, réuni à la majorité du corps législatif, s'était, comme on l'a dit, rassemblé à Salamine, où il avait réuni un corps de six mille hommes (2). Indépen-

(1) Tripoloïdes. T. II, p. 123, 183, 201, 205, 206; III, 156, 157 de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Ce fut à cette assemblée que parurent pour la première fois les agents de lord Byron, et qu'il offrit une forte somme d'argent. M. Trelawney, son représentant, ajouta à ce don ces mémorables paroles, qui se rapportaient à la défense de Missolonghi : *Je ferais, si je le pouvais, monnayer mon cœur pour sauver ce boulevard de la Grèce.*

damment de cette troupe, l'île renfermait plus de deux cent mille réfugiés, de façon que l'Attique, la Béotie et la Grèce entière, par ses fugitifs et ses représentants, était concentrée sur cet écueil, où l'on était réduit à louer, à prix d'argent, jusqu'au couvert de quelques vieux oliviers pour s'abriter. Le premier soin du gouvernement fut de faire transporter une partie de cette population sur Égine, Calaurie et du côté d'Épidaure. Il pensa ensuite à secourir Gouras qui commandait à Athènes, et à défendre l'isthme dans le cas où l'ennemi chercherait à pénétrer dans la Mégaride par les défilés du mont Cithéron. On nomma, après cela, Jean Coletti de Syracos éparque de l'île d'Eubée, qui se chargea de former une diversion importante de ce côté, et réussit dans cette entreprise. Mais quelle devait être l'issue des événements de l'Étolie? voilà ce qu'il était impossible de prévoir.

Marc Botzaris, nommé stratarque de la Grèce occidentale, avait fait travailler dès le mois de janvier à fortifier Missolonghi, place regardée, en attendant la conquête des châteaux de Patras, de Lépante et des Petites-Dardanelles, comme le rempart du Péloponèse. Le col de la chaussée qui traverse les lagunes avait été coupé par un large fossé, en arrière duquel on avait élevé une muraille solide, garnie de soixante pièces de canon de différents calibres. Le plan de ces travaux et de diverses autres redoutes avait été dressé par des ingénieurs européens; et M. Cokinnis, chargé de les exécuter, s'en était acquitté avec tant de zèle que tout était fraisé, palissadé et achevé au commencement de juillet.

A cette époque Constantin Métaxas, que le gouvernement hellénique avait nommé éparque de l'Étolie, était arrivé à Missolonghi. Il avait eu la gloire d'y aborder en vue de la flotte ottomane, qui croisait dans le golfe de Patras, sans qu'aucune des sept barques de pêcheurs, dont son cortége se composait, fût inquiétée dans sa traversée depuis Cavrostasi jusqu'à Vasiladès, où il avait été reçu avec

des transports de joie extraordinaires. Il avait publié depuis ce temps quelques réglements salutaires, et établi une correspondance active avec son frère André Métaxas, qui était chargé du blocus de Patras.

Depuis que Moustaï pacha était arrivé en Thessalie, l'éparque avait donné asile à plus de trente-deux mille habitants du Vlochos, qu'on était parvenu à transférer en Morée avant que l'escadre algérienne, laissée devant Patras par le capitan-pacha, eût établi sa croisière entre Ithaque et les côtes de l'Étolie. Il avait ensuite, de concert avec l'archevêque Porphyre et les notables, organisé les différentes parties du service public, lorsque le ciel versa dans son ame la plus douce des consolations, en lui permettant d'entrevoir l'avenir de ses enfants et d'une épouse qu'il chérissait.

Les pasteurs ecclésiastiques de la Suisse avaient, ainsi que le monde et la postérité sans doute se plairont un jour à le répéter, réchauffé dans leur sein les Hellènes qu'une politique inhumaine chassa de la Bessarabie après l'entreprise irréfléchie d'Alexandre Hypsilantis. Ces malheureux, obligés de sortir des états de Russie au milieu d'un hiver rigoureux, et de traverser le grand diamètre de l'Europe, afin de venir s'embarquer à Marseille pour rentrer dans leur patrie, avaient dû parcourir en proscrits les états d'Autriche. Traités sans commisération par certains personnages, obstinés à voir une émanation du carbonarisme dans la plus religieuse des causes, les Hellènes, nus, sans chaussures, en proie aux plus cruels besoins, n'avaient commencé à respirer qu'en entrant au cœur de cette vieille Allemagne, terre d'inépuisable charité, où un clergé riche de ses vertus les avait accueillis comme les enfants malheureux du Dieu rédempteur. Ils avaient été reçus avec un égal empressement par les Suisses (1). Assis aux foyers hospi-

(1) Un ministre évangélique de Berne m'a assuré que M. S...., envoyé d'Autriche, présenta un office pour l'éloignement de ces infortunés, qui demandaient l'aumône en chantant les psaumes de David dans la langue

taliers des habitants de Zurich et des principales villes de l'Helvétie, ils nommaient, aux descendants des montagnards affranchis par Guillaume Tell, le martyr Grégoire et les prélats de l'église orthodoxe, qui avaient donné leur vie en témoignage de la vérité du Dieu vivant; Georges l'Olympien, mort pour la Croix et la patrie; Canaris, deux fois vainqueur à Chios et à Ténédos par la destruction de deux amiraux turcs; Odyssée le *Thermopylien*, Nicétas l'*Arcadique*, Mavrocordatos l'*Étolique*, et Marc Botzaris *la gloire de leurs armes*. Ils appelaient ce dernier *leur Héros*, *l'Aigle de la Selléide*; et les Suisses, touchés de l'intérêt que leur avaient inspiré les Hellènes, avaient, disait-on, offert un asile à la famille de Marc Botzaris, dont les enfants devaient être admis dans un de leurs colléges (1).

Des larmes de reconnaissance mouillèrent les yeux de Marc Botzaris en apprenant cette nouvelle. Une douce sérénité avait depuis lors reparu sur son front, naguère chargé de soucis. Reprenant sa lyre, si long-temps délaissée, il avait retrouvé, comme aux jours où il ceignit la tête de Chrysé de la couronne nuptiale, des accents vainqueurs pour célébrer son épouse et sa douce patrie. Souli, Chrysé, ses enfants, les bons Helvétiens et les braves étaient les objets de ses improvisations, lorsque, pour charmer les longues veilles de la nuit, il chantait, assis devant le feu des bivouacs établis sur les hauteurs du mont Aracynthe. On remarqua que, par une sorte de prévision assez

d'Homère et de Démosthènes. On fit des collectes en leur faveur, et on remarqua, dit une dame domiciliée près de Lausanne, qu'il y avait plus de pièces de trente sous que de vingt francs. Les plus pauvres ouvriers jeûnèrent pour contribuer de leurs économies à secourir les Grecs. Des journaliers se cotisèrent, et la Suisse tout entière se couvrit de gloire en protégeant des chrétiens réprouvés par la politique insensée de quelques ministres de la Sainte-Alliance.

(1) Cette nouvelle n'était pas exacte, ils se trouvaient à Ancône. Un d'eux a été adopté par le philanthrope Jérémie Beutham, homme à qui nulle bonne action ne fut jamais étrangère, l'autre se trouve maintenant à Missolonghi, où il est revenu avec sa mère.

commune aux enfants de Mars qui touchent à leur heure suprême, l'Aigle de Selléide parlait fréquemment de Léonidas. Il semblait ambitionner la gloire de ce roi d'éternelle mémoire, pour la léguer à ses enfants; c'était le seul héritage qu'il pouvait leur transmettre, car la pauvreté fut toujours son partage; il ne devait emporter dans la tombe qu'une couronne de lauriers.

Sur ces entrefaites Moustaï pacha, enorgueilli de la conquête de l'Achéloïde, transférait son quartier à Névropolis, dans les montagnes d'Agrapha, près de Phanari, ville épiscopale de ce district. Trompé par l'aspect d'un pays sans défense, il se hâta de détacher Sépher pacha et Dgéladin bey avec huit mille hommes pour s'emparer des défilés du Callidrome et du mont Tymphreste, jusqu'au Phrycias ou Amphrysse. Il donna en même temps ordre à Hago Bessiaris, de se porter par Rendina dans la vallée de l'Évènus, en indiquant pour point central de réunion, à ces différents chefs, l'emplacement de Vrachori, car la ville avait été détruite pendant la campagne précédente. Le succès pouvait être calculé à point nommé; Hyscos, qui était tombé malade, se trouvait renfermé dans le monastère de Brossos, situé au canton d'Apocoro; et les Turcs n'avaient, à proprement parler, en tête que Stournaris, qui couvrait avec trois cent cinquante hommes le pont de Tatareïna, distant de cinq heures de marche de Vrachori.

Les détails de ces mouvements, qui annonçaient l'invasion générale de l'Étolie par les barbares, étant parvenus à la connaissance de Marc Botzaris dans la nuit du 14—2 août, il résolut de marcher à l'ennemi. Il connaissait la grandeur du danger qui menaçait la patrie; et s'il n'espérait pas arrêter le torrent, il est vraisemblable qu'il se flattait d'obtenir, par une mort salutaire, les résultats que produisit autrefois parmi les Grecs le beau trépas de Léonidas, en ranimant le courage des Hellènes. Avant de se porter en avant, il fit ses adieux à sa famille, à laquelle il

écrivit, ainsi qu'au vénérable archevêque d'Arta, Ignace, retiré depuis plusieurs années à Pise, auquel il adressa la lettre suivante, qui fait connaître l'état des affaires de la Grèce occidentale.

« Très-saint archevêque métropolitain », lui mandait-il, « l'ennemi a pénétré dans la Grèce occidentale !
» Les éparchies d'Aspropotamos et d'Agrapha sont en son
» pouvoir ; il traîne en esclavage ou il égorge une foule de
» leurs habitants. Ceux qui ont pu se dérober à sa fureur
» se réfugient dans le Sovalacos, le Zygos et les villages
» de ces contrées. Pour nous, nous marchons à sa rencon-
» tre, en nous dirigeant du côté de Carpenitzé. Les Acar-
» naniens occupent et défendent les défilés de leur pro-
» vince. Le sérasker en chef de l'armée ennemie est le
» Scodra pacha.

» Que la divine Providence nous donne la force de ré-
» sister à l'ennemi, et qu'elle daigne nous assister.

» MARC BOTZARIS.

» De Sovalacos, le 3 août (v. s.) 1823. »

Dans cet instant mémorable, Zongos et Makrys, qui avaient rassemblé plusieurs bandes, étant parvenus à former un corps de seize cents montagnards, harcelaient l'avant-garde ennemie, forte de sept mille hommes, en voltigeant sur sa droite, tandis que Stournaris inquiétait son flanc gauche par de fréquentes attaques. A chaque défilé, au passage de tous les lieux boisés, on avait fait payer cher aux barbares le terrain qu'ils gagnaient, sans pouvoir empêcher Moustaï pacha de s'emparer de Carpenitzé, où il avait établi son quartier-général, lorsque Marc Botzaris fit savoir à ses frères d'armes de faire les mêmes manœuvres jusqu'au pont de Tatareïna, qu'il fallait empêcher l'ennemi de franchir. Les Grecs continuèrent donc à se replier jusqu'au mont Phrycias ou Amphrysse, où ils se réunirent pour faire front à l'ennemi, qu'ils battirent près

du village d'Achillée, et qu'ils obligèrent à se retirer précipitamment vers Carpenitzé, où Moustaï pacha envoya aussitôt des secours afin de reprendre l'offensive.

Les Turcs, qui avaient été repoussés aux approches du pont de Tatareïna, reparaissaient en force de toutes parts, lorsque Marc Botzaris arriva à l'entrée des gorges du mont Callidrome, le 19-7 août, avec quatre cent cinquante guerriers de la Selléide, et trois cents Hellènes recrutés dans le mont Aracynthe. Réunissant aussitôt ces Étoliens au corps commandé par Makrys, il lui assigna, ainsi qu'à Zongos et aux autres chefs, les différents postes qu'ils devaient occuper pour inquiéter l'armée turque, en les prévenant d'en suivre les mouvements, de la harceler et de cesser toute espèce d'attaque pendant la nuit suivante, jusqu'à un signal convenu qu'il leur donnerait.

Chacun obéit, et les Hellènes, au nombre de deux mille cinq cents, tels que des vautours prêts à fondre sur leur proie, s'étant rendus aux embuscades qui leur étaient désignées, l'Aigle de la Selléide avec quatre cent cinquante braves, seuls devant une armée de plus de vingt mille barbares, résolurent de s'opposer à ce torrent.

Moustaï pacha, indépendamment de quatorze mille Guègues, de la haute Albanie, avait reçu une division de cinq mille Toxides, levés dans les monts Candaviens; près de deux mille Iapyges enrôlés dans les villages voisins de Tébélen, et une foule de milices turques sorties de Castoria ainsi que des villages qui avoisinent l'Haliacmon. Les chrétiens connaissaient ces troupes, ils savaient apprécier leur valeur, lorsque, le 20-8 août, Marc Botzaris résolut d'attaquer un corps de huit mille hommes que le sérasker avait portés en avant.

Suivant l'usage immémorial des belliqueux enfants de la Grèce, Marc Botzaris se prépara au combat en célébrant avec ses soldats un banquet dans lequel il offrit des libations à la *Vierge couronnée*, protectrice de Souli. Chacun

se purgea ensuite de toute espèce de souillure en se baignant dans les eaux du Campyse, rivière qui s'épanche dans l'Achéloüs; et après avoir soigneusement peigné leurs chevelures ondoyantes, tous parés de leurs plus beaux habits, s'étant couronnés de fleurs, se réunirent devant le polémarque pour entendre sa résolution.

Marc Botzaris, vêtu de sa chlamyde bleue, signe distinctif des stratarques parmi les Hellènes, leur exposa son dessein dans ces termes, que nous nous faisons un devoir de rendre fidèlement : « Mes chers frères et compagnons » d'armes! Que ceux qui croient à la divinité du Christ, » dont le signe auguste flotte devant nous, se préparent » à combattre, à vaincre ou à mourir! Si nous comparons nos forces avec celles des barbares, nous sommes » incomparablement les plus faibles en nombre; mais » vous avez dû juger, par les mesures que j'ai prises, que, » s'il nous est impossible de leur résister en plaine, nous » pouvons les battre partiellement et les anéantir en détail. Tel était d'abord mon projet; mais entourés comme » nous le sommes maintenant, il serait aussi honteux à » des Souliotes de reculer, que de chercher inutilement » à disputer aux infidèles le terrain par des escarmouches. » Amenés par Dieu même en champ clos, la patrie et la » postérité attendent de nous un exemple mémorable!!!

» Cette nuit, mes frères, cette nuit même, pendant » cette nuit redoutable, j'ai résolu d'entrer dans le camp » des infidèles sans brûler une amorce. Le poignard et le » sabre seront nos seules armes pour y répandre la désolation, la terreur et la mort, compagnes inséparables » des coups que nous leur porterons dans l'obscurité!... » L'entreprise est audacieuse, je le sens avec orgueil; que » chacun de vous en considère le danger, et se décide librement, car je n'admets au partage d'aussi nobles périls que des hommes de bonne volonté. »

Ainsi parla Marc Botzaris; et deux cent quarante pa-

licares sortis des rangs s'étant écriés : *Nous marcherons cette nuit avec toi, et nous espérons que la divine Providence nous assistera*, il les bénit au nom de la patrie et de l'Éternel.

Promenant ensuite ses regards sur les Souliotes qui avaient gardé le silence, il rejeta la demande tardive qu'ils lui firent de l'accompagner, en les remerciant avec bonté. *Le ciel*, leur dit-il, *a marqué à chacun de nous sa place, mes frères; mais je compte sur vous*, ajouta-t-il, *comme sur un boulevard inexpugnable, pour couvrir notre retraite. Je vous confie la garde du drapeau de la Croix; et mon frère Constantin qui s'avance ne tardera pas à vous seconder.*

Prenant ensuite le brevet par lequel le gouvernement hellénique le nommait stratarque de la Grèce occidentale, il le baisa respectueusement et le déchira en s'écriant : *C'est scellés de notre sang qu'il nous faut désormais des diplômes! Amis, notre commune patrie est au sein de la victoire, ou dans les parvis glorieux de l'Éternel, dont nous défendons la cause.*

Nous venons de dire que Moustaï pacha avait détaché une division de huit mille hommes, qui s'était emparée de Carpenitzé, ville au-dessous de laquelle elle était campée dans un terrain spacieux, entrecoupé de vignobles et de champs entourés de fossés. Marc Botzaris se trouvait à une lieue et demie de distance, et dès que le soleil fut couché il se mit en route, en prescrivant au capitaine Belerès, qui formait son centre, de se porter sur la gauche, en faisant un long détour pour couper la retraite à l'ennemi. Il fit prendre la même direction à trois cent cinquante soldats de la division de Cara Hyscos, en leur donnant le mot de ralliement qui était *Sternari* (pierre à fusil).

Il dirigea ensuite le capitaine Tzégouris Tzavellas, avec un petit nombre de Souliotes et le bataillon du commandant Kitzos, fort de cinq cents hommes, sur Aniada, où le

taxiarque Hyoldache était attendu. Il laissa son frère Constantin avec la réserve, en prévenant les chefs et les soldats de ne faire aucun mouvement qu'en entendant sonner les trompettes qu'il emmena avec lui. Chacun partit; et Marc Botzaris s'étant mis en prières vers les dix heures du soir, ainsi que ses soldats, donna le signal du départ en s'écriant : *Dieu nous voit et nous guide.* Observant le plus profond silence, ils marchèrent incontinent en répétant, *Dieu nous voit et nous guide ! que le Seigneur nous soit en aide !*

Il était minuit quand Botzaris avec ses deux cent quarante palicares surprennent l'avant-garde ennemie, dont les soldats, épars sur la pelouse, dormaient sans avoir pris aucune mesure de sûreté. Dans une heure de temps plus de cinq cents barbares sont égorgés, et Marc, satisfait d'avoir répandu l'alarme de ce côté, se replie sur sa réserve, qui l'avait suivi à une distance convenue. Il prêtait l'oreille aux cris qui commençaient à se faire entendre, lorsqu'il fut rejoint par une quinzaine de ses soldats. Ceux-ci ayant perdu ses traces, et ne pouvant le suivre dans la rapidité de sa retraite, s'étaient couchés aux milieu des Schypetars Guègues, qui s'écriaient qu'*on les assassinait, et que les Albanais Épirotes les trahissaient.*

Les Souliotes finissaient à peine le récit de ce qu'ils avaient entendu, lorsqu'une vive fusillade éclata dans l'armée ennemie; et deux palicares restés en arrière de ceux qui venaient de parler, annoncèrent que les Scodrians et les Épirotes, s'accusant de trahison, étaient aux prises, et se fusillaient réciproquement.

Compagnons ! s'écria à ces mots Marc Botzaris, *vous venez de l'entendre, le ciel nous livre les infidèles. Suivez-moi, marchons !* Il dit, et rassemblant tous ses palicares, il envoie l'ordre aux Hellènes embusqués sur les flancs de l'armée ennemie de se mettre en mouvement, afin d'attaquer les Turcs. Il se porte aussitôt vers un autre partie du camp que celle qu'il venait d'aborder, en criant :

Où sont les pachas ? Les Hellènes attaquent les avant-postes ! Il place en même temps une partie de ses soldats de manière à pouvoir faire feu tour à tour contre les Scodrians et les Épirotes, afin de les empêcher de se reconnaître. Pour lui, continuant à demander, *Où sont les pachas? Les Hellènes attaquent les avant-postes !* il arrive à la tente d'Hago Bessiaris, lieutenant-général du sérasker, qu'il prend par la barbe : *Bourreau des Souliotes, tu ne m'échapperas pas ;* et il le poignarde. Saisissant à quelques pas de là, sous sa tente, Sépher pacha à moitié endormi, il le remet aux mains de ses palicares, en leur ordonnant de le tuer s'il prononce une seule parole.

Frappant de toutes parts, en répétant *où sont les pachas ?* Marc Botzaris et une partie des siens pénètrent au quartier-général. Tout tombe sous leurs coups, et le nouveau Machabée, appelant vainement Moustaï pacha, venait d'immoler successivement son sélictar ou porte-glaive et sept des principaux beys de la fertile province du Zadrima, quand il fut atteint d'une balle à la ceinture. Un nègre, auquel il avait dédaigné d'ôter la vie, lui avait tiré un coup de pistolet au moment où il sortait de la tente du sérasker pour atteindre d'autres infidèles.

Retiré à l'écart pour panser sa blessure, qui était légère, mais dont il voulait dérober la connaissance à ses palicares, Marc Botzaris entend les Turcs qui s'efforçaient de rassurer leurs soldats, en disant : *que ce qui se passait était un malentendu* (χατάς), *et que les Hellènes n'attaquaient pas leur avant-garde.* Soudain l'Aigle de la Selléide s'élance en criant : *non, ce n'est point un malentendu. Tremblez, barbares ! c'est Marc Botzaris en personne qui a pénétré dans votre camp, et il vous tuera tous.* Il ordonne en même temps à ses trompettes de sonner la charge.

A ce bruit les Turcs faisant une décharge générale du côté où le son se faisait entendre, Marc Botzaris, atteint d'une balle à la tête, tombe privé de sentiment.

Les premières blancheurs du jour, qui commençait à paraître, permettent aux mahométans de distinguer l'étendard de la Croix, arboré au milieu de leur camp; ils reconnaissent les Souliotes, et ils entendent la voix de Sépher pacha qui leur crie que *Marc Botzaris est mort.*

A ces mots, Sépher pacha tombe percé de coups; et les Turcs s'étant ralliés pour se disputer la tête de Botzaris, un combat terrible s'engage autour du héros étendu sur la terre. Vingt-six Souliotes sont tués auprès de leur chef; six reçoivent de graves blessures; et tous, réunissant leurs efforts, couvrent la retraite d'Athanase Touzas, qui parvient à enlever du champ de bataille le héros qu'ils chérissaient. Celui-ci venait, quoique mortellement frappé, de reprendre connaissance, et ils arrivaient, chargé de ce précieux fardeau, au pied du mont Amphrysse, où ils le déposaient à peine, lorsqu'ils aperçurent les Hellènes, conduits par leurs stratarques, qui descendaient des montagnes pour chercher l'ennemi.

Le soleil paraissait dans ce moment à l'horizon. Hyscos, qui avait, quoique malade, quitté le monastère de Brossos, Zongos, Makrys, Belezès, les Souliotes, retombant sur les barbares avec tout le poids de la fureur, les attaquent et les mettent en déroute. Ils fuient en abandonnant aux chrétiens tentes, bagages, munitions, et en laissant la terre couverte de quinze cents morts. Ils se retirent dans les montagnes d'Agrapha, et les cris de *victoire à la Croix* font retentir les airs.

Les Hellènes n'avaient à regretter que cinquante-trois hommes tués et six blessés, mais ils éprouvaient la plus cruelle de toutes les pertes, Marc Botzaris était atteint d'un coup mortel, et il fallait songer à la retraite tandis qu'il en était temps encore, car les hordes ennemies allaient se renforcer d'une foule d'Épirotes, rassemblés par Omer Brionès. Le traître Varnakiotis, pareil au serpent qui reprend des forces nouvelles et des poisons plus actifs au retour du prin-

temps, s'était ranimé à l'approche des bandes ottomanes. Le transfuge de la Croix lançait déjà des proclamations insidieuses dans l'Agraïde; il devenait instant de s'occuper du salut du dernier boulevard de l'Étolie, en défendant Missolonghi.

Ces considérations déterminent les Hellènes à opérer leur retraite! ils s'acheminent, après avoir dépouillé le camp ennemi, pour se retirer derrière le mont Aracynthe. Marc Botzaris est déposé sur un brancard. La perte d'un seul homme a changé les lauriers de la victoire en cyprès. On craint de s'interroger, lorsque Constantin Botzaris, qui avait ignoré jusque là l'état de son frère, se précipite, suivi des stratarques et des principaux officiers de l'armée grecque, vers le brancard sur lequel le héros était porté par ses palicares. Celui-ci leur tend la main, et dit d'une voix tremblante: « Mes frères, j'ai payé ma dette à la patrie, et je meurs satisfait. Je recommande mon épouse et » mes enfants à votre amour et à celui de la nation. Soyez » unis, fidèles à la patrie, humbles devant Dieu..... Marchez » sans peur à l'ennemi, et accomplissez l'œuvre que j'ai » commencée. »

En achevant ces mots, le généreux Marc Botzaris cessa de parler; et les Hellènes fondant en larmes se désolaient, quand le *nouvel Achille*, Constantin Botzaris, tirant son sabre, leur dit: « Pourquoi gémir, mes frères? C'est en » le vengeant qu'il faut honorer notre compagnon d'armes » et en lui sacrifiant des hécatombes de mahométans, ou » bien en mourant comme lui pour la patrie!» Tous se levant à ces mots courent vers un gros d'ennemis qui s'avançait, en tuent quatre cents; et vers le soir ils se retirent, avec le héros agonisant, dans un village dont la forte position les mettait à l'abri de toute espèce de surprise nocturne.

Le lendemain on dirigea vers Missolonghi Marc Botzaris, dont la garde fut confiée à un détachement de cent guerriers

de la Selléide, commandés par Athanase Touzas, chargés de l'accompagner ainsi que les dépouilles et les trophées arrachés aux barbares. Arrivés au pont de Lysimachia, vulgairement appelé *Géphyros d'Achmet*, le héros tomba dans un tel évanouissement que ses compagnons d'armes, croyant qu'il avait cessé de vivre, commencèrent leurs tristes myriologies, en rappelant ses vertus et ses rares exploits.

Ils poursuivaient leur marche en s'animant par le récit de la belle vie du chef qu'ils regrettaient, lorsque, parvenus à Képhalo-Vrysson, fontaine sacrée, témoin du serment qu'il fit prêter à ses soldats (1), l'année précédente, quand Omer Brionès vint assiéger Missolonghi, le héros, soulevant pour la dernière fois les voiles de la mort prêts à couvrir ses paupières, leur adressa ces paroles : « Amis » chers à mon cœur, cessez vos regrets. Je meurs satis- » fait, puisque la patrie est libre. Si vous voulez honorer » ma mémoire, imitez les exemples que je vous ai donnés. » Rappelez-vous qu'un état ne brise ses entraves et ne » fonde son indépendance qu'au prix du dévouement et » du sang d'un grand nombre de ses enfants..... » Il expira en achevant ces mots, les yeux fixés au ciel ; et les échos du mont Aracynthe, répondant aux gémissements de ses soldats, portèrent jusqu'au fond des lagunes de Missolonghi la nouvelle du trépas de l'Aigle de la Selléide.

Le brave, l'intrépide, le sage Marc Botzaris n'est plus!!! Chacun fondait en larmes, et chacun se demandait : *Comment celui qui sauva tant de fois les Hellènes était tombé?....*

L'éparque Constantin Métaxas, réuni aux notables, ainsi qu'à une foule de peuple et de soldats, s'étant avancé à la rencontre de Marc Botzaris, pour honorer dans ses restes mortels la mémoire du grand homme que la Grèce venait de perdre, le brancard funèbre et triomphal s'avança aussitôt vers Missolonghi. Il était précédé des prisonniers mahométans qui marchaient suivis des chevaux de bataille

(1) *Voyez* liv. VI, c. VIII de cette Histoire.

des pachas et des beys tués dans le combat nocturne du 20 août, qu'on conduisait enharnachés des housses, des aigrettes, des masses d'armes, des cimeterres, et des *Kalkans* ou boucliers des nobles esclaves auxquels ils avaient appartenu. On comptait ensuite cinquante-quatre drapeaux, que les Hellènes belliqueux tenaient renversés; mais toute l'attention se fixa sur Marc Botzaris, enveloppé dans sa chlamyde bleue, que ses plus anciens palicares portaient sur leurs épaules. Huit mille moutons ou chèvres enlevés aux barbares formaient son escorte, comme pour rappeler sa condition primitive! Enfin la marche était fermée par plus de mille chevaux de selle, et par un grand nombre de mulets chargés de trois mille deux cents fusils, sept cents paires de pistolets, de tentes, de munitions de guerre, de bagages, et d'une partie du trésor de l'armée ennemie.

Le corps de Marc Botzaris fut déposé dans la maison de l'éparque. On désigna ensuite quarante soldats armés de toutes pièces, coiffés d'un fetz noir, pour composer sa garde d'honneur; et Porphyre, archevêque métropolitain aux titres canoniques d'Arta, d'Étolie et de Naupacte, ayant ordonné des prières publiques, les fidèles se rendirent en foule dans les églises pour demander au Seigneur la *paix éternelle*, en faveur du héros chrétien mort *pour son Dieu et sa Patrie.*

On commença l'office des morts, pendant lequel les ministres du Très-Haut redisaient, en faisant fumer l'encens (1), ces paroles entendues jadis dans la terre de Hus: *Il est né semblable à la fleur, il a passé comme l'ombre* (2). *Les jours de l'homme,* répondait un chœur de jeunes lévites, *sont fugitifs* (3)*! Les yeux qui le virent ne le reverront plus, mais il renaîtra dans la lumière éternelle.* (4) *Il*

(1) L'encensement a lieu suivant le rituel grec dans les cérémonies funèbres de l'église orthodoxe grecque.

(2) Job, c. 14, v. 12.

(3) Id., ibid., v. 5.

(4) Id., c. 20, v. 9; 17, v. 12.

fut l'œil de l'aveugle, l'appui du faible, chantaient les diacres, *et le père des pauvres* (1)! Et les hiérarques alternant avec les différents ordres du clergé, terminèrent *l'agrypnie* ou *vigile* par ce verset de l'Écriture : *Ses jours seront multipliés dans sa postérité comme ceux du palmier; sa gloire sera immortelle* (2).

Tandis que les temples du Dieu vivant retentissaient de ces chants expiatoires, on n'entendait au camp, sur les remparts et dans la ville, que des gémissements et des sanglots. Les femmes, improvisant des myriologies lamentables, redisaient tous les événements de la vie de Marc Botzaris, pasteur, soldat, voyageur, époux et père, mourant dans les bras de la victoire, mais loin de sa Chrysé et de ses enfants. Ses compagnons d'armes montraient la pierre sur laquelle, assis au feu des bivouacs, il avait pris place au milieu d'eux la nuit où il leur parlait de Léonidas! Quelques-uns prétendaient avoir vu son front étincelant de lumière lorsqu'il reçut le coup fatal aux champs de Névropolis (3). *Il aurait anéanti le culte de Mahomet*, s'écriaient-ils ; et de larges ruisseaux de larmes coulant de leurs yeux, humectaient la poussière.

Le soleil venait de se coucher ; on était dans une de ces nuits brûlantes de la canicule, où les hommes et les animaux reposent sans goûter les douceurs d'un sommeil tranquille. Le mont Aracynthe, échauffé depuis plus d'un mois par les ardeurs du soleil, ne renvoyait, au lieu de ses émanations vivifiantes, que des vapeurs pareilles à celles d'une fournaise ardente recouverte de cendres. Les forêts qui renferment les brises éoliennes étaient sans haleine, et aucun souffle n'agitait les bordures verdoyantes

(1) Job, c. 29, v. 15 et 16.

(2) Id., ibid., v. 18 et 20.

(3) Καὶ λέγουν νὰ ἐφάνη εἰς τὸ μέτωπόν του λάμψις ἀδροῦ φωτὸς σταλμένου ἀπὸ τὸν Θεὸν τῶν Χριστιανῶν πρὸς τὸν ἀντίμαχον τοῦ Μωάμεθ.

Λόγ. ἐπιτ. σελ. 36.

des roseaux ornements des lagunes. Des insectes phosphorescents, ou des moustiques incommodes, étaient les seuls êtres animés dont les bourdonnements s'unissaient aux bruissements aigus des cigales. Le calme de la mer interrompu par le bondissement de quelques poissons, auxquels les loups de mer donnaient la chasse, étaient les seuls bruits qui troublaient une nuit dont la lune marquait le cours silencieux, tandis que les guerriers baignés de sueur exhalaient en plaintes brûlantes leur profonde douleur.

Les approches de l'aurore, où des songes propices calment ordinairement les plus cuisans chagrins, n'avaient pu fermer leurs paupières, quand le glas de la cloche et le bruit du canon annoncèrent les apprêts de la pompe funèbre du héros qu'ils pleuraient. Le soleil montant en vainqueur sur l'horizon déploie son disque éclatant de lumière au sommet du Parnasse, et mille voix adressent aussitôt un éternel adieu à Marc Botzaris. Le corps de l'Aigle de la Selléide, vêtu de l'uniforme hellénique, le front ceint d'une couronne de lauriers, ayant pour poêle sa chlamyde bleue, pour insignes son sabre teint du sang des barbares, venait d'être exposé devant le vestibule du palais de l'éparque. Palais digne d'envie, c'était l'humble demeure d'un pêcheur; mais elle était ornée de vingt groupes de drapeaux et de trophées arrachés aux infidèles par la valeur du fils d'un pâtre de la Selléide.

Depuis la maison de l'éparque jusqu'à l'église, les rues étaient jonchées de fleurs et de lauriers. Les cloches sonnaient, le canon tonnait en se répondant depuis Anatolico jusqu'à Vasiladès, quand le catafalque, orné de guirlandes d'immortelles, de roses, et d'asphodèles, fut élevé sur les épaules des douze plus anciens palicares de Marc Botzaris; une foule d'officiers, de soldats portant des crêpes au bras droit, se groupèrent à l'entour, et l'étendard de la Croix déployé dans les airs donna le signal du départ.

Il était suivi du métropolitain Porphyre, de ses évê-

ques suffragants et de son clergé, accompagnés d'un chœur de diacres et de thuriféraires, qui faisaient fumer l'encens, en chantant : « Le miséricordieux a retiré le juste du mi-» lieu des tribulations, le Seigneur l'a entendu dans sa » clémence (1). La main du Tout-Puissant a fait ma force, » répondaient les guerriers au nom du héros, « elle m'a » exalté! Renversé, le Fort m'a soutenu; mais il ne m'a » pas livré à la mort, puisque je vivrai pour le bénir. — » La pierre qu'ils réprouvèrent, » répétaient les fidèles, « est devenue la pierre angulaire; ce miracle s'est opéré » sous nos yeux ! »

En alternant ces chants, on arriva à l'église, où, l'office des morts et la lecture des évangiles ayant eu lieu suivant le rit orthodoxe, on procéda à la cérémonie de l'*Aspasmos* ou *dernier baiser*, que le Vainqueur reçut de ses soldats qui le nommaient leur père! Ils se rangèrent ensuite hors de l'église pour faire place aux Missolonghites, aux Étoliens et au peuple, qui embrassèrent la main et le front de celui qu'ils appelaient *le Libérateur et le Sauveur de la patrie.*

Cet acte de piété publique étant terminé, Porphyre, appuyé sur la *Patéritza* ou sceptre sacerdotal, administra les onctions saintes au Serviteur du Christ, Marc Botzaris, dont le chrême avait sanctifié l'initiation au baptême qu'il reçut dans les eaux du Selléis; et après avoir fait couler l'huile sainte sur la terre qui allait le recouvrir, on descendit le corps dans la tombe. Une députation choisie pour la recombler ayant rempli cette triste fonction, le peuple et l'armée défilant en silence autour du tertre héroïque, le bénirent, en souhaitant *la paix du ciel et de l'éternité,* au héros qui avait pris rang parmi les martyrs du Seigneur.

Le métropolitain s'étant à son tour approché du tertre, prononça un discours aussi simple que touchant qui finissait par ces paroles : « La Grèce entière reconnaît dans

(1) Psalm. CXVII.

» Marc Botzaris, objet de ses regrets, son second Léonidas. Elle adopte sa famille; tel est le prix de ses services. » Repose dans le sein du Seigneur, ame généreuse; que la » terre te soit légère, aigle de la Selléide! Adieu, Botzaris, » adieu, adieu! (1) ».

(1) Voici l'épitaphe composée en l'honneur de Marc Botzaris :

Dors, ô Léonidas, Marc Botzaris triomphe; la renommée proclame partout ses victoires.

Voilà le tombeau de Botzaris! ah! si tu revenais à la lumière tu t'écrierais :

Europe! apprends que la Grèce, quoique trop long-temps esclave, sortant enfin de la barbarie, montre qu'elle possède des enfants plus braves que moi.

CHAPITRE VI.

Constantin Botzaris succède à son frère. — Invasion des Turcs. — Dévastation de l'Étolie. — Retraite des Hellènes. — Les Turcs pénètrent dans la Doride ; — sont repoussés. — Marche de Moustaï pacha. — Il est rejoint par Omer Brionès. — Ils arrivent devant Missolonghi. — Apparition de l'escadre barbaresque. — Guerre civile du Péloponèse. — Exploits des Psariens. — Mort de Hassan pacha dans l'île de Crète. — Débarquement des Samiens dans l'Anatolie. — Aventure singulière arrivée aux Turcs de Taglianos. — Prétendue tête de Marc Botzaris envoyée au sultan. — Descentes diverses des insurgés dans l'Asie-Mineure. — Séjour de Khoreb, capitan-pacha, à Mitylène. — Flotte grecque dans ses eaux. — Aventure de vingt-deux chrétiens qui se sauvent de Constantinople. — Engagement entre les escadres grecque et turque. — Cruautés d'Abouloubout pacha. — Retour à l'ordre du gouvernement hellénique. — Femmes grecques à la tête de plusieurs croisières. — Rentrée des habitants de l'Attique dans leurs villages. — Défection de quelques Bulgares, événement remarquable. — Succès des Acarnaniens. — Cara Hyscos malade se fait transporter à Ithaque. — Avantage qu'il obtient sur les Turcs. — Martyre du religieux Christos mis en croix. — Capitulation de l'Acrocorinthe. — Préparatifs des barbares contre Anatolico et Missolonghi. — Échec qu'ils éprouvent. — Peste dans le camp ottoman. — Levée du siége de Missolonghi et d'Anatolico. — Retraite de l'armée turque. — Fuite de Moustaï pacha. — Il retourne à Scodra. — Arrivée de Mavrocordatos à Missolonghi.

CONSTANTIN Botzaris avait été salué polémarque par les Souliotes, qui l'invitèrent à prendre la place du héros, dont la tombe venait de couvrir les restes inanimés. Le fils de Kitzos se rendit à leurs vœux, et le *disque du soleil ayant disparu au vaste sein des mers, n'eut pas plus tôt fait place à la nuit qui enveloppa la terre* (1), que les autorités

(1) L'auteur de ce récit fait allusion à ces vers d'Homère :

Ἐν δ' ἔπεσ' ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
Ἕλκον νύκτα μέλαιναν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.

civiles et militaires, réunies dans la maison de l'éparque, cessant de répandre des larmes, délibérèrent sur les moyens propres à conjurer les dangers qui menaçaient la patrie.

Après le combat nocturne du 20—8 août, les Hellènes, rentrés dans leurs positions, n'avaient pas tardé à voir reparaître les barbares, qui avaient reçu des renforts considérables de la Thessalie. Conduits par quelques lâches transfuges (ἀχαρακτηρίστους προδότας), enfants dénaturés de la Grèce qui les vit naître, ils attaquèrent deux mille Hellènes retranchés sur le mont Amphrysse. Leurs chefs, qui étaient Makrys et Zongos (car Hyscos, en proie à une fièvre brûlante, avait été obligé de quitter le commandement), peu inquiets du nombre des ennemis, avaient soutenu leur choc de façon à montrer que l'esprit de Marc Botzaris animait le cœur de ses compagnons d'armes. Chargés à diverses reprises, ils étaient restés maîtres du terrain, et les infidèles avaient été obligés de se retirer avec perte de six cents hommes.

Sans se laisser abattre par cet échec, les mahométans, toujours guidés par les transfuges, ayant réussi à tourner les défilés du mont Amphrysse, en prenant des sentiers qui n'étaient connus que des chevriers, parvinrent, le 26 août (7 septembre), à se trouver en mesure d'attaquer les Hellènes de front et par leur flanc gauche. Alors un combat terrible s'engagea; et les chrétiens, qui résistaient depuis quatre heures de temps, pendant lesquelles ils tuèrent ou blessèrent plus de mille ennemis, ne comprirent le danger de leur position, qu'en se voyant presque entourés par un nombre considérable d'assaillants, qui se pressaient pour les accabler.

Les Hellènes à cet aspect se débandent! Aussi rapides à la course que des chevreuils, ils escaladent les montagnes, franchissent les précipices, et gagnent les forêts du mont Thymphreste, où ils se rallient à des signaux convenus.

Presque tous se retrouvent, car dans le conflit sanglant d'où ils sortaient, ils n'avaient eu que sept hommes tués et quinze blessés. Douze de ces derniers avaient été laissés en sûreté avec des vivres dans une caverne ignorée de l'ennemi; et leurs frères d'armes en rapportaient trois qui avaient été blessés. C'étaient Monogènes, fils bien-aimé de Metcho Kondoïanis, stratarque des Béotiens; le Souliote Tzigouri Tzavellas, et le Thesprote Démétrius Contozès de Plichivitzas. On les confia aux soins de quelques nomades, car il fallait fuir. On manquait de munitions, et l'ennemi suivait de si près les Hellènes, qu'ils durent passer précipitamment l'Événus, pour se réfugier chez les Doriens de Cravari.

Deux phalanges grecques qui défendaient les approches du pont de Tatareïna, se trouvant isolées lorsque les chrétiens eurent abandonné le mont Amphrysse, furent également contraintes de se retirer dans le Zygos ou Aracynthe. Ainsi les ponts, les gués de l'Achéloüs et les défilés se trouvèrent simultanément abandonnés par le fait de la trahison des transfuges qui guidèrent les barbares jusque dans les montagnes de Cravari, où ils arrivèrent presque en même temps que les Grecs de la division de Hyscos. Victorieux à Platanos (1), qu'ils réduisirent en cendres, les Turcs envahissaient des lieux regardés jusqu'alors comme inaccessibles, en chassant devant eux les populations et les soldats, qui ne commencèrent à leur disputer le terrain, qu'en entrant dans les météores ou escarpements de la Doride. Les Turcs pénétraient en cet instant dans l'Apodotie, canton situé entre l'Étolie Épictète et l'Ophionie, lorsque les Valaques Cossiniotes, unis aux Hellènes qui avaient battu en retraite, les attaquèrent au pied du mont Couporachi, chaîne centrale du Callidrome, les battirent et les repoussèrent, après deux jours entiers d'efforts et de succès, vers Carpenitzé, où

(1) Voyage dans la Grèce, T. III, c. 87, p. 225.

où Moustaï pacha venait d'établir son quartier-général.

Ce sérasker ayant ordonné de transporter les blessés à Tricala en Thessalie, informé que le Vlochos était entièrément évacué par les insurgés, résolut de descendre à Vrachori, où il arriva le 10 septembre, à la tête de seize mille combattans. Il avait à peine assis son camp entre cette ville ruinée et les bords de la Thermisse, qui tombe dans le lac Trichon, lorsqu'il fut joint par le visir de Janina, Omer Brionès. Ce chef actif, qui avait réussi à rassembler encore une fois les indociles Schypetars de l'Épire, comptait sous ses drapeaux six mille soldats et quelques armatolis commandés par le traître Varnakiotis. Cette jonction ayant été opérée, l'armée combinée de Moustaï et d'Omer Brionès se mit en marche vers le Zygos qu'elle envahit, en inondant le littoral des pêcheries, depuis Anatolico jusqu'à Missolonghi.

Toutes les populations avaient fui à l'approche des barbares, qui incendiaient les hameaux, les métairies et ce qui existait encore de moissons sur pied, sans réfléchir qu'ils se privaient des seules ressources d'une contrée, que les habitants, retirés dans les montagnes, se préparaient à défendre jusqu'au dernier soupir. Dans l'ivresse des succès, qui leur faisaient oublier la défaite de Névropolis, ils ne voyaient que le présent, et ils voulurent envoyer à Scodra, comme trophée, trois cents esclaves qu'ils avaient faits dans l'Agraïde. Moustaï pacha en adressait une partie à sa mère. Il devait un pareil hommage à cette femme cruelle, qui fit périr la bonne et douce Aïsché (1) son épouse. Mais arrivés au passage du Macryn-Oros, le taxiarque André Hyscos attaqua l'escorte qui accompagnait les captifs, et la battit en tuant quatre-vingt-cinq hommes. Les Hellènes s'empressèrent de consoler leurs frères; ils renvoyèrent, au sein de leurs familles, les prisonniers qu'ils venaient de délivrer, tandis que les

(1) *Voy.* liv. II, c. 6 de cette Histoire.

Schypetars Guègues, échappés à leurs coups, se réfugiaient à l'Arta, où ils répandaient l'alarme.

Ce succès, obtenu par les Hellènes, aurait dû rappeler à Omer Brionès et à Moustaï pacha qu'ils étaient menacés de voir renouveler ces myriades d'insurrections partielles, qui avaient fait échouer l'année précédente l'entreprise dirigée contre Missolonghi, place alors sans consistance, que Marc Botzaris avait depuis fait mettre sur un pied de défense formidable. Ce rapprochement les aurait peut-être découragés ; mais comme ils s'étaient emparés de l'embouchure de l'Achéloüs, et qu'ils se trouvaient par ce moyen en communication avec la mer, ils crurent pouvoir dédaigner les mouvements des montagnards, sans craindre d'être affamés dans leur camp.

En effet, l'escadrille algérienne, que Khoreb pacha avait laissée devant Patras, venait d'établir sa croisière sur les rivages de l'Étolie, de façon que Missolonghi et Anatolico, ne recevant plus aucune assistance, devaient immanquablement succomber. On y avait refoulé un grand nombre d'habitants des campagnes, qui devaient être victimes de la famine, tandis que l'armée ottomane était journellement approvisionnée par des bâtiments autrichiens chargés de vivres, sortis de la Dalmatie, de Raguse et des Bouches du Cattaro. Le génie malfaisant qui avait engagé Moustaï pacha à quitter Scodra pour ravager la Grèce, l'assistait ainsi dans son entreprise; et l'Observateur Autrichien préconisait à l'avance les succès du jeune chef des barbares, contre les défenseurs religieux de la Croix.

Ce n'était pas sans quelque apparence de réalité, en raisonnant suivant le cours ordinaire des événements ; car le Péloponèse, d'où les Étoliens pouvaient recevoir des secours, était plus que jamais en proie à l'anarchie des chefs qui se disputaient l'autorité. Les ambitieux qui n'avaient vu dans un changement de choses que l'avantage de se substituer aux Turcs avaient remplacé les beys maho-

métans. Les Déli-Ianeï, Anagnoste et ses cinq frères, un certain Papa Phléonas, Baroucas d'Argos et Colocotroni, n'étaient plus que de coupables chefs de parti ! Les Déli-Ianeï, qui se disputaient la possession des timars ou fiefs, dont ils ne considéraient les habitants que comme des *vilains corvéables*, venaient d'outrager, dans un combat de village contre village, un stratarque nommé Koléopoulos, qui s'opposait à leurs prétentions. A la suite de cet événement, la terre de Pélops avait vu se reproduire des scènes pareilles à celles qui précédèrent le siècle de Thésée, exterminateur des monstres. Les vainqueurs avaient traîné en esclavage le gendre de Koléopoulos, coupé la chevelure de sa fille ; et les haines, les représailles, suites de cet événement, avaient occasioné une guerre civile dont il était difficile de calculer les conséquences.

D'un autre côté, André Zaïmis de Calavryta, et André Londos de Vostitza, attaquaient Georges Sissinis, primat de Gastouni, et ces dissensions avaient tellement paralysé les forces des insurgés, qu'on n'était pas encore parvenu le 18 septembre à resserrer le blocus de Patras (1), conformément à l'ordre qui en avait été donné par le gouvernement hellénique avant son départ pour Salamine. Ce-

(1) La lettre suivante du colonel français de La Villasse, adressée à un de ses correspondants à Zante, confirme ce triste état de choses.

Gastouni, 6-18 septembre 1823.

« J'arrive de Patras, et je compte partir demain pour le camp qui doit » se former à deux lieues de cette ville. Hier les Turcs sont venus, au » nombre de mille hommes, nous attaquer ; mais au bout d'une demi- » heure de combat, ils ont battu en retraite, quoique nous n'eussions que » deux cents soldats à leur opposer. Notre perte a été de six individus » tués, deux blessés et un prisonnier. L'ennemi a eu seize morts, et un » blessé que nous avons fait prisonnier. Ce sont deux cents cavaliers qu'il » avait jetés en avant, qui nous ont attaqués, et ils ne nous ont pas donné » le temps de les attendre ; l'infanterie mahométane a pris la fuite.

» Si les Grecs n'étaient pas désunis, les Turcs seraient bien peu de » chose ; mais la guerre civile divise les Hellènes, et s'ils ne changent » pas de conduite, il est à craindre qu'ils ne compromettent leur existence » politique. »

pendant on savait à cette époque, à Tripolitza, que cinq mille Turcs sortis de l'île d'Eubée étaient en marche pour assiéger Athènes.

C'était donc en vain que toutes les voix parties de l'Étolie, depuis la mort de Marc Botzaris, demandaient des secours aux Péloponésiens, lorsque l'éparque Constantin Métaxas fit connaître l'invasion des barbares à l'amirauté d'Hydra, qu'il priait de venir à son secours. Mavrocordatos, qui se trouvait dans cette île, avait prévenu ses vœux à cet égard, en engageant la marine grecque à mettre en mer. Mais comment y parvenir? On manquait d'argent pour payer les équipages; et d'ailleurs, convenait-il d'aventurer une escadre du côté de Patras, tant que le capitan-pacha serait en force dans l'Archipel? La prudence s'y opposait; car on savait que son intention était de rétrograder vers l'île d'Eubée. Il fut donc décidé que Missolonghi pouvant résister jusqu'à la fin de l'automne, l'attention du navarque se porterait sur les mouvements qui se passaient dans la mer Égée.

Les Psariens, non contents de faire des descentes sur les côtes de l'Asie-Mineure, venaient d'épouvanter la flotte du capitan-pacha, en lui détachant un brûlot qui avait suffi pour le faire sortir du canal de Chios. Des corsaires de Spetzia enlevaient, à peu près en même temps, plusieurs bâtiments de transport turcs dans la bouche Pélusiaque du Nil, et s'emparaient, au retour, d'un chébeck qui portait la solde à l'armée ottomane de l'île de Cypre. Enfin la peste, auxiliaire fidèle des Hellènes, avait moissonné dans le cours d'une semaine le fameux Cassan ou Hassan, lieutenant-général de Méhémet Ali en Candie; le visir de Rhétymos, celui de la Canée, et un nombre si considérable de soldats, qu'Ismaël Gibraltar, amiral du pacha d'Égypte, avait dû rentrer à Alexandrie, pour y faire une nouvelle cargaison de généraux, d'officiers et de milices.

A la faveur de cette discordance d'opérations, les Samiens débarqués à Taglianos, dans l'Asie-Mineure, récoltaient les produits de la moisson dans les campagnes que les Turcs avaient abandonnées à leur approche. Persuadés que les barbares ne manqueraient pas de les attaquer, ils imaginèrent un stratagème particulier pour les abuser.

Connaissant la poltronnerie des Asiatiques, ils arborèrent un drapeau sur la maison la plus apparente du village de Taglianos. Dirigeant ensuite leurs pas d'un autre côté, ils continuèrent à butiner partout où il se trouvait des grains et des troupeaux à enlever. Plaçant des vigies sur les hauteurs, ils battirent le pays; tandis que les mahométans, qui n'avaient pas tardé à revenir en force, perdaient leur temps à bloquer étroitement leur propre bourgade.

A la vue du drapeau des insurgés, placé sur la demeure de leur aga, ils s'imaginèrent que les Samiens étaient retranchés dans leurs maisons. Et *comme ils désiraient*, dit le Spectateur Oriental (1), *éviter toute effusion de sang, en obligeant les Grecs à se rendre à discrétion*, ils attendaient depuis quatre jours qu'ils voulussent bien leur livrer leurs têtes, lorsqu'ils commencèrent à soupçonner que leur bourgade ne renfermait peut-être personne. On tint conseil à ce sujet. Les raisons pour et contre furent entendues; mais comme personne n'était disposé à sonder le terrain pour s'assurer du fait, on contraignit quelques Juifs d'aller vérifier l'état des lieux. Il est inutile de dire qu'il fallut largement stimuler à coups de bâton ces Israélites afin de leur inspirer du courage; mais à peine eurent-ils rapporté aux enfants d'Islam qu'il n'y avait pas de Samiens cachés dans leurs maisons, que les barbares se précipitèrent en faisant des décharges de mousqueterie et le sabre entre les dents vers leur bourgade, qu'ils occupèrent en vainqueurs, trop contents d'avoir un drapeau à expédier à Constantinople, où douze tartares, envoyés par Moustaï pacha de

(1) Spectateur Oriental, n°. 125.

Scodra, apportaient un trophée non moins important.

C'était la tête de Marc Botzaris : le grand prévôt de la diplomatie Germanique le fit publier dans le journal à ses ordres; voici le fait. Dans le combat du 20 août, les Souliotes avaient été forcés d'abandonner dix de leurs soldats tués au pouvoir des ennemis, qui se hâtèrent d'en trancher les têtes, qu'ils envoyèrent à Moustaï pacha, en lui en désignant une comme étant celle du polémarque Botzaris. Sans autre examen, le jeune sérasker s'était empressé de l'expédier à Constantinople, ainsi que le bulletin de la grande victoire de Névropolis qu'il avait remportée sur les Hellènes. C'était avec le récit de ce brillant fait d'armes, propagé en Orient par la flotte turque, qu'on se faisait illusion; mais on apprit plus tard qu'il en était des succès et des trophées de Moustaï pacha, comme du drapeau que les Osmanlis de Taglianos avaient enlevé aux Samiens.

Ceux-ci, redoublant d'activité, abordaient entre Clazomènes et Cyssos, tandis que les Taglianiens chantaient victoire. Poussant leurs incursions au-delà de Siegiek et de Gulbakché, ils enlevaient une caravane turque qu'ils ramenaient en triomphe dans leur île, tandis que le capitan-pacha Khoreb, réfugié au port Olivaro de Mitylène, avec soixante-douze voiles de guerre, passait joyeusement sa vie au milieu de ses itchoglans et en comptant les bénéfices du monopole qu'il avait exercé à Patras.

Il aurait bien voulu terminer sa campagne aux attérages de Lesbos, ainsi que les braves qui se trouvaient sur sa flotte; mais une escadre grecque, composée de quarante-cinq bricks, venait d'être signalée. Sa sortie était due aux instances de Mavrocordatos et au zèle des habitants des Cyclades, qui s'étaient empressés de verser leurs contributions dans les caisses de l'amirauté. Avant de monter à bord, l'amiral Miaoulis Vôcos, qui la commandait, avait fait son testament; et son apparition était une provocation calculée pour amener Khoreb pacha à un combat, ou bien pour

le forcer à se retirer aux Dardanelles, persuadé que, vaincu ou fugitif, il paierait de sa tète les résultats d'une expédition qui devait, comme les précédentes, tourner à la honte du Croissant.

Le navarque grec reprenait le large, lorsqu'il aperçut un brick Spetziote traînant à la remorque un navire ottoman, dont le pavillon renversé balayait la surface de la mer. Il fait signal; le vaisseau s'approche; on reconnaît, ô surprise! ô joie inexprimable! c'étaient les vingt-deux marins que le commodore autrichien (1) livra au pacha de

(1) Les Grecs surnomment maintenant ce marin, le Nelson des Barnabotis.

Arrivés à Mouhalich, on avait transbordé ces vingt-deux chrétiens sur un navire conduit par dix-sept Turcs, qui, ayant atterré de nuit à Constantinople, jeta l'ancre à Coumcapi, sous les murs du sérail des sultans. Les Turcs, qui s'empressèrent de descendre à terre, n'avaient laissé que trois hommes de garde, en mettant les Grecs à fond de cale, après leur avoir ôté les chaînes, et en se contentant de les garrotter avec des cordes, pour pouvoir les descendre plus facilement au bagne où ils devaient être décapités. Les victimes s'y attendaient, lorsqu'elles entendirent les barbares qui se livraient à la gaîté dans la chambre du capitaine, et elles conçurent l'espérance de se sauver ou de vendre chèrement leur vie.

Le capitaine grec ayant fait part de son projet à ses matelots, en leur disant qu'il ne se trouvait à bord que trois Turcs; que ceux qui étaient allés en ville avaient laissé leurs armes, et qu'on pouvait enlever le vaisseau; il engagea un des siens à le débarrasser de ses liens, que celui-ci parvint à couper avec ses dents. Sans différer, il détacha quelques-uns des matelots, qui, s'aidant mutuellement à briser leurs entraves, tombèrent sur les barbares qu'ils surprirent endormis, et qu'ils égorgèrent.

Demeurés maîtres du navire, les vingt-deux Grecs s'habillent à la turque; chose qui leur fut d'autant plus facile, que depuis leur captivité ils n'avaient pas rasé leur barbe. Ils appareillent, et, favorisés par le vent, ils cinglent vers l'Hellespont. Arrivés aux Dardanelles, où on leur crie d'arrêter, ils répondent en turc que le courant les entraîne, qu'ils portent des ordres du sultan à son escadre; et on les laisse passer. Ils évitent avec le même bonheur les derniers châteaux; mais, parvenus devant Ténédos, une frégate turque vient sur eux. Tous alors montent sur le pont et se réfugient sous le canon de la citadelle; ce qui, ayant convaincu l'armement qu'ils étaient Ottomans, fait qu'il s'abstient de les visiter.

Le gouverneur du château de Ténédos, également trompé par cette manœuvre, attend au lendemain pour reconnaître le navire placé sous ses bat-

Smyrne, qui avait fait hommage de leurs têtes au capitan-pacha. Celui-ci, plus humain que le général chrétien qui les avait ainsi condamnés à une mort inévitable, avait jugé à propos de les envoyer enchaînés à Constantinople.

Ἔτι κήδεται Θεὸς Ἑλλάδος, *Dieu protége toujours la Grèce!* s'écria le navarque Miaoulis Vôcos, en entendant le récit de leurs infortunes; et faisant signal à sa flotte, elle se dirigea vers le golfe Toronaïque, où une tourmente révolutionnaire agitait dans ce moment les esprits.

La politique peut protéger les Turcs; mais aucune ame généreuse ne s'intéressera jamais à leur sort (1), fussent-ils, comme les tribus d'Israël, traînés captifs sur des rives lointaines avec leurs oulémas, leur culte mensonger et leurs sultans. Leurs lois, leurs mœurs et leurs usages sont antisociaux; leurs guerres sont impies : car, tandis qu'ils tiennent les armes à la main, ils mettent à prix la tête de leurs ennemis, ou ils les font assassiner, à la manière de Jousouf Kior pacha, qui employa le poignard d'un séide pour tuer le trop confiant Kléber au sein de ses foyers. Il leur faut du sang. Ainsi les barbares n'avaient su se venger des incursions des Samiens et des Psariens qui avaient enlevé le harem de Méhémet Oglou à Sanderli, qu'en égorgeant un millier de chrétiens de l'innocente population de Pergame.

Par une analogie non moins criminelle, Aboulouboud pacha assassinait les Macédoniens, à cause de la peur anticipée que lui causaient les Hellènes, contre lesquels il avait

teries, qui, ayant profité du vent, partit au milieu de la nuit. Ils n'avaient pas tardé à être rencontrés par le brick spetziote, auquel ils s'étaient fait reconnaître, et ils se rendaient à Psara, où ils abordèrent heureusement au bout de cinq jours de navigation depuis leur départ de Constantinople.

(1) Nous apprenons que Pierre le Cruel, qui fit acheter des chiens à la Vera-Cruz pour dévorer les nègres de Saint-Domingue, est allé tout récemment offrir son épée à Méhémet Ali pacha d'Égypte. Un pareil homme était digne de soutenir une pareille cause; ses semblables devraient s'empresser de l'imiter; les Grecs en feront justice.

reçu l'ordre de marcher. Ces massacres avaient répandu une telle confusion aux environs de Serrès, qu'on ne pouvait tirer de troupes de la Macédoine transaxienne, sans craindre de voir cette province se révolter contre l'autorité du sultan. Ce désordre était l'ouvrage du féroce mamelouck de Dgézar pacha, dont la nomination au commandement en chef de l'armée de Thessalie ne fut pas plus tôt connue au-delà du Vardar, que l'alarme devint générale dans la Romélie. Les Turcs et les Juifs même de Larisse s'étaient retirés dans l'Ilyrie macédonienne, quand on apprit que l'éparque J. Coletti, débarqué aux environs de Carystos, dans l'île d'Eubée, réunissait les montagnards, et commençait à obtenir quelques succès contre les Turcs, dont plusieurs partis avaient été taillés en pièces.

La série des calamités qui avaient affligé les Grecs tirait ainsi à sa fin; car la concorde commençait à réunir les chefs du Péloponèse, qui avaient ajourné leurs querelles afin de s'occuper des intérêts de l'état. On formait des magasins considérables de vivres à Gastouni en Élide, pour approvisionner une armée qui avait la double destination de secourir Missolonghi et d'assiéger Patras. On avait envoyé trois mille hommes de renfort à l'isthme. L'Acrocorinthe demandait à capituler. Le gouvernement hellénique, réuni à Salamine, marchait dans le sentier de la justice et de la raison. L'île qu'il occupait était abondamment pourvue de moyens de défense. Égine était protégée par une croisière d'esquifs légers, commandés par deux héroïnes qui déployaient une rare activité. Athènes, qui avait été momentanément occupée par cinq mille Turcs, en était délivrée, graces à la valeur de Jean Goûras, resté maître de l'acropole. Battus à Marathon par ce chef intrépide qui les avait poursuivis jusqu'à Thèbes, les barbares se trouvaient tellement harcelés par Odyssée, stratarque des Béotiens uni à Tassos et à Diamantis, chefs des Magnésiens, que Bercofezli Jousouf pacha avait dû accourir à leur secours avec

quatorze ou quinze mille hommes, disaient les rapports turcs. Pendant ce temps, les Grecs réfugiés à Skiatos et à Scopelos étant revenus vers l'Eubée, en avaient reconquis la partie septentrionale. Enfin, l'amiral Miaoulis Vôcos avait eu une rencontre, le 27 septembre, dans les parages du mont Athos, avec une division de la flotte turque qui s'était réfugiée dans le golfe de Volos avec dix-huit frégates ou corvettes, ravie d'avoir évité quelques brûlots qu'on lui avait lancés. On annonçait, à la vérité, que Khoreb capitan pacha, qui dormait sur ses lauriers à Mytilène, allait se diriger de ce côté. Il le pouvait avec d'autant plus de sécurité que l'armée navale grecque s'empressa de rentrer à Hydra, afin de laisser l'ennemi s'engager dans les eaux du golfe Thermaïque, où il devenait vulnérable, par la facilité qu'on aurait à l'attaquer.

Rassurés par le nouvel ordre de choses, les habitants de l'Attique et d'une partie de la Béotie s'étaient empressés de retourner dans leurs foyers pour récolter les fruits des oliviers et se livrer aux travaux préparatoires de l'emblavement des campagnes. Ils étaient persuadés, par un secret instinct, que les Turcs allaient encore une fois être les instruments de leur propre perte. Ils n'ignoraient pas qu'Ibrahim, qui avait remplacé Aboulouboud au sandgiac de la Macédoine transaxienne, continuait à les servir par les mesures atroces sur lesquelles il fondait son autorité. En effet, à peine entré en fonctions, il avait fait mettre en prison les notables de Salonique, auxquels il demandait une somme considérable d'argent. Persévérant dans les principes de son devancier, il avait en même temps fait pendre six bergers qui gardaient leurs troupeaux avec des fusils pour les défendre contre les loups, sous prétexte que le port d'armes était interdit aux chrétiens.

Ce coup d'autorité avait tellement mécontenté les Bulgares qu'on était parvenu à attirer dans l'armée du sultan qu'ils s'étaient débandés en jurant haine à mort aux ma-

hométans. Depuis ce temps, on avait remarqué de vives inquiétudes parmi les montagnards du mont Hémus ; et ce sera peut-être un jour à dater de cette époque, qu'il faudra commencer l'histoire de l'insurrection des Scytho-Sclaves, dont les populations belliqueuses qui entourent la Hellade, impatientes du joug, ne demandent qu'un signal pour arborer à leur tour l'étendard de la Croix.

En attendant cet événement impossible à conjurer, quoiqu'il repose encore dans l'avenir, Odyssée, qui s'était rendu le 25 octobre à Salamine, annonçait au gouvernement hellénique que les barbares ayant concentré leurs forces aux environs de Zeïtoun, il avait pris les mesures nécessaires pour leur couper les communications avec l'armée de Moustaï pacha campée dans l'Étolie. Nicétas le Turcophage, avec Panorias, Scaltzo Dimos et les autres chefs de la Phocide, couvraient les défilés de Salone. André Londos, à la tête d'un corps de Péloponésiens, défendait les approches du golfe de Lépante. Quant à Odyssée, il se chargeait, comme il l'avait fait, de suivre les mouvements des Turcs, et il repartit pour occuper un poste où il devait cueillir de nouveaux lauriers.

L'horizon, naguères enveloppé de nuages sinistres, commençait ainsi à s'éclaircir devant les pas des Hellènes, qui résolurent unanimement de transférer le siége du gouvernement à Nauplie, et de là à Gastouni, suivant la tournure que prendraient les affaires. On décréta ensuite un réglement relatif aux douanes, dont les fonds furent affectés au service de la marine d'Hydra, à la disposition de laquelle un illustre philhellène, lord Byron, avait déjà fait parvenir une somme d'argent considérable (1). L'amiral Miaoulis

(1) C'était à cette époque, que M. Leicester-Stanhope écrivait à M. Bowring : « Il est de mon devoir de dire toute la vérité au comité. Lord » Byron, le colonel Napier, tous enfin représentent le corps exécutif comme » dépourvu de vertus publiques et animé par l'avarice, ou par une basse » ambition. Le corps législatif s'est toujours conduit avec la plus grande

Vôcos venait d'appareiller de nouveau pour se rendre dans le golfe Thermaïque ; on n'avait plus qu'à s'occuper de la délivrance de l'Étolie.

Les habitants de cette province et ceux de l'Acarnanie, désertant leurs villages à l'approche des barbares, s'étaient retirés à Calamas, à Castos, et dans les îles Téléboënnes qui avoisinent le continent. D'autres s'étaient enfoncés dans les forêts qui couvrent le Xéroméros. Huit cents familles étaient passées dans une île située au milieu du lac Lezini, sous la protection d'un chiliarque de Zongos, qui y commandait une garnison de deux cent cinquante Agréens. Ces derniers, revenus de leur première épouvante, n'avaient pas tardé à recommencer les excursions qui furent si funestes l'année précédente à Omer Brionès. Déjà ils avaient enlevé plusieurs courriers, lorsque enhardis par ces succès, les Grecs sortis de l'île du lac Lezini s'emparèrent d'un convoi de trois cent cinquante chevaux chargés de munitions de guerre et de provisions de bouche, en tuant ou faisant esclaves soixante-quinze Turcs. Dans une seconde expédition ils avaient exterminé cent cinquante ennemis, deux cent quatre-vingts dans une troisième, et pris une foule d'objets d'approvisionnement, lorsqu'ils virent arriver Georges Cara Hyscos.

Ce stratarque, dont l'état de maladie s'était aggravé dans le combat nocturne du 20 août, ne trouvant pas de soulagement au monastère de Brossos où il s'était encore une fois retiré, avait pris la résolution de passer à Ithaque pour se faire traiter au sein de sa famille qui y était établie. Ses palicares le portaient sur un brancard, lorsque, parvenus dans les forêts de l'Acarnanie, où ils avaient résolu de passer la nuit, les éclaireurs de son avant-garde

» prudence. Les armées de terre et de mer sont mal famées dans l'esprit » de tous les Européens : cependant ce qui les justifie, c'est d'être constamment victorieuses ; mais ce qui est le plus important, c'est le caractère » du peuple ; il est avide d'instruction et entièrement dévoué au corps » législatif. »

découvrirent, campée à peu de distance, une caravane turque venant d'Arta qui se rendait à Missolonghi. « *Enfants*, dit alors à ses soldats le stratarque Cara Hyscos, *transportez-moi dans quelque lieu caché et de difficile accès; et tombez aussitôt sur nos implacables ennemis* (1).

Il dit; et les mahométans, qui étaient au nombre de trois cents cavaliers, furent dispersés avec perte de cinquante-sept hommes. Alors Cara Hyscos, apprenant que ses soldats étaient maîtres du convoi, les pria de renoncer à cette prise en faveur des Agraphiotes. Ces infortunés, à qui la plupart des bêtes de somme appartenaient, et dont les villages avaient été dévastés par les Turcs, errant au milieu des bois, réduits à se nourrir de glands du chêne doux, ne pouvaient recevoir un secours plus efficace. Tous les braves consentirent à cette demande, et le stratarque ayant été transporté le lendemain au port de Candili, s'y embarqua pour se rendre à Calamas. La police anglaise le repoussa d'abord de ses rivages en lui disant d'aller à Ithaque, où l'on refusa de le laisser débarquer; enfin, admis au lazaret de Céphalonie, dès qu'il y eut purgé sa contumace, il revint à Ithaque où, par les soins de sa famille, il ne tarda pas à recouvrer la santé.

Les Acarnaniens, sortis du Valtos et du lac Lézini, n'étaient pas les seuls qui désolaient les barbares, en enlevant leurs convois. Les Grecs qui s'étaient retirés aux Œniades, ville à demi submergée, située à l'embouchure de l'Achéloüs, et sur les îles désertes qui bordent la côte, ne leur causaient pas moins de dommages. Bravant les croisières barbaresques qui bloquaient le continent, il ne se passait pas de nuit sans qu'ils n'y fissent quelque débarquement fructueux. Pénétrant même jusque dans le camp ottoman ils y tuaient des Turcs, derobaient leurs armes,

(1) Voici les paroles de Cara Hyscos : Μώρι παῖδες μου, συγχρύψατε ἐμένα εἰς ἕνα ἄλλο μέρος πλέον δύσβατον καὶ κρυφόν, καὶ σύρετε νὰ κτυπήσετε αὐτοὺς τοὺς ἀπίστους ἐχθρούς μας. — Extrait de son rapport.

leurs bagages, leurs chevaux; et plus d'une autre Judith enleva la chevelure des Holophernes Islamites qui les avaient faites esclaves.

Les montagnards, rivalisant de zèle, descendaient dès que le soleil était couché dans les vallons, où ils ne manquaient jamais de saisir quelques-uns des chevaux qu'on y faisait pâturer, et parfois ceux qui les gardaient. Répandus de tous côtés, une multitude de partisans non moins alertes inquiétaient les musulmans, depuis le gué de Stratos jusqu'à l'Arta, à tel point que les Turcs indigènes maudissaient les armées libératrices, leurs chefs et le sultan, dont ils prétendaient qu'il fallait se séparer, puisque sa protection était pire que le mal auquel il voulait remédier.

Ce n'était probablement pas l'opinion des oulémas de Janina, que les Schypetars ont de tout temps qualifiés d'*Hépatophages* ou *mangeurs de foie*, afin de désigner leur goût pour la grosse chère. Ces graves docteurs de la loi, qui se croient, comme aux beaux jours de l'islamisme, toujours les seuls sages et les plus forts, parce que, retranchés derrière le Coran, ils sont les plus ignorants et les plus orgueilleux, n'avaient pas plutôt appris l'arrivée de Moustaï pacha devant Missolonghi, qu'ils avaient repris le projet d'extirpation du christianisme, conçu par leur glorieux sultan Mahmout II et son conseil.

Informés qu'un pauvre religieux, Christos, c'était ainsi qu'on l'appelait, consolait les fidèles en leur annonçant le règne du Christ, ils l'avaient fait saisir, traduire et comparaître devant le tribunal du cadi. Interrogé sur sa croyance, il avait témoigné *la vérité du Dieu vivant, sa naissance et sa mission annoncée par les prophètes, sa mort, sa résurrection et son règne pendant l'éternité.* Questionné sur l'apostolat de Mahomet, il avait gardé le silence, quand le cadi, déchirant ses vêtements, ordonna de lui appliquer la bastonnade et le condamna au supplice de la croix.

L'église orthodoxe célébrait dans ce jour la fête de l'Apothéose ou *Sommeil de la sainte Vierge* (1), lorsque le martyr fut livré aux bourreaux. Ceux-ci, pour imiter les scènes de la passion, afin de contrister le cœur des chrétiens dans un jour d'allégresse, et d'insulter aux mystères de notre religion, avaient ceint le front de la victime d'une couronne d'épines. Traîné à travers les rues de Janina au milieu d'une foule qui croyait l'insulter en l'appelant Christos, on conduisit le prêtre du Seigneur aux platanes de Calo-Tchesmé, qui sont le *Golgotha*, ou lieu ordinaire des exécutions des criminels. Là, dépouillé de ses vêtements, conspué, on l'étend sur la croix à laquelle on l'attache en perçant de clous ses pieds et ses mains. On élève le pal sanctifié par le sang du juste; il prie pour ses bourreaux, qui lui disent de demander au Christ de le sauver. Accroupis sur leurs talons, ils ne cessent de l'injurier, quand, le voyant s'affaiblir, un Turc lui perce le flanc d'un coup de sabre! Il expire, et les Bohémiens enduisant son corps de poix y mettent le feu, au milieu duquel il se consume comme les cadavres des chrétiens que Néron faisait servir aux illuminations de ses jardins, dans lesquels il conviait les cochers et les gladiateurs à ses fêtes nocturnes.

Le récit du martyre de Christos passant de bouche en bouche, pénétrait dans l'Étolie, au moment où le séraskier Moustaï pacha, irrité des pertes qu'il éprouvait, offrait une prime de mille piastres à chacun de ses soldats qui voudrait tenter de monter à l'assaut de Missolonghi; mais ce fut en vain, tous refusèrent. La peur avait glacé le courage des Guègues belliqueux, qui avaient quitté les fertiles vallées du Drin et les bords riants du lac Labeatis, en croyant traîner en esclavage et vendre aux habitants du Zadrima, les Hellènes qu'ils regardaient comme les descendants du même peuple dont leurs ancêtres firent une si

(1) Κοίμησις τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου, que nous apppelons l'Assomption.

copieuse moisson, lorsqu'ils dévastèrent en 1770 l'Étolie et le Péloponèse.

Les temps étaient changés; la valeur, don du ciel, échauffait l'ame des Grecs, tandis que la frayeur qui les saisissait jadis à la vue d'un turban était devenue le partage des barbares tremblants au seul aspect de l'étendard de la Croix. Moustaï pacha en faisait lui-même alors la triste expérience. Retiré sous sa tente, le jeune satrape s'exhalait en vaines imprécations contre ses soldats, quand des dépêches qu'il reçut du visir de Lépante lui apprirent que l'Acrocorinthe avait capitulé. Les assiégés, après avoir mangé chevaux, mulets, chameaux, ânes, étaient venus au point de commencer à se dévorer. La terre de Pélops avait ainsi revu ses anthropophages, lorsqu'ils se déterminèrent à entrer en arrangement. La garnison réduite à 410 cadavres ambulants, débris d'une garnison de six mille soldats, avait été transportée par les Grecs dans l'Asie-Mineure, et le labarum flottait sur une forteresse regardée comme le boulevard du Péloponèse.

Il assembla aussitôt son conseil pour lui faire part de cette nouvelle qu'on voulut inutilement cacher à l'armée, car elle l'apprit le lendemain de la bouche des Grecs qui solennisèrent la prise de l'Acrocorinthe par une doxologie accompagnée de salves d'artillerie. Ils avaient été informés de cet événement, en recevant un convoi de quarante à cinquante barques chargées de vivres et de munitions de guerre expédiées du golfe de Cyllène, qui avait réussi à tromper la vigilance de la croisière turque. Un coup de vent avait forcé les Barbaresques à s'éloigner, et ils eurent la douleur de voir entrer en plein jour, une goëlette chargée de provisions de toute espèce, qui les brava en les saluant à boulets jusqu'au mouillage de Vasiladès, sur lequel elle laissa tomber l'ancre aux acclamations répétées des Hellènes.

Consternés de ce qui se passait, Moustaï pacha, Omer

Brionès et les chefs auraient levé le siége, en maudissant avec toute l'armée le sultan et ses folles combinaisons, si le traître Varnakiotis et quelques transfuges ne les eussent rassurés en leur conseillant de s'emparer d'Anatolico. Cette île, située à l'extrémité des pêcheries du côté des atterrissements qui unissent les Échinades au continent, en tombant au pouvoir des Turcs, les établissait militairement au sein des lagunes. De là, ils pouvaient s'emparer des hauts-fonds sur lesquels les pêcheurs ont élevé quelques cabanes; et en s'y retranchant, ils seraient de proche en proche, parvenus à resserrer Missolonghi qu'ils assiégeaient inutilement, tandis qu'elle recevait des secours par mer.

Cette idée fut goûtée des séraskers mahométans. On dressa une batterie de mortiers contre Anatolico. On envoya chercher des barques à Prévésa pour opérer une descente, en masquant cette opération par une espèce de siége régulier qu'on continuait en canonnant et en bombardant Missolonghi, afin d'attirer l'attention des Grecs vers cette ville. On fit même feinte de la menacer d'un assaut en portant une forte avant-garde qui s'établit à peu de distance du fossé avec des fascines et des échelles; mais la ruse devait tourner à la confusion des barbares (1).

(1) Voici le journal du siége de cette place, tel qu'il a été écrit par Michel Cokkini.

7 octobre. Les Turcs forment le siége d'Anatolico, place située sur une île au milieu des bas-fonds. Notre chef du génie était Michel Cokkini, les fortifications se trouvaient en mauvais état. Nous perdîmes un capitaine et plusieurs soldats par l'effet du bombardement. Une bombe, étant tombée sur l'église de St.-Michel, tua la mère du curé, et, en brisant le pavé, fit jaillir une source qui devint le salut de la garnison et des habitants réduits à boire l'eau des lagunes.

22 octobre. Continuation de la canonnade et du bombardement, avec perte de quelques hommes. Le canonnier anglais Martin réussit à tuer les meilleurs bombardiers turcs. Vieillards, femmes, enfants travaillent à réparer nos batteries avec une ardeur admirable. Un jeune homme a la main emportée: il prie sa mère qui se désole d'étancher son sang, afin de continuer son travail.

27 octobre. Le feu des Ottomans se ralentit. La garnison de Missolonghi

Moustaï pacha reprenait ainsi quelque courage; mais il n'en était pas de même d'Omer Brionès, qui lui tint un discours pareil à celui que Thersandre, citoyen d'Orcho-

fait une sortie pour intercepter un convoi de vivres venant d'Hypochori, dont elle s'empare après avoir tué 47 cavaliers turcs.

29 octobre. Nous recevons trois pièces de canon, qui nous sont envoyées de Livourne par le pieux métropolitain Ignace, archevêque d'Arta.

31 octobre. L'ennemi nous envoie un parlementaire chargé de nous offrir une capitulation : on le chasse. Reçu une barque chargée de grains et de plomb provenant de Clarence en Morée.

4 novembre. Tempête, torrents de pluie; cependant le bombardement continue.

5 novembre. L'ennemi prépare des bateaux plats pour nous attaquer. Que Dieu daigne nous protéger!!!

9 novembre. Le bombardement recommence avec une fureur extraordinaire. Les troupes, le peuple et les autorités s'irritent; la disette est extrême. L'ingénieur découvre l'importance d'un haut fonds nommé Poros, qu'on peut regarder comme un boulevard placé entre Anatolico et Missolonghi. Il entreprend d'y élever une batterie; l'ennemi fait tous ses efforts pour l'en empêcher, mais inutilement.

10 novembre. Le bombardement continue avec la même fureur. Nous avons à regretter un canonnier spetziote et un jeune homme de seize ans. Jusqu'à ce jour les Turcs ont lancé deux mille bombes. Mon calcul me porte à croire qu'ils ont dépensé 72,000 livres de fer, 12,000 de poudre, sans autre résultat que de nous avoir tué treize individus, et renversé quelques cabanes.

11 et 12 novembre. Le feu des ennemis se ralentit; nous avons perdu un homme par l'explosion d'une bombe.

15 novembre. Nous apprenons que des troupes sorties des Dardanelles de Lépante sont venues renforcer les corps d'Omer Brionès et de Moustaï pacha, dont les armées se montent à vingt mille hommes, la plupart cavaliers. Les munitions, les fourrages leur manquent, les maladies les désolent. On ne fait point de prisonniers dans cette guerre acharnée; on n'a pu encore en faire sentir la nécessité.

17 novembre. Un esclave grec, échappé du camp des Turcs, nous apprend qu'ils songent à se retirer. En effet, ils embarquent leur grosse artillerie, ils incendient leurs barques, et ils abattent les oliviers.

18 novembre. On fait une sortie pour poursuivre l'ennemi, auquel on tue quelques chevaux. Il nous a laissé une quantité de boulets, de bombes, de farine, avec une lettre portant que *les Grecs reverront au mois de mai prochain le redoutable sabre du Scodra pacha*. Qu'il vienne! sa perte est de plus de 1500 hommes tués ou emportés par l'épidémie.

mène, attribue à un Perse de l'armée de Mardonius dans une circonstance presque semblable. « Vous voyez, mon » frère, cette armée; vous connaissez sa valeur : eh bien, » de tout ce nombre d'hommes campés au bord des lagu- » nes, d'ici à très-peu de temps, croyez-moi, il en restera » à peine quelques-uns. — Mon frère, répliqua Moustaï, » ce que le destin a réglé, les hommes ne peuvent l'éviter. » Abstenez-vous de contrister mon ame. Il n'y a pas pour » l'homme de plus grand chagrin que de prévoir ce qu'il » y aurait de mieux à faire et de ne pouvoir l'exécuter. » Trahis par le capitan-pacha qui s'est enfui à notre appro- » che, c'est à nous de tenter la fortune; espérons que Al- » lah nous dirigera dans le sentier de la valeur (1). »

Constantin Botzaris qui avait succédé à son frère, soupçonnant les desseins de l'ennemi, résolut de le déloger du poste qu'il occupait. Prenant avec lui huit cents hommes déterminés, il l'attaque de nuit, tue ou enlève une partie de ses soldats, et rentre en ville chargé de dépouilles.

Cet événement, qui eut lieu dans les premiers jours de novembre, ne tarda pas à être suivi des pluies de l'automne; et lorsque les barques de Prévésa arrivèrent, les radeaux qu'on avait construits à Tzambaraki étant prêts, l'armée turque affaiblie ne se trouva plus en mesure de prendre l'offensive.

Un soupçon fatal qui, seul, aurait suffi pour paralyser ses efforts, planait dans l'armée; la Porte venait d'en troubler l'harmonie par sa politique. Adressant secrètement un firman à Omer Brionès, elle l'avait chargé de défaire le Sultan d'un visir puissant qui lui portait ombrage, en lui envoyant la tête de Moustaï pacha de Scodra. Un *ukase* semblable avait été envoyé à Moustaï pour faire décapiter Omer Brionès, accusé d'avoir hérité des trésors d'Ali Tébélen. On s'observait, on se tenait dans une défiance réciproque en s'épiant mutuellement, lorsque les éléments, d'ac-

(1) Calliope, c. XVI.

cord avec la perfidie du divan, vinrent mettre le sceau aux calamités des Ismaélites.

Épuisés par des veilles et par les alarmes continuelles que leur causaient les insurgés, les mahométans ne s'endormaient plus qu'au bruit des orages qui inondaient leurs tentes et leurs bivouacs d'un déluge d'eau, dès que le soleil était couché. A des nuits pluvieuses succédaient des journées brûlantes; et les tremblements de terre, qui sont fréquents à l'automne, imprégnant l'atmosphère de miasmes délétères, les fièvres ne tardèrent pas à se multiplier dans l'armée. C'était l'effet de la température de la région marécageuse de la basse Étolie. On y faisait peu d'attention (car que sont les hommes aux yeux du despotisme?), lorsque chacun éprouva un malaise général.

Les soldats n'avaient jusque-là ressenti que des lassitudes dans les membres, des odontalgies ou maux de dents, des ophtalmies et des horripilations auxquelles succédaient des paroxysmes avec délire, quand le nombre des morts augmentant, les Ottomans prétendirent qu'on avait empoisonné les sources. Insensés! la peste, communiquée par le capitan-pacha à l'escadre barbaresque, avait pénétré des vaisseaux algériens dans le camp turc, qui offrit les scènes les plus terribles causées par ce fléau meurtrier. On vit bientôt la terre jonchée de malades ayant les yeux injectés de sang, ou le regard menaçant, la bouche remplie d'ulcères, les membres couverts de tâches noires; exhalant, avec des sanglots, un souffle cadavéreux du fond de leurs poitrines. Les uns courant aux fontaines ou vers l'Achéloüs pour étancher leur soif, s'y précipitaient et s'y noyaient. D'autres, atteints d'hydrophobie, fuyant les eaux des sources, gravissaient les rochers ou montaient sur les arbres, en demandant leurs armes pour combattre des fantômes qu'ils croyaient apercevoir dans les airs. Plusieurs, déchirant leurs vêtements, s'exposaient nus et baignés de sueur à l'impression des vents pour rafraîchir leurs membres cou-

verts de pustules bleuâtres, d'où coulaient des ruisseaux de sang, lorsqu'ils se déchiraient avec leurs ongles, pour calmer un prurit qu'ils ne faisaient qu'exaspérer. Les moins énergiques, attaqués de bruissements d'oreilles, croyaient entendre des voix menaçantes parties du ciel, ou sortant du fond de la terre, qui leur annonçaient leur dernière heure. Ils versaient des larmes en nommant les lieux qui les avaient vus naître, leurs parents, leurs familles, leurs femmes et leurs enfants qu'ils ne devaient plus revoir. Un grand nombre, expuant péniblement une sanie visqueuse, la langue gonflée, roulant des regards furieux, expiraient suffoqués. Le désespoir se peignait dans les gémissements de ceux que des bubons qui ne pouvaient faire éruption enlevaient au milieu d'un transport convulsif. Plusieurs, frappés de cécité, errants à l'aventure, tombaient en accusant de mauvais génies de les obséder, tandis que des brigands, attentifs à profiter des dépouilles des morts et des mourants, entassaient des monceaux d'armes, de pelisses, de turbans et de ceintures sur lesquels ils expiraient, furieux de se voir ravir par d'autres le prix de leurs crimes. Ailleurs des soldats mettant les magasins au pillage s'enivraient et se disputaient des vivres devenus plus précieux que l'or et les objets de la cupidité ordinaire des hommes.

La peste exerçait ses ravages depuis dix-huit jours, quand Moustaï pacha et les chefs de l'armée ottomane résolurent de lever les siéges de Missolonghi et d'Anatolico qu'ils battaient inutilement depuis un mois. Voulant faire des adieux dignes de leur barbarie aux Étoliens, ils ordonnèrent de couper les oliviers qui couvrent les flancs du mont Aracynthe. Six mille pieds de ces arbres tombèrent sous la hache de leurs soldats, et ayant mis le feu aux barques ainsi qu'aux radeaux qui se trouvaient à Tzambaraki, ils partirent le 17 novembre (v. s.), en se dirigeant sur Vrachori.

Arrivés à ce campement, les visirs Moustaï et Omer Brionès firent évacuer le dépôt général qui se trouvait à

Catochi, qu'on embarqua à la destination de Prévésa et de Salagora, échelles principales du golfe Ambracique. Abandonnant ensuite canons, mortiers, projectiles, et tout ce qui n'était pas susceptible d'être transporté, l'armée mahométane, réduite au tiers, passa l'Achéloüs au gué de Stratos. Arrivée à Olpé, Omer Brionès s'embarqua pour Prévésa, après avoir révélé à son collègue Moustaï pacha que la Porte Ottomane avait le dessein formel de le faire décapiter, et de se tenir sur ses gardes. *Pour moi*, dit-il, *on verra à quel prix je livrerai ma tête, qui est proscrite comme la tienne par les intrigues de Méhémet Ali d'Égypte.*

Tels furent, dans la Grèce occidentale, le résultat de la campagne de l'année 1823 et la dernière entrevue des deux satrapes réunis pour éteindre la sainte rébellion de la Croix dans le sang de ses glorieux défenseurs.

Moustaï pacha, poursuivant sa retraite après cet entretien, s'arrêta à l'Arta, où il introduisit la peste. Il se mit quelques jours après en route pour regagner l'Illyrie; mais à peine arrivé à Coumchadèz, ses soldats, qui s'étaient écartés pour piller les villages, furent chargés avec une telle vigueur par les Épirotes, qu'un grand nombre ne reparurent plus sous ses drapeaux. Attaqué bientôt après à Mougliana par les montagnards de Lacca, qui s'étaient cantonnés dans les forêts voisines de la Selléide, il perdit une grande partie de ses bagages. Enfin assailli par Ismaël Podèz, ancien sélictar d'Ali pacha, qui venait de se révolter, ce ne fut qu'en faisant le coup de fusil qu'il parvint à entrer, au bout de six jours de marche, à Janina, tant son armée était accablée de maux. Il y apporta la contagion qu'il répandit dans la vallée de l'Aous, au sein des villages du Musaché, sur les rives du Drin et à Scodra, où il n'était pas encore arrivé que le canon de la victoire annonçait l'apparition d'une escadre grecque sur les rivages de l'Étolie.

Mavrocordatos, nommé commandant de la Hellade occi-

dentale, abordait à Missolonghi où il apportait l'abondance et le règne des lois. Colocotroni à la tête de huit mille hommes, sortait de l'Élide pour attaquer Patras. Un brick Spetziote, commandé par le navarque Colombotes, foudroyait une corvette algérienne aux attérages d'Ithaque. Les Étoliens et les Acarnaniens sortis des îles Téléboënnes, des forêts, du sein des lacs, ou descendus des montagnes qui leur avaient servi d'asile, rentraient dans les campagnes. Les dissensions publiques avaient cessé dans le Péloponèse. Le sénat hellénique rassemblé à Astros discutait les moyens de régulariser un emprunt que des commissaires devaient être chargés d'aller négocier en Angleterre. L'attention publique, tournée vers l'île d'Eubée, suivait les pas d'Odyssée. On avait éprouvé des revers en Crète, mais ils étaient réparables. La mer Égée était libre, et la campagne prête à finir ne pouvait plus offrir que des résultats prospères, lorsqu'on apprit que l'amiral Miaoulis Vôcos venait d'obtenir un grand succès dans les parages orageux du golfe Pagasétique.

CHAPITRE VII.

Bruits avant-coureurs d'une victoire navale remportée par les Grecs.— Capitulation de Trikéri. — Sommation du capitan-pacha adressée aux Grecs de Skiatos. — Refus qu'il éprouve. — Attaque infructueuse contre cette île. — Cause de la défection d'Ismaël Podèz. — Arrivée de la flotte ottomane dans le golfe Pagasétique.—Cérémonie funèbre en l'honneur du souverain pontife Pie VII, célébrée par les Grecs.— L'amiral Miaoulis Vôcos s'empare d'un convoi turc; — attaque la flotte ottomane, — la bat et la disperse. — Rentrée du capitan-pacha aux Dardanelles. — Excursions des marins de l'Archipel. — Captures et esclaves qu'ils font. — Odyssée rentre en campagne. — Retraite de Bercofezli Jousouf pacha sur Larisse. — Débarquement d'Odyssée dans l'île d'Eubée. — Turcs surpris et battus.— Siéges de Carystos et d'Érythrée. — Désastres, revers et succès des Crétois. — Proclamation de Thomas Maitland. — Sa mort. — Allégresse des Grecs. — Disgrace d'Abouloubond. — Révolution de sérail. — Ministres étranglés. — Remarques de Georges Tourtouris sur les affaires des Grecs. — Secours qu'ils reçoivent. — Arrivée de lord Byron à Missolonghi. — Décret relatif à la publication d'un journal périodique. — Envoi de troupes à Psara et en Crète. — Considérations générales. — Conclusion.

Au moment où les Grecs voyaient s'éloigner les barbares, le bruit se répandit parmi les soldats qui composaient la garnison de Missolonghi, que l'amiral Miaoulis Vôcos avait battu les Turcs dans les parages de Volo. On citait, à l'appui de cette nouvelle, un fait plus décisif que *l'apparition d'un caducée apporté par les flots* (1) sur la plage de Mycale, qui annonça la victoire de Platée aux Grecs, le jour où ils battaient les Perses dans cette partie de l'Asie-Mineure. C'était la disparition de l'escadre barbaresque qui avait quitté subitement les rivages de l'Étolie. On conjecturait, d'après cela, que le capitan-pacha était en fuite, et peu de jours s'étaient écoulés lorsque des barques venant

(1) *Voy.* Hérodote, Calliope, c. 100.

du Péloponèse, publièrent le récit des événements qui s'étaient passés dans la Grèce orientale ainsi que dans la mer Égée.

Lors de l'arrivée de la flotte ottomane qui avait ravitaillé les forteresses de Cara-Baba, d'Érythrée et de Carystos, les Grecs de Trikéri avaient accédé à une espèce de neutralité proposée par le visir de Larisse. Il avait été réglé que leur ville ne recevrait point garnison mahométane, mais qu'elle cesserait de faire cause commune avec les Hellènes, et qu'elle paierait une redevance à titre d'hommage au sultan. En vertu de cette convention les partisans de l'indépendance s'étaient éloignés, et on serait resté tranquille si on n'avait pas appris la nomination d'Abouloubond pacha au poste de Romili vali-cy ; événement qui mettait chacun dans la nécessité de se prémunir contre la férocité d'un barbare accoutumé à ne rien respecter.

Les Trikériotes s'occupaient, sans montrer rien d'hostile, à pourvoir à leur sûreté, quand des signaux établis sur le mont Pélion annoncèrent, le 4 novembre, l'approche de l'escadre ottomane. Le capitan-pacha Khoreb reparaissait dans le golfe Thermaïque. Son intention était de s'emparer de l'île de Skiatos, où s'était réfugiée une partie de la population grecque de l'Eubée. Il voulait l'exterminer ou la faire esclave, pour célébrer sa rentrée à Constantinople par le spectacle des têtes et des captifs. Enfin il avait le projet de renverser Trikéri de fond en comble, afin d'avoir la relation de quelque fait d'armes à présenter au divan. Unissant la ruse à la force qu'il se proposait de déployer, il envoya en parlementaire auprès des habitants de Skiatos, Stéphanos Bogoridès, drogman de la mer Blanche, chargé de leur demander : *l'eau, la terre et leurs armes.*

Vaincre ou mourir, fut la seule réponse à cette sommation arrogante! Elle ne pouvait être reçue différemment par des hommes tels que Diamantis et Tassos, qui s'étaient retirés à Skiatos depuis que les Trikériotes avaient paralysé,

par leur soumission, les efforts des insurgés de la Magnésie. Il fallait en venir aux mains; et Khoreb, ayant fait signal de mettre à la mer les embarcations, qu'on chargea de douze cents soldats, on porta le cap vers l'île qu'on se proposait de dévaster. Les vaisseaux de haut bord, manœuvrant sous leurs huniers, devaient protéger la descente qui venait de s'effectuer, lorsqu'un coup de vent impétueux les força de gagner le large. Les Grecs descendus des montagnes attaquent en même temps les barbares, qui se précipitent dans leurs barques qu'une mer furieuse engloutit, sans que leur amiral puisse les secourir; et obligé lui-même de pourvoir à sa sûreté, il se réfugie dans le golfe Pagasétique, où d'autres dangers l'attendaient.

Ismaël Podèz ou Potta, qui avait à deux reprises attaqué sans succès Trikéri, continuait alors à surveiller cette ville, en faisant exécuter le traité qu'elle avait conclu avec Dgéladin, visir de Larisse. Ces égards nouveaux, le refus qu'il avait fait de contrevenir à la foi jurée, ne tardèrent pas à élever contre lui les soupçons des fanatiques, qui se réunirent pour le dénoncer.

Les mauvais princes sont le fruit ordinaire de la dépravation sociale. Ils se forment lorsque les délateurs se sont multipliés, quand chacun se fait geolier ou victimaire pour de l'argent, et surtout lorsqu'il se trouve des adulateurs au sein des misères publiques qui crient que tout prospère. Ismaël Potta était trop homme de bien pour persister impunément dans la ligne qu'il suivait. Sa tête fut proscrite par un firman de Sa Hautesse, auquel il eut le bonheur de se soustraire en tuant de sa main quatre capigi-bachis apostés pour l'assassiner. A peine échappé à ce danger, il avertit les Trikériotes de se tenir sur leurs gardes, en leur faisant savoir qu'on ne leur avait accordé une trève que pour les massacrer, quand on serait en mesure de le faire. Pour lui, jurant une haine éternelle aux Osmanlis, à la Sublime Porte et au Sultan il s'était retiré en Épire avec les Toxi-

des, qu'on vient de voir attaquer les débris de l'armée de Moustaï pacha, lorsqu'il opérait sa retraite vers Scodra.

Les Trikériotes se trouvaient ainsi sur la défensive quand Khoreb mouilla dans le golfe Pagasétique. Informé de ce qui était arrivé, il envoya aussitôt à Trikéri son drogman Bogoridès, qu'il chargea de rassurer les habitants. Il leur faisait donner des assurances éventuelles, en leur prodiguant des serments fallacieux, s'ils voulaient consentir à lui rendre les armes; et peut-être aurait-il réussi à tromper des hommes qui n'aspiraient qu'à vivre en paix, sans l'apparition de l'escadre grecque.

Pendant que la bourrasque désemparait la flotte ottomane, l'archinavarque Miaoulis Vôcos, qui s'était arrêté à Ténos après avoir perçu les contributions de cette île, rendait, à l'exemple de tous les Grecs orthodoxes des Cyclades, hommage à la mémoire du souverain pontife Pie VII, pour qui les catholiques célébraient un service funèbre. Un coup de canon était tiré de quart d'heure en quart d'heure, les cloches sonnaient, et les églises des deux communions, tendues en noir, attestaient le deuil général des fidèles. Pie VII avait reçu dans ses états les Grecs forcés de fuir loin de leur patrie. Les députés des Hellènes avaient été honorablement accueillis à Ancône. Il n'avait pas dépendu de Sa Sainteté qu'ils ne fussent admis au congrès de Vérone. On savait qu'une politique oppressive de la sienne avait seule entravé les intentions d'un prince dont on pouvait dire que, pendant une carrière orageuse, *il n'avait jamais fait porter le deuil à aucune famille.* Une voix religieuse et patriotique exprima en ces termes les regrets de l'église orthodoxe d'Orient (1).

(1) *Voy.* le n°. 7 du Télégraphe Greo, où le fragment du discours que je cite est inséré. Que diront maintenant ceux qui trompent encore la piété des princes chrétiens, dans les états desquels ils enrôlent des officiers assez coupables pour armer un bras sacrilége contre la Croix. O honte de notre siècle, quand on saura un jour ce qui s'est passé.... je suspends la révélation de ce grand crime social.

« Le souverain pontife Pie VII, objet de nos regrets,
» ne se borna pas, mes frères, à des vœux stériles pour
» la cause des Grecs armés contre leurs tyrans antichré-
» tiens. Non content de parler en leur faveur, il ouvrit
» à l'infortune ses ports, il accueillit les victimes échap-
» pées au glaive des barbares, que l'Autriche et l'Angle-
» terre repoussaient de leurs plages. Il vint, vous le savez,
» à leur secours en offrant à nos compatriotes avec le pain
» de l'hospitalité, asile et protection. Honneur au père
» commun des fidèles! ses vertus étaient dans son cœur,
» et sa mémoire sera éternellement chère aux Hellènes.

» En effet, mes frères, si les sentiments de la phi-
» lanthropie n'avaient pas été innés dans le cœur de Pie
» VII, quoiqu'il fût chef spirituel de la chrétienté, assez
» de motifs plausibles pouvaient l'attacher au parti de nos
» ennemis. N'avait-il pas un prétexte naturel dans l'an-
» tique dissidence qui sépare l'église grecque de l'église
» latine? N'avait-il pas des raisons politiques en voyant
» les commotions politiques de l'Italie, qui agitaient même
» une partie des états pontificaux? Ne pouvait-il pas par-
» tager les soupçons des rois qui croyaient voir dans le
» soulèvement de la Grèce la suite du mouvement révo-
» lutionnaire dont l'Europe était menacée? Mais il n'en
» fut pas ainsi, mes frères, l'œil pénétrant du souverain
» pontife reconnut dans les Hellènes les héroïques dé-
» fenseurs de la Croix, les enfants d'un même dieu, et
» il leur tendit une main secourable.

» Salut au roi pontife, salut au bienfaiteur des Hellènes
» Pie VII, que son nom soit parmi nous béni et révéré
» d'âge en âge. »

Au sortir de cette pompe religieuse, Miaoulis Vôcos avait repris la mer, lorsqu'en approchant de Skiatos il s'empara d'un convoi sorti de Salonique, qui se composait d'une corvette et de quatre bâtiments de transport. Ils étaient chargés de vivres et d'esclaves chrétiens que le

nouveau visir de Macédoine envoyait en présent à Khoreb pacha. On donna des armes aux captifs délivrés, et l'archinavarque se dirigeant vers le golfe Pagasétique, y entra au moment où Khoreb pacha était en pourparlers avec les habitants de Trikéri.

Détachant aussitôt un brûlot, qu'il lança sans succès au milieu de la flotte ennemie, les Turcs saisis d'épouvante coupent leurs câbles pour mettre à la voile. Ils ne voient et n'entendent plus rien. Tous veulent sortir du golfe; et le bruit du canon qu'ils tirent au hasard, leur dérobe la connaissance d'un second brûlot qui prend feu sous la poupe du capitan-pacha. Il a le bonheur de l'éviter; mais l'esquif incendiaire heurte contre une de ses frégates qui s'embrase. Deux autres, ainsi que trois bricks, ne pouvant s'élever au vent, sont affalés et s'échouent sur la côte, sans que les barbares songent à y mettre le feu. Trois autres corvettes, six bricks et plusieurs armements abandonnés de leurs équipages, sont détruits par les Grecs aux attérages de Sainte-Marine, près de Zeïtoun. Vingt-deux voiles de guerre, qui faisaient partie de la flotte turque, composée, quelques heures avant, de cinquante-quatre navires de tout rang, se réunissent seules autour de Khoreb pacha, qui prend la fuite en apercevant la pavillon de la Croix arboré sur les hauteurs de Trikéri; et le 17 novembre, jour où l'armée de Moustaï pacha évacuait l'Étolie, la flotte de Sa Hautesse, qualifiée d'invincible, laissait tomber l'ancre sous le château d'Asie des Dardanelles. Ainsi les efforts des Turcs pendant cette campagne, comparés à l'invasion de Dramali dans l'Argolide en 1822 et aux entreprises de leur marine, n'avaient été que des vagues qui battent les rivages après une grande tempête.

Le capitan-pacha, dont l'expédition se terminait d'une manière si désastreuse aux attérages de l'Hellespont, respirait à peine, lorsqu'un scampa-via de Psara, monté par trente-quatre marins, résolut de lui prouver que les Grecs

seraient peut-être bientôt en mesure de faire trembler le sultan jusqu'au fond de son sérail. Bravant le canon de Sestos et d'Abydos, avec plus d'intrépidité que ne le fit l'amiral Duckwort en 1806, méprisant les vaisseaux de l'armée impériale de Mahmoud II, l'esquif s'était avancé, à la faveur de la nuit, jusqu'à Nagara, mouillage situé au-delà des châteaux. Il s'y était emparé d'une sacolève turque chargée de *lakierda* (poisson salé de la mer Noire), mais il voulut attendre le jour pour célébrer sa victoire. Les Psariens, présentant la voile au vent du nord, repassent les Dardanelles à la vue des forteresses et de l'escadre, en remorquant leur prise et en insultant par des chants patriotiques au Croissant, au Prophète et à la Majesté du sultan, *souverain des deux mers et des deux continents.*

Le produit de cette capture venait d'être adjugé à Psara, le 24 novembre, au prix de quarante mille piastres, lorsqu'on y vit aborder cinquante matelots, dont les barques pavoisées étaient chargées d'un autre butin. Ils apportaient les draps, les cafés, les articles des manufactures étrangères, les mulets, les chevaux, les ânes et les âniers, les chameaux et les chameliers d'une caravane qui se rendait de Smyrne à Pergame.

Deux autres armements déchargeaient en même temps les dépouilles des Turcs de Lemnos. Débarqués de nuit au port de Condia, ils s'étaient avancés jusqu'au village d'Ésimadia, situé à deux lieues de distance de la mer, où ils avaient enlevé le noble aga du sultan, qui offrait vingt mille piastres pour sa rançon. On le céda à ce prix au gouvernement, qui avait dessein de l'échanger contre des familles grecques, que les mahométans relâchaient afin de se racheter de l'esclavage.

Ils avaient d'abord fait des difficultés pour accepter de pareilles conditions; mais l'amirauté de Psara ayant fait embarquer en dernier lieu cent cinquante beys ou agas de l'Anatolie pour aller travailler aux fortifications d'Athènes,

les Turcs Asiatiques étaient devenus plus accommodants. Du reste, il ne se passait pas de jour sans qu'il arrivât quelques-uns de ces barbares à Psara ou à Samos. Les barques de ces îles étaient devenues la terreur des mahométans, au point qu'elles faisaient trembler jusqu'au rédacteur du Spectateur Oriental, qu'il eût été assez équitable de voir, accouplé avec l'Observateur Autrichien, travaillant à recrépir les remparts de l'acropole de Cécrops, sous le fouet des descendants d'Harmodius et d'Aristogiton, en expiation des injures et des calomnies dont ils les avaient gratifiés.

Mais la justice divine étant éternelle, est lente à punir; et les Hellènes savaient qu'il fallait encore répandre des flots de sang, avant d'obtenir de la chrétienté la reconnaissance de la légitimité de la Croix sous laquelle ils combattaient. L'amirauté d'Hydra décida en conséquence d'envoyer une division navale aux Thermopyles, afin de seconder Odyssée, Goûras, Nicétas le Turcophage, les béotarques Diamantis et Tassos, qui se préparaient à chasser les infidèles de l'île d'Eubée.

Odyssée était à peine sorti de Salamine, qu'informé des succès de Goûras, qui avait repoussé les infidèles des frontières de l'Attique, il résolut de les attaquer dans la Béotie. Ils s'y concentraient sans paraître avoir aucun dessein fixe, si ce n'était d'y passer le restant de la campagne avant de rentrer dans leurs quartiers d'hiver, car, riches des dépouilles de l'Eubée, ils ne songeaient plus qu'à mettre leur butin en sûreté. Ainsi un de leurs pachas, trouvant une occasion favorable, s'était déjà enfui dans les montagnes de la Bulgarie, et Bercofezli Jousouf pacha ne soupirait qu'après le moment de se retirer à Larisse.

Les Turcs de l'Eubée, et Omer qui commandait la partie méridionale de cette île, satisfaits d'avoir incendié douze villages et dévasté plus de cinquante autres, tandis que les habitants étaient occupés aux soins de la vendange où à récolter le maïs, vivaient dans une sécurité profonde.

Indifférents sur l'avenir, ils avaient relâché plus de soixante-dix mille têtes de bétail qu'ils avaient enlevées, et que les montagnards sortis des forêts avaient aussitôt reprises, en se retirant dans l'Attique, où ils vendirent, tant leur misère était extrême, les bœufs au prix de quinze francs; les moutons et les chèvres, de trente à cinquante sous la pièce. C'en était fait de l'Eubée, le despotisme avait transformé cette île florissante en une vaste solitude, lorsque la défaite du capitan-pacha contraignit Bercofezli Jousouf pacha à rentrer en Thessalie.

Ce mouvement rétrograde ayant dégagé les Magnésiens, ils ne tardèrent pas à reparaître aux environs de Zeïtoun; et l'escadre de Psara ayant abordé presque en même temps dans le golfe de Talante, les insurgés convinrent d'attaquer l'Eubée sur plusieurs points à la fois.

En conséquence de cette résolution, le 25 novembre (v. s.), Odyssée, débarqué pendant la nuit devant Carystos, surprit les ennemis répandus dans la campagne, où ils espéraient passer tranquillement la fin de l'automne. Au lever du soleil, trois cent quarante-cinq mahométans de distinction étaient tombés sous les coups de ses soldats, qui avaient fait esclaves cent familles ennemies; et Omer, pacha de Carystos, avec le restant de la population, n'avait trouvé de salut qu'en se réfugiant dans la place qu'il avait négligé d'approvisionner.

La famine les y suivit; et l'imprévoyant Omer pacha ne trouva d'autre remède à son malheur, qu'en se rendant en personne, à la faveur d'un déguisement, auprès du visir qui commandait à Érythrée, pour le conjurer de l'assister dans le péril imminent où se trouvaient ses coreligionnaires renfermés dans la forteresse de Carystos. Sa demande avait été octroyée, lorsque les Grecs parvenus à s'évader de Nègrepont révélèrent le dessein des Turcs au stratarque Tassos, qui entrait dans l'Eubée à la tête de mille guerriers du mont Olympe. Celui-ci s'empressa de

communiquer cet avis à Odyssée, en l'engageant à laisser le soin du blocus à un de ses lieutenants, et il ne l'eut pas plus tôt rejoint au défilé de Kaki-Scala, près du village de Vathi, qu'ils eurent à combattre trois mille barbares conduits par Omer pacha. Ils les mirent en déroute ; et les Grecs victorieux ayant reparu devant Carystos avec les drapeaux des mahométans, les assiégés, auxquels on laissa les moyens de s'évader, profitèrent en grande partie de l'obscurité de la nuit pour se jeter dans les bois, d'où la plupart parvinrent à se réfugier à Érythrée.

Les Eubéens rentrèrent en foule dans leurs foyers, et Odyssée, Tassos, Diamantis, unis aux navarques de Psara, s'étant portés vers Érythrée, cette place, dernier asile des Turcs, fut si complètement assiégée, que tout porte à croire qu'elle ne peut long-temps résister. Alors sera complétée la conquête de la Hellade; car les Grecs n'ont point oublié cet adage de Philippe de Macédoine: *que celui qui est maître de l'Eubée, est maître de l'Attique;* ὅτι ὁ ἄρχων τῆς Εὐβοίας ἄρχει τῆς Ἑλλάδος.

Mais quelle main pouvait étancher les flots de sang qui coulaient dans la Crète, au moment où les chrétiens étaient victorieux au sein de la Hellade? Le gouvernement qui se trouvait à Argos venait d'apprendre que la flottille de Méhémet Ali, pacha d'Égypte, après avoir escorté jusqu'aux Dardanelles des navires chargés de présents envoyés par les pachas d'Acre et de Tarse au sultan, avait abordé, au retour de cette mission, à Candie. Embarquant aussitôt six mille Turcs tirés de cette ville, elle les avait transportés à Rhétymos, où, donnant la main à la garnison de la Canée, ils avaient fait une invasion dans l'intérieur de l'île. Réunis au nombre de neuf mille combattants, conduits par Pilal pacha, ils étaient tombés à l'improviste sur les Grecs occupés à la cueillette des olives, dont ils avaient exterminé un grand nombre. Trente-six villages avaient été réduits en cendres! Huit cents vieillards, femmes ou enfants, qui

s'étaient cachés dans la grotte de Stomarambellos, enfumés comme les bêtes féroces que les chasseurs forcent dans leurs terriers, avaient été étouffés de cette manière.

Ici s'arrêtait la relation de ce désastre, lorsqu'on fut informé que l'Harmoste Tombazis, avec un corps de six mille Grecs, avait rejeté les barbares dans les places, où ils étaient de nouveau renfermés. Aussi la nouvelle des succès des mahométans dans la Crète, quoique propagée avec la gothique emphase du Spectateur Oriental, ne produisit pas plus de sensation à Constantinople que dans la chrétienté, où l'Observateur Autrichien avouait, avec un dépit concentré : *que les événements militaires de la Grèce avaient de nouveau vivement inquiété le ministère ottoman. On n'a pas*, disait-il à ce sujet, *regretté beaucoup la perte de l'Acrocorinthe* (1), *dont la garnison luttait depuis six mois contre la faim* (2), *et était presque réduite à rien* (3). *On a été plus affecté de la nouvelle que les insurgés* (4) *avaient pris pied dans l'île de Nègrepont, et qu'ils étaient débarqués à Mitylène.*

Ces paroles, ou plutôt ces derniers abois d'une cause désespérée, ne tardèrent pas à être exprimés d'une manière plus accablante encore pour les turcophiles, à l'arrivée de Th. Maitland dans les îles Ioniennes. Sa Grace, qui avait touché aux îles de Zante et de Céphalonie, où elle avait apprit l'affaire de la corvette algérienne capturée aux attérages d'Ithaque par le navarque Colombotes, ne goûta plus de repos. Ne pouvant punir les Hellènes, elle

(1) Il faut bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher. C'est ici le dédain du renard gascon pour les raisins dont il ne pouvait tâter.

(2) Pourquoi le capitan-pacha et quatre armées lancées dans la Béotie n'ont-ils pas ravitaillé cette place ?

(3) C'étaient les débris de vingt-huit mille hommes avec lesquels Dramali envahit l'Argolide au mois de juillet 1822.

(4) On pourrait croire qu'il y a ici une faute d'impression ; car les Grecs sont qualifiés d'*insurgés*. On les avait traités jusqu'alors de *rebelles ;* mais l'Observateur Autrichien s'amende. Il a fait d'autres concessions plus importantes ; espérons qu'il se convertira, en désespoir de cause.

fit retomber sa colère sur les Ioniens, en faisant publier la proclamation suivante :

Corfou, 20 décembre 1823.

« Attendu que, le 10 et le 12 du courant, une des plus » flagrantes violations de territoire a eu lieu dans les îles » de Sainte-Maure et d'Ithaque, de la part de quelques » bâtiments grecs armés, lesquels étaient sous le comman- » dement *d'un homme appelé le prince Mavrocordatos* (1), » et cela en opposition à tout principe reconnu de neu- » tralité et du droit des nations, S. Exc. le lord haut-com- » missaire de S. M. B. se voit, avec un souverain déplai- » sir, forcé d'ordonner que les deux îles ci-dessus nom- » mées soient sur le champ mises, relativement au reste » des îles Ioniennes, en une quarantaine de trente jours. » L'inspecteur-général du département sanitaire de Cor- » fou est chargé de transmettre immédiatement les ordres » nécessaires à cet effet.

» S. Exc. éprouve une véritable douleur pour les in- » convénients et les pertes qui doivent nécessairement » résulter d'une pareille mesure ; et ce qui la rend d'au- » tant plus effrayante, c'est qu'on devait moins s'attendre » à voir tenter de compromettre et d'insulter le gouver- » nement Ionien, placé sous la protection exclusive de » S. M. B., par *des hommes* qui déclarent combattre pour » leur propre liberté, et de rendre ainsi ce gouverne- » ment, si le fait avait été passé sous silence, complice de » ces terribles malheurs et des odieuses atrocités qui, dans » cette occasion et dans plusieurs autres, ont signalé la » conduite des parties engagées dans la guerre actuelle. »

Cet incident, et surtout les victoires des Hellènes, altérèrent si rapidement la santé d'un homme irritable, qu'atteint le 17 janvier, à son retour à Malte, d'une apoplexie foudroyante, on entendit presque aussitôt retentir

(1) Mavrocordatos est d'aussi bonne famille que Th. Maitland ; car il est noble à double titre, *armis et atavis*.

d'île en île jusqu'au fond du Péloponèse et dans Argos, ces paroles effroi des méchants: *Sir Thomas Maitland l'ennemi des Grecs se meurt, sir Thomas Maitland l'ennemi des Grecs est mort! Vanité des vanités! le lord haut-commissaire des îles Ioniennes est scellé dans la tombe! Anathème à ses œuvres et à sa mémoire!*

Quelques Grecs voulaient se couronner de fleurs; mais réfléchissant sur l'instabilité des grandeurs humaines, ils se contentèrent de remercier le ciel de les avoir délivrés d'un *homme* déjà trop puni sans doute des maux dont il affligea les enfants de la Croix. On avait des motifs plus nobles et surtout plus importants de se réjouir et de remercier la Providence, qui protégeait visiblement la Hellade.

Le capitan Khoreb pacha avait été disgracié au retour de sa campagne. Aboulouboud, nommé à une satrapie insignifiante au fond de l'Asie-Mineure, venait de disparaître de la scène de la Grèce (1). Le sultan avait déposé son grand visir Ali (2) et changé son divan, en dépouillant ses

(1) Il fut réintégré quelques mois après dans la charge de Romili vali-cy, la Porte ayant senti le besoin de cet instrument de terreur.

(2) Ali visir azem fut remplacé par Ghalib pacha, auquel le sultan notifia son élévation par le Khatti chérif suivant en date du 13 décembre:

« Salut, mon premier visir, représentant absolu, probe et fidèle, Esseco-Mehmed-Said-Ghalib pacha, apprends que ton prédécesseur Ali » pacha, d'après son caractère négligent, et ne s'inquiétant de rien, n'a » pris soin d'aucune affaire depuis sa nomination, quoique ce fût de son » devoir; et comme sa conduite n'a nullement répondu à mon attente, son » renvoi est devenu nécessaire. Comme depuis long-temps tu as été employé à des affaires importantes (*), que tu es instruit de tous les intérêts » de l'empire, et que tu as constamment donné des preuves de fidélité et » de probité, en conséquence je t'ai nommé mon premier visir avec des » pleins pouvoirs, et j'abandonne à ton expérience et à ta fidélité reconnue » la direction des affaires. Dirige-toi en tout d'après la loi sacrée, et cherche » à rétablir l'ordre dans les affaires. Que le Dieu de compassion te soutienne » en tout. Comme il est évident que, si la révolte de la Morée n'est pas » terminée jusqu'à ce jour, il faut l'attribuer au peu de zèle de ceux qui en

(*) Il avait été ambassadeur à Paris.

ministres dont une partie furent étranglés. Fet Ali, Châ de Perse, dirigé par les conseils du Céphalonien Képhalas, hésitait à ratifier le traité de paix négocié par M. Willoch, qui devait rendre le calme aux provinces ottomanes voisines de l'Euphrate. Lord Strangfort n'avait pu opérer une anomalie politique qui aurait réconcilié la Russie avec la Porte Ottomane.

Au milieu de ces agitations du sérail, on apprit à Constantinople que Moustaï pacha n'était pas plus tôt rentré à Scodra, qu'informé d'une manière positive par ses capitchoadars du danger qui menaçait sa tête, proscrite par le sultan, il avait dévoilé, dans une circulaire adressée aux Schypetars, les causes auxquelles on devait attribuer la perte de tant de braves qu'ils pleuraient. Toutes les familles de la Guégaria étaient en deuil, et elles avaient juré, dans leur douleur, de ne plus s'armer pour la défense d'un monarque qui avait résolu de les asservir, s'ils avaient été assez malheureux pour anéantir les Grecs. Ismaël Potta, parvenu à soulever l'Épire, demandait à la Sublime Porte la révocation d'Omer Brionès, et le poste de visir de la basse Albanie pour Mahmoud bey, fils de Véli, étranglé à Khoutayé dans l'Asie-Mineure. Enfin l'Illyrie macédonienne et l'Épire n'attendaient qu'un signal pour se séparer du Bas-Empire Ottoman de Constantinople.

Tant de gloire, de succès et d'espérances auraient pu éblouir les Hellènes. Ils se disaient (1) : « Nos pères régis

» étaient chargés, tu auras soin de prendre par la suite les mesures nécessaires, tant par terre que par mer, pour arracher promptement aux
» rebelles grecs les forteresses et les villes qui sont entre leurs mains, et
» mettre fin à ces affaires. Tu auras soin en même temps de rassembler
» des vivres et l'argent nécessaire pour les habitants de ma capitale,
» afin qu'ils ne souffrent en aucune manière. Tu prendras aussi des mesures pour que ces habitants, ainsi que ceux de mon empire, jouissent d'un
» repos parfait.

» Puisse le favori du Seigneur, Mahomet, se servir de toi pour son honneur et sa gloire, et comme un instrument pour ce qui t'est confié! »

(1) Je me contente de traduire littéralement ce morceau, extrait d'un

» par des lois, éclairés du flambeau de la civilisation, gui-
» dés par des chefs expérimentés, maîtres de villes flo-
» rissantes et d'arsenaux, élevés à l'école du génie, des
» arts et de la gloire, confondirent l'orgueil des Perses.
» La discipline et la science dans l'art militaire triomphè-
» rent du nombre et de la valeur mal dirigée des barbares.
» Les enfants déshérités et avilis du pays qu'ils illustrè-
» rent, des pâtres, des chefs de bande flétris du nom de
» brigands, parce qu'ils osaient soustraire leurs têtes au
» joug de l'oppression, des paysans, des vieillards et des
» femmes, se lèvent en invoquant *le Dieu des forts !* Un
» nouveau Gédéon quitte l'aire sous laquelle il foulait le
» grain, et tout s'anime à sa voix souveraine. Quelques
» milliers de chrétiens, la fronde à la main, terrassent les
» Assyriens. Ils s'emparent de leurs armes pour combat-
» tre, non plus les hordes de Xerxès, mais tout ce que
» l'Europe, l'Asie et l'Afrique comptent de mahométans
» les plus intrépides, qui s'avancent par terre et par mer
» pour anéantir les auteurs et les soutiens d'une indépen-
» dance proclamée sous les auspices du Dieu rédempteur.
» Les Ismaélites ont succombé ; l'immortelle Hellade a
» terminé une campagne plus importante que celles qui
» l'ont précédée ; nous avons égalé et peut-être surpassé
» nos aïeux. »

Ainsi parlait un Grec enfant du Pinde ; mais autant son enthousiasme était légitime, car jamais on ne combattit pour une cause plus juste et plus importante, autant il déplorait les malheurs de ces contrées qui pendant trois années révolues avaient été le théâtre de la guerre.

rapport très-étendu sur les événements qui ont eu lieu dans la Grèce pendant les trois derniers mois de l'année 1823, tel qu'il m'a été adressé par M. Georges Tourtouri de Calarités, que je puis maintenant nommer. C'est le même qui m'a fourni une grande partie des détails sur les affaires de l'Épire ; et la Grèce compte en sa personne un citoyen aussi dévoué que vertueux.

« Depuis les rochers de la Selléide jusqu'aux Thermopyles, » la vue, continuait-il, ne se repose que sur des ruines, » des décombres et des tombeaux. Aucune ville, aucun » village, pas une seule cabane n'apparaissent sur cette » terre désolée, d'où les troupeaux mêmes ont disparu. » Les habitants nus, n'ayant pour abri que les antres et » le couvert des forêts, privés d'instruments aratoires » pour remuer la terre, sont sans espérance : qui les as- » sistera dans leur détresse ? »

Il avait à peine tracé ces lignes, lorsque des chrétiens accourus de l'Occident à la voix du malheur, vinrent sécher les larmes des Étoliens et des Acarnaniens. Ils leur apportaient les secours de ce clergé bienfaisant d'Angleterre, de Suisse et d'Allemagne, qui ambitionna, dès le commencement de la sainte révolte des Grecs contre le vicaire de Mahomet, le titre de philhellènes, devenu synonyme d'amis de l'infortune et de consolateurs des martyrs du Très-Haut. Ils leur envoyaient, non de ces paroles banales qui décourageraient jusqu'à la piété, en faisant maudire la vertu; mais des vêtements, des pioches, des socs de charrues, destinés à fournir aux vainqueurs des Turcs les moyens de manger un pain acquis à la sueur de leurs fronts. De grandes dames, car le cœur magnanime des femmes de la vieille Europe et du monde chrétien sera à jamais du parti des Grecs, y avaient joint d'abondantes aumônes : que ne m'est-il permis de publier leurs noms !

Des hommes aussi recommandables par leurs sentiments religieux que par leurs lumières, se présentèrent à leur tour pour instruire les Grecs au grand art de l'administration publique, qui n'est un secret que pour ceux qui veulent faire prévaloir des vues particulières, contre l'intérêt général. Plusieurs s'étaient préparés à d'aussi honorables fonctions par l'étude de la langue grecque, et ne demandaient à les remplir, qu'en s'entretenant à leurs

frais dans les emplois qu'ils sollicitaient. Mais un incident qui attira l'attention particulière du gouvernement, fut l'arrivée du moderne Tyrtée ; lord Byron, le front ceint des lauriers du Parnasse, abordait à Missolonghi, avec des presses, des artistes, des ingénieurs et des artisans. Il n'avait pas attendu les succès des Grecs, pour flétrir leurs tyrans en vers pindariques. Il apportait des secours, et l'espérance de voir réaliser un emprunt, que les envoyés du sénat d'Argos étaient chargés de négocier à Londres. Il avait avancé une partie des fonds qui avaient donné les moyens à l'amiral Miaoulis Vôcos de tenir la mer et de foudroyer l'escadre du capitan-pacha dans le golfe Pagasétique.

Son exemple donnant l'impulsion aux esprits, un horizon immense apparut aux Grecs, qui découvrirent, au milieu d'un océan de gloire, des dangers et de nouveaux triomphes. La position fortifiée de Missolonghi, qui est la clef du golfe des Alcyons, jointe à la possession récente de l'Acrocorinthe, livraient désormais la citadelle de Patras, Lépante et les châteaux des Petites-Dardanelles à la discrétion des insurgés, devenus possesseurs des rives qui entourent ces mers intérieures du territoire classique. On pouvait laisser les garnisons turques s'y fondre en détail. Le temps ne devait pas manquer de les contraindre à rendre les armes. Colocotroni et André Métaxas, maîtres des aquéducs et des hauteurs de Patras, après avoir battu les Turcs dans quatre sorties différentes, les avaient contraints à se renfermer dans la place. Le malaise devait y être grand; car déjà plusieurs familles mahométanes en étaient sorties après avoir traité particulièrement avec les stratarques chrétiens, qui leur avaient accordé des saufconduits pour se rendre dans l'Élide.

Malgré ces symptômes, avant-coureurs d'une capitulation, Mavrocordatos songeait à l'accélérer, en mettant le siége devant Lépante et le château situé sur le cap Antir-

rhion de l'Étolie Épictète (1). On s'occupa aussitôt des préparatifs de cette entreprise, qui était au moment d'être mise à exécution, lorsqu'un décret émané du gouvernement de la Grèce occidentale, annonça qu'à partir du 13—1 janvier, on imprimerait à Missolonghi un journal intitulé la Chronique Hellénique, destiné à éclairer le monde civilisé sur des événements trop long-temps défigurés par les ennemis de la Croix.

Le conseil exécutif venait, de concert avec le sénat législatif séant à Argos, de décréter l'envoi de trois mille soldats à Psara, où ils étaient demandés par l'amirauté de cette île belliqueuse qui soupirait après la réduction de l'île d'Eubée, afin d'y établir sa population exposée en première ligne, ainsi qu'une foule de réfugiés de Chios et de l'Asie-Mineure. Des secours plus considérables avaient mis à la voile pour se rendre en Crète. On utilisait ainsi soixante mille guerriers qui se trouvaient trop à l'étroit dans le Péloponèse. On se proposait de voter bientôt un *printemps sacré*, en envoyant un grand nombre de montagnards en Thessalie, pour se réunir aux Magnésiens, afin de transporter en 1824, le théâtre de la guerre sur les bords de l'Axius, en posant éventuellement les limites de la confédération à Thessalonique.

On avait, en attendant, le projet d'établir un hôtel des monnaies à Tripolitza, où l'on batterait des espèces d'or et d'argent au titre et au coin du sultan. Cette mesure qui aurait donné un bénéfice net de plus de soixante pour cent, portait un coup plus funeste à l'empire ottoman que toutes les pertes qu'il avait éprouvées jusqu'alors. Ainsi tombait le colosse aux pieds d'argile, auquel il en avait déjà trop coûté pour remettre sous le joug des sujets, qu'il serait plus facile d'exterminer que de subjuguer; parce qu'il est aussi absurde de vouloir régner sur des

(1) Ce projet ne fut pas mis à exécution, par suite des dissensions qui se réveillèrent dans la Grèce après la campagne de 1823.

cœurs ulcérés, que de prétendre, comme on l'a fait pendant long-temps, que les terres découvertes par Colomb ont été créées de toute éternité pour être une dépendance de l'Europe.

O Providence! la Grèce et l'Amérique asservies au commencement du quinzième siècle, se retrouvent au commencement du dix-neuvième en présence de leurs dévastateurs !... Mais sans nous perdre dans des considérations étrangères au sujet qui nous occupe, prions ce Dieu que les Hellènes invoquaient au jour solennel de leur insurrection, de leur apprendre l'usage qu'ils devront faire de l'indépendance qu'ils ont acquise, et de les aider à soutenir le poids de leurs prospérités. Ils perdirent leurs ancêtres, égarés par Thémistocle dans la route qu'il leur ouvrit. Maîtres de la mer, les Hellènes peuvent tout oser contre un ennemi qui a des vaisseaux et point de matelots, mais qu'ils n'oublient pas que si la marine d'Athènes fut son salut, elle ne tarda pas à devenir la cause de son ambition et de sa perte (1). Ils savent qu'ils ne doivent plus attendre les barbares sur le terrain de la Hellade, et que pour paralyser leurs efforts, il suffit de menacer l'Asie-Mineure. Ils peuvent oser davantage!.. l'empire ottoman tombe en lambeaux. Il faut saisir la fortune dans son vol rapide, et ne pas abuser de ses faveurs pour surprendre des villes sans défense, ou ravager des terres abandonnées, espèce de guerre (2), « qui apprend à calculer ses forces, » à prendre la fuite sans rougir, et qui en donnant aux » soldats les vices des pirates, les conduit (3) à dominer » au sénat et à faire passer l'autorité aux mains du peuple, » ainsi qu'il arrive presque toujours dans un état où la » marine est florissante. »

Tels sont les conseils de l'expérience que les sages de

(1) Aristot. de Rep., lib. v, cap. 3.
(2) Isocrat de Pac., t. 1, p. 393.
(3) Plat. de Leg., l. iv. t. 2, p. 706.

la Grèce ont légué à leurs neveux ; puissent-ils être écoutés !

Pour moi, satisfait d'avoir fait connaître *les souffrances des Hellènes, leurs mémorables actions et la barbarie des Turcs , au monde occupé des événements de l'Orient*, je me croirai assez récompensé si j'obtiens un jour des fils de Dorus un rameau de l'olivier aux belles couronnes, qui ceignit le front d'Hérodote aux fêtes d'Olympie.

Je borne ici ma carrière et mes vœux !.... et toi, Muse sévère de l'Histoire, à qui je dédie le fruit de mes veilles, Clio, chaste sœur d'Apollon, daigne protéger mon ouvrage, et reçois pour jamais mes adieux.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME QUATRIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.





